CVI A-D
ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ARCHIVIO STORICO
PER
LA CALABRIA E LA LUCANIA

ANNO LXIV (1997)

ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI
INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
Via di Monte Giordano, 36 - Roma

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ARCHIVIO STORICO PER LA CALABRIA E LA LUCANIA

Prezzi d'abbonamento: per un anno L. 50.000; Estero L. 60.000.

Comitato di direzione: Dino Adamesteanu, Antonino Di Vita, Vera von Falkenhausen, Margherita Isnardi Parente (*direttore responsabile*), Edith Pásztor, Guido Pescosolido, Giovanni Pugliese Carratelli, Salvatore Settis.

Segretaria di redazione: Cinzia Cassani

Aut. Trib. di Roma n. 3158 del 23-2-53

NORME PER I COLLABORATORI

La rivista accoglie scritti di riconosciuto carattere scientifico riguardanti la storia politico-economica della Calabria, della Basilicata, e delle terre facenti parte della Lucania augustea dall'età classica all'attuale.

Gli scritti dovranno pervenire in copia dattiloscritta e nella forma definitiva, muniti di tutto l'apparato di note. Principali norme tipografiche per queste ultime: titoli in corsivo; citazioni ulteriori della stessa opera con solo cognome dell'autore, titolo in forma abbreviata, indicazione delle pagine. Citazione delle riviste: titolo fra virgolette, annata in numeri romani, indicazione dell'anno solare fra virgole, indicazione delle pp.
Abbreviazioni più usuali: p., pp., fol. o foll., cfr., sg., sgg.
Citazioni fra virgolette; in corsivo le parole singole straniere.

Le bozze saranno inviate agli autori per la correzione una sola volta; le seconde bozze su esplicita richiesta da parte degli autori stessi. Ai collaboratori saranno date in omaggio 30 copie di estratti (con copertina) di ciascuno scritto che non superi i due sedicesimi. Per gli estratti in più gli autori sono pregati di prendere accordi diretti con la tipografia. Per le illustrazioni fotografiche si prenderanno accordi di volta in volta circa la relativa spesa.

Non si restituiscono i dss. dei lavori pubblicati, mentre i dss. non pubblicati verranno restituiti a richiesta.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ARCHIVIO STORICO

PER

LA CALABRIA E LA LUCANIA

ANNO LXXV (1907)

ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
Via di Monte Giordano, 36 - Roma

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ARCHIVIO STORICO

PER

LA CALABRIA E LA LUCANIA

MIL 011 9009

ANNO LXIV (1997)

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI
INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
Via di Monte Giordano, 36 - Roma

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

Volume stampato con il contributo
del Ministero dei Beni Culturali

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

UNE ÉDITION DE L'EUCHOLOGE BARBERINI

Le *Barberinianus gr.* 336 est un document exceptionnel à plus d'un titre. Seul euchologe en onciale conservé, il est antérieur de deux siècles aux plus anciens recueils du même genre en minuscule. Autant dire que toute étude sur l'histoire de la liturgie dans l'Église byzantine ne peut se passer d'un témoin aussi vénérable. Pendant très longtemps, on a cru que l'Euchologe Barberini était de provenance constantinopolitaine. Dans plusieurs travaux inédits ou publiés entre 1963 et 1970, en particulier dans ma thèse de doctorat en philosophie et lettres, soutenue en 1968, je pense avoir démontré de manière définitive qu'il a été rédigé et copié dans l'Italie méridionale et, plus précisément, en Calabre (1). Abstraction faite des inscriptions, le *Barber. gr.* 336 constitue donc aussi une source unique pour la connaissance de l'hellénisme italiote à date ancienne.

Ces quelques considérations suffisent à illustrer la nécessité impérieuse d'une édition intégrale du manuscrit. Depuis que le dominicain Jacques Goar l'a abondamment mis à profit dans son Εὐχολόγιον *sive Rituale Graecorum*, imprimé en 1647 (2), les liturgistes se sont en général limités à reproduire telle ou telle pièce à laquelle ils s'intéressaient spécialement. L'euchologe a été de la sorte publié petit à petit par bribes et morceaux ou, si l'on me consent une expression un peu triviale, en pièces détachées. Le cardinal Mercati est, à ma connaissance, le premier savant qui ait pensé concrètement à en procurer une édition complète (3). Absorbé par ses travaux scientifiques et ses obligations professionnelles, il abandonna l'entreprise et la confia au bénédictin américain Anselm Strittmatter, à qui l'on doit la première des-

(1) *Histoire du formulaire grec de la Liturgie de saint Jean Chrysostome*, Université catholique de Louvain, 1968, 588 p.

(2) J. Goar, Εὐχολόγιον *sive Rituale Graecorum*, Paris, 1647; 2e éd., Venise, 1730 (c'est l'édition qui sera citée dans la suite de cet article).

(3) Je prépare une note à ce sujet.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

cription systématique du manuscrit (4). En 1964, ce dernier renonça à son tour et proposa au R. P. Alphonse Raes, préfet de la Bibliothèque Vaticane, de me charger de l'édition dans les *Studi e testi*. Depuis, plus de trente ans ont passé, durant lesquels j'ai certes étudié, dans une quarantaine de travaux (5), l'histoire et l'évolution de l'euchologe byzantin, surtout dans l'Italie méridionale, mais également consacré beaucoup de temps et d'efforts à explorer d'autres domaines de la culture italo-grecque, comme la paléographie et l'épigraphie.

Tout ceci pour confesser que j'ai quelque peu négligé, tout en ne cessant jamais de la préparer indirectement, l'édition de l'Euchologe Barberini. Aussi serais-je bien le dernier à m'étonner que d'autres aient nourri entre-temps le projet ou l'envie de l'éditer, d'autant plus que mes recherches avaient déjà partiellement déblayé le terrain, résolu de nombreux problèmes et élaboré une certaine méthode pour le traitement de ce genre de textes. Dans ces conditions et compte tenu, par ailleurs, du nombre élevé de pièces déjà publiées, souvent à plusieurs reprises et parfois très bien, il va de soi que le droit à la faute d'éventuels éditeurs est somme toute assez limité et inversement proportionnel au droit de critique.

L'occasion d'exercer cette dernière m'est offerte par l'édition due au zèle conjugué de Stefano Parenti et Elena Velkovska et sortie de presse au mois de juin 1995 (6). Après avoir parcouru l'introduction et pris connaissance des principes d'ecdotique établis par les auteurs, je ne me faisais déjà plus guère d'illusions sur le

(4) A. STRITTMATTER, *The «Barberinum S. Marci» of Jacques Goar*, dans *Ephemerides liturgicae*, 47 (1933), p. 329-367.

(5) A ceux qui sont cités dans A. JACOB, *La philologie byzantine en Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg au XXe siècle*, dans *La filologia medievale e umanistica greca e latina nel secolo XX. Atti del Convegno internazionale, Roma, Consiglio nazionale delle ricerche, Università La Sapienza, 11-15 dicembre 1989* (*Testi e studi bizantini-neoellenici*, 7), Rome, 1993, note 136, p. 457-458, on ajoutera *Épidémies et liturgie en Terre d'Otrante dans la seconde moitié du XIVe siècle*, dans *Helikon*, 31-32 (1991-1992), p. 93-126, *Vestiges d'un livret italo-grec d'exorcismes (Cryptenses Γ.β. XXXVII et B.α. XXIII)*, dans *Memoriam sanctorum venerantes. Miscellanea in onore di Monsignor Victor Saxer* (*Studi di antichità cristiana*, 48), Rome, 1992, p. 515-524, et *Une date précise pour l'Euchologe de Carbone: 1194-1195*, dans *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, 63 (1996), p. 97-114.

(6) S. PARENTI et E. VELKOVSKA, *L'Eucologio Barberini gr. 336 (ff. 1-263)* (*Bibliotheca «Ephemerides liturgicae». «Subsidia»*. Collectio cura A. PISTOIA, C.M. et A. M. TRIACCA, S.D.B., recta, 80). C.L.V. Edizioni Liturgiche. Roma, 1995. XLVI-383 p., 2 pl.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

caractère scientifique de l'entreprise. Lorsque j'ai commencé à en collationner le texte sur ma propre transcription, puis sur l'original, je dois avouer que mon scepticisme s'est bientôt mué en stupeur. Je crains que les observations rassemblées dans les pages qui suivent et qui sont pourtant loin d'être exhaustives ne provoquent chez le lecteur des sentiments analogues.

Présentation du texte et apparat critique

Il est surprenant que le texte de l'euchologe ne se présente pas de manière suivie dans l'édition Parenti-Velkovska. Comme s'il s'agissait d'une simple description de manuscrit, les pièces sont séparées l'une de l'autre par la liste des diverses éditions. L'apparat critique est en bas de page, à sa place habituelle, mais les citations bibliques, que l'on attendrait au même endroit, sont curieusement insérées entre le texte et les références bibliographiques.

L'euchologe Barberini a été doté à l'origine d'une numérotation continue (244 numéros au total), qu'il n'est évidemment pas possible de maintenir telle quelle dans une édition moderne. Les A. l'ont divisé en 288 sections, à l'intérieur desquelles ils ont créé des subdivisions pour les différents éléments qui les composent (titre, prière, rubriques, pétitions diaconales, monitions, etc.). L'effet esthétique n'est pas des plus réussis: les diakonika des Présanctifiés (n° 286), par exemple, ne comptent pas moins de 63 subdivisions numérotées réparties sur 80 lignes environ. En revanche, les A. n'ont pas jugé utile de numéroter les lignes — par section ou par page —, ce qui rend souvent les citations malaisées, en particulier lorsqu'il s'agit de prières d'une certaine longueur; le lecteur ne manquera pas de s'en apercevoir s'il désire vérifier personnellement l'exactitude de nos remarques. Pour reproduire les chiffres grecs, les A. n'utilisent pas un trait horizontal posé sur la lettre ($\bar{\alpha}$) ou un petit trait vertical à droite de la lettre (α), conformément à l'usage traditionnel, mais une apostrophe (α'): une nouveauté dans l'histoire de la typographie grecque.

Lorsqu'on parcourt l'apparat critique, on ne peut s'empêcher de penser que les A. n'ont peut-être pas eu souvent l'occasion de feuilleter une édition scientifique. Les signes qu'ils présentent au lecteur (p. [XLVI]) se réduisent à trois: parenthèses («per la trascrizione diplomatica delle note marginali»), crochets aigus («per integrare eventuali parti mancanti o per aggiungere qualche elemento in forma ipotetica»), accolades («per espungere elementi doppi o superflui»).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

En fait, les crochets aigus sont surtout utilisés pour compléter des mots abrégés par suspension à la fin des doxologies ou des pétitions diaconales, là où n'importe qui ferait usage de parenthèses: ... καὶ σοὶ τὴν δόξαν ἀναπέμ⟨πομεν⟩, etc. Les A. nous avertissent, à la p. XXVII, que «i più comuni termini tecnici sono stati ugualmente sciolti, tranne qualche eccezione». Une liste de ces termes techniques et de leurs abréviations aurait été la bienvenue. Dans le cas du mot «diacre», par exemple, il aurait été nécessaire de préciser puisque *B* recourt aussi bien à la forme διάκονος qu'à la forme διάκων. Les termes techniques mis à part, on trouve d'innombrables exemples de mots abrégés, qui ne sont pas signalés dans l'édition, par exemple παναγίῳ pour παναγ(ι)ω (7) (p. 44, lg. 17), ἐκέκραξα pour εκεκρ(α)ξ(α) (p. 52, lg. 15), et bien d'autres. La confusion augmente avec l'apparition inopinée des crochets droits, que les A. ont omis de ranger parmi les signes mentionnés à la p. [XLVI] et qui leur servent à résoudre des abréviations par suspension, comme τῆς ἁγίας ἀναφ[ορᾶς], κεφ[αλάς], τοῦ δε[ῖνα] (!), μετ[ὰ] ou πανυχίδ[ος], mais aussi à suppléer une omission présumée du copiste ou de son modèle, comme dans Θεοφαν[ί]ων, μετ[ὰ], [Εὐχὴ] ἀντιφώνου γ', περ[ὶ]. Les accolades devraient signaler ce que les A. considèrent comme des interpolations, mais elles sont aussi utilisées dans les cas de grattage, comme le {καὶ} de la p. 63, lg. 8, à propos duquel les A. précisent erronément dans l'apparat (note 38): «cancellato» (8); n'importe quel éditeur aurait transcrit ici [[κ(αι)]].

L'apparat critique, lié à des appels de note sans solution de continuité (490 en tout pour les 263 feuillets publiés), est en italien, ce qui n'en améliore ni la précision ni la concision ni, parfois, la compréhension (9). Les sigles des manuscrits adoptés par les éditeurs, imprimés en caractères gras et en petites majuscules, sont franchement indigestes (10): **BAR** (*Barberinianus gr.* 336), **GZd2** (*Cryptensis* Z.δ.II), **PET** (*Petropolitanus gr.* 226), **MOS** (*Mosquensis*

(7) Toutes les citations que nous faisons dans cet article de l'Euchologe Barberini (= *B*) sont données en transcription diplomatique.

(8) Ils emploient régulièrement ce verbe dans le sens de gratter: cf. p. 75, app. 52 («in seguito la seconda δ è stata cancellata e può leggersi con la lampada Wood [sic]»).

(9) Ainsi, par exemple, à la p. 249, app. 360: «καὶ τοῦ μὴ a causa di una abrasione del testo si può leggere con la lampada Wood [sic]».

(10) Leurs abréviations bibliographiques, p. IX-XXII, le sont tout autant: ALM.PR1-3, ARR.ORT, BUN.ANA, FIL.EUX, FON.MIK, JAC.KAM, PAR.PET, STR.HKT, etc.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Sevastjanov 474), et ainsi de suite. Il n'est pas possible de relever ici toutes les particularités orthographiques ou les erreurs du copiste (voire celles qu'ils lui attribuent) que les A. ont omises de signaler. En voici quelques exemples pris au hasard: τοὺς αἰῶνας (p. 23, lg. 15) | του αἰῶνας *B.*– Ἐκφώ⟨νησις⟩ (p. 44, lg. 1) | εκκφω(νησις) *B.*– Cod. ενπεριπαθουντες (p. 46, app. 28) | ἐνπεριπατουντες *B.*– μετὰ το (p. 53, lg. 11) | με το *B.*– ἀπολύσεως (p. 63, lg. 3) | ἀπολύσως *B.*– βδελυγμένον (p. 102, lg. 4) | βδελλυγμενον *B.*– Ἀπορκισμὸς (p. 103, lg. 13) | απορκημος *B.*– τετράρρυτον (p. 120, lg. 10) | τετραρυτον *B.*– εὐκταίαν (p. 148-149) | εκτεαν *B.*– αὐτοῦ (p. 153, lg. 4-5) | αὐτῶν *B.*– εἰσιόντων (p. 163, lg. 20) | εἰσιωτων *B.*– «Cod. ἐν ταις ἐν ταις, il secondo poi abraso» (p. 171, lg. 8, app. 225): c'est le premier qui est gratté!– κεφαλὰς (p. 171, lg. 19) | κεφας *B.*– ἀντιλήψεως (p. 186, lg. 18) | αντιλήμψεως *B.*– ἀμέμπτως (p. 180, lg. 8) | ἄμεμπτος *B.*– ὄϊκειοις (p. 187, app. 249) | οἴκοις *B.*– πωγωνοκουρίαν (p. 229, lg. 1) | πογονοκουρια *B.*– παρακομιδὴν (p. 237, lg. 9) | παπαρακομιδειν *B.*– φανηρωθῇ (p. 281, lg. 5) | φανερωθη *B.*– περιειργασμένης (p. 282, lg. 10) | περιεργασμενης *B.*– νόσου (p. 288, lg. 5) | νόσσου *B.*– ψυχὴν (p. 291, lg. 9) | ψχυχην *B.*– κοσμῶσιν (p. 298, lg. 11) | κοσμουσιν *B.*– εἰσοδεύοντος (p. 310, lg. 9) | εἰσοδευοντους *B.*

Pour illustrer l'insuffisance de l'apparat, prenons l'exemple du n° 17, p. 10. Les A. y signalent la perte du quaternion 8 entre les f. 16 et 17, au milieu de l'anaphore de saint Basile, après le mot προτεθείκαμ⟨εν⟩ (11), et ajoutent: «Nel margine inferiore κατα di altra mano». Eu égard au caractère névralgique de l'endroit (chute d'un cahier), le lecteur aurait aimé disposer de quelques informations supplémentaires et savoir, entre autres choses, que l'ajout est en minuscule, accentué (κατὰ) et datable de la Renaissance ou, au plus tard, du début du XVIIe siècle. Il s'agit en fait d'une réclame, ce qui signifie peut-être que le cahier 8 existait encore à l'époque où elle a été insérée dans le ms., mais qu'il ne s'y trouvait pas à sa place normale. Les A. omettent en outre de mentionner la brève indication de contenu, transcrite dans la marge supérieure du f. 17^{r} (début du cahier 9), par une main latine récente (XVe siècle?): «officiu(m) grecor(um)». Cette addition n'est évidemment pas sans

(11) A vrai dire, on lit dans le ms. προτεθηκαμεν: l'epsilon suivi d'un trait horizontal est effacé, mais encore visible à l'œil nu; il est évident, par ailleurs, que le copiste, s'il avait manqué de place à cet endroit, aurait opéré la césure après la syllabe κα et non entre le mu et l'epsilon, contrairement à toutes les règles qui régissent les coupures de mots dans les mss. grecs.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

intérêt dans la mesure où elle montre, comme la réclame de la page précédente, que le ms. n'était sans doute pas relié à l'époque ou, en tout cas, que ses cahiers n'y étaient pas assemblés dans l'ordre.

Pour en terminer avec l'apparat, je citerai un autre exemple de légèreté irrémissible au n° 141, p. 133, où, à propos de παροργισμῷ, les A. relèvent ce qui suit: «Cod. παροργισμωι, raro caso di *iota adscriptum*». Parler de rareté est un euphémisme (on dirait en italien «più unico che raro»): ce serait en effet le seul cas d'iota adscrit dans le manuscrit tout entier (12). En réalité, le scribe, qui avait simplement tracé la haste verticale d'une lettre indéterminée, probablement un nu (saut de l'oméga de παροργισμω à celui de l'article των qui suit), s'en est aperçu aussitôt et l'a transformé en tau (l'apex gauche de la barre transversale se confond avec la partie supérieure de cette haste).

Après ce qui vient d'être dit, on comprendra que les A. ne se sont pas échinés à signaler les corrections de lettres, les lettres repassées, les grattages et autres détails du même genre, auxquels, de toute évidence, ils n'attribuent aucune importance.

Lectures erronées

On considère généralement que l'onciale ne présente aucune difficulté de lecture et qu'il suffit de lire une lettre après l'autre pour obtenir une transcription correcte. Ce lieu commun risque d'être remis en question par les éditeurs de l'Euchologe Barberini, dont les mélectures sont moins rares que l'on ne serait en droit d'attendre. Dans la plupart des cas, ils auraient pu s'apercevoir de leurs bévues et y remédier aisément en lisant avec attention le texte des éditions qu'ils citent eux-mêmes dans leurs notes bibliographiques.

— Il convient de signaler, pour commencer, la faute qui revient le plus souvent tout au long de l'édition, 61 fois exactement, si je n'ai pas été distrait lors du relevé (13). Les A. confondent de façon

(12) Et l'un des rares exemples dans les manuscrits en onciale biblique: cf. V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, II, 2e éd., Leipzig, 1913, p. 242.

(13) P. 36, lg. 11; 37, lg. 22; 96, lg. 7; 97, lg. 9; 153, lg. 4 et 22; 154, lg. 16; 160, lg. 12; 161, lg. 18; 162, lg. 16; 168, lg. 3; 176, lg. 9 et 14; 179, lg. 10 et 14; 183, lg. 6 et 10; 186, lg. 17 et 20; 193, lg. 3 et 18; 195, lg. 6-7; 204, lg. 5; 205, lg. 12; 206, lg. 15 (deux fois); 207, lg. 10 et 11; 210, lg. 5, 6 et 26; 211, lg. 1;

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
MEZZOGIORNO D'ITALIA

systématique le démonstratif rapproché ὅδε (ἥδε) avec le pronom indéfini ὁ δεῖνα (ἡ δεῖνα). Ainsi, τόνδε devient chez eux τὸν δε[ῖνα], τοῦδε est tranformé en τοῦ δε[ῖνα], τῷδε en τῷ δε[ῖνα], etc. Au terme de 27 τοῦδε, 16 τόνδε, 6 τῆσδε, 5 τήνδε, 4 τῷδε, 2 τῶνδε et 1 τούσδε, il n'était pas exclu qu'un sursaut de bon sens leur fît découvrir l'existence d'un mot grec qui n'est tout de même pas si rare. Il n'en a rien été. Pourtant, l'Euchologe Barberini, en ce qui concerne les abréviations, n'est pas différent des autres manuscrits grecs. Un mot abrégé s'y distingue toujours des mots écrits en toutes lettres par l'une ou l'autre caractéristique: signe placé après la dernière lettre, lettre superposée en retrait et en module plus petit, lettre surélevée, et ainsi de suite, sans parler des signes tachygraphiques. Il n'y a rien de tout cela dans les formes de ὅδε ou ἥδε défigurées par les A.: les lettres, de même grandeur, sont posées sur la ligne. Il serait par ailleurs plutôt curieux que le copiste abrège la diphtongue ει, prononcée *i*, et la représente par un epsilon. Du reste, dans les onze cas où ὁ δεῖνα apparaît dans le ms. (f. 104[r], 2 fois, 159[v], 196[r], 205[r], 2 fois, 234[v], 237[r], 2 fois, 238[v], 262[v]), il est orthographié à 10 reprises δινα et une fois δηνα. On notera enfin que δεῖνα est décliné aux cas obliques pendant la période médiévale (τοῦ δεῖνος, τῷ δεῖνι, etc.) et que les exemples de δεῖνα indéclinable au génitif et au datif sont déjà rares dans l'Antiquité.

— D'après l'édition d'E. V. et S. P., la prière pour les catéchumènes aux vêpres se réciterait en même temps que le trisagion, μετ[ὰ] τοῦ τρισαγίου (p. 56, lg. 19). Elle se récite après le trisagion si on lit correctement le ms: μετ(α) το τρισᾰγιον (l'accent est bien visible, de même que le trait horizontal qui remplace le nu final). Puisqu'ils les citent en note, les A. auraient eu intérêt à relire la description d'A. Strittmatter (14) et l'édition de M. Arranz (15), qui donnent tous deux la bonne leçon.

— A en croire les A., la finale -αι manquerait dans le verbe δεδόξαστ⟨αι⟩ (p. 65, lg. 20). Même s'il a légèrement pâli, le signe tachygraphique de αι (un trait ondulé qui part de la base du tau

213, lg. 7; 217, lg. 5-6; 218, lg. 2; 219, lg. 2; 221, lg. 16; 222, lg. 12; 224, lg. 8; 229, lg. 13; 231, lg. 10; 253, lg. 14 et 15; 255, lg. 9; 263, lg. 4; 266, lg. 14; 267, lg. 8-9; 269, lg. 11; 270, lg. 7 et 11; 271, lg. 21; 273, lg. 10; 275, lg. 7; 277, lg. 3; 285, lg. 6; 286, lg. 4 et 20; 288, lg. 3; 289, lg. 11; 291, lg. 9; 294, lg. 6.

(14) STRITTMATTER, *The «Barberinum S. Marci»*, n° 62, p. 343.

(15) M. ARRANZ, *L'office de l'Asmatikos Hesperinos («vêpres chantées») de l'ancien euchologe byzantin*, dans *Orientalia christiana periodica*, 44 (1978), p. 122.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

vers la droite et qui est utilisé à maintes reprises par le copiste) (16) est bien visible dans le ms.

— Dans la première prière du rituel baptismal (n° 114), les A. nous offrent un exemple classique de mélecture de lettres rondes et droites dans un texte oncial (ΘH>ON), dont la responsabilité n'incombe pas — ce qui n'aurait rien d'exceptionnel — au copiste ou à son modèle, mais à eux-mêmes: δόξασον τὸ ὄνομα τὸ ἅγιόν σου (p. 98, lg. 21). Il serait curieux que le célébrant intime à Dieu de glorifier son propre nom. On lit en réalité dans le ms.: δοξασθη (= δοξασθῇ) τὸ ὄνομα κτλ. Ce serait du reste la première fois que l'impératif δόξασον apparaîtrait dans la tradition textuelle de cette prière pour les catéchumènes. Conybeare adopte la leçon δοξασθήτω des éditions imprimées, sans omettre de signaler celle du Barberini (17). La leçon de l'Euchologe Barberini est fort vraisemblablement la leçon originelle puisqu'elle est attestée par la suite aussi bien dans l'Italie méridionale, dans le *Cryptensis* Γ.β. IV, f. 78^{v}, par exemple, que dans des euchologes orientaux, comme le *Sinaiticus gr.* 957, f. 2^{v}.

— A la p. 112, note 103, les A. relèvent à juste titre que l'impératif ἀφέλετε est mal orthographié dans le ms. (ἀφελσθαι) et nous avertissent qu'ils ont recouru à la citation biblique (*Is* 1,16) pour redresser le texte (la confusion entre les lettres rondes epsilon et sigma est fréquente dans l'onciale et la correction allait de soi). S'ils avaient lu le passage d'Isaïe jusqu'au bout, ils auraient peut-être renoncé à modifier la bonne leçon de *B* (ἀπο τῶν ψυχων ὑμῶν) pour la transformer dans l'incompréhensible ἀπὸ τῶν ψυχῶν ἡμῶν (p. 112, lg. 16).

— La recette de la préparation du myron, telle qu'elle est éditée par E. V. et S. P., ne laisse pas de surprendre. Elle y commence par les mots Εἰς τὰς ι' ξεστία τοῦ ἐλαίου (p. 137, lg. 14). Les A. s'en expliquent dans la note 147 de leur apparat: «Per il segno dell'abbreviazione cfr. ZURETTI, 19, n. 998. Abbiamo optato per la forma neutra invece di quella femminile (ξέστας) sulla scorta di JAC.FOL. 52» (18). A vrai dire, le neutre pluriel ξεστία est écrit en

(16) Ce signe d'abréviation est attesté dans le *Petropolitanus gr.* 219 (an. 835): cf. G. TSERETELI, *Sokraščenija grečeskih rukopisjah preimuščestvenno po datirovannym rukopisjam S.-Peterburga i Moskvy*, Saint-Pétersbourg, 1904, p. 6 et pl. 1, αι (λεγεται).

(17) CONYBEARE, p. 291 et note g.

(18) L'abréviation JAC.FOL. désigne l'article *Cinq feuillets du Codex Rossanensis (Vat. gr. 1970) retrouvés à Grottaferrata*, que j'ai publié dans *Le Muséon*, 87 (1974), p. 45-57.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

toutes lettres dans le *Vaticanus gr.* 1970 et, surtout, il n'y est pas précédé d'un article féminin. A cette remarque de bon sens, on ajoutera que le mot ξέστης a toujours été considéré jusqu'ici comme un masculin (lat. *sextarius*).

— E. V. et S. P. sont quelque peu fâchés avec les genres, mais le sont aussi avec les nombres. Tout de suite après les mots qui viennent d'être commentés, on lit dans leur édition: κύπεριν, λίτρας α' ⟨καὶ⟩ ἥμισυ. Alors qu'ils normalisent régulièrement les mots dans lesquels s'est opéré un glissement vers le son *e* du son *i* non accentué dans le voisinage d'une liquide, ils ne disent rien de la forme κύπεριν, qui obéit à la même tendance phonétique puisque la forme normale est κύπηρις ou κύπειρις. Mais le lecteur se demandera surtout quelle raison a bien pu les pousser à mettre au pluriel le mot λίτρα suivi du chiffre 1. Ils expliquent en outre qu'ils ont emprunté la préposition καί au *Neapolitanus* II.C.21, un euchologe calabrais du XIIIe siècle (19): on la supprimera sans regret.

— A la p. 126, lg. 10, les A. retranchent du texte, en le flanquant d'accolades, l'article {τῆς}: ὁ Δεσπότης {τῆς} διὰ τῆς. Un tel effort de critique textuelle est superflu dans le cas présent, l'article en question étant introuvable dans le ms. (ὁ δεσποτης δια τῆς).

— Dans la prière Ὁ θεὸς ὁ σωτὴρ ἡμῶν ... πρόσδεξαι τὸν δοῦλόν σου (n° 146.10, p. 153), les A. butent sur le passage με δι ἀγαγεῖν de *B*, qui, malgré sa simplicité, les a précipités dans un gouffre philologique. Ils rattachent tout d'abord δι à l'infinitif, le transformant ainsi en verbe composé, et vont ensuite repêcher δεῖ dans *Ioh* 10,16 pour arriver au résultat final: κἀκεῖνα ⟨δεῖ⟩ με διαγαγεῖν (p. 153, lg. 26). L'équivalence des graphies ι/ει et vice-versa étant l'une des plus habituelles sous la plume du copiste, on lira plus simplement: κἀκεῖνά με δεῖ ἀγαγεῖν. La leçon est bien attestée dans la tradition manuscrite du Nouveau Testament, dans la famille Π, par exemple (20). Le verbe διαγαγεῖν, en revanche, n'y figure pas (on n'y relève que le composé συναγαγεῖν). Au lieu de se livrer à de pareilles pirouettes, les A. auraient eu avantage à lire

(19) Cf. ci-dessous, p. 30.

(20) J. GEERLINGS, *Family Π in John* (*Studies and Documents*, 23), Salt Lake City, 1963, p. 56, app. (*Angel. gr.* 123 = 178, *Taphou* 28 = 1313, *Saba* 606 = 1346, *Lavra* A 48 = 1478, *Vatopediu* 896 = 1546, *Durham Duke Univ. Libr. gr.* 1 = 1780); voir aussi H. VON SODEN, *Die Schriften des Neuen Testaments* ... II. Teil: *Text mit Apparat* ..., Berlin, 1903, p. 440, app.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

l'édition de M. Arranz, faite sur le manuscrit, qu'ils citent eux-mêmes à cet endroit: ils auraient pu y découvrir la bonne lecture (21).

— Dans l'expression ὁ θεὸς τοῦ ἐλεεῖν (p. 170, lg. 14), l'article est de trop; *B* a simplement θ(εο)ς του ελεεῖν, ce qui est du reste la forme correcte (Σὺ γὰρ εἶ ὁ θεὸς ἡμῶν, θεὸς τοῦ ἐλεεῖν κτλ.).

— Les A. pensent que le sigma final manque dans le participe κατηξιώσα[ς] (p. 183, lg. 26). En fait, l'alpha se termine par une boucle montante, abréviation fréquente de la finale -ας dans l'Euchologe Barberini (22).

— Dans la prière pour ceux qui offrent des prémices (n° 182), *B* n'a pas τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν (p. 204, lg. 1), lecture des A., mais bien τῶν αἰωνίων σου αγαθῶν.

— Dans la prière n° 194, le prêtre invoque la pluie ἐπὶ τοὺς χρῄζοντας καὶ ἐπὶ δεομένους τόπους (p. 215, lg. 9). Le premier participe devrait se référer à des personnes, ce qui n'a aucun sens dans une prière de ce genre. En fait, la répétition de la préposition est incorrecte: il faut lire ἐπὶ τοὺς χρῄζοντας καὶ ἐπιδεομένους (23). Soit dit en passant, pour ce qui est de la méconnaissance du verbe ἐπιδέομαι, les A. se rattachent sans le savoir à une tradition déjà ancienne. C'est ainsi qu'on lit à cet endroit dans l'Euchologe d'Uspenskij: ἐπὶ τοὺς χρῄζοντας καὶ ἐπὶ τοὺς δεομένους τόπους (*Petropolitanus gr.* 226, f. 106r). Pour couper court à toute confusion, on a d'ailleurs préféré à un certain moment se rabattre sur le verbe simple, usage dont le *Parisinus Coisl.* 213 (Constantinople, an. 1027) est l'un des premiers témoins et qui a été adopté par la suite dans la plupart des euchologes et dans les éditions imprimées.

— A la p. 232, lg. 14 (n° 213), les A. transforment en ἁπάντων le simple πάντων du ms.

— Le titre de la première prière de bénédiction des palmes (n° 220) est complètement défiguré dans l'édition, sans que la moindre explication ou justification en soit fournie au lecteur: τῇ ⟨κυριακῇ

(21) M. Arranz, *Les sacrements ... (2). Ière partie: Admission dans l'Église des convertis aux hérésies ou d'autres religions non-chrétiennes*, dans *Orientalia christiana periodica*, 49 (1983), p. 55.

(22) Sur cette abréviation, voir A. Jacob, *Inscriptions byzantines datées de la province de Lecce (Carpignano, Cavallino, San Cesario)*, dans *Rendiconti della Classe di scienze morali, storiche e filologiche dell'Accademia nazionale dei Lincei*, s. VIII, 37 (1982) [1983], p. 46, note 20.

(23) Cf. A. Jacob, *Quelques observations sur l'euchologe Γ.β. VII de Grottaferrata. A propos d'une édition récente*, dans *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 53-54 (1983-1984), p. 78, n° 217.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

τῶν⟩ βαϊφόρων, α' (p. 237, lg. 15). Le ms. porte simplement τη βαϊφορου ᾱ, la désinence ου étant représentée par un upsilon de module plus petit placé au-dessus du rhô. La chose est d'autant plus surprenante que la bonne leçon τῇ βαϊφόρου se trouve déjà dans la description d'A. Strittmatter (24) et la leçon normalisée τῇ βαϊφόρῳ dans Goar (25), tous deux cités en note. Les A. ignorent, à ce qu'il semble, que l'expression ἡ βαΐφορος (sous-entendu ἡμέρα) signifie précisément le dimanche des Rameaux.

— La cérémonie du lavement des pieds du jeudi saint (n° 222) commence par une litanie diaconale, dans laquelle les A. ont lu ἐπὶ πάντ⟨ας⟩ ἡμᾶς (p. 240, lg. 14), là où le ms. porte ἐπι παντ(ων) ἡμων (tau superposé et finale -ων abrégéé par suspension dans πάντων; finale -ων rendue par un oméga de module plus petit superposé dans ἡμῶν).

— A la p. 245, lg. 18, dans la première prière de la gonyclisie (n° 226), le lecteur écarquille les yeux devant le mot Πεντεκοστῆς. Une diablerie phonétique italo-grecque? Un simple contrôle sur l'original rassurera les linguistes puisqu'on y trouve la forme πεντικοστῆς, avec un simple phénomène d'iotacisme (= πεντηκοστῆς).

— A la p. 258, lg. 8 (n° 235, bénédiction des prémices), les A. donnent la lecture εὐφροσύνην, sans s'apercevoir que le copiste, sous l'influence de la langue parlée, a écrit εφροσύνην.

— Le titre et la rubrique de la prière pour la purification d'un puits (n° 238) mettent à nu la préparation paléographique insuffisante et la superficialité des éditeurs. Ils signalent d'abord, à propos du participe ἐμπεσόντο[ς], que la leçon du ms. est εμπεσωτο (p. 260, lg. 15); le sigma final qu'ils lui ajoutent entre crochets est tout à fait superflu puisque l'omicron, posé sur le tau, n'est autre que l'abréviation bien connue de ος (26). Un peu plus loin (p. 261, lg. 1), ils transcrivent ainsi la rubrique qui introduit la récitation de la prière, copiée à la fin de la première ligne du f. 228^{r}: ⟨Ὁ ἱερεὺς⟩ ἐκφω⟨νεῖ⟩ λέγων. L'effort de suppléer les mots ⟨ὁ ἱερεὺς⟩ est inutile puisque ces mêmes mots ont été insérés de première main, mais en module plus petit, entre les deux lignes, juste au-dessus de l'incipit de la prière et donc après λέγων. La lecture correcte est donc ἐκφω(νεῖ) λέγων | ὁ ἱερ(εύς).

— En regard de la prière n° 242, les A. ont lu le chiffre οζ' =

(24) STRITTMATTER, *The «Barberinum S. Marci»*, n° 247, p. 360.
(25) GOAR, p. 589.
(26) TSERETELI, *Sokraščenija*, pl. 18.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

207 (p. 264, lg. 11), ce qui paraît logique puisque la prière précédente porte le numéro 206 et la suivante le numéro 208. A vrai dire, le copiste s'est trompé et transcrit deux fois de suite le chiffre σϛ (206) (27); la forme du stigma est identique dans les deux cas et ne peut être confondue avec celle d'un dzêta.

— Pour le 7e jour de l'octave de la vêture monastique, le ton du mesôdion n'est pas le quatrième, comme l'écrivent les A., p. 281, lg. 11 (ἦχος δ'), mais bien, conformément au texte du ms., le second (ηχος β).

— A la p. 281, lg. 19, il n'existe aucune nécessité de suppléer les quatre dernières lettres du substantif ποίμ⟨νιον⟩ puisqu'elles se trouvent déjà dans le codex: ποιμνηον.

— A la p. 293, lg. 13 , les A. ont corrigé en τὸν δοῦλόν σου les mots τον δουλον σον du ms., sans le signaler au lecteur.

— La prière n° 270, p. 296, lg. 2, est précédée dans l'Euchologe Barberini du chiffre σκη, que les A. ne paraissent pas avoir remarqué puisqu'ils présentent comme une conjecture la lecture ⟨σκη⟩ (pour une fois sans l'habituelle apostrophe).

— Dans la même prière, p. 296, lg. 3, les A. n'ont pas noté que le participe ἀποκτείνων est orthographié αποκτειννων et que l'iota, plus petit, y a sans doute été inséré dans un second temps pour modifier la forme vulgaire ἀποκτέννων.

— Toujours dans la même prière, p. 296, lg. 7, on relève une nouvelle faute de lecture assez étonnante. Au lieu du participe passif ϊκετευομενος (ἱκετευόμενος, πρόσδεξαι κτλ.), on trouve en effet dans leur édition ἱκετεύομέν σε (confusion classique de lettres rondes dans l'onciale: OC>CE). L'erreur est d'autant plus inexcusable que l'édition princeps de Goar, basée sur *B* et citée par les A., est tout à fait correcte (28).

— Dans le titre de la seconde prière de l'ambon pour la Liturgie des Présanctifiés, les A. ont cru bien faire en suppléant l'article dans εἰς ⟨τὰ⟩ προηγιασμένα (p. 306, lg. 3), mais le copiste ne l'avait pas oublié: le tau, de module plus petit, est placé au-dessus de la préposition, entre l'iota et le sigma; c'est l'abréviation traditionnelle qui est utilisée dans les manuscrits à toute époque et dans n'importe quelle région. Au n° 286 (p. 310, lg. 10), les A. retombent dans le même travers et transcrivent εἰς [τὸ] ce qu'il faut lire εἰς τ(ὸ).

(27) Transcription correcte des deux chiffres dans STRITTMATTER, *The «Barberinum S. Marci»*, nos 269-270, p. 362.

(28) GOAR, p. 450, lg. 1.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ERREURS LIÉES À L'ACCENTUATION

L'Euchologe Barberini est l'un des premiers onciaux doté d'une accentuation originelle. Encore que la présence d'esprits et d'accents dans le manuscrit ne soit pas systématique, il n'en reste pas moins que le phénomène revêt une importance exceptionnelle et qu'il aurait mérité d'être étudié attentivement. Il est donc pour le moins curieux que les A. n'en soufflent mot dans leur introduction (ils n'y définissent pas non plus les principes retenus pour l'accentuation du texte dans leur propre édition). Un examen attentif du codex leur aurait pourtant évité quelques fautes de dimension, dont voici quelques exemples.

— Les A. accentuent l'adjectif ἀχρεῖον sur l'avant-dernière syllabe (p. 9, lg. 15), suivant en cela le texte reçu, les éditions imprimées en tout cas. Il est proparoxyton dans *B* (ἄχριον), qui suit l'accentuation attique (29).

— Tout au début de la catéchèse du jeudi saint, les A. nous proposent le mot γραμματεῖον (p. 143, lg. 16-17), s'écartant ainsi des éditions de Goar et Conybeare, basées toutes deux sur l'Euchologe Barberini, qui reproduisent la leçon γραμμάτιον du ms. (30), déjà attestée dans l'Antiquité tardive (31) et parfaitement correcte en grec médiéval (32). Le mot, qui revient encore à deux reprises dans le texte, est toujours présenté sous la forme γραμματεῖον par les A. (p. 146, lg. 25 et 147, lg. 2); dans le premier cas, il n'est pas accentué dans le ms. (γραμματιον), mais il l'est à nouveau dans le second (γραμμάτιον). Ici encore, Goar et Conybeare donnent la leçon exacte (33).

— Dans la même catéchèse baptismale, les A. auraient peut-être évité une autre faute s'ils avaient regardé le ms. d'un peu plus près: à la place du participe aoriste προειπὼν (p. 148, lg. 19), il convient en effet de lire la forme indicative προεῖπον, comme l'exige l'accent du ms. (προεἶπον), forme justement suivie par Goar (34).

(29) Cf. E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik*, I (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, II, I, 1), p. 383.

(30) GOAR, p. 279; CONYBEARE, p. 438.

(31) H. G. LIDDELL et R. SCOTT, *A Greek English Lexicon*, 9e éd., Oxford, 1961, s. v. γραμματεῖον et γραμμάτιον.

(32) E. KRIARAS, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας, 4, Thessalonique, 1975, p. 368, s. v.

(33) GOAR, p. 280, lg. 27 et 29; CONYBEARE, p. 440, lg. 24 et 26.

(34) GOAR, p. 281, lg. 7.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

— Dans le rituel de la réception des hérétiques, les A., fidèles à la règle classique, accentuent sur la dernière syllabe l'impératif Εἰπέ (p. 153, lg. 4). L'usage du grec médiéval, en revanche, est d'accentuer la première syllabe, comme le fait du reste le copiste: εἶπε. A la p. 246, lg. 15 (n° 226, première prière des vêpres de la Pentecôte), pour l'impératif aoriste second du verbe ὁράω, les A. retombent dans la même erreur (ἰδὲ); on respectera la leçon ἴδε (= ἴδε) du ms.; la même faute réapparaît encore à la p. 281, lg. 11: Ἰδὲ; (ἴδε *B*).

— La prière de mariage n° 189 évoque plusieurs personnages de l'Ancien Testament, parmi lesquels Sepphora, que les A. orthographient Σεπφοράν (p. 211, lg. 6); le ms. l'accentue justement sur l'avant-dernière syllabe: σεπφόραν. Il faudrait en outre, pour obtenir une orthographe correcte, substituer un oméga à l'omicron: Σεπφώραν (35).

— A la fin de la même prière, les A. donnent ὡς νεόφυτα ἐλαιῶν = Ps 127,3 (p. 211, lg. 12). Il vaut peut-être mieux respecter la leçon du copiste: ὡς νεόφυτα ἐλαίων. Le substantif masculin ἔλαιος désigne déjà l'olivier sauvage (κότινος, ἀγριέλαιον) dans l'Antiquité (36).

— La prière pour un troupeau (n° 213) évoque le personnage de Laban (p. 232, lg. 8-9), que les A. accentuent fautivement sur la dernière syllabe (Λαβάν): il est accentué correctement dans le ms. (Λάβαν).

— Un peu plus loin dans la même prière (p. 247, lg. 9), les A. commettent à nouveau une grave erreur de lecture, qui se répercute dans l'établissement du texte. Ils transforment en effet l'impératif κάθαρον du ms., parfaitement orthographié et accentué, en un participe présent καθαρῶν, attesté dans des euchologes postérieurs et dans les éditions imprimées. Il va de soi que la leçon du ms. doit être conservée, d'autant plus qu'un participe, à cet endroit, brise de manière maladroite la série d'impératifs en asyndète dans laquelle le verbe en question est inséré (ἐπίσκεψαι ... μνήσθητι ... ῥῦσαι ... παρακατάθου ... ἐπισυνάγαγε ... δὸς ... ἄφες ... κάθαρον ... διάλυσον).

(35) Cf. J. W. WEVERS, *Exodus* (*Septuaginta*, II, 1), Göttingen, 1991, p. 77 = *Ex* 2,21.

(36) H. ESTIENNE, *Thesaurus linguae graecae*, 3, Paris, 1835, c. 663, s. v. Pour la période postérieure, voir aussi DÈMÈTRAKOS, 3, Thessalonique, 1950, p. 2414, s. v.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

— Le titre de la prière de bénédiction des colybes pour la commémoraison des saints (n° 229) est transcrit de la manière suivante dans l'édition de S. P. et E. V.: Εὐχὴ εἰς κούκια ἁγίων (p. 252, lg. 1). Dans le ms., l'accent est clairement paroxyton (κουκία), comme dans tous les dictionnaires de grec médiéval (κουκίον, κουκκίον); la forme classique est accentuée de la même façon (κοκκίον).

— Dans la prière pour ceux qui reçoivent une charge ou un office (n° 234), les A. se sont astreints à un gros effort d'observation et signalé dans l'apparat que l'adjectif συνεργός, accentué de la sorte dans leur édition (p. 257, lg. 13), est proparoxyton dans le ms. (σύνεργος). Un simple contrôle dans les dictionnaires leur aurait suffi pour constater que l'Euchologe Barberini ne fait que suivre un usage déjà répandu dans l'Antiquité tardive, chez Ammonius par exemple, et qui se généralise au moyen âge. A la p. 103, lg. 6, on lira donc σύνεργόν σου au lieu de συνεργόν σου; les A. sont du reste tout à fait incohérents puisqu'ils accentuent συνέργῳ à la p. 101, lg. 18 (l'adjectif n'est pas accentué dans le ms. à cet endroit).

— A la p. 265, lg. 16, E. V. et S. P. font remonter l'accent du mot θύριον au pluriel sur la première syllabe (θύρια). S'il s'agit bien là de l'accentuation retenue par les lexiques, il n'en est pas moins vrai que l'accent est paroxyton dans le ms. (θυρία); cette accentuation n'ayant rien d'anormal pour un diminutif en -ιον, il n'y aucun motif de ne pas la conserver.

— A la 298, lg. 10, le génitif αἰδοῦς, est accentué par les A. selon la règle classique. Si l'on regarde attentivement le ms., on constate sans peine qu'il y est paroxyton: αἴδους (= αἴδους). Il ne s'agit pas d'un caprice du copiste, mais d'une intéressante illustration de la disparition des substantifs en -ώ, -οῦς et -ώς, -οῦς dans le grec byzantin et de leur passage à une déclinaison en -ος (dans le cas présent le neutre τὸ αἶδος) (37).

— Dans la prière de l'ambon pour la Liturgie des Présanctifiés (n° 285), les A. n'ont pas remarqué l'accentuation de l'impératif aoriste οἴκτιρον et en ont fait un participe présent, οἰκτείρων (p. 309, lg. 11); on lira bien sûr οἴκτειρον.

— L'accent du génitif pluriel κακοθέλων (p. 288, lg. 5) sup-

(37) K. DIETERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrhundert n. Chr.* (*Byzantinisches Archiv*, 1), Leipzig, 1898, p. 163 et 173.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

— Dans le rituel de la réception des hérétiques, les A., fidèles à la règle classique, accentuent sur la dernière syllabe l'impératif Εἰπέ (p. 153, lg. 4). L'usage du grec médiéval, en revanche, est d'accentuer la première syllabe, comme le fait du reste le copiste: εἶπε. A la p. 246, lg. 15 (n° 226, première prière des vêpres de la Pentecôte), pour l'impératif aoriste second du verbe ὁράω, les A. retombent dans la même erreur (ἰδὲ); on respectera la leçon ἴδε (= ἴδε) du ms.; la même faute réapparaît encore à la p. 281, lg. 11: Ἰδὲ; (ἴδε *B*).

— La prière de mariage n° 189 évoque plusieurs personnages de l'Ancien Testament, parmi lesquels Sepphora, que les A. orthographient Σεπφοράν (p. 211, lg. 6); le ms. l'accentue justement sur l'avant-dernière syllabe: σεπφόραν. Il faudrait en outre, pour obtenir une orthographe correcte, substituer un oméga à l'omicron: Σεπφώραν (35).

— A la fin de la même prière, les A. donnent ὡς νεόφυτα ἐλαιῶν = Ps 127,3 (p. 211, lg. 12). Il vaut peut-être mieux respecter la leçon du copiste: ὡς νεόφυτα ἐλαίων. Le substantif masculin ἔλαιος désigne déjà l'olivier sauvage (κότινος, ἀγριέλαιον) dans l'Antiquité (36).

— La prière pour un troupeau (n° 213) évoque le personnage de Laban (p. 232, lg. 8-9), que les A. accentuent fautivement sur la dernière syllabe (Λαβάν): il est accentué correctement dans le ms. (Λάβαν).

— Un peu plus loin dans la même prière (p. 247, lg. 9), les A. commettent à nouveau une grave erreur de lecture, qui se répercute dans l'établissement du texte. Ils transforment en effet l'impératif κάθαρον du ms., parfaitement orthographié et accentué, en un participe présent καθαρῶν, attesté dans des euchologes postérieurs et dans les éditions imprimées. Il va de soi que la leçon du ms. doit être conservée, d'autant plus qu'un participe, à cet endroit, brise de manière maladroite la série d'impératifs en asyndète dans laquelle le verbe en question est inséré (ἐπίσκεψαι ... μνήσθητι ... ῥῦσαι ... παρακατάθου ... ἐπισυνάγαγε ... δὸς ... ἄφες ... κάθαρον ... διάλυσον).

(35) Cf. J. W. WEVERS, *Exodus* (*Septuaginta*, II, 1), Göttingen, 1991, p. 77 = *Ex* 2,21.

(36) H. ESTIENNE, *Thesaurus linguae graecae*, 3, Paris, 1835, c. 663, s. v. Pour la période postérieure, voir aussi DÈMÈTRAKOS, 3, Thessalonique, 1950, p. 2414, s. v.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

— Le titre de la prière de bénédiction des colybes pour la commémoraison des saints (n° 229) est transcrit de la manière suivante dans l'édition de S. P. et E. V.: Εὐχὴ εἰς κούκια ἁγίων (p. 252, lg. 1). Dans le ms., l'accent est clairement paroxyton (κουκία), comme dans tous les dictionnaires de grec médiéval (κουκίον, κουκκίον); la forme classique est accentuée de la même façon (κοκκίον).

— Dans la prière pour ceux qui reçoivent une charge ou un office (n° 234), les A. se sont astreints à un gros effort d'observation et signalé dans l'apparat que l'adjectif συνεργός, accentué de la sorte dans leur édition (p. 257, lg. 13), est proparoxyton dans le ms. (σύνεργος). Un simple contrôle dans les dictionnaires leur aurait suffi pour constater que l'Euchologe Barberini ne fait que suivre un usage déjà répandu dans l'Antiquité tardive, chez Ammonius par exemple, et qui se généralise au moyen âge. A la p. 103, lg. 6, on lira donc σύνεργόν σου au lieu de συνεργόν σου; les A. sont du reste tout à fait incohérents puisqu'ils accentuent συνέργῳ à la p. 101, lg. 18 (l'adjectif n'est pas accentué dans le ms. à cet endroit).

— A la p. 265, lg. 16, E. V. et S. P. font remonter l'accent du mot θύριον au pluriel sur la première syllabe (θύρια). S'il s'agit bien là de l'accentuation retenue par les lexiques, il n'en est pas moins vrai que l'accent est paroxyton dans le ms. (θυρία); cette accentuation n'ayant rien d'anormal pour un diminutif en -ιον, il n'y aucun motif de ne pas la conserver.

— A la 298, lg. 10, le génitif αἰδοῦς, est accentué par les A. selon la règle classique. Si l'on regarde attentivement le ms., on constate sans peine qu'il y est paroxyton: αἴδους (= αἴδους). Il ne s'agit pas d'un caprice du copiste, mais d'une intéressante illustration de la disparition des substantifs en -ώ, -οῦς et -ώς, -οῦς dans le grec byzantin et de leur passage à une déclinaison en -ος (dans le cas présent le neutre τὸ αἶδος) (37).

— Dans la prière de l'ambon pour la Liturgie des Présanctifiés (n° 285), les A. n'ont pas remarqué l'accentuation de l'impératif aoriste οἴκτιρον et en ont fait un participe présent, οἰκτείρων (p. 309, lg. 11); on lira bien sûr οἴκτειρον.

— L'accent du génitif pluriel κακοθέλων (p. 288, lg. 5) sup-

(37) K. DIETERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrhundert n. Chr.* (*Byzantinisches Archiv*, 1), Leipzig, 1898, p. 163 et 173.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

poserait l'existence d'un improbable κακόθελος. L'adjectif étant κακοθελής (adv. κακοθελῶς), il reçoit un périspomène au génitif pluriel.

— Le mot εἰλητόν est coiffé par les A. d'un esprit rude (εἵλητόν, p. 7, lg. 2, et 29, lg. 2). Il s'agit de la forme attique, qui n'est plus utilisée au moyen âge ni dans la tradition liturgique byzantine, où elle n'apparaît, à ma connaissance, qu'une seule fois et très tard, dans l'édition romaine de l'euchologe en 1873 (il y s'agit probablement d'une coquille typographique) (38).

Principes d'édition

Il est temps d'analyser maintenant les principes qui ont guidé les A. dans l'édition de l'Euchologe Barberini. On peut les résumer en un seul mot: normalisation. Quel que soit le domaine envisagé, qu'il s'agisse de phonétique, de morphologie, de syntaxe, voire d'aspects liturgiques ou même théologiques, les A. n'ont épargné aucun effort pour banaliser le texte du ms. et le dépouiller de tout ce qui le distingue des témoins postérieurs.

Normalisation phonétique et orthographique

Comme le lecteur a déjà pu s'en rendre compte, le Barberini fourmille de particularités phonétiques provenant en définitive de la langue parlée. Les éditeurs se sont justement posé le problème de savoir comment il fallait les traiter. Ils ont donc établi une liste des phénomènes en question et signalé s'ils les maintenaient ou non dans leur édition (p. XXVIII-XXX) (39). La plupart du temps, ils ont opté pour une stricte normalisation des phénomènes vocaliques ou consonantiques.

(38) Εὐχολόγιον τὸ μέγα σὺν Θεῷ ἁγίῳ, Rome, 1873, p. 53 (mais εἰλητόν à la p. 82, dans la Liturgie de saint Basile!).

(39) Pour le passage du son *e* au son *i*, les A. affirment imprudemment qu'il n'a pas encore été signalé (p. XXVIII)! Il suffira de signaler ici, F. T. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, I: *Phonology* (*Testi e documenti per lo studio dell'Antichità*, 55), Milan, 1976, p. 249-250; S. T. Teodorsson, *The Phonology of Ptolemaic Koine* (*Studia graeca et latina Gothoburgensia*, 36), Lund, 1977, p. 99-100, 102, 109, 129, 131, 132, 134-135, 141; Idem, *The Phonology of Attic in the Hellenistic Period* (*Studia graeca et latina Gothoburgensia*, 40), Göteborg, 1978, p. 25, 26, 26-27, 36.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

— Pour l'iotacisme ou itacisme (qu'ils appellent curieusement *etacismo*), ils font néanmoins une exception. Elle concerne les chérubins et les séraphins, où, pour des raisons qui m'échappent complètement, ils conservent les graphies du ms. (χερουβείμ–χερουβίμ, σεραφείμ–σεραφίμ). Dans d'autres cas, qu'ils passent sous silence, les solutions adoptées sont à tout le moins surprenantes. L'impératif τείχησον (p. 193, lg. 6), par exemple, respecte l'orthographe du ms., mais il est tout de même peu probable que le verbe contracte τειχέω, attesté surtout chez Hérodote, ait survécu à l'époque médiévale: on lira τείχισον (τειχίζω).

— Lorsqu'il y a confusion entre omicron et oméga ou entre omicron/oméga et ου, les A. rétablissent partout la forme traditionnelle, sauf dans un cas: «viene rispettata l'oscillazione consueta nell'incipit delle preghiere tra nominativo e vocativo, come παντοκράτωρ-παντοκράτορ». Bien que la formulation ne soit pas très claire, cela signifie en pratique qu'ils conservent la graphie παντοκράτωρ ou d'autres graphies analogues (οἰκτίρμων, ἐλεήμων) au vocatif. Comme le montrent les compositions métriques, le grec byzantin ne connaît que le vocatif en -ορ pour les substantifs ou les adjectifs en -ωρ et -ων. Pour le reste, les A., auraient eu avantage à consulter un dictionnaire pour éviter des fautes telles que ἀγαθοσύνη pour ἀγαθωσύνη (p. 52, lg. 5) ou une grammaire, qui leur aurait permis, par exemple, de corriger la forme verbale ἐξελέξου (p. 286, lg. 4 et 295, lg. 6) en ἐξελέξω.

— Attentifs à distinguer oméga et omicron, qui sont absolument isophoniques, les A. ne retiennent pas, en revanche, les transformations vocaliques réelles correspondant à une prononciation différente, comme le glissement du *i* non accentué vers le son *e*, surtout au voisinage d'une liquide.

— Leur incohérence est encore plus flagrante dans les phénomènes consonantiques, dont certains sont maintenus et d'autres non, comme si, par exemple, la chute du gamma dans le groupe -γχν- était plus noble, linguistiquement parlant, que celle du gamma intervocalique. Ils conservent ainsi la forme σπλάχνον, mais normalisent καταύασον en καταύγασον.

Normalisation du vocabulaire et des formes grammaticales

Le lecteur peu attentif qui utilise l'édition Parenti-Velkovska risque de ne pas remarquer que l'Euchologe Barberini recourt à un terme peu fréquent pour désigner l'Épiphanie. Il y apparaît dans

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

quatre titres au génitif pluriel. A quatre reprises, les A. insèrent un iota entre crochets droits (il seraient aigus pour n'importe quel autre éditeur) avant la désinence -ων pour lui donner une apparence moins insolite: Θεοφαν[ί]ων (p. 120, lg. 1; 122, lg. 1; 123, lg. 14; 132, lg. 2: curieusement, le mot devient θεοφάνεια dans l'index, p. 362). Il est tout de même peu probable que le copiste oublie à chaque fois ce maudit iota, surtout si l'on considère que la finale -ων est rendue dans deux cas (le deuxième et le troisième) par un oméga de module plus petit posé sur le nu précédent: cette abréviation, très fréquente dans l'Euchologe Barberini, n'est utilisée que lorsque la lettre qui précède la finale -ων est une consonne et ne l'est jamais lorsque la lettre en question est une voyelle, détail qui a sans doute échappé aux A. Il faut en conclure que l'Épiphanie est désignée dans le ms. par l'expression τὰ ἅγια θεοφανῆ (de l'adjectif θεοφανής).

— Dans la préparation du myron, les A. font preuve du même entêtement à propos des mots «cuire» et «cuisson», dans lesquels ils substituent par quatre fois un epsilon à l'êta initial du ms.: ἑψεῖσθαι (p. 138, lg. 7-8 et note 150) pour ἡψεισθαι *B*, Ἕψησις (p. 138, lg. 9 et note 151) pour ἥψισης *B*, ἕψησον (p. 138, lg. 15 et note 156) pour ἥψησον *B*, προεψοῦνται (p. 138, lg. 17 et note 157) pour προηψουνται *B*. La constance du copiste aurait mérité mieux que l'obstination des éditeurs, d'autres témoignages médiévaux confirmant par ailleurs le passage du son *e* au son *i* dans ces mots (40).

— La correction du participe aoriste σημαναντας en participe présent (p. 131, l. 8-9: σημαίνοντας) est gratuite et injustifiée puisque l'aoriste ἐσήμανα est déjà normalement utilisé dans la koinè (41).

— Dans la liste des ingrédients du myron, on ne voit pas pourquoi les A. ne conservent pas la forme ἀμομην, qu'ils signalent dans l'apparat, et lui préfèrent ἄμωμον (p. 138, lg. 10): il s'agit probablement d'un diminutif en -ιν.

— A la p. 304, lg. 6-7, les A. corrigent la forme αποτιθονται de *B* en ἀποτίθενται, alors que τίθω est normalement utilisé depuis l'Antiquité tardive (42).

(40) KRIARAS, VI, p. 383, s. v. ἕψημα.

(41) La forme ἐσήμηνα n'est presque jamais employée dans les papyri: cf. GIGNAC, *A Grammar of the Greek Papyri*, II: *Morphology*, p. 263.

(42) A. N. JANNARIS, *An Historical Greek Grammar Chiefly of the Attic Dialect*, Londres, 1987, p. 243, n° 959a.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

— Cela vaut aussi pour le verbe καθερίζω (καθαιρίζω) (43), dont S. P. et E. V. corrigent l'indicatif aoriste ἐκαθερησας (= ἐκαθέρισας) en ἐκαθάρισας.

— A côté de cela, les A. laissent passer, sans même les signaler, des formes tout de même fort curieuses, telles que l'impératif ἐξεζήτησον (p. 103, lg. 16), anomalie déjà relevée au siècle dernier par Conybeare (44), ou le participe d'un verbe inexistant, ἐργουμένων (p. 265, lg. 6), dans le titre d'une prière pour les possédés, que l'on rectifiera sans peine en ⟨ἐν⟩εργουμένων (εὐχὴ ἐπὶ ⟨ἐν⟩εργουμένων ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων) (45).

Normalisation syntaxique

Il y aurait beaucoup à dire sur les faits de syntaxe présents dans l'Euchologe Barberini. Dans ce genre de textes, il convient évidemment de distinguer entre le(s) modèle(s) recopié(s) et les tendances du scribe, ce dernier ne pouvant bouleverser le texte qu'il a sous les yeux et en modifier profondément les phrases. En d'autres termes, l'influence de la langue vivante, très sensible au niveau morphologique dans l'Euchologe Barberini, ne s'exerce que sur des éléments syntaxiques marginaux.

— Dans leur introduction, les A. consacrent deux paragraphes — une dizaine de lignes en tout — à la syntaxe. Dans le premier, ils signalent l'emploi occasionnel du datif après δέομαι, qu'ils transforment naturellement en génitif.

— Dans le second, ils nous avertissent que «l'uso dell'indicativo al posto del congiuntivo dopo ἵνα oppure ὅπως, assai frequente nel codice, viene segnalato in nota, quando comporta un cambiamento della qualità della vocale». Ce choix est bien sûr discutable (46), mais une fois adopté, il conviendrait de l'appliquer dans toutes ses conséquences. On s'étonnera donc que l'édition de S. P. et E. V. conserve plusieurs indicatifs futurs dans des finales

(43) Voir, par exemple, *ibid.*, p. 264, n° 996[119]; Dieterich, *Untersuchungen*, p. 5, 7 et 288; F. Blass et A. Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, 11e éd., Göttingen, 1961, p. 20 et 21.

(44) Conybeare, p. 394, app. b.

(45) Cf. Strittmatter, *The «Barberinum S. Marci»*, n° 270, p. 362.

(46) Si les A. avaient observé attentivement les modes utilisés dans les propositions introduites par ἐάν ou ὅτε, ils seraient peut-être arrivés à des conclusions différentes.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

introduites par ἵνα, comme λήψεται (p. 177, lg. 15 et 184, lg. 8), ἀπολήψεται (p. 187, lg. 23) et γενήσεται (p. 97, lg. 10).

— Parmi les faits qui n'ont pas retenu l'attention des A., on relèvera le génitif après ἀρεστός ou εὐάρεστος. Dans un premier cas, ils respectent la leçon du ms. (ἀρεστά σου) sans la moindre remarque (p. 98, lg. 17); ils font de même dans un second cas (εὐάρεστά σου), mais en signalant en note qu'il s'agit de la leçon de *B* (p. 196, lg. 12-13 et App. 262a: «Cod. σου); une page plus loin à peine, ils transforment le génitif du ms. en datif: εὐάρεστά σοι (p. 197, lg. 16 et app. 264).

Normalisation du texte

En établissant leur édition, S. P. et E. V. semblent avoir perdu de vue que deux siècles séparent l'Euchologe Barberini des plus anciens euchologes en minuscule et ne pas s'être rendu compte que des textes vivants, comme le sont les textes liturgiques, ne sont pas à l'abri de modifications pendant une période aussi longue. La prudence voudrait que l'on respecte autant que possible le ms. lorsqu'il offre un texte acceptable et compréhensible. Les A. sont aux antipodes d'une telle attitude. Dès que la moindre difficulté, réelle ou imaginaire, se présente à leurs yeux, ils puisent à pleines mains dans la tradition postérieure corrections et compléments. Bien pire, ils agissent de même à des endroits qui ne présentent pas le moindre problème. Voici quelques exemples choisis parmi d'autres.

— Les A. n'éprouvent aucune sympathie pour la conjonction καί. Dans la rubrique Καὶ ὅτε εἰσέλθῃ ..., καὶ ἄρχονται οἱ ψάλται ... (p. 172, lg. 12-15), ils placent le second καὶ entre accolades et précisent dans l'apparat: «Espunto secondo **s959**, 136^{r} e **BOD**, 141^{v}» (47) (le copiste, qui s'était donné la peine de faire du second kappa une belle initiale μετ' ἐκθέσεως, n'en a pas été récompensé). Quelques lignes plus haut, les A. avaient fait subir le même sort à ladite conjonction dans la proposition τὰ ἔργα τῶν χειρῶν ἡμῶν ... καὶ κατεύθυνον ... (p. 172, lg. 4). Dans la première prière pour la bénédiction des rameaux, c'est au καὶ qui précède la conjonction finale ὅπως qu'ils s'en prennent: διαφύλαξον {καὶ} ὅπως (p. 238, lg. 14, et app. 327: «Espunto secondo **MOS**, 92^{v}; **BOD** 173^{v} e ANA 18»).

(47) Il s'agit du *Sinaiticus gr.* 959 et du *Bodleianus* E.5.13.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

On peut aussi laisser le καὶ dans la prière de la vêture monastique Ὁ τὴν ἐπουράνιον ταύτην καταδείξας ἡμῖν στρατιὰν καὶ πρὸς καθαίρεσιν (p. 269, 3) (48).

— Le datif de temps ne trouve pas non plus grâce à leurs yeux. A la p. 240, lg. 9, les mots ταύτῃ τῇ ὥρᾳ sont coiffés de la préposition ⟨ἐν⟩, sous prétexte qu'il y en a une plus loin dans la même expression (p. 271, lg. 5-6): arguant du même principe, on pourrait tout aussi bien la supprimer dans le second exemple.

— Dans la onzième pétition des diakonika du samedi saint (Ὑπὲρ τοῦ γενέσθαι αὐτὰ πρὸς καθαρισμὸν ψυχῶν καὶ σωμάτων πᾶσιν τοῖς ἀρυομένοις καὶ μεταλαμβάνουσιν ἐξ αὐτοῦ), il n'y aucune raison contraignante de remplacer le singulier αὐτοῦ (on puise de l'eau, on boit de l'eau) par le pluriel αὐτῶν (p. 108, lg. 24), ce qu'ils font aussi à la pétition suivante (p. 109, lg. 1), où la modification est encore moins justifiée (Ὑπὲρ τοῦ ἀναδειχθῆναι τοὺς ἐν αὐτῷ βαπτιζομένους ...) (49).

— L'Euchologe Barberini présente une recension de la seconde prière de la gonyclisie très différente du texte reçu, qui évoque ainsi les langues de feu qui descendirent sur les apôtres le jour de la Pentecôte: τὰ τούτων χείλη ἐν πυρίνων γλωσσῶν ἀνοίξας δυνάμει. Devant un texte aussi correct et aussi intelligible, on aimerait savoir quelle obscure raison a incité les A. à remplacer ἐν par la préposition ἐκ, empruntée au *Mosquensis Rum.* 474 et au *Cryptensis* Γ.β. IV (p. 248, lg. 7 et app. 357). Ils ne paraissent pas avoir remarqué que leur intervention maladroite rendait caduque la position et la signification du datif δυνάμει, désormais isolé et comme suspendu en l'air. Ils s'en seraient peut-être aperçus s'ils avaient eu la patience de lire jusqu'au bout les deux témoins dans lesquels ils croyaient avoir déniché la bonne leçon, témoins qui ont dû ajouter un élément qualificatif à δυνάμει pour lui restituer un rôle dans la proposition: ἐκ πυρίνων γλωσσῶν ἀνοίξας δυνάμει θείᾳ (*Mosquensis Rum.* 474); ἐκ πυρίνων γλωσσῶν ἐξανοίξας δυνάμει σῇ (*Cryptensis* Γ.β. IV).

— Dans la prière pour ceux qui construisent une maison (n° 232, p. 255-256), le texte fait écho au passage de *Lc* 6,47 suiv.: ἐπὶ τὴν πέτραν τὴν στερεὰν ἣν κατὰ τὴν σὴν ἄφθαρτον φωνήν, οὗ καθ'

(48) Plusieurs nuances de καί sont déjà attestées durant la période classique: cf. J. D. DENNISTON, *The Greek Particles*, 2e éd., Oxford, 1959, p. 289-327, *passim*.

(49) On trouve également le singulier dans la pétition correspondante du *Cryptensis* Γ.β. VII (PASSARELLI, p. 110, n° 155).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ἡμᾶς, οὐχ ὕδωρ οὐχ ἕτερόν τι καταβλάψαι ἰσχύσει (transcription normalisée), les A. font appel à des témoins postérieurs et substituent οὐκ ἄνεμος à οὐ καθ' ἡμᾶς.

— Il n'y a vraiment pas lieu de déranger deux euchologes du XIe siècle pour transformer τὸν δρόμον τελέσας en τὸν δρόμον τελε⟨ιώ⟩σας (p. 276, lg. 17) puisque l'on trouve, toujours dans *B*, les expressions τὸν δρόμον τῆς εὐσεβείας τελέσαι (p. 171, lg. 10-11) et, à trois reprises τὸν δρόμον τελέσῃ (p. 274, lg. 16, 289, lg. 21, et 289, lg. 21).

— Dans la première prière de l'ambon pour les Présanctifiés, au milieu d'une série d'infinitifs, se trouve la proposition νικηταὶ τῆς ἁμαρτίας ἀναφανῶμεν; il s'agit d'un réel problème, que les A. résolvent en adoptant la leçon ἀναφανῆναι des euchologes postérieurs et du texte reçu, mais en oubliant malencontreusement de mettre νικηταὶ à l'accusatif (p. 305, lg. 15), comme ne manquent pas de le faire les cinq témoins manuscrits qu'ils invoquent en faveur de leur correction.

— Mais il arrive aussi que les A. se trompent pour avoir respecté le ms. à la lettre. Ainsi, dans la dernière prière de l'ambon pour la Liturgie des Présanctifiés, ils reproduisent exactement la citation de *Iac* 2,13 telle qu'elle se présente dans *B*: ἔλεον κατακαυχᾶται κρίσεως. Le substantif ἔλεος peut être neutre ou masculin, mais la forme ἔλεον ne peut être qu'un accusatif masculin, alors que le mot remplit de toute évidence la fonction de sujet dans le texte biblique. La leçon de l'Euchologe Barberini n'est pas isolée puisqu'elle se retrouve dans l'autre témoin de la prière, le *Paris. Suppl. gr.* 476 (50) et dans plusieurs mss. néo-testamentaires (51). Pour résoudre l'aporie, il suffit d'adopter la graphie ἔλαιον du *Parisinus* puisque le mot ἔλαιον, dans l'un de ses sens dérivés, est l'équivalent exact de ἔλεος (52).

— Les A. complètent systématiquement les citations bibliques. Le maquillage subi par la première prière pour le lavement des pieds (n° 223, p. 241-242) est particulièrement instructif à cet égard, tout en frisant l'absurde. La référence à la Cène y est suivie immédiatement, dans *B*, des mots καὶ τῷ λεντίῳ περιζωσάμενος (p.

(50) B.-Ch. MERCIER, *La Liturgie de saint Jacques. Édition critique du texte grec avec traduction latine* (*Patrologia orientalis*, XXVI, 2), Paris, 1946, p. 246.

(51) H. VON SODEN, *Die Schriften des Neuen Testaments*, II, p. 617, app.

(52) Voir, à ce propos, G. W. H. LAMPE, *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961-1968, s. v., § K, p. 444-445.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

241, lg. 14), devant lesquels les A. ajoutent l'expression ⟨καὶ νίψας αὐτῶν τοὺς πόδας⟩, avant de substituer, tout de suite après, le participe ἐκμάξας à περιζωσάμενος, avec la justification suivante: «Cod. e **v1970**, 7^{v} περιζωσάμενος, una lezione che altera la sequenza dell'episodio evangelico, restituita da MOS, 96^{r} e BOD, 176^{v}» (p. 241, app. 337). On pense à l'ardeur du pompier pyromane pour éteindre l'incendie qu'il a lui-même allumé: face à l'éventuelle nécessité de suppléer l'action du lavement des pieds, tout philologue doué d'un minimum de bon sens, l'aurait insérée après περιζωσάμενος. Ce n'est pas tout. Dans la phrase Εἰ ἐγώ, ὁ Κύριος καὶ ὁ διδάσκαλος, ἔνιψα ὑμῶν τοὺς πόδας, ὑπόδειγμα δέδωκα ὑμῖν, qui forme un tout parfaitement compréhensible, S. P. et E. V. insèrent un οὖν entre εἰ et ἐγώ («Supplito da Io. 13,14; MOS, 96^{r}, BOD, 176^{v}») (p. 241, app. 338), et supposent une lacune entre πόδας et ὑπόδειγμα (p. 241, lg. 17-18). La particule οὖν est — faut-il le dire? — tout à fait inutile. Quant à la prétendue lacune (καὶ ὑμεῖς ὀφείλετε αλλήλων νίπτειν τοὺς πόδας = *Ioh* 13,14), l'absence de γάρ après ὑπόδειγμα (cf. *Ioh* 13,15) montre qu'elle est purement imaginaire. Des liturgistes bien formés devraient savoir que la conformation littérale aux citations bibliques est inversement proportionnelle à l'âge des textes liturgiques (et des manuscrits).

— J'ajouterai un seul exemple d'uniformisation abusive des citations bibliques. Le second «prologue» de l'Épiphanie commence dans *B* par les mots Εὐλογητός εἶ, Κυριε, ὁ θεὸς τοῦ Ἰσραήλ, que les A. corrigent impitoyablement en Εὐλογητὸς Κύριος (p. 124, lg. 9 et app. 120: «Corretto secondo la citazione scritturistica riportata anche dai codici…»). Mais que fallait-il corriger?

— Le copiste de l'Euchologe Barberini ne distingue pas toujours très bien les personnes de la Trinité. Heureusement, les éditeurs font bonne garde et ne lui passent aucune distraction. Leur nettoyage trinitaire ou christologique s'exerce partout avec la même rigueur. Dans la prière de la cathèdre de la Liturgie basilienne, ils suppriment σου dans l'expression τοῦ τιμίου {σου} σταυροῦ (p. 5, lg. 9): aucun de leurs nombreux prédécesseurs (Goar, Bunsen, Brightman, Swainson, Trempelas, etc.) n'y avait pensé. A propos de la prière pour la présentation d'un nouveau-né à l'église, ils font remarquer que «la preghiera è corrotta in buona parte della tradizione manoscritta con confusione costante tra le Persone divine», mais renoncent par bonheur à la corriger (p. 97, n° 113 et app. 77). Ils sont aussi magnanimes à l'égard de la prière Ὁ τὴν ἐπούρανιον ταύτην καταδείξας ἡμῖν στρατιάν (n° 247, p. 269), qui leur inspire la réflexion suivante: «La preghiera manca di un

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

indirizzo a Dio che non compromette però la piena intelligibilità del testo, per cui preferiamo non supplire». Il leur aurait fallu, sinon, en bonne logique, modifier toutes les prières bâties sur le même schéma, à commencer par la prière du second antiphone de la Liturgie de saint Basile (Ὁ τὰς κοινὰς ταύτας καὶ συμφώνους ἡμῖν χαρισάμενος προσευχάς). A la p. 164, lg. 13-14, les A. remettent au datif la doxologie que le copiste avait imprudemment transcrite tout entière au génitif (καὶ πρέπει σοι ἡ δόξα τοῦ πατρὸς κτλ.). A la p. 261, lg. 19, ils substituent Κύριε à Χριστέ et font de même à la p. 296, lg. 2, alors qu'ils se limitent à sanctionner d'un *sic* le Χριστέ initial de la prière n° 285, p. 309. Dans l'apparat de la prière n° 212, p. 231, ils adressent au copiste (ou au rédacteur) un blâme sévère pour avoir écrit, à propos du vieillard Syméon: τοῦ δεξαμένου ἐν ἀνκάλαις σὲ τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν (le σὲ est flanqué d'accolades, justifiées par les mots «Espunto a motivo di un evidente squilibrio trinitario nell'intera preghiera»). Il est préférable, me semble-t-il, de respecter le texte d'un euchologe du VIIIe siècle, destiné à une église cathédrale et dont les traces d'usage sont bien visibles. Si personne n'a jugé bon à l'époque d'en corriger les formulations parfois approximatives, c'est sans doute parce qu'elles ne constituaient pas un objet de scandale et que la piété de l'époque s'en accomodait sans peine.

— Dans quelques cas, il faut reconnaître aux A. le mérite d'avoir adopté des solutions originales, qui vont à l'encontre de l'ensemble de la tradition manuscrite, des euchologes imprimés et de la quasi-totalité des éditions scientifiques. C'est ainsi qu'à la p. 19, lg. 21, sans s'en expliquer le moins du monde, ils introduisent une variante inattendue dans la prière avant l'oraison dominicale de la Liturgie de saint Basile: καὶ μηδένα ἡμῶν ἔνοχον ποιήσῃς τῶν φρικτῶν σου τούτων καὶ ἐπουρανίων μυστηρίων μηδὲ ἀσθενεῖ ψυχῇ καὶ σώματι ἐκ τοῦ ἀναξίως αὐτῶν μεταλαμβάνειν. Jusqu'à présent, on avait toujours considéré qu'ἀσθενῇ (ασθενη dans le ms.), était à l'instar d'ἔνοχον, un accusatif dépendant de ποιήσῃς et que le datif ψυχῇ καὶ σώματι dépendait à son tour d'ἀσθενῇ (53).

— Dans la prière que le prêtre récite avant d'administrer le baptême, S. P. et E. V. s'éloignent également du texte reçu: ὅλον με ἁγίασον ὁλοτελεῖ τῇ δυνάμει σου τῇ ἀοράτῳ καὶ πνευματικῇ δεξιᾷ (p.

(53) L'une des rares exceptions se trouve dans E. RENAUDOT, *Liturgiarum orientalium collectio*, I, 2e éd., Francfort-sur-le-Main, 1847, p. 72 (Liturgie alexandrine de saint Basile).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

109, lg. 17-18). La bonne lecture ne peut être que ὅλον με ἁγίασον ὁλοτελῆ κτλ., que l'on trouve dans toutes les éditions scientifiques et dans tous les euchologes imprimés sans exception.

INTRODUCTION

Les A. annoncent un volume d'introduction qui aura pour objet «la storia del codice e l'analisi codicologica, paleografica, linguistica e liturgica» (il eût peut-être été préférable de commencer par là avant d'éditer le texte de l'euchologe). Il est néanmoins difficile de lire sans sursauter de temps à autre «la rapida presentazione» (une vingtaine de pages) dont ils gratifient le lecteur. Plusieurs aspects de cette introduction ayant déjà évoqués dans les lignes qui précèdent (méthode et critères d'édition, particularités orthographiques et phonétiques), je me contenterai ici de quelques rapides observations.

D'après S. P. et E. V., le ms. fut relié en 1627 dans la Bibliothèque Barberini (p. XXV: «dove venne rilegato nel 1627») (54). Avant cette découverte, le premier témoignage relatif à la présence du ms. dans ladite bibliothèque remontait à 1645 (55). A y regarder d'un peu plus près, la reliure, décrite sommairement par les A. (p. XXI: «in pelle marrone con una cornice in oro a motivi geometrici impressa su ambedue i patti [sic]»), ne possède vraiment aucun trait caractéristique des reliures de l'époque. En fait, les A. ont confondu un huit avec un six et, de la sorte, l'ont vieillie de deux siècles (56). Il suffit, du reste, de jeter un coup d'œil dans les deux catalogues disponibles du fonds Barberini grec pour remarquer qu'un grand nombre de mss. ont été reliés et restaurés dans les années 1827-1829 (57).

(54) A la p. XXV, note 13, les A. transcrivent in extenso la note de reliure du f. I^{v}: «Legato nel 1627»).

(55) L. ALLACCI, *De libris ecclesiasticis Graecorum dissertationes duae*, Paris, 1645, I, p. 96: «... omnium tamen antiquitatem superat Codex Barberinus in charta pergamena quadratis litteris accuratissimè descriptus ante nongentos & plures annos, sententiâ virorum qui in hisce rebus iudicandis primi habentur, conscriptus» (cf. STRITTMATTER, *The «Barberinum S. Marci»*, p. 330).

(56) Il faut lire: «Legato nel 1827».

(57) Il est curieux, soit dit en passant, que la même bévue, due à une faute de frappe, se trouve dans ma thèse de doctorat, dont un exemplaire circule au Pontificio Istituto Orientale de Rome. Il ne serait pas difficile de retrouver d'autres coïncidences curieuses dans la production de S. Parenti.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Les A. reprennent à leur compte (p. XXV) l'hypothèse du cardinal Mercati, selon laquelle *B* serait arrivé dans la bibliothèque Barberini par l'intermédiaire du noble florentin Carlo Strozzi (58). Cette hypothèse est incompatible avec la date de reliure (1627) proposée par les A. J'exposerai ailleurs les raisons pour lesquelles elle ne me paraît guère probable.

Pour terminer, voici quelques remarques sur les euchologes décrits par les A. (p. XXXIII-XLII). Le *Cryptensis* Γ.β. I, témoin important de la liturgie patriarcale, connu des liturgistes sous le nom d'Euchologe de Bessarion, a été daté du XIe siècle par Rocchi. Les A. le placent à la fin du XIIIe siècle (p. XXXIII). Il devrait être de la fin du siècle précédent.

Les A. évoquent le *Neapolitanus* II.C.21 à propos de la consécration du myron et le datent du XIIe siècle (p. XXVII): un paléographe tant soit peu averti y reconnaîtra aisément la main du moine Laurent de Calamizzi, dont deux manuscrits datés sont connus, l'un de 1239/40 (*Ambrosianus* B 1 inf.) et l'autre de 1242 (*Sinaiticus gr.* 522).

Le *Parisinus Coisl.* 213, copié à Constantinople en 1027 pour le prêtre de la grande église Stratègios, est un ms. célèbre, qui a naturellement été étudié à diverses reprises et sous divers points de vue. Malgré tous leurs efforts, des savants tels qu'Omont, Dmitrievskij, Mercati, Lake ou Devreesse n'avaient pas réussi à y découvrir le nom du scribe. Grâce à S. P. et E. V., c'est maintenant chose faite: il s'agit de «Thyepolos», «come risulta dalla nota del f. 3^r^», ajoutent-ils (p. XXXVII et note 51), s'étonnant en outre qu'il ne figure pas dans le *Repertorium der griechischen Kopisten* (59). La note en question, de la main du copiste, suit immédiatement le titre du pinax: Εὐχολόγιον ἐστὶ δὲ τὸ βιβλίον Στρατηγίῳ κτηθέν μοι τῷ θυηπόλῳ (60). On avouera que le substantif θυηπόλος était mieux connu jusqu'à présent comme synonyme littéraire de ἱερεύς ou de πρεσβύτερος (61) que comme anthroponyme ...

(58) G. MERCATI, *Nuove note di letteratura biblica e cristiana antica* (*Studi e testi*, 95), Cité du Vatican, 1941, p. 81, note 1.

(59) E. GAMILLSCHEG et D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten, 800-1600*. 2. Teil: *Handschriften aus Bibliotheken Frankreichs und Nachträge zu den Bibliotheken Grossbritanniens*, Vienne, 1989, p. 181, n° 504e, se contentent justement de signaler que Stratèghios n'est pas le copiste du manuscrit.

(60) DMITRIEVSKIJ, II, p. 993.

(61) C'est à ce terme que recourt le colophon du ms.: Ἐγράφη ἡ παροῦ(σα) τοῦ εὐχολογίου βίβλος ... κτηθεῖσα Στρατηγί(ου) πρεσβυτέρου ... (*ibid.*).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

* * *

Les observations qui viennent d'être faites sur l'édition de l'Euchologe Barberini de S. P. et E. V. ne prétendent pas être exhaustives. Pour ne pas lasser le lecteur, j'ai survolé beaucoup d'autres points discutables. Il est temps, maintenant, de condenser toutes ces critiques en quelques mots et de conclure. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, les A. n'ont pas compris qu'ils se trouvaient en face d'un témoin de la liturgie byzantine unique en son genre, dont l'édition aurait dû serrer l'original d'aussi près que possible. Loin d'appliquer ce principe obvie, ils ont soigneusement dépouillé le texte de toutes ses particularités, le corrigeant à tort et à travers et parvenant presque toujours à le dénaturer, en particulier par le recours systématique à des euchologes de plusieurs siècles postérieurs. Le résultat est un texte incolore, inodore et insipide, dans lequel les erreurs de lecture et les élucubrations philologiques des éditeurs constituent les seules notes originales. Il s'agit, en un mot, d'une édition dénuée de toute valeur scientifique. Il faut sans doute en rechercher les raisons dans la préparation linguistique, philolologique et paléographique insuffisante des A., dont on a parfois l'impression qu'ils ne comprenaient pas toujours très bien le texte qu'ils avaient sous les yeux. Autant dire qu'il est préférable, pour chaque pièce de l'euchologe ou presque, d'en revenir aux éditions précédentes, ce qui, à trois siècles et demi de l'Εὐχολόγιον *sive Rituale Graecorum* de Goar, est tout de même un comble.

ANDRÉ JACOB

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Les A. reprennent à leur compte (p. XXV) l'hypothèse du cardinal Mercati, selon laquelle *B* serait arrivé dans la bibliothèque Barberini par l'intermédiaire du noble florentin Carlo Strozzi (58). Cette hypothèse est incompatible avec la date de reliure (1627) proposée par les A. J'exposerai ailleurs les raisons pour lesquelles elle ne me paraît guère probable.

Pour terminer, voici quelques remarques sur les euchologes décrits par les A. (p. XXXIII-XLII). Le *Cryptensis* Γ.β. I, témoin important de la liturgie patriarcale, connu des liturgistes sous le nom d'Euchologe de Bessarion, a été daté du XIe siècle par Rocchi. Les A. le placent à la fin du XIIIe siècle (p. XXXIII). Il devrait être de la fin du siècle précédent.

Les A. évoquent le *Neapolitanus* II.C.21 à propos de la consécration du myron et le datent du XIIe siècle (p. XXVII): un paléographe tant soit peu averti y reconnaîtra aisément la main du moine Laurent de Calamizzi, dont deux manuscrits datés sont connus, l'un de 1239/40 (*Ambrosianus* B 1 inf.) et l'autre de 1242 (*Sinaiticus gr.* 522).

Le *Parisinus Coisl.* 213, copié à Constantinople en 1027 pour le prêtre de la grande église Stratègios, est un ms. célèbre, qui a naturellement été étudié à diverses reprises et sous divers points de vue. Malgré tous leurs efforts, des savants tels qu'Omont, Dmitrievskij, Mercati, Lake ou Devreesse n'avaient pas réussi à y découvrir le nom du scribe. Grâce à S. P. et E. V., c'est maintenant chose faite: il s'agit de «Thyepolos», «come risulta dalla nota del f. 3^r^», ajoutent-ils (p. XXXVII et note 51), s'étonnant en outre qu'il ne figure pas dans le *Repertorium der griechischen Kopisten* (59). La note en question, de la main du copiste, suit immédiatement le titre du pinax: Εὐχολόγιον ἐστὶ δὲ τὸ βιβλίον Στρατηγίῳ κτηθέν μοι τῷ θυηπόλῳ (60). On avouera que le substantif θυηπόλος était mieux connu jusqu'à présent comme synonyme littéraire de ἱερεύς ou de πρεσβύτερος (61) que comme anthroponyme ...

(58) G. MERCATI, *Nuove note di letteratura biblica e cristiana antica* (*Studi e testi*, 95), Cité du Vatican, 1941, p. 81, note 1.

(59) E. GAMILLSCHEG et D. HARLFINGER, *Repertorium der griechischen Kopisten, 800-1600*. 2. Teil: *Handschriften aus Bibliotheken Frankreichs und Nachträge zu den Bibliotheken Grossbritanniens*, Vienne, 1989, p. 181, n° 504e, se contentent justement de signaler que Stratèghios n'est pas le copiste du manuscrit.

(60) DMITRIEVSKIJ, II, p. 993.

(61) C'est à ce terme que recourt le colophon du ms.: Ἐγράφη ἡ παροῦ(σα) τοῦ εὐχολογίου βίβλος ... κτηθεῖσα Στρατηγί(ου) πρεσβυτέρου ... (*ibid.*).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

* * *

Les observations qui viennent d'être faites sur l'édition de l'Euchologe Barberini de S. P. et E. V. ne prétendent pas être exhaustives. Pour ne pas lasser le lecteur, j'ai survolé beaucoup d'autres points discutables. Il est temps, maintenant, de condenser toutes ces critiques en quelques mots et de conclure. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, les A. n'ont pas compris qu'ils se trouvaient en face d'un témoin de la liturgie byzantine unique en son genre, dont l'édition aurait dû serrer l'original d'aussi près que possible. Loin d'appliquer ce principe obvie, ils ont soigneusement dépouillé le texte de toutes ses particularités, le corrigeant à tort et à travers et parvenant presque toujours à le dénaturer, en particulier par le recours systématique à des euchologes de plusieurs siècles postérieurs. Le résultat est un texte incolore, inodore et insipide, dans lequel les erreurs de lecture et les élucubrations philologiques des éditeurs constituent les seules notes originales. Il s'agit, en un mot, d'une édition dénuée de toute valeur scientifique. Il faut sans doute en rechercher les raisons dans la préparation linguistique, philolologique et paléographique insuffisante des A., dont on a parfois l'impression qu'ils ne comprenaient pas toujours très bien le texte qu'ils avaient sous les yeux. Autant dire qu'il est préférable, pour chaque pièce de l'euchologe ou presque, d'en revenir aux éditions précédentes, ce qui, à trois siècles et demi de l'Εὐχολόγιον *sive Rituale Græcorum* de Goar, est tout de même un comble.

ANDRÉ JACOB

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

SCRITTURE GRECHE DI ETÀ BIZANTINA E NORMANNA NELLE PERGAMENE DEL MONASTERO DI S. ELIA DI CARBONE *

* Bibliografia utilizzata nelle note al testo:

ADP = Roma, Archivio Doria Pamphilij, *Pergamene del monastero di S. Elia di Carbone*.

P. BATIFFOL, *L'abbaye de Rossano. Contribution à l'histoire de la Vaticane*, Paris 1891.

A. BRAVO GARCIA, *Notarios y escrituras en el fondo documental griego de Sevilla (Archivo General de la Fundación Casa Ducal de Medinaceli)*, in *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio. Atti del seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*, a cura di G. CAVALLO, G. DE GREGORIO e M. MANIACI, Spoleto 1991, vol. II, pp. 417-445 e tavv. I-XX.

G. BRECCIA - D. FUGARO, *Scritture latine di età normanna nei documenti del monastero di S. Elia di Carbone*, «Archivio storico per la Calabria e la Lucania» 61 (1994) pp. 5-36.

P. CANART, *Les* Vaticani graeci 1487-1962. *Notes et documents pour l'histoire d'un fonds de manuscrits de la Bibliothèque Vaticane*, Città del Vaticano 1979 («Studi e testi, 284»).

G. CAVALLO, *La circolazione di testi giuridici in lingua greca nel mezzogiorno medievale*, in *Scuola diritto e società nel mezzogiorno medievale d'Italia*, Catania 1987, pp. 87-136.

ChLA 38 = Chartae latinae antiquiores. Facsimile-edition of the Latin charters prior to the Ninth Century, ed. by Albert BRUCKNER and Robert MARICHAL, Part XXXVIII, *Italy XIX*, published by Marco PALMA, in collaboration with Francesco BIANCHI, Dietikon-Zurich 1990.

Codices Cryptenses = Codices Cryptenses seu abbatiae Cryptae Ferratae in Tusculano digesti et illustrati D. Antonii ROCCHI, Tusculani 1883.

E. CRISCI, *I palinsesti di Grottaferrata. Studio codicologico e paleografico*, Napoli 1990 («Pubblicazioni dell'Università degli studi di Cassino. Sezione di studi filologici, letterari, storici, artistici e geografici, 2»).

R. DEVREESSE, *Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale (histoire, classement, paléographie)*, Città del Vaticano 1955 («Studi e testi, 183»).

A. DODA, *Osservazioni sulla scrittura e sulla notazione musicale dei Menaia «carbonesi»*, «Scrittura e civiltà» 15 (1991) pp. 185-204.

F. D'ORIA, *Tipologie grafiche dei documenti notarili greci*, in *Civiltà del Mezzogiorno d'Italia. Libro scrittura documento in età normanno-sveva. Atti*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

dèl Convegno dell'Associazione italiana dei paleografi e diplomatisti (Napoli - Badia di Cava dei Tirreni, 14-18 ottobre 1991), a cura di F. D'Oria, Salerno 1994, pp. 77-99.

V. von Falkenhausen, *Taranto in epoca bizantina*, «Studi medievali» s. III, 9 (1968) pp. 133-166.

V. von Falkenhausen, *Il notariato greco dell'Italia meridionale e di Sicilia*, in AA.VV., *Per una storia del notariato meridionale*, Roma 1982 («Studi storici sul notariato italiano, VI»), pp. 9-39.

V. von Falkenhausen, *L'atto notarile greco in epoca normanno-sveva*, in *Civiltà del Mezzogiorno d'Italia. Libro scrittura documento in età normanno-sveva. Atti del Convegno dell'Associazione italiana dei paleografi e diplomatisti (Napoli - Badia di Cava dei Tirreni, 14-18 ottobre 1991)*, a cura di F. D'Oria, Salerno 1994, pp. 241-270.

V. von Falkenhausen, *Il monastero dei SS. Anastasio ed Elia di Carbone in epoca bizantina e normanna*, in *Il monastero di S. Elia di Carbone e il suo territorio dal Medioevo all'Età Moderna. Atti del Convegno internazionale di studio (Potenza-Carbone, 26-27 giugno 1992)*, a cura di C. D. Fonseca e A. Lerra, Galatina 1996, pp. 61-87.

W. Holtzmann, *Papst-, Kaiser- und Normannenurkunden aus Unteritalien. V. S. Elia di Carbone*, «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken» 36 (1956) pp. 34-85.

A. Jacob, *Les écritures de Terre d'Otrante*, in *La paléographie grecque et byzantine (Paris, 21-25 octobre 1974)*, Paris 1977, pp. 269-281 («Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, 559»).

A. Jacob, *Une date précise pour l'euchologe de Carbone: 1194-1195*, «Archivio storico per la Calabria e la Lucania» 62 (1995) pp. 97-114.

M.-H. Laurent - A. Guillou, *Le «Liber visitationis» d'Athanase Chalkéopoulos (1457-1458)*, Città del Vaticano 1960 (Studi e testi, 206).

G. Mercati, *Per la storia dei manoscritti greci di Genova, di varie badie basiliane d'Italia e di Patmo*, Città del Vaticano 1935 («Studi e testi, 68»).

Monasticon Italiae = Monasticon Italiae. III. Puglia e Basilicata, a cura di G. Lunardi - H. Houben - G. Spinelli, Cesena 1986.

M. Petta, *L'originale dell'inventario dei libri del monastero di S. Elia di Carbone*, «Bollettino della badia greca di Grottaferrata» n. s. 25 (1971) pp. 62-64.

M. Petta, *Codici del monastero di S. Elia di Carbone conservati nella biblioteca dell'abbazia di Grottaferrata*, «Vetera Christianorum» 9 (1972) pp. 151-171.

G. Robinson, *History and Cartulary of the Greek Monastery of St. Elias and St. Anastasius of Carbone*, «Orientalia Christiana» 11 (1928) pp. 271-348; 15 (1929) pp. 121-275 e 19 (1930) pp. 7-197.

O. Strunk, *The Menaia from Carbone at the Biblioteca Vallicelliana*, «Bollettino della Badia greca di Grottaferrata» n. s. 27 (1973) pp. 3-9.

F. Trinchera, *Syllabus graecarum membranarum*, Neapoli 1865.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

1. Le fonti superstiti per tentare di ricostruire la storia della scrittura greca in Basilicata sono piuttosto scarse. Per quel che riguarda i documenti — la cui localizzazione e datazione hanno l'ovvio e grande vantaggio di essere nella maggior parte dei casi determinabili con certezza — abbiamo infatti soltanto 12 pergamene greche di età bizantina, 38 di età normanna e 2 di età sveva (1). Come ha scritto Vera von Falkenhausen,

> per Tricarico si ha notizia dell'esistenza di ταβουλάριοι e giudici greci fino all'inizio del XIII secolo senza che si siano conservati atti privati greci della zona; ma, nel complesso, è verosimile che la lingua prevalente nella Basilicata settentrionale fosse quella latina (...). I due fondi archivistici greci più importanti provengono dai due monasteri greci di S. Elia di Carbone e di S. Maria di Cersosimo (2).

Non molto di più è possibile dire riguardo la produzione libraria. In età normanna il principale centro di vita cenobitica greca nella regione fu senza dubbio il monastero dei SS. Elia ed Anastasio di Carbone, che giunse alla sua massima fioritura già nei primi decenni del XII secolo e venne quindi elevato al rango archimandritale da re Guglielmo II nel gennaio 1168 (3): è del tutto lecito pensare, di conseguenza, che al riparo delle sue mura si conservasse una delle più ricche biblioteche greche di Basilicata, e che il suo *scriptorium* costituisse un centro di copia di prima importanza (4).

(1) I dati sono tratti dalla tabella in FALKENHAUSEN, *Il notariato* cit., p. 10. Da notare come gli atti privati rappresentino la maggioranza del materiale conservato (rispettivamente 10, 24 e 2 nei tre periodi). La situazione, del resto, non è molto più favorevole per quanto riguarda la documentazione latina: «l'archivio della grande abbazia normanna della Santa Trinità di Venosa è infatti andato disperso, e si è conservato pochissimo materiale, che proviene da Melfi e Matera» (*ibid.*, p. 17).

(2) FALKENHAUSEN, *Il notariato* cit., p. 17.

(3) Sul monastero di Carbone e la bibliografia relativa cfr. *Monasticon Italiae*, pp. 180-181; il privilegio di Guglielmo II è conservato nell'archivio Doria-Pamphilij (ADP 94; edizione ROBINSON, doc. XLVI). Sul periodo della massima fortuna del monastero cfr. PETTA, *Codici* cit., p. 153: «L'epoca d'oro, se così possiamo esprimerci, del monastero carbonese è racchiusa nei secoli XI-XII con il periodo di maggior splendore durante l'egumenato di Nilo II. Alla morte di questi, avvenuta nel 1134, dipendevano da Carbone una quarantina di monasteri, grancie e chiese con tutte le proprietà loro annesse. Tra queste dipendenze figuravano la chiesa di S. Simeone di Bari e la ricordata chiesa di S. Bartolomeo di Taranto».

(4) Cfr. PETTA, *Codici* cit., p. 154: «È più che naturale che un cenobio dell'importanza di quello di S. Elia avesse un buon corredo librario sia per

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

La ricchezza della biblioteca carbonese è dimostrata del resto anche da una testimonianza indiretta, ma di sicuro rilievo. Alla fine del XVII secolo il padre generale dell'*ordo sancti Basilii*, Pietro Menniti, per salvare quanto ancora sopravviveva del patrimonio librario e archivistico dei monasteri italogreci, decideva di raccogliere nella casa-madre romana dell'ordine il materiale esistente; e in una nota apposta in apertura del catalogo dei manoscritti effettivamente consegnati alla biblioteca del S. Basilio *de Urbe* — i codici *Basiliani*, oggi *Vaticani græci* 1963-2123 — il redattore del catalogo stesso, lo ieromonaco Giovanni Grisostomo Scarfò, notava come tali codici provenissero

e pluribus Calabriæ et Lucaniæ monasteriis, præsertim Carbonensi et Pateriensi (5).

Accanto al Patir, dunque, è il S. Elia di Carbone ad essere citato come principale luogo d'origine dei manoscritti *Basiliani*; e proprio Pierre Batiffol, nella sua opera fondamentale sul monastero rossanese e la sua biblioteca, ha anche il merito di aver offerto le prime tracce utili alla ricostruzione del patrimonio librario carbonese. Egli pubblicava infatti un inventario moderno di codici del S. Elia (6) e riusciva a identificarne due in particolare, il *Vat. gr. 2029* e il *Crypt. Δ. β. X* (7).

l'uso liturgico ed ascetico sia per la formazione culturale e, nello stesso tempo, fosse dotato di uno *scriptorium* che provvedesse continuamente a rifornire i libri necessari a tali scopi. Anche per il monastero carbonese vale l'adagio medievale *claustrum sine armario castrum sine armamentario*.

(5) Citato in BATIFFOL, *L'abbaye* cit., p. 44. Il catalogo manoscritto si trova tuttora in consultazione presso la Biblioteca Apostolica Vaticana, sala paleografia, segnatura *44 rosso*.

(6) L'inventario pubblicato dal BATIFFOL, *L'abbaye* cit., pp. 120-122, è tratto da una copia del XVII secolo (nel ms. *Crypt. Z. δ. XXXIX*); vi sono elencati 87 titoli. Nel 1971 padre Marco Petta ha rinvenuto tra le carte dell'archivio della badia criptense l'originale dello stesso inventario, dove sono elencati 88 titoli, quindi uno in più rispetto alla copia edita dal Batiffol (PETTA, *L'originale* cit., p. 62).

(7) BATIFFOL, *L'abbaye* cit., p. 94. L'identificazione del *Vat. gr. 2029* è basata sulla presenza al suo interno di una lista di igumeni carbonesi; cfr. PETTA, *Codici* cit., p. 165: «Il *Vat. gr. 2029*, già carbonese, che contiene la catechesi di S. Teodoro Studita ha per copista un *Luca monaco e povero prete* — ἐγράφη διὰ χειρὸς Λουκᾶ μοναχοῦ καὶ τάλας πρεσβύτερος — che compì il suo lavoro nel 1090, e proprio nella lista degli egumeni presentata dalla Robinson, dopo il 1100 figura un Luca III, che potrebbe essere la medesima persona. Non si dovrebbe, pertanto, dubitare dell'esistenza di uno *scriptorium* nel monastero di S. Elia fin dalla sua fondazione». Per quel che

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'elenco dei manoscritti riconosciuti come carbonesi si arricchiva negli anni '30 per merito del cardinale Giovanni Mercati, che grazie alla presenza di una particolare nota di possesso riusciva a individuare, tra i codici *Vaticani græci* ex *Basiliani*, 7 volumi certamente del S. Elia (8).

Un ulteriore passo avanti è stato fatto grazie alle ricerche compiute da padre Marco Petta, che ha individuato altri 18 manoscritti carbonesi; secondo le sue stesse parole

l'individuazione di un gruppo di 7 è stata piuttosto facile in quanto racchiudono note marginali riferentesi al cenobio di S. Elia, ovvero, pur non alludendo a quel monastero, sono scritte dalla stessa mano. Tutto ciò era stato già precedentemente rilevato dal p. Rocchi nel suo catalogo dei codici di Grottaferrata. La provenienza carbonese di un altro, il *Δ. β. X*, è stata notata dal Batiffol. Un esame più particolareggiato dei manoscritti criptensi mi ha portato ad attribuire la provenienza sicuramente carbonese anche ad altri 11 codici; abbiamo così 19 manoscritti provenienti da quel monastero (9).

Appartenenza alla biblioteca del S. Elia non significa, è ovvio, certezza della produzione *in loco* dei manoscritti identifi-

riguarda il *Crypt. Δ. β. X* il Batiffol si è basato invece sull'identificazione dello scriba Eutimio nipote di Clemente che ha compiuto il manoscritto nel 1131, con l'igumeno carbonese morto nel 1154. Su quest'ultimo codice cfr. ancora PETTA, *Codici* cit., pp. 163-164 e *Codices Cryptenses*, pp. 358-359.

(8) «Per lo meno sette dei codici Basiliani presentano in franca e bella scrittura del secolo XVI avanzato (...) il nome di un "Marcellus, Mar.^{llus}, Io Marcello", con o senza un ghirigoro davanti in forma di S, e per lo più insieme anche un titolo del contenuto, ma brevissimo. Si direbbe la segnatura di un revisore. Indi il pensiero che i codici predetti e gli altri che mai comparissero con quella segnatura provengano da una medesima libreria», che viene identificata poi con certezza con quella del monastero di S. Elia di Carbone (MERCATI, *Per la storia* cit., pp. 205-206). I manoscritti sono i seguenti: 1. *Vat. gr. 2005* (già *Basil. 44*), «un eucologio del XII secolo con le tre solite liturgie e qualche acolutia, che appare scritto e usato a lungo nel monastero dei SS. Elia ed Anastasio di Carbone, essendovi gli archimandriti, abbastanza conosciuti, di questo monastero commemorati ripetutamente nei dittici dei defunti (...)». La sua scrittura è «rozza e brutta»; 2. *Vat. gr. 1980+1981* (già *Basil. 19+20*), contenente le *Ordinationes apostolorum*; 3. *Vat. gr. 2026* (palinsesto, *già Basil. 65*), *Capita dogmatica de Trinitate* e Anastasio Sinaita, *Quaestiones*; 4. *Vat. gr. 1963* (già *Basil. 1*), Giovanni Crisostomo, *Epistola 1 ad Olimpiadem* e due testi agiografici (cfr. Anal. Bolland. XXI, 11); 5. *Vat. gr. 1982* (già *Basil. 21*), *Sermones s. Basilii*; 6. *Vat. gr. 2022* (già *Basil. 61*), *Legenda sanctorum*, «e frammezzo il *Pandectes* di Antioco monaco ricopiato l'a. 954»; 7. *Vat. gr. 2024* (già *Basil. 63*), *Regula s. Basilii*.

(9) PETTA, *Codici* cit., pp. 158-159.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

cati; anche se, in linea di principio almeno, di tutti i codici sicuramente appartenuti alla biblioteca del monastero andrà dimostrata non l'origine carbonese, quanto semmai il contrario — cioè la provenienza da altri centri di copia. Si tratta di scegliere l'ipotesi più economica: se è infatti più che probabile, se non certa, l'esistenza al S. Elia di uno *scriptorium*, non importa di quali dimensioni e di quale raffinatezza, è anche logico supporre che buona parte almeno dei manoscritti che entrarono a far parte della sua biblioteca e vi furono conservati fino all'età moderna fossero stati prodotti *in loco* per le necessità interne del monastero stesso. Non voglio qui sottovalutare troppo il fenomeno della circolazione dei testi: ma, ripeto, in linea di principio bisogna considerarlo come l'eccezione e non la regola, specialmente quando ci troviamo di fronte a libri d'uso comune in un'area piuttosto periferica rispetto ai centri culturalmente più vitali del Mezzogiorno italo-greco.

Detto questo, va comunque ripetuto come il criterio di identificazione del Mercati, per quanto ci offra una prova certa dell'appartenenza dei volumi alla biblioteca carbonese, non ci dice evidentemente nulla sul luogo della loro produzione; i soli risultati certi in tal senso sono stati raggiunti da padre Petta proprio grazie al confronto con documenti dell'archivio carbonese. Infatti la mano di Eutimio, che ha completato il *Δ. β. X* il 25 novembre 1131, è certamente la stessa dell'omonimo scriba delle pergamene ADP 81, del febbraio 1134, e ADP 65, del 1143/44 (10); e

anche il *Crypt. Δ. β. V* deve ritenersi copiato da Eutimio tanto appare identica la grafia con il *Δ. β. X*. Sembra pertanto ragionevole ritenere Eutimio un copista di professione che, quindi, ha scritto altri libri (11).

Esclusi questi due manoscritti attribuibili con ragionevole sicurezza alla mano del monaco Eutimio, e escluso il *Vat. gr. 2029*, vergato anch'esso da un monaco di nome Luca divenuto poi igumeno carbonese, la conclusione cui si rassegna padre Petta è che

degli altri codici possiamo dire soltanto che sono stati scritti nell'Italia meridionale (12).

*

(10) Rispettivamente ROBINSON, *History* cit., doc. XXXIII e doc. XXXII (quest'ultimo erroneamente datato dalla studiosa inglese al 1134).

(11) PETTA, *Codici* cit., pp. 164-165.

(12) PETTA, *Codici* cit., p. 165.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Con i manoscritti criptensi analizzati da Marco Petta si chiude il ristretto elenco dei codici del S. Elia riconosciuti dalla critica moderna — appena 26 volumi, elenco senza dubbio degno di fede, ma altrettanto certamente incompleto. Sappiamo infatti, ad esempio, che un altro gruppo di manoscritti proveniente da Carbone è confluito nella raccolta dei *Vaticani græci 1487-1923*: purtroppo, nonostante gli sforzi di Paul Canart, non è stato possibile identificare con certezza i codici, probabilmente non numerosi, che ne facevano parte (13).

Appena 26 manoscritti, dunque. Ma quanti erano effettivamente conservati nella biblioteca carbonese? Per quel che riguarda l'età bizantina e normanna siamo del tutto all'oscuro. Le sole testimonianze sono molto più recenti, e vengono quindi da un'epoca in cui si può supporre che il patrimonio librario del S. Elia avesse già subito delle perdite rilevanti: si tratta del già citato inventario pubblicato per la prima volta dal Batiffol, che nella sua redazione originale risale al secolo XVII ed elenca 88 titoli (14), e soprattutto dell'altro inventario redatto nel marzo del 1458 in occasione della visita apostolica di Atanasio Calceopulo ai monasteri greci del Mezzogiorno, dove i volumi elencati sono 102 (15): fino ad oggi sono stati identificati quindi soltanto un quarto dei codici ancora conservati al S. Elia alla metà del XV secolo (16).

(13) Cfr. CANART, *Les* Vaticani cit., pp. 39-40. L'autore ha dapprima cercato la nota di possesso «Marcellus, Mar.^{llus}, Io Marcello», già segnalata a suo tempo dal MERCATI, *Per la storia* cit., pp. 205-206, come segno di sicura provenienza dalla biblioteca del monastero carbonese: purtroppo «en dehors des cas signalés par le cardinal, aucun *Vaticanus graecus*, du n° 1487 à la fin, ne porte les postilles de *Marcellus*»; i manoscritti provenienti da Carbone, continua il Canart, «se dissimulent parmi les *Vaticani gr.* 1487-1683 de provenance inconnue, sans exclure, peut-être, les *Vaticani gr.* 1807-1923, parmi lesquels se retrouvent, dispersés, des manuscrits de Grottaferrata» e deve però concludere esprimendo il dubbio che, in mancanza di qualsiasi elemento sicuro, «on puisse jamais les identifier avec certitude».

(14) PETTA, *L'originale* cit., pp. 62-64.

(15) L'intera relazione compilata in seguito alla visita è pubblicata in LAURENT-GUILLOU, *Le «Liber»* cit.; l'inventario dei manoscritti di Carbone si può leggere alle pp. 154-155.

(16) Il problema dell'attribuzione di nuovi manoscritti allo *scriptorium* carbonese sembra destinato a restare, per il momento almeno, irrisolto. Pur senza tentare alcuna «sortita» in ambito librario, una delle speranze che ho coltivato conducendo questo studio è che l'analisi paleografica delle pergamene carbonesi dalla metà dell'XI alla fine del XII secolo possa fornire altri

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

2. Un problema preliminare di grande importanza riguarda la definizione dell'area geografica d'interesse. Fin qui ho parlato genericamente di «scrittura greca in Basilicata»: in realtà non ha alcun senso uniformare i limiti geografici di una simile ricerca ai confini amministrativi moderni — e quindi oggetto di studio sarà non la «scrittura greca in Basilicata», quanto la «scrittura greca nell'area carbonese». Il motivo è facilmente intuibile. Linguisticamente, la Basilicata dei secoli XI-XII era una zona eterogenea: nella sua parte centro-settentrionale si parlava (e si scriveva) in latino anche nel periodo della dominazione imperiale bizantina. La zona ellenofona era quella più vicina all'arco costiero dello Jonio, ed è questa *in primis* la zona considerata, da cui proviene buona parte del materiale conservato nel fondo archivistico di Carbone. Ciò significa da un lato lasciar fuori più della metà del territorio della regione, dall'altro superare i suoi confini attuali verso oriente fino ad includervi la città di Taranto: perché Taranto è la più vicina metropoli bizantina, e in seguito resta la città verso cui guardano gli igumeni e i monaci di Carbone, come pure i feudatari normanni insediatisi nelle immediate vicinanze, quale sede dei principi loro signori fino all'unificazione ruggeriana. Taranto, in altre parole, è il capoluogo politico e il centro di gravità economico della zona che comprende la costa jonica e le valli che sboccano su di essa; storicamente, come vedremo, la vicenda del monastero di Carbone nella prima età normanna — che è anche l'epoca della sua massima fortuna — è legata a quella di Boemondo d'Altavilla, principe di Taranto, e del suo omonimo figlio e successore: e accertato questo legame politico-economico, non avrebbe alcun senso non considerare anche le scritture carbonesi come facenti parte della stessa area grafica di quelle tarentine.

Chiarito dunque preliminarmente quale sia la zona di cui ci occuperemo, e quali i motivi che inducono a tracciarne in tal modo i confini, ne consegue che la documentazione da prendere in esame viene ad essere aumentata in misura considerevole. Taranto, infatti, ha tramandato un buon numero di pergamene greche — addirittura, come scrive ancora Vera von Falkenhausen, la quasi totalità degli atti notarili pugliesi in lingua greca sono tarantini: cosa che non sorprende, dal momento che oltre a

elementi utili — come già accaduto nel caso del *Crypt. Δ. β. V* — a chi vorrà tentare una più completa ricostruzione della storia della scrittura greca nella regione.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Taranto la sola altra zona prevalentemente ellenofona della Puglia era il Salento (17).

Bisogna quindi dimenticare i confini amministrativi moderni, e tenere presente soltanto la geografia del popolamento di età bizantina e normanna. Sovrapponendo poi, per così dire, quest'ultima alla geografia politica (e certamente economica) degli stessi decenni, l'immagine che se ne ricava vede la zona carbonese gravitare verso Taranto, la più vicina metropoli greca, e attraverso quest'ultima entrare in contatto con l'altra area ellenofona pugliese, la Terra d'Otranto. Come vedremo, lo studio del *dossier* archivistico del S. Elia sembra confermare l'immagine ora delineata.

3. Le pergamene superstiti del monastero di S. Elia di Carbone sono conservate oggi a Roma, presso l'archivio Doria-Pamphilij, di cui entrarono a far parte attorno al 1640 grazie all'abate commendatario Giovanni Battista Doria-Pamphilij, divenuto più tardi pontefice col nome di Innocenzo X. Come scrive Gertrude Robinson,

> John Baptist Pamphili (...) seems to have taken possession of whatever archives were left, and placed them for safe keeping in his own archives. For this the students of Greek monasteries owe him a great debt, for in 1645 there was a riot at Carbone in which the townspeople seem to have attacked the monastery, and burnt whatever documents it still contained (18).

Grazie dunque all'intervento del futuro Innocenzo X possediamo ancora una buona parte della documentazione carbonese; e grazie alla Robinson la maggior parte di questa documentazione è stata portata a conoscenza degli studiosi fin dagli anni '30 del nostro secolo.

Le pergamene sono attualmente conservate in una grande cartella di cartone rigido, senza alcun ordine né altra protezione che quella fornita dalla cartella stessa. Sono contraddistinte da numeri arabi tracciati a matita che ne indicavano la posizione all'interno dei due grandi volumi nei quali erano state raccolte in precedenza; ancora la Robinson, infatti, così descrive il *dossier* carbonese:

(17) FALKENHAUSEN, *Il notariato* cit., p. 14.
(18) ROBINSON, *History* cit., XI, 5 p. 318.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

the documents of St. Elias in the Archivio Doria are bound together in two large vellum-covered volumes. The first volume contains the Latin documents, which are as a rule later in date. The Greek documents, which are earlier, are in the second volume, and begin with n.° 51. (...) Many of the Greek deeds are confronted by the Latin translations made by Frederick Melitus (19).

L'edizione della Robinson, apparsa in *Orientalia christiana* tra 1928 e 1930 — precisamente nei fascicoli XI, 5, dedicato alla storia del monastero; XV, 2 e XIX, 1, riservati invece all'edizione vera e propria dei documenti — è certo tutt'altro che perfetta: numerosi errori di datazione, e ancora più numerosi errori di lettura rendono necessario un confronto costante con gli originali. Eppure, conosciuti questi limiti, resta il grande merito di aver reso accessibile quasi nella sua totalità il fondo carbonese, e di aver aperto la strada agli studi ulteriori (20).

(19) ROBINSON, *History* cit., XI, 5 p. 271. Le traduzioni sono oggi conservate in una piccola cartella a parte.

(20) Tra questi, va rammentata in primo luogo l'edizione di 16 documenti carbonesi di età normanna e sveva, molti dei quali sfuggiti alla Robinson, curata con grande acribia da Walther HOLTZMANN, *Papst.* cit., 1956. I documenti dell'archivio Doria che non appaiono nell'edizione ROBINSON, *History* cit., 1928-30 sono i seguenti: Holtzmann n. 4 = ADP 6, donazione del 1104 (versione latina del 1232 da originale greco perduto); Holtzmann n. 5 = ADP 38, donazione del 1108 (copia del 1345 da originale latino perduto); Holtzmann n. 6 = ADP 12, conferma di Boemondo I del 1110 (copia notarile del 1267 da originale greco perduto); Holtzmann n. 7 = ADP 12, donazione di Riccardo Senescalco del 1118 (stessa copia notarile del documento precedente); Holtzmann n. 9 = ADP 17, conferma di Guglielmo II del 1168; Holtzmann n. 10 = ADP 28, relazione dell'archimandrita carbonese Bartolomeo sulla sua lite con l'abate Ilario di S. Angelo in Raparo, anno 1172 (originale latino); Holtzmann n. 13 = ADP 21, mandato di Federico II del 1228 (copia del 1320 da originale latino perduto); Holtzmann n. 14 = ADP 32, sentenza di Enrico di Morra, *magne imperialis curie magister iustitiarius*, e del giudice imperiale Simone di Tocco, del 1222 (originale latino); Holtzmann n. 15 = ADP 35, sentenza di Matteo Marchiafaba, *imperialis dohane de secretis et quæstorum magister*, e di Roberto di Ariano, *imperialis dohane iudex*, del 1235 (originale latino); Holtzmann n. 16 = ADP 47, arbitrato del 1236 (originale latino). Recentemente è stato pubblicato invece il breve studio mio e di Daniela Fugaro sulle scritture latine dei documenti carbonesi, in appendice al quale si può leggere un atto di donazione del 1172 che non appare in nessuna delle due edizioni precedenti: si tratta di ADP 22, pergamena originale latina (cfr. BRECCIA - FUGARO, *Scritture* cit., pp. 35-36).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

4. Le pergamene greche di età bizantina e normanna del *dossier* carbonese mostrano una notevole varietà di tipologie grafiche, anche se la loro provenienza è abbastanza omogenea: si spazia infatti dal nord della Calabria (Cerchiara, Mormanno) a Taranto, con netta prevalenza — ovviamente — della zona più vicina al monastero di S. Elia, ed in particolare delle località che si affacciano sulla media valle del Sinni (Chiaromonte, Senise, Noèpoli, ecc.).

Piuttosto che procedere ad una descrizione sistematica in ordine cronologico ho preferito tentare di suddividere i documenti in gruppi che presentassero una qualche affinità stilistica dal punto di vista grafico: come si vedrà, questo è stato possibile soltanto in parte, perché circa la metà del materiale è andato a formare una non meglio definita classe di «scritture cancelleresche evolute», all'interno della quale ho scelto di analizzare più nel dettaglio soltanto alcuni esemplari a mio giudizio di maggior interesse (21).

*

Uno dei documenti più antichi della raccolta Doria — il *sigillion* del duca bizantino Argiro in favore di Genesio di Taranto, vergato da un anonimo scriba nel giugno del 1054 (ADP 109 = TAV. 1 a) — offre il primo esempio di quello che possiamo chiamare lo «stile dei notai tarantini», che rappresenta senza dubbio la più diffusa e riconoscibile tipologia grafica dell'intero *dossier* carbonese. Le pergamene Doria permettono infatti di osservare ben 8 mani diverse, tutte riconducibili a questo stesso stile, dislocate cronologicamente lungo un arco di più di un secolo (dal 1054, caso che resta piuttosto isolato, al 1182), e geograficamente localizzabili nella città di Taranto.

Si può fornire una breve descrizione paleografica valida per tutte queste attestazioni: i notai tarantini — nonostante alcune

(21) Per un panorama completo dei documenti considerati, cfr. infra, TABELLA 1. Va precisato inoltre che la versione originale di questo studio, tesi di diploma della «Scuola di specializzazione per conservatori di beni archivistici e librari della civiltà medievale» dell'Università di Cassino (relatore il prof. Edoardo Crisci, correlatore il prof. Marco Palma), comprendeva la schedatura informatizzata del materiale utilizzando il data-base *Filemaker IV* per Macintosh. Per ragioni di spazio non è stato possibile riprodurre qui le schede: chi fosse interessato a consultarle può farne richiesta direttamente all'autore (c/o Università degli studi della Basilicata - Dipartimento di studi storici, linguistici e antropologici - via Acerenza 9 - 85100 Potenza).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

differenze che analizzeremo qui di seguito — utilizzano infatti una grafia di modulo piccolo, ad asse diritto o leggermente inclinato a destra, piuttosto ricca di legature e pseudo-legature di norma non deformanti e povera invece di abbreviazioni; l'aspetto generale della scrittura è piuttosto calligrafico, rigido e angoloso, caratterizzato da una spiccata tendenza al bilinearismo, che viene però spezzato ad arte dall'inserimento, nel tessuto grafico minuto e molto uniforme, di lettere emergenti verso l'alto (*tau*, *kappa*) o verso il basso (*lambda*, *chi*), uso del resto piuttosto comune nell'ambito delle scritture cancelleresche.

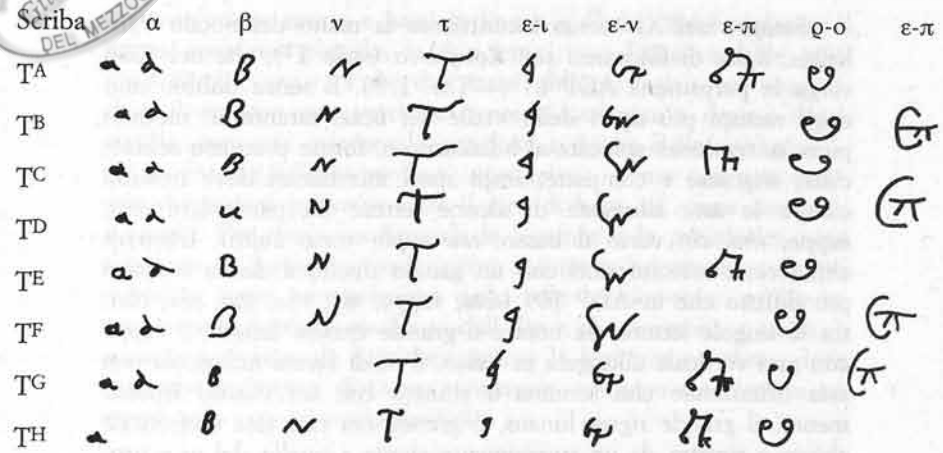
Tra le singole lettere tipiche dell'intero stile, da notare l'*alfa* di modulo molto piccolo, ora più ora meno rotondeggiante, tracciata sia in uno che in due tratti, con l'occhiello normalmente riempito dall'inchiostro; il *beta* piccolo di forma maiuscola, eretto, tracciato in un unico tratto; il *ny* anch'esso di modulo piccolo, angoloso, di forma maiuscola, spesso tracciato in un solo tratto e fortemente inclinato a destra; il *tau* alto con asta orizzontale conclusa a destra da uno svolazzo.

Tra le legature, da notare quella *epsilon-iota* in due tratti, con la prima lettera ridotta a un piccolo semicerchio (o meglio, più spesso, a un piccolo angolo retto), e la seconda prolungata ben al di sotto del rigo di base; *epsilon-ny* in un solo tratto; ricorrenti anche le pseudo-legature *epsilon-pi* dall'alto e *rho-omicron* «a staffa», e infine il nesso *epsilon-pi* ad inclusione, con il grande *epsilon* lunato e il *pi*, pure di forma maiuscola, il cui tratto orizzontale si prolunga verso sinistra a costituire quello mediano dell'*epsilon*.

Nella tavola seguente sono presentati gli esempi di queste forme tipiche nelle varie mani attribuibili allo «stile dei notai tarantini» (22).

(22) Ecco le corrispondenze tra le sigle delle mani, i nomi degli scribi e i documenti dell'archivio Doria da loro vergati:
T^A = Anonimo = ADP 109, a. 1054;
T^B = Pankallos figlio di Giovanni *τοῦ Κουρκούα* = ADP 61, a. 1086;
T^C = Kalos figlio di Domnando = ADP 72, a. 1123 (+ le copie ADP 53, 58, 59);
T^D = Michele, notaio di Boemondo II = ADP 74, a. 1124; ADP 76, a. 1125;
T^E = Kourkouas figlio di Giovanni = ADP 84, a. 1142; ADP 88 e 89, a. 1145;
T^F = Giovanni figlio di Leone = ADP 93, a. 1155;
T^G = Stefano figlio di Pietro = ADP 95, a. 1171; ADP 97, a. 1177;
T^H = Kourkouas figlio del giudice Giovanni = ADP 99, a. 1182.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

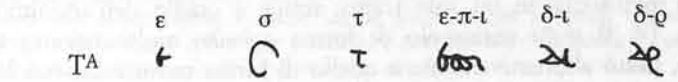


Dalla metà dell'XI secolo alla fine del XII questo stile grafico resta sorprendentemente coerente e fedele a se stesso: prova abbastanza chiara di quanto il notariato costituisca una corporazione, all'interno della quale si viene addestrati — spesso di padre in figlio — al mantenimento di una scrittura che deve costituire una sorta di «marchio di fabbrica». Tuttavia le differenze tra le singole mani sono a volte rilevanti, e conviene quindi analizzare brevemente le caratteristiche salienti di ciascuna di esse.

*

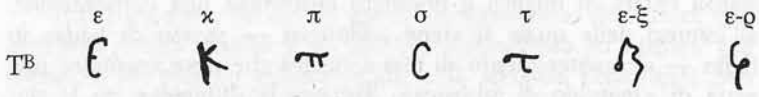
Come già ricordato, l'esempio più antico è ADP 109, *sigillion* del duca Argiro in favore di Genesio di Taranto vergato da un anonimo scriba del 1054 (mano designata dalla sigla T^{A}).

La scrittura è di modulo leggermente maggiore di quello che sarà poi tipico dello stile; il *ductus* è più corsiveggiante, e quindi appare anche più pronunciata l'inclinazione a destra. Tra le singole lettere, da notare il piccolo *epsilon* di forma minuscola in un solo tratto, un grande *sigma* lunato e il *tau* con l'estremità inferiore dell'asta verticale incurvata a destra; tra le legature, quella per ἐπι tracciata in un tempo solo — che si trova comunque accanto alla pseudo-legatura dall'alto, più comune nelle altre mani dello stile — e le pseudo-legature con piccolo *delta* di forma maiuscola accostato a *iota* e *rho*.



ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Sempre nell'XI secolo incontriamo la mano del notaio Pankallos, figlio di Giovanni *τοῦ Κουρκούα* (sigla T^B), che nel 1086 verga la pergamena ADP 61 (= Tav. 1 b). È senza dubbio uno degli esempi più tipici dello «stile dei notai tarantini»: modulo piccolo, tendenza spiccata al bilinearismo, forme piuttosto schiacciate, angolose e compatte, ampi spazi interlineari dove trovano campo le aste allungate di alcune lettere (in particolare *iota*, *kappa*, *rho*, *chi* verso il basso; *tau* e *phi* verso l'alto). L'uso di chiudere le aste inferiori con un gancio rivolto a destra è molto più diffuso che in ADP 109 (*iota*, *kappa*, *my*, *rho*, *tau*, *phi*, *chi*); tra le singole lettere, da notare il grande *epsilon* lunato, il *kappa* con asta verticale allungata in basso, il *pi* di forma maiuscola con asta orizzontale che termina a sinistra con un vistoso ispessimento, il grande *sigma* lunato, il grande *tau* con asta orizzontale chiusa a sinistra da un ispessimento simile a quello del *pi* e prolungata verso destra da uno svolazzo; tra le legature, *epsilon-csi* e *epsilon-rho* tracciate in un tempo solo.

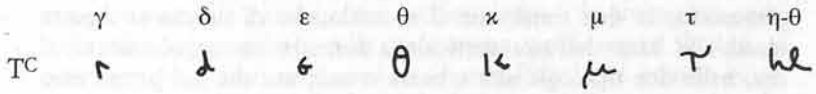


La terza attestazione dello stile ci porta già in pieno XII secolo. L'archivio Doria conserva infatti 4 pergamene vergate dal notaio tarantino Kalos, figlio di Domnando (sigla T^C): si tratta di 3 copie non datate tratte da originali perduti (ADP 53, anno 1049; ADP 58+59, anno 1075) e di un solo originale, del febbraio 1123 (ADP 72 = Tav. 2 a), che ci permette dunque di collocare cronologicamente l'attività dello scriba.

La scrittura di Kalos è assai simile a quella di Pankallos: ricorrono quindi le principali caratteristiche dello stile, che non è più necessario rammentare. Val la pena invece di segnalare alcuni tratti più personali: tra le singole lettere, il *gamma* maiuscolo molto minuto e angoloso; il piccolo *delta* di forma minuscola con asta verticale che, invece di descrivere una curva più o meno ampia e convessa in alto per tornare ad abbassarsi e legare con la lettera successiva, viene raddoppiata con un secondo tratto discendente (ma tracciato in un tempo solo) che se ne distacca verso destra formando un angolo acuto; il piccolo *epsilon* di forma minuscola, in un solo tratto, simile a quello dell'anonimo scriba T^A; il *theta* maiuscolo di forma ogivale, molto minuto e eretto, usato alternativamente a quello di forma minuscola, con la

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

curva inferiore aperta e assai inclinato a destra, corsiveggiante; il *kappa*, anch'esso piccolo, in due tempi, con l'asta verticale piuttosto corta e separata dai due tratti obliqui, fusi in un semicerchio; il *my* con asta verticale breve e incurvata a destra; il *tau* grande, con asta orizzontale conclusa a destra dallo svolazzo — già incontrato nelle precedenti attestazioni — ma con asta verticale che non si prolunga oltre il rigo di base, né viene incurvata a gancio. Per quel che riguarda le legature e le pseudo-legature, appaiono in forme particolarmente minute e angolose quelle già segnalate come caratteristiche dello stile (*epsilon-iota*, *epsilon-ny*, ecc.; pseudo-legature *epsilon-pi* dall'alto e *rho-omicron* «a staffa»); accanto a queste, da segnalare invece la legatura *eta-theta*, dove entrambe le lettere, di forma minuscola, vengono tracciate in un tempo solo con notevole fluidità.

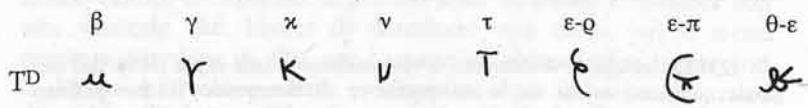


Praticamente contemporaneo di Kalos è il notaio Michele, che verga per il principe normanno Boemondo II gli attuali ADP 74+73 (il secondo copia autentica del primo: settembre 1124), ADP 76 (= Tav. 2 b, ottobre 1125) e ADP 77 (gennaio 1126 (23); sigla T^D). Le due mani sono davvero molto simili non solo nell'aspetto generale, che è quello più tipico dello stile, ma nella condivisione di alcune scelte precise nella forma delle singole lettere: *delta* minuscolo che — come nel caso precedente del notaio Kalos — lega a destra non dall'alto, grazie alla curvatura dell'asta, ma con un breve tratto discendente che si sovrappone parzialmente all'asta stessa, per poi distaccarsene disegnando quindi una curva convessa in basso; piccolo *epsilon* minuscolo in un solo tratto; alternanza tra le due forme del *theta*, piccolo, maiuscolo e ogivale oppure minuscolo e «semi-coricato»; *my* con asta verticale breve e incurvata a destra; *tau* con asta verticale non pro-

(23) Quest'ultimo documento è verosimilmente una copia tratta dall'originale: mancano infatti sia la sottoscrizione di Boemondo II che qualsiasi traccia del suo sigillo. Anche la scrittura presenta differenze di rilievo rispetto a quella di ADP 74 e ADP 76 — modulo leggermente maggiore, il *ductus* appena più corsiveggiante, l'aspetto generale meno sobrio e più frequente l'uso delle abbreviazioni — tanto da far dubitare, per la verità, che si tratti proprio della mano del notaio Michele, e non piuttosto di quella di un anonimo scriba incaricato di copiare il suo originale.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

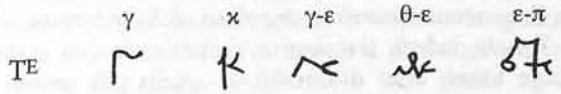
lungata al di sotto del rigo di base, ecc.). Il notaio Michele, tuttavia, preferisce alla forma del *beta* maiuscolo — utilizzata da T^A e T^C in modo esclusivo — quella minuscola, che il solo T^B, tra le mani fin qui analizzate, alternava alla precedente; accanto al piccolo e angoloso *gamma* maiuscolo, comunque ingentilito dalla curvatura leggera dell'asta verticale, impiega la forma minuscola, più ampia, fluida, adatta a legare sia a sinistra che a destra; accanto al piccolo *iota* si osserva l'uso frequente del tipo ingrandito con asta prolungata verso il basso; così per il *kappa*, che accanto alla forma minuscola di piccolo formato si presenta spesso in quella maiuscola, tracciata in due tempi, con i tratti obliqui che formano un angolo e si uniscono a toccare l'asta verticale più o meno al suo centro, asta che supera frequentemente il rigo di base; ancora il *ny*, nel cui caso appare più comune della forma maiuscola preferita dagli altri copisti tarantini quella minuscola, in due tratti, con il secondo che di norma si diparte quasi alla base dell'asta verticale a formare un angolo acuto; il *tau*, nelle due tipologie alta e bassa usuali, ma che nel primo caso presenta l'asta orizzontale ondulata ma priva dello svolazzo a destra (o con svolazzo molto ridotto), nel secondo presenta invece quella verticale terminante in basso con un gancio verso destra. La mano di Michele è dunque, in generale, più fluida e leggermente più corsiveggiante: rientra in questo suo carattere la predilezione per il nesso *epsilon-pi* a inclusione, con il grande *epsilon* lunato che abbraccia la lettera successiva, sempre di forma maiuscola, e che contribuisce a dare all'insieme della scrittura un aspetto più mosso, spezzando il compatto bilinearismo dello stile. Nell'ambito delle legature, da notare la forma di *epsilon-rho* in un solo tratto, con la prima lettera ridotta a un'appendice semicircolare della seconda; da segnalare anche quella *theta-epsilon* in due tempi, con entrambe le lettere di forma minuscola, dove nel primo tratto l'occhiello del *theta* viene prolungato a destra e in basso a formare la pancia inferiore dell'*epsilon*.



Più recente di circa una generazione è il quinto rappresentante dello stile attestato dalle pergamene Doria: Kourkouas figlio di Giovanni — il cui nome fa pensare dunque ad un legame di parentela con T^B, Pankallos figlio di Giovanni *τοῦ Κουρκούα* —

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

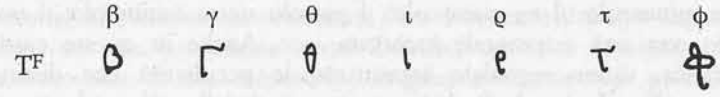
che verga certamente i documenti ADP 88 e ADP 89, entrambi del settembre 1145, mentre sulla base del confronto paleografico è attribuibile alla sua mano anche ADP 84, dell'ottobre 1142 (sigla: T^E). Ancora una volta ci troviamo di fronte alla stessa grafia minuta, angolosa e compatta; ancora una volta alcune forme sono assai simili a quelle dei copisti già esaminati: il *delta*, sia nella forma minuscola che in quella maiuscola; il piccolo *epsilon* minuscolo; il *ny* maiuscolo; il piccolo *sigma* minuscolo; il *tau* alto con asta orizzontale incurvata, ecc. Anche in questo caso, tuttavia, vanno segnalate soprattutto le peculiarità che distinguono Kourkouas dagli altri rappresentanti dello stile: nel campo delle singole lettere, da notare almeno il *gamma* maiuscolo di grande formato, con tratto orizzontale terminante a destra con uno svolazzo simile a quello del *tau*, e il *kappa* maiuscolo, di modulo nettamente più grande rispetto alle altre lettere, spesso con asta verticale parzialmente raddoppiata — lo strumento scrittorio viene appoggiato sulla pergamena poco sopra il rigo di base; traccia quindi una semi-asta verso l'alto, poi scende ripassandola e completandola ben al di sotto dello stesso — che rompe il bilinearismo nelle due direzioni; tra le legature, alcune forme particolarmente angolose (*gamma-epsilon*; *theta-epsilon*), e la pseudo-legatura *epsilon-pi* dall'alto che, pur rientrando nella tipologia usuale, presenta una forma piuttosto insolita, con un occhiello tracciato in senso antiorario in basso, un'asta ascendente che termina in un secondo, piccolo occhiello, da cui esce il tratto orizzontale, leggermente incurvato, a sua volta chiuso dal tratto discendente che va a toccare quello orizzontale del *pi* — il tutto eseguito in un tempo solo.



Posteriore di soli 10 anni è ADP 93, del novembre 1155, unica attestazione conservata nell'archivio Doria della scrittura di Giovanni figlio di Leone, *taboularios* di Taranto (sigla: T^F). La sua mano rientra perfettamente nei canoni dello stile: minuta e angolosa, ma sorvegliata e ben leggibile, concede ben poco al gusto cancelleresco che tende a sovraccaricare la scrittura con elementi ornamentali. Caratteristica è la presenza di ganci al termine delle aste inferiori di norma ripiegati a destra (*iota*, *rho*, *tau*, *phi*, ecc.); tra le singole lettere, da notare il *beta* maiuscolo, eretto, con le

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

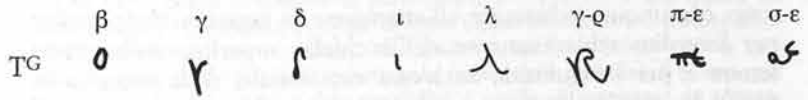
due pance fuse insieme, e il piccolo *theta* anch'esso maiuscolo, molto stretto, con tratto centrale che non supera il perimetro. La sobrietà di fondo che distingue la scrittura del *taboularios* Giovanni è ben evidenziata dal modo in cui realizza *gamma* e *tau* maiuscoli: alti ma non troppo, con tratto orizzontale concluso a destra dal tipico svolazzo, ma anch'esso assai ridotto.



Ancora una generazione separa la mano di Giovanni da quella di un altro *taboularios* tarantino, Stefano figlio di Pietro, che verga le pergamene ADP 95 (= Tav. 3 a) nel maggio del 1171 e ADP 97 nell'aprile del 1177 (sigla: T^G). Al contrario del suo predecessore, Stefano cerca di dare alla propria scrittura un aspetto decisamente più mosso, vivace, corsiveggiante; pur rientrando senza dubbio nei canoni dello stile, quel che colpisce anche a prima vista è l'abbondanza di elementi che ne alterano la caratteristica sobrietà: in particolare, l'uso frequente di abbreviazioni che invadono gli ampi spazi interlineari, ma anche il contrasto ben più marcato tra il modulo normale della scrittura, piccolo e compatto, e alcune lettere più sviluppate in senso verticale. Se si esaminano poi le singole lettere, si trovano molte forme tipiche dello stile, come il piccolo *beta* maiuscolo, l'alternanza tra *delta* minuscolo e maiuscolo, l'*epsilon* minuscolo in un solo tratto, il *tau* alto con svolazzo, ecc.; ma anche tra queste, vi sono alcune particolarità che rivelano la maggior fluidità della mano del *taboularios* Stefano — la sua insofferenza, si potrebbe dire, per il carattere severo e angoloso della scrittura dei notai tarantini. Il *beta*, infatti, tracciato evidentemente con grande rapidità, assume forme assai differenti, da quella più usuale — piccolo, eretto, con le pance di dimensione quasi identica — a quella con la pancia superiore appuntita (ADP 95, r. 12), a quella simile ad un fagiolo, con le due pance indistinte (ADP 95, r. 11); il *delta* minuscolo, con occhiello stretto e oblungo, schiacciato sull'asta ascendente, lega a destra incurvando quest'ultima in alto, in modo ora più ora meno ampio secondo una tipologia comunque più fluida e corsiveggiante, abbandonando quella preferita dagli altri copisti con asta raddoppiata verso il basso; il *delta* maiuscolo, tracciato come di norma in due tempi — prima il tratto obliquo discendente da destra a sinistra, unito al tratto di

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

base, poi il tratto discendente da sinistra a destra — presenta un accentuato prolungamento sia del tratto di base verso sinistra, sia del secondo tratto discendente, vistosamente incurvato nella parte superiore; l'*epsilon* minuscolo, a sua volta, varia notevolmente in dimensioni, dal tipo con occhiello completamente schiacciato sull'asta a quello, di modulo maggiore, con occhiello visibile. Ed è proprio in questa notevole libertà di scelta che si rivela maggiormente il gusto del copista: *gamma* minuscolo, spesso in legatura, di dimensioni varie ma sempre prolungato ben al di sotto del rigo di base, e *gamma* maiuscolo, alto, con tratto orizzontale incurvato; *iota* di dimensioni assai differenti, più o meno prolungati al di sotto del rigo di base e più o meno incurvati verso sinistra o verso destra nell'estremità inferiore; *kappa* maiuscolo in due tratti, di dimensioni anche molto differenti; *sigma* minuscolo, molto piccolo, e *sigma* lunato (ADP 95, r. 13). Un'ultima nota a parte merita il *lambda*: viene abbandonata la forma in un solo tratto, che gli altri copisti alternavano a quella in due, a favore esclusivo di quest'ultima; e la lettera, di modulo grande, spesso quasi completamente tracciata al di sotto del rigo di base, con il secondo tratto discendente incurvato a destra nella parte terminale, costituisce senz'altro uno degli espedienti utilizzati con più consapevolezza dal *taboularios* Stefano per conferire alla propria scrittura un aspetto di maggior fluidità, un'eleganza che si apre al gusto barocco. Molte le legature interessanti, tra le quali vanno segnalate almeno quella *gamma-rho* in un tempo solo con la prima lettera, di forma minuscola, il cui tratto ascendente va a formare l'occhiello del *rho*, che resta aperto (ADP 95, r. 3; nella stessa pergamena, r. 16, si può osservare anche una pseudo-legatura con il *gamma* di forma maiuscola cui viene accostato il *rho*, sempre con occhiello aperto); quella *pi-epsilon* in quattro tempi, con il tratto superiore del *pi* incurvato e prolungato a formare la parte inferiore dell'*epsilon* (ADP 95, r. 13); quella *sigma-epsilon* in due tempi, strutturalmente simile alla precedente, con il piccolo *sigma* minuscolo «chinato» a formare anche in questo caso la parte inferiore dell'*epsilon* (ADP 95, r. 9).



L'ultimo copista delle pergamene Doria che mostra di utilizzare una scrittura senz'altro riconducibile allo «stile dei notai

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tarantini» è Kourkouas figlio del giudice Giovanni, che nel maggio del 1182 verga ADP 99 (= Tav. 3 b, sigla: T^{H}). Il suo nome e il suo patronimico sembrano ancora una volta indicare l'appartenenza alla stessa famiglia che aveva dato al notariato della città ionica Pankallos figlio di Giovanni *τοῦ Κουρκούα*, attivo alla fine dell'XI secolo (T^{B}), e l'omonimo Kourkouas figlio di Giovanni, attivo invece attorno alla metà del XII (T^{E}): dall'inizio alla fine dell'epoca normanna, dunque, e forse senza soluzione di continuità, questa famiglia esercita la professione notarile a Taranto, mantenendo attraverso i decenni una notevole fedeltà ad uno scrittura i cui caratteri essenziali, come si ricorderà, appaiono già definiti nella tarda età bizantina. Anche la mano del secondo Kourkouas figlio di Giovanni, infatti, mostra di padroneggiare appieno lo stile, condividendone sia le scelte formali di più vasto respiro — modulo piccolo, forme angolose, uso limitato delle legature e limitatissimo delle abbreviazioni, ecc. — sia quelle che riguardano il tracciato delle singole lettere: dai due tipi di *delta* all'*epsilon* minuscolo, dal *kappa* maiuscolo di modulo maggiore al *tau* alto con tratto orizzontale ondulato. Sono forme ormai note; più importante, anche in questo caso, segnalare le peculiarità di T^{H}: il *beta* maiuscolo, ad esempio, tracciato in un tempo solo, presenta le due pance divaricate; il piccolo *delta* maiuscolo tende ad assumere la forma di un triangolo equilatero; delle due forme del *lambda*, entrambe utilizzate, quella minuscola presenta il tratto ascendente eccessivamente prolungato al di sotto del rigo di base (r. 12). Ma il carattere senz'altro più appariscente della mano di Kourkouas è la presenza di ispessimenti all'inizio o al termine sia delle aste che di alcuni tratti curvilinei: all'inizio, ovvero all'estremità sinistra, delle aste orizzontali (*pi*, *tau*, *psi*) e delle oblique ascendenti (*lambda* minuscolo); all'inizio o al termine delle verticali discendenti (*iota*, *kappa*, *my*, *ny*, *phi*); all'inizio del tratto curvilineo che costituisce l'*ypsilon* aperto (rr. 7, 8, 19) e di quello che va a formare il *theta* minuscolo (rr. 4, 5 ecc.), ancora più appariscente dove quest'ultima lettera è di modulo minore (r. 22). Nell'ambito delle legature e delle pseudo-legature, ricorrono tipologie usuali (*epsilon-iota*, *epsilon-csi*, *sigma theta*, *rho-omicron* «a staffa», ecc.); si possono comunque richiamare all'attenzione la legatura *theta-epsilon* per l'insolito schiacciamento dell'occhiello superiore della prima lettera e per l'angolosità, anch'essa eccezionale, della seconda (r. 6), e la pseudo-legatura *epsilon-pi* che, sebbene tracciata nel modo consueto, presenta dimensioni notevoli e una particolare fluidità di esecuzione (rr. 11 e 13).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

	β	δ	θ	λ	π	τ	θ-ε	ε-π
TH								

Una nota finale per segnalare una caratteristica che accomuna gli ultimi due copisti esaminati: sia il *taboularios* Stefano (T[G]) sia Kourkouas figlio di Giovanni (T[H]), infatti, aprono l'*invocatio* verbale (*Ἐν ὀνόμαπ τοῦ Παπρός*, ecc.) con una legatura *epsilon-ny* di grandi dimensioni e di forma assai particolare, la cui analisi si presta ad alcune considerazioni interessanti.

	έν	Tratteggio
TG		
TH		

Stefano, la cui mano come si ricorderà è la più fluida e corsiveggiante dell'intero gruppo dei notai tarantini, verga un primo tratto discendente che costituisce l'asta dell'*epsilon* e si avvolge poi a disegnare la pancia della lettera, ma senza curarsi minimamente di dare regolarità geometrica al ricciolo terminale; traccia quindi il tratto mediano dell'*epsilon* prolungandolo a destra in basso a formare la metà inferiore dell'asta del *ny*; completa quindi la legatura disegnando la metà superiore dell'asta sinistra, il tratto orizzontale e la semiasta verticale di destra del *ny* con un unico tratto fortemente incurvato e chiuso da uno svolazzo (24). Nell'insieme, la legatura ha un aspetto rapido e corsiveggiante, ben padroneggiato dal copista e coerentemente inserito nel gusto generale della sua pagina.

(24) Nonostante alcune perplessità, dopo un nuovo esame dell'originale continuo a ritenere che sia questo il tratteggio della legatura in questione così come viene realizzata da T[G]. Una seconda possibilità — cioè che il tratto mediano dell'*epsilon* sia prolungato non verso il basso, ma orizzontalmente verso destra a formare la parte inferiore e del *ny*, e che quindi sia stata tracciata l'intera asta verticale di quest'ultima lettera — mi sembra insostenibile perché il tratto mediano dell'*epsilon* e quello inferiore del *ny* toccano l'asta verticale in punti leggermente sfalsati (più in basso il primo, più in alto il secondo). L'unica altra possibilità è quella di ipotizzare un tratteggio in quattro tempi: i primi due identici a quelli descritti nel testo, quindi la sola semiasta verticale del *ny*, quindi il completamento della lettera con il quarto tratto che ne forma la base e la semiasta di destra.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Diverso il discorso per quel che riguarda Kourkouas: egli imita infatti il primo tratto, ma tracciando in modo estremamente calligrafico il ricciolo al centro della pancia dell'*epsilon*; cerca forse di imitare anche il secondo, ma va oltre il modello, vergando in un solo tempo il tratto mediano dell'*epsilon*, l'intera asta sinistra del *ny*, raddoppiandola verso il basso e chiudendola con un semicerchio, anch'esso molto regolare, che ne forma così il tratto di base; a questo punto si trova in difficoltà, e completa la lettera con una goffa semiasta ascendente. Tanto Stefano era stato abile e spontaneo nel creare una forma che potesse servire ad enfatizzare l'inizio del documento, così Kourkouas si rivela rigido nell'imitare quell'innovazione forzandola nel proprio gusto severo; ma il fatto rimane notevole, a conferma ulteriore della continuità, dei legami che uniscono i vari rappresentanti dello stile, anche i più diversi tra loro.

*

Lo «stile dei notai tarantini» ha certamente dei rapporti con le tipologie grafiche adottate nell'ambito della coeva produzione libraria. Una decina d'anni or sono Guglielmo Cavallo ha indicato una parentela paleografica tra i manoscritti *Athos Laura B. 93* e *Vat. gr. 2075* e i documenti tarantini dell'XI secolo, in particolare quelli vergati dal notaio Giovanni *τοῦ Κουρκούα* e da suo figlio Pankallos (25); più recentemente Alberto Doda, studiando le scritture dei *menaia* carbonesi, ha riscontrato affinità tra la minuscola più corsiveggiante dei calendari posti in apertura di ciascun mese, il codice *Barb. gr. 70* e ancora la mano del notaio Giovanni (26).

Il problema non può essere qui trattato più diffusamente: solo uno studio comparato approfondito potrà consentire di rivelare altre presenze dello «stile dei notai tarantini» in ambito librario. A tale studio l'analisi delle pergamene del *dossier* di Carbone, condotta nelle pagine precedenti, intende offrire un parziale ma forse non inutile contributo.

*

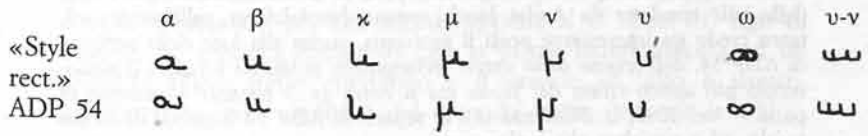
Lo «stile dei notai tarantini» è il solo individuabile con tanta precisione e continuità nell'ambito delle pergamene Doria. Accanto ad esso, come vedremo, vi è una quantità di mani cancel-

(25) CAVALLO, *La circolazione* cit., pp. 96 e 108-109.
(26) DODA, *Osservazioni* cit., pp. 196-197.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

leresche di livello assai differente; prima di trattarle più nel dettaglio, vale la pena di analizzare brevemente le poche altre attestazioni di scritture in qualche modo affini alle librarie coeve.

Il primo caso è rappresentato dal secondo documento, in ordine cronologico, dell'intero *dossier*: ADP 54 (= TAV. 4 a), testamento fatto redigere da Blasio di Armento nel maggio del 1041, con il quale egli dispone delle sue proprietà nella regione del Latinianon (27) e di una casa nel *prætorium* di Bari. Lo scriba è Antonio, igumeno del monastero di S. Saba (non altrimenti noto), che utilizza una minuscola di formato piuttosto piccolo, poco inclinata a destra, calligrafica e rigida, che presenta alcune analogie, nelle sue linee generali, con quello che Jacob ha chiamato «style rectangulaire aplati ou écrasé» — caratterizzato appunto da forme angolose e schiacciate con varie lettere (in particolare *beta*, *my*, *ny*, *pi*, *ypsilon*, *omega*) iscrivibili in un rettangolo (28). La mano dell'igumeno Antonio è certamente assai più rozza di quelle dei copisti otrantini; si può forse dire che condivide con minor consapevolezza delle scelte formali che soltanto in seguito diverranno nette e davvero produttive sul piano stilistico. Cionondimeno, mi sembra interessante sottolineare la contiguità nel disegno di alcune lettere: oltre alle già citate, da notare la presenza del legamento *ypsilon-ny* «a rastrello senza manico» (29).



Non è facile, naturalmente, valutare l'importanza di una testimonianza di questo tipo. Più approfondite ricerche — in particolare sulla *scriptio inferior* dei palinsesti — potranno probabil-

(27) Zona della Basilicata interna, tra le valli dell'Agri e del Basento, dove sorsero numerose comunità monastiche greche soprattutto nel X secolo, per fuggire le incursioni saracene.

(28) Cfr. JACOB, *Les écritures* cit., p. 270: «Il est presque certain que nous nous trouvons ici en présence du premier style calligraphique otrantais postérieur à la conquête normande (...). Comment caractériser ce style? Pour simplifier les choses, je parlerai de style rectangulaire aplati ou écrasé».

(29) Cfr. JACOB, *Les écritures* cit., p. 270: «Cet aspect rectangulaire lui vient surtout de la forme géométrique et allongée des lettres mu, pi et oméga, ainsi que de certains groupes de lettres, comme la ligature sigma-pi ou encore la ligature upsilon-nu, qui ressemble à un rateau sans son manche».

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Diverso il discorso per quel che riguarda Kourkouas: egli imita infatti il primo tratto, ma tracciando in modo estremamente calligrafico il ricciolo al centro della pancia dell'*epsilon*; cerca forse di imitare anche il secondo, ma va oltre il modello, vergando in un solo tempo il tratto mediano dell'*epsilon*, l'intera asta sinistra del *ny*, raddoppiandola verso il basso e chiudendola con un semicerchio, anch'esso molto regolare, che ne forma così il tratto di base; a questo punto si trova in difficoltà, e completa la lettera con una goffa semiasta ascendente. Tanto Stefano era stato abile e spontaneo nel creare una forma che potesse servire ad enfatizzare l'inizio del documento, così Kourkouas si rivela rigido nell'imitare quell'innovazione forzandola nel proprio gusto severo; ma il fatto rimane notevole, a conferma ulteriore della continuità, dei legami che uniscono i vari rappresentanti dello stile, anche i più diversi tra loro.

*

Lo «stile dei notai tarantini» ha certamente dei rapporti con le tipologie grafiche adottate nell'ambito della coeva produzione libraria. Una decina d'anni or sono Guglielmo Cavallo ha indicato una parentela paleografica tra i manoscritti *Athos Laura B. 93* e *Vat. gr. 2075* e i documenti tarantini dell'XI secolo, in particolare quelli vergati dal notaio Giovanni *τοῦ Κουρκούα* e da suo figlio Pankallos (25); più recentemente Alberto Doda, studiando le scritture dei *menaia* carbonesi, ha riscontrato affinità tra la minuscola più corsiveggiante dei calendari posti in apertura di ciascun mese, il codice *Barb. gr. 70* e ancora la mano del notaio Giovanni (26).

Il problema non può essere qui trattato più diffusamente: solo uno studio comparato approfondito potrà consentire di rivelare altre presenze dello «stile dei notai tarantini» in ambito librario. A tale studio l'analisi delle pergamene del *dossier* di Carbone, condotta nelle pagine precedenti, intende offrire un parziale ma forse non inutile contributo.

*

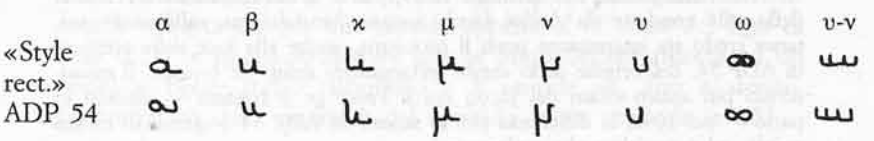
Lo «stile dei notai tarantini» è il solo individuabile con tanta precisione e continuità nell'ambito delle pergamene Doria. Accanto ad esso, come vedremo, vi è una quantità di mani cancel-

(25) CAVALLO, *La circolazione* cit., pp. 96 e 108-109.
(26) DODA, *Osservazioni* cit., pp. 196-197.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

leresche di livello assai differente; prima di trattarle più nel dettaglio, vale la pena di analizzare brevemente le poche altre attestazioni di scritture in qualche modo affini alle librarie coeve.

Il primo caso è rappresentato dal secondo documento, in ordine cronologico, dell'intero *dossier*: ADP 54 (= TAV. 4 a), testamento fatto redigere da Blasio di Armento nel maggio del 1041, con il quale egli dispone delle sue proprietà nella regione del Latinianon (27) e di una casa nel *prætorium* di Bari. Lo scriba è Antonio, igumeno del monastero di S. Saba (non altrimenti noto), che utilizza una minuscola di formato piuttosto piccolo, poco inclinata a destra, calligrafica e rigida, che presenta alcune analogie, nelle sue linee generali, con quello che Jacob ha chiamato «style rectangulaire aplati ou écrasé» — caratterizzato appunto da forme angolose e schiacciate con varie lettere (in particolare *beta*, *my*, *ny*, *pi*, *ypsilon*, *omega*) iscrivibili in un rettangolo (28). La mano dell'igumeno Antonio è certamente assai più rozza di quelle dei copisti otrantini; si può forse dire che condivide con minor consapevolezza delle scelte formali che soltanto in seguito diverranno nette e davvero produttive sul piano stilistico. Cionondimeno, mi sembra interessante sottolineare la contiguità nel disegno di alcune lettere: oltre alle già citate, da notare la presenza del legamento *ypsilon-ny* «a rastrello senza manico» (29).



Non è facile, naturalmente, valutare l'importanza di una testimonianza di questo tipo. Più approfondite ricerche — in particolare sulla *scriptio inferior* dei palinsesti — potranno probabil-

(27) Zona della Basilicata interna, tra le valli dell'Agri e del Basento, dove sorsero numerose comunità monastiche greche soprattutto nel X secolo, per fuggire le incursioni saracene.

(28) Cfr. JACOB, *Les écritures* cit., p. 270: «Il est presque certain que nous nous trouvons ici en présence du premier style calligraphique otrantais postérieur à la conquête normande (...). Comment caractériser ce style? Pour simplifier les choses, je parlerai de style rectangulaire aplati ou écrasé».

(29) Cfr. JACOB, *Les écritures* cit., p. 270: «Cet aspect rectangulaire lui vient surtout de la forme géométrique et allongée des lettres mu, pi et oméga, ainsi que de certains groupes de lettres, comme la ligature sigma-pi ou encore la ligature upsilon-nu, qui ressemble à un rateau sans son manche».

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

mente fornire altre prove; resta il fatto che nel 1041, nella zona di Carbone, l'igumeno Antonio utilizza una scrittura che mostra interessanti affinità con lo stile otrantino, la cui fioritura è posteriore alla conquista normanna, e quindi più recente di due generazioni (30).

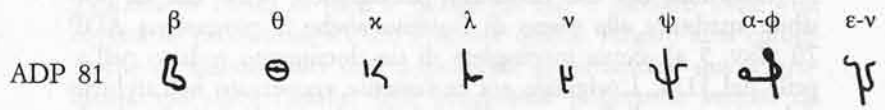
Ci si può anche domandare come mai questo tipo di scrittura rimanga praticamente limitato alla sola ADP 54. Senza dubbio ha una certa rilevanza il fatto che il redattore di questa pergamena sia un monaco e non un notaio: non stupisce, di conseguenza, né la sua familiarità con tipologie grafiche librarie piuttosto che documentarie, né l'isolamento della sua scrittura nell'ambito di un *dossier* dove predominano le mani notarili. Ma è una risposta parziale, e non del tutto soddisfacente: e così il caso singolo dell'igumeno Antonio, se da un lato basta a porre il problema di una diversa cronologia dell'origine dello «style rectangulaire» e della sua diffusione geografica, dall'altro non ci dirà mai se e quanto lo stile stesso fosse effettivamente conosciuto e utilizzato nella zona del Latinianon — e dunque nella Basilicata interna, tra le medie valli dell'Agri e del Basento, assai lontano dalla Terra d'Otranto, sua zona di più tarda fioritura (31).

(30) Cfr. JACOB, *Les écritures* cit., p. 270. L'identificazione e l'analisi dello stile condotte da André Jacob restano naturalmente validissime: soltanto credo sia interessante porsi il problema, anche alla luce della scrittura di ADP 54, dell'origine dello «style rectangulaire aplati ou écrasé». Il manoscritto più antico citato dal Jacob era il *Paris. gr. 3* copiato — almeno in parte — nel 1095; la differenza che lo separa da ADP 54 è quindi di mezzo secolo, ed è tutt'altro che irrilevante.

(31) Il problema della diffusione geografica dello stile rettangolare otrantino è ben lungi dall'essere risolto. Al S. Elia erano senz'altro conservati manoscritti vergati in questa scrittura (ne sopravvive almeno uno, il *Vat. gr. 2026*: cfr. JACOB, *Les écritures* cit., p. 273, n. 18), ma questo ovviamente non permette di trarre alcuna conclusione sulla loro effettiva produzione nello *scriptorium* carbonese. D'altra parte — e il *dossier* archivistico qui preso in esame lo dimostra in modo sufficientemente chiaro, come già detto *supra*, p. 40 — l'area carbonese gravita verso la costa jonica e guarda a Taranto come al proprio capoluogo politico ed economico, e non c'è nulla di sorprendente nel fatto che, attraverso Taranto, giungano fino alle valli lucane i prodotti dell'area grafica otrantina. Da notare a questo proposito come recentemente André Jacob, in uno studio dedicato all'eucologio carbonese *Vat. gr. 2005*, del 1194-95, abbia riscontrato, nel manoscritto del S. Elia, il richiamo a modelli salentini: «c'est sans doute de modèles salentins analogues» (analoghi all'*Ottob. gr. 334*, del 1177, e al *Barb. gr. 443*, dell'inizio del XIII sec.) «que s'est inspiré le réalisateur de l'Euchologe de Carbone» (JACOB, *Une date* cit., p. 107).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'altra mano le cui caratteristiche sono riconducibili alla prassi libraria è quella del monaco carbonese Eutimio, che verga nel febbraio 1134 ADP 81 (= TAV. 4 b), nel 1143/44 ADP 65 e nel luglio del 1145 ADP 87. La scrittura del documento più antico è di modulo medio, asse diritto, ductus posato; sorvegliata e ben leggibile, presenta talora nelle singole lettere forme piuttosto schiacciate (*alfa*, *beta*, *my*, *pi*, *tau*, *omega*), non lontane da quelle dello stile rettangolare otrantino «aplati»; ma vi è anche la consapevole ricerca del contrasto con lettere più strette (*gamma*, *epsilon*, *ny*, *omicron*, *rho*, *ypsilon*) — ed in particolare proprio il *ny*, spesso più sviluppato in altezza che in larghezza, segna una differenza notevole rispetto al tipo «aplati». Tra le lettere caratteristiche vanno poi segnalate almeno il *beta* maiuscolo, con le due pance divaricate quasi ad angolo retto; il *theta* maiuscolo, quasi perfettamente circolare, con barra orizzontale che non supera la circonferenza e ornata al centro da un puntino; il *kappa* maiuscolo in due tempi, con i tratti obliqui fusi in uno solo — praticamente ad angolo retto — e con il superiore più sviluppato, mentre l'inferiore è completato da un breve svolazzo che disegna una curva convessa verso il basso; il *lambda* minuscolo con asta eretta e talvolta allungata più verso l'alto che verso il basso (r. 13); lo *psi* a candelabro (r. 18). Tra le legature, quella *alfa-phi* molto calligrafica e armoniosa, con il tratto di congiunzione perfettamente orizzontale e l'asta del *phi* che scende appena al di sotto del rigo di base (r. 7), e quella *epsilon-ny* con la prima lettera ridotta ad un semplice breve tratto curvilineo e il grande *ny*, alto e stretto, caratterizzato dalla sinuosità del secondo tratto verticale (r. 13).



La mano di Eutimio mostra un'evidente evoluzione, attraverso gli anni, da forme più calligrafiche e sorvegliate a forme più fluide, contrastate e corsiveggianti. In generale, già in ADP 65 (1143/44) aumenta il contrasto di modulo grazie all'ingrandimento artificioso di alcune lettere (*iota* e *kappa*, molto evidenti; meno spesso *epsilon*, *lambda*, *omicron*, *sigma*, *psi*); aumenta l'uso di legature (da notare, perché piuttosto insolita, quella *epsilon-lambda* del r. 13) e pseudo legature, e soprattutto di abbreviazioni, che vanno ad affollare gli spazi interlineari contribuendo in maniera decisiva all'aspetto più mosso della scrittura.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ε ι κ λ ε-λ

ADP 65

Aspetto che diviene decisamente barocchegiante in ADP 87 (1145), che rispetto al documento vergato soltanto un anno prima mostra un'enfatizzazione del contrasto affidata ormai, in maniera pienamente consapevole, all'emergere dal tessuto grafico — che si mantiene comunque minuto — di grandi forme tondeggianti: *sigma* minuscolo, *omicron*, *ypsilon*, *omega*, il segno abbreviativo per *δὲ* e soprattutto l'occhiello inferiore del nesso *omicron-ypsilon*. Da notare, infine, almeno due casi particolari in cui Eutimio porta alle estreme conseguenze il disegno delle lettere sempre in funzione della scelta stilistica di fondo da lui compiuta: il *beta* maiuscolo a pance divaricate, che diviene una sorta di mezzaluna (ADP 87, r. 12), e il *ny* minuscolo, che si adatta ai due opposti del contrasto di modulo: è infatti spesso piccolissimo, ridotto ad una breve asta verticale con un secondo tratto accostato e quasi confuso con essa, appena obliquo verso destra, oppure può assumere un'ampiezza considerevole, con il tratto di base e il secondo tratto verticale fusi in una curva assai appariscente (ADP 87, r. 15).

β ν ν σ ω δε ο-υ

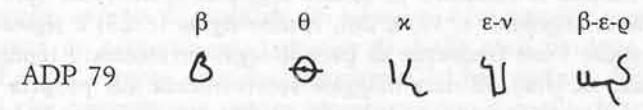
ADP 87

Sulla base del solo confronto paleografico, penso che sia possibile attribuire alla mano di Eutimio anche la pergamena ADP 79 (Tav. 5 a), copia incompleta di un documento redatto nell'aprile del 1131. L'originale era certamente conservato nell'archivio del monastero di Carbone ed è quindi del tutto verosimile che la copia, resasi necessaria per motivi che non siamo più in grado di individuare, sia stata confezionata all'interno delle sue mura. Le attestazioni dell'attività del monaco Eutimio in ambito documentario nel terzo e nel quarto decennio del XII secolo già mettono sull'avviso; il confronto tra la scrittura di ADP 79 e quella delle pergamene Doria da lui certamente vergate è poi sufficiente a fugare ogni dubbio.

ADP 79 ci mostra infatti uno stadio intermedio nell'evoluzione della scrittura di Eutimio dalle forme piuttosto sorvegliate e calligrafiche del documento più antico a quelle decisamente

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

barocceggianti del più recente: il contrasto di modulo è accentuato, ma senza ricorrere al frequente ingigantimento delle forme tondeggianti che si avrà in ADP 87 (restano infatti piuttosto isolati, ancorché significativi delle scelte stilistiche che stanno maturando, l'*epsilon* della r. 7 e il *sigma* della r. 3); più in generale, l'aspetto della scrittura si mantiene ancora nitido, con le lettere spesso ben separate tra loro, anche se l'uso dei segni abbreviativi è già diffuso e questi ultimi cominciano a dominare gli ampi spazi interlineari. Tra le singole lettere, da notare il piccolo *beta* maiuscolo in due tratti, che assume forme anche assai diverse — da quella con le due pance ancora visibili, anche se divaricate (r. 2), a quella con pancia superiore schiacciata (r. 6, sopraelevato), a quella a una sola pancia, difficile da definire (r. 18, sopraelevato); il *theta* maiuscolo, circolare, e il *kappa*, più o meno ingrandito, entrambi della forma già descritta per ADP 81; tra le legature, da notare invece almeno *epsilon-ny* (r. 4) che ripete il tracciato di ADP 81, r. 13, e — come esempio di tracciato più calligrafico e angoloso — *beta-epsilon-rho* (r. 8).



Come si ricorderà, nel suo studio dedicato ai manoscritti del S. Elia conservati nella biblioteca di Grottaferrata P. Marco Petta attribuiva alla mano di Eutimio, oltre al codice criptense *Δ. β. X* da lui sottoscritto, anche il *Δ. β. V*; in quello stesso passo veniva giustamente messa in luce la possibilità che il monaco fosse «un copista di professione» (32), e avesse quindi vergato altri codici. Anche in questo caso non è possibile approfondire qui il problema: ma come l'analisi delle pergamene certamente vergate da Eutimio è stato utile ad attribuire alla sua mano anche l'adespota ADP 79, così è possibile che questo contributo alla conoscenza della sua scrittura possa in futuro condurre all'identificazione di nuovi manoscritti da lui prodotti nell'ambito dello *scriptorium* carbonese.

*

La scrittura di Eutimio è certamente assai evoluta, tanto da lasciar individuare un itinerario stilistico preciso, percorso ricor-

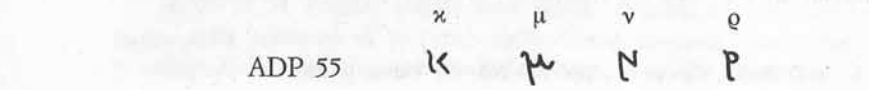
(32) PETTA, *Codici* cit., pp. 164-165; cfr. *supra*, p. 38.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

rendo a mezzi formali padroneggiati con disinvoltura. All'altra estremità qualitativa delle scritture documentarie italo-greche qui prese in esame si collocano invece un ristretto numero di pergamene, che possono essere raggruppate proprio sulla base della loro più o meno evidente rozzezza.

Il più antico tra i documenti in questione è ADP 52, del 1043/44, vergato da Urso, figlio del protopapa Leone, che sostituisce il *taboularios* di Viggiano Nicola. La sua scrittura, di modulo piuttosto grande, è rigida e impacciata, con lettere spesso separate le une dalle altre; assai frequente ma irregolare è l'uso di terminare i tratti con ispessimenti o ganci. Da notare per la sua scarsa fluidità di esecuzione il *gamma* di forma maiuscola in due tratti (r. 32); l'*epsilon* minuscolo, alto e di disegno rozzo, con asta obliqua discendente molto spessa (r. 17); il *kappa*, di forma maiuscola ma di dimensioni variabili, talvolta con il secondo tratto (in cui sono come al solito sommate le due semi-aste oblique) separato dal primo (r. 19), talvolta al contrario sovrapposto ad esso fino a smarginare a sinistra (r. 18). Al contrario, una certa fluidità si riscontra in alcune legature: *epsilon-iota* (ora più ora meno angoloso: r. 12, r. 28), *epsilon-sigma* (r. 28) e *sigma-tau*, ecc.; anche l'uso frequente di pseudo-legature mostra il tentativo, da parte di Urso, di dare maggior scorrevolezza alla propria crittura, che resta comunque di livello qualitativo decisamente basso.

Di poco più recente è la mano del protopapa Nicola, che verga proprio a Carbone due pergamene poco dopo la metà dell'XI secolo. Il primo tra i documenti citati è ADP 55, databile tra il settembre 1055 e l'agosto 1056. La scrittura di Nicola è senza dubbio la peggiore dell'intero *dossier*: di modulo grande, estremamente rigida e rozza, è praticamente priva di vere legature e di abbreviazioni; quali esempi eloquenti della lentezza e della pesantezza del *ductus* possono essere citati il *kappa* maiuscolo con tratti obliqui separati dall'asta verticale, il *my* e il *ny* minuscoli in due tratti, il *rho* anch'esso in due tratti.



ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

È una grafia che dà subito l'idea della fatica, della scarsa dimestichezza con la pratica della scrittura; eppure, nell'ambito della comunità ellenofona di cui è anche la guida spirituale, il protopapa Nicola è forse il solo capace di redigere un atto come questo, ed è comunque ufficialmente investito della responsabilità di farlo (33).

È il documento successivo, ADP 56, a confermarcelo. Siamo nella primavera del 1059 (34): l'igumeno carbonese Luca, al momento di mettersi in viaggio per la Terrasanta, decide di far redigere un atto con cui affida la cura del monastero al suo discepolo Blasio, e per la stesura materiale dello stesso si rivolge ancora al protopapa Nicola. Come già detto a proposito della pergamena precedente, la mano di Nicola non si segnala certo né per eleganza, né per fluidità: possiamo quindi supporre in modo del tutto legittimo che all'interno del monastero l'igumeno Luca potesse contare su qualche confratello in grado di scrivere almeno altrettanto bene. Ma per la *publica fides* del documento era necessario che a redigerlo fosse il personaggio normalmente adibito a tale compito, e quindi possiamo considerare il protopapa — anche se non si qualifica né *taboularios* né notaio (*nomikòs*) — come un professionista, seppure di livello assai modesto (35).

La più recente e anche nettamente la più evoluta delle tre mani che costituiscono questo piccolo gruppo è quella del notaio Nicola di Laino, di cui nel *dossier* del S. Elia sono conservati due documenti: ADP 71, del marzo 1121, e ADP 70 del maggio dello stesso anno. La sua scrittura è infatti di modulo medio, con inclinazione irregolare, tratteggio grossolano e pesante, aspetto generale assai disordinato; nonostante questo, l'uso delle legature è diffuso, e frequenti sono anche le abbreviazioni. Sono presenti forme schiacciate di *alfa*, *my*, *ny*, *pi*, *ypsilon*, *omega* (e il legamento *ypsilon-ny* «a rastrello senza manico») che potrebbero far pensare all'influsso, neppure troppo lontano, di quel gusto scrit-

(33) Una seconda mano collabora alla stesura di ADP 55: quella del prete Blasio, che verga le 3 ultime sottoscrizioni in una minuscola certo non molto evoluta, ma tutto sommato più fluida di quella del protopapa Nicola.

(34) La datazione esatta è 1 settembre 1058 - 31 agosto 1059 (*anno mundi* 6567, indizione XII); ma dal momento che l'igumeno è sul punto di intraprendere il viaggio oltremare, è logico pensare che si sia all'inizio della buona stagione.

(35) Le caratteristiche della scrittura del protopapa Nicola si mantengono sostanzialmente inalterate da ADP 55 a ADP 56: è quindi superfluo dilungarsi nell'analisi paleografica di quest'ultimo.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

torio che aveva già dato come esito compiuto, nel campo della produzione libraria, il citato «style rectangulaire aplati» otrantino; ma la loro utilizzazione resta assai incostante, se non casuale, e sarebbe quindi imprudente voler dare ad essa un significato di più vasta portata. Tra le forme più rozze e impacciate, da notare il *kappa* maiuscolo con tratti obliqui separati dall'asta verticale (ADP 71, r. 11); tra quelle più sciolte, le legature *alfa* con *gamma*, *zeta*, *theta* (ADP 71, rr. 6, 1 e 7 rispettivamente).

	α	κ	μ	ω	α-γ	α-ζ	α-θ	υ-ν
ADP 71								

*

È stato fin qui possibile distinguere tre gruppi di documenti: quelli le cui scritture appartengono allo «stile dei notai tarantini», in tutto una quindicina di pergamene di otto mani differenti; quelli riconducibili invece a tipologie grafiche non cancelleresche — come abbiamo visto, soltanto le cinque pergamene attribuibili all'igumeno Antonio e al monaco carbonese Eutimio, quindi a due copisti che verosimilmente di norma non operano in ambito documentario; infine quelli che, pur usciti dal calamo di notai o di scribi che agiscono come tali, mostrano un livello grafico decisamente scadente, che permette di isolarli dal resto della documentazione. Questi tre gruppi, tredici copisti in tutto, rappresentano circa la metà delle pergamene greche di età bizantina e normanna conservate nel *dossier* carbonese; tutte le altre costituiscono un insieme che si può definire soltanto, molto genericamente, come quello delle «minuscole cancelleresche evolute». Più o meno evolute, certamente; e più o meno calligrafiche o corsiveggianti, sobrie o arricchite da elementi decorativi, ma tutte comunque appartenenti ad una stessa, grande famiglia che si estende nel tempo dall'età bizantina a quella sveva, e nello spazio abbraccia tutte le regioni ellenofone del Mezzogiorno e della Sicilia.

Le conoscenze analitiche sugli aspetti paleografici di questo materiale sono ancora piuttosto limitate, e non permettono quindi in questa sede di tentare ulteriori suddivisioni in gruppi stilisticamente definiti (36). Per il momento, qui di seguito, si

(36) Cfr. D'Oria, *Tipologie* cit., p. 80: «L'elemento distintivo e peculiare delle scritture notarili italo-greche è da ravvisare, a mio parere, in una sorta di *sinecismo grafico*, costituito dalla sovrapposizione e dalla coesistenza di

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

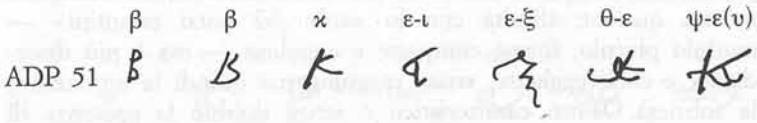
affronteranno brevemente soltanto alcuni aspetti e alcune mani giudicate più interessanti.

Un breve cenno merita certamente, se non altro per la sua antichità, ADP 51. Questo documento, vergato da un anonimo scriba nel 1006/07, è infatti il più antico del *dossier* carbonese, e resta anche piuttosto isolato a ridosso del 1000: il successivo nell'ordine cronologico, infatti, è ADP 54 (di cui si è già parlato), più recente di ben 35 anni. La mano del suo anonimo redattore mostra qualche affinità con lo «stile dei notai tarantini» — modulo piccolo, forme compatte e angolose — ma è più disordinata e corsiveggiante, senza raggiungerne quindi la nitidezza e la sobrietà. Tratto caratteristico è senza dubbio la presenza di ganci o ispessimenti alla terminazione delle aste, in particolare di quelle inferiori (*iota*, *lambda*, *my*, *ny*, *rho*, *psi*); tra le singole lettere, notevoli il *beta* maiuscolo leggermente inclinato a destra, con pance semicircolari ben separate tra loro (r. 17), che si trova comunque accanto ad una forma con pancia inferiore assai più sviluppata (r. 10) e alla normale forma minuscola (r. 18); il *kappa* maiuscolo, di modulo piuttosto grande, inclinato a destra, con asta verticale prolungata al di sotto del rigo di base e il tratto obliquo inferiore che tende a disporsi quasi orizzontalmente, e viene talora prolungato a sua volta per ottenere una pseudo-legatura con la lettera seguente (rr. 6, 15). La scrittura di ADP 51 è

diversi esponenti, spesso disomogenei, che non di rado presentano affinità con prodotti delle coeve tipologie librarie. Ma non riesce sempre agevole un preciso rilevamento delle singole componenti, che si collocano e si confondono all'interno di contesti grafici di riferimento spesso fluidi e variegati, connotati da repentini e continui squilibri modulari, vuoi per l'accentuata alternanza dei caratteri, vuoi per l'effetto provocato dalla cospicua percentuale di atipiche abbreviazioni, troncamenti e sospensioni». Siamo ancora in una fase della ricerca, insomma, in cui è necessario anzitutto compiere una sorta di censimento paleografico del materiale disponibile, sulla base del quale elaborare poi, se possibile, criteri di classificazione che possano rendere conto delle differenze stilistiche. Ancora Filippo D'Oria propone, prendendo spunto dall'analisi dei documenti messinesi di BRAVO GARCIA, *Notarios* cit., p. 442 sgg., di considerare l'*omega* di modulo ingrandito e il *tau* con tratto verticale terminante con leggera curva verso sinistra «quali *lettere chiave* sia ai fini di una configurazione *tout court* della fisionomia propria delle scritture notarili in quanto tali, sia ai fini di un più adeguato rilevamento e di una loro più precisa sistemazione per coordinate geografiche e cronologiche» (D'ORIA, *Tipologie* cit., p. 79). La scelta delle lettere citate non mi pare del tutto convincente, ed è certo incompleta per gli scopi che si propone: ma la strada da percorrere è senza dubbio quella indicata.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ricca di legature e abbreviazioni: tra le prime, oltre a quelle più normali e diffuse (*epsilon-gamma*, *epsilon-iota*, *epsilon-csi*, quest'ultima molto rapida e corsiveggiante), da notare quella *theta-epsilon* con il *theta* quasi coricato sul rigo (r. 7), e quella *psi-epsilon* con la prima lettera di forma maiuscola il cui tratto orizzontale si incurva verso il basso a formare la parte inferiore della pancia dell'*epsilon* (r. 20) (37).

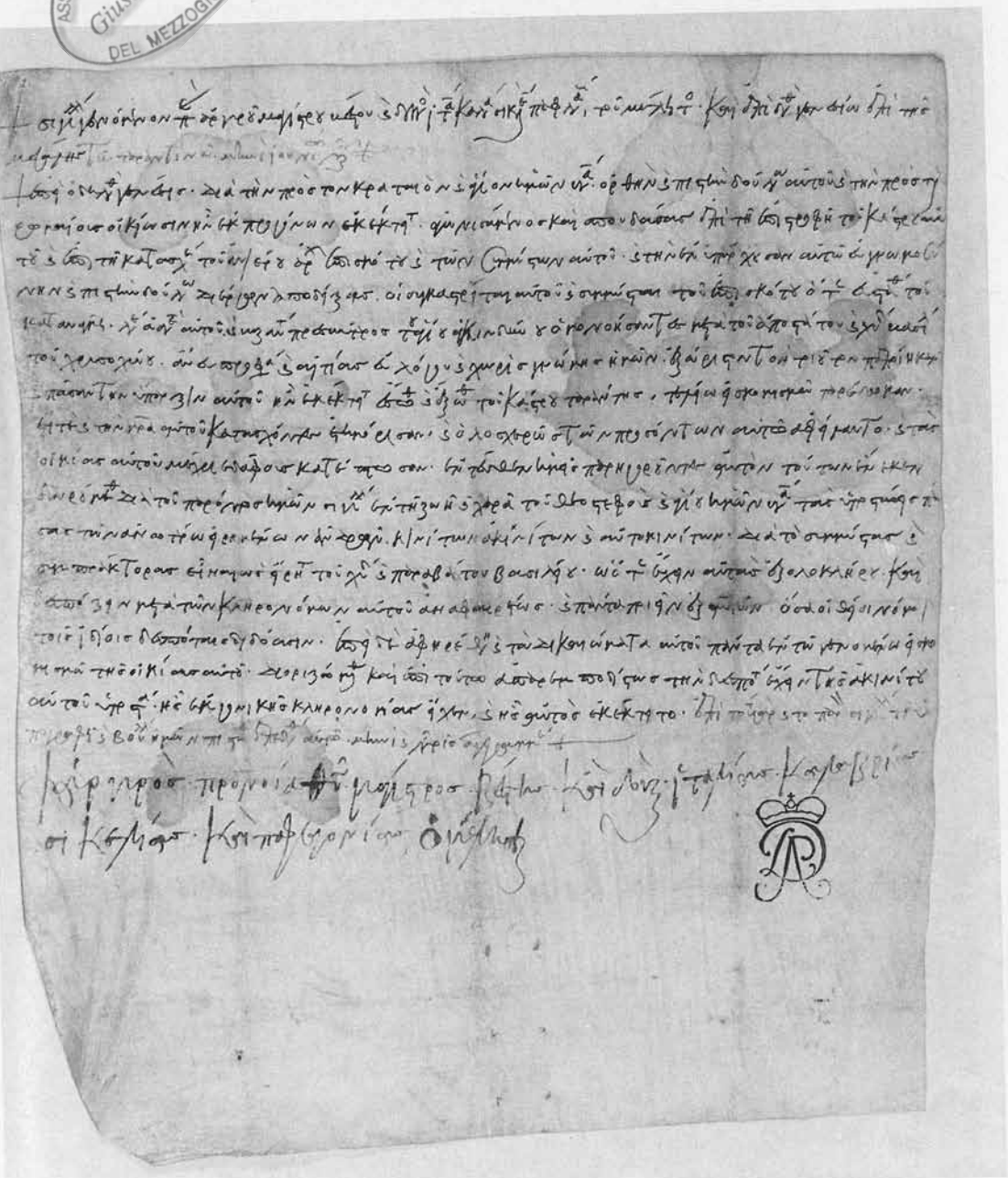


Proseguendo in ordine cronologico, dopo alcuni documenti non particolarmente interessanti — almeno dal punto di vista paleografico — troviamo ADP 62 (= TAV. 5 b), del dicembre 1091, vergato da un notaio di nome Nicola in una località non precisata della media valle del Sinni (38). La sua mano si segnala per la sobrietà, il modulo piccolo e compatto, le forme piuttosto angolose, e soprattutto per la presenza di elementi calligrafici

(37) Obbligato il confronto tra ADP 51 e la più antica pergamena greca dell'archivio della badia di Cava dei Tirreni (*Perg. gr. n. 1*, appartenente al fondo del monastero di S. Maria di Cersosimo: cfr. D'ORIA, *Tipologie* cit., pp. 84-85 e tav. 1), vergata a soli due anni (1005) e, verosimilmente almeno, a pochi chilometri di distanza (Cersosimo). Non vi è alcun dubbio che le due scritture siano simili — sarebbe sorprendente il contrario! — ma sono piuttosto le differenze a suscitare interesse: ADP 51 presenta infatti una grafia al tempo stesso più corsiveggiante e angolosa, mentre la mano che ha vergato il documento cavense fa un uso assai più ridotto degli ispessimenti o dei ganci terminali delle aste. Assegnarle ad una sola «classe stilistica»? Se non lo si fa per due documenti che, come questi, appartengono allo stesso decennio e alla stessa area geografica, si rischia evidentemente di frammentare oltre misura, e in modo poco utile alla ricerca, il panorama delle scritture documentarie italo-greche; ma se li si accomuna in una stessa famiglia si corre invece il pericolo opposto, e cioé di mettere in ombra, se non di occultare del tutto, i caratteri peculiari di ciascuno. La soluzione — in questo come in altri casi — non è semplice; e probabilmente soltanto una volta che sia completata la schedatura e la fotoriproduzione del materiale superstite (ora intrapresa presso la già citata scuola di specializzazione cassinese a cura della dottoressa Paola Degni) sarà possibile, attraverso confronti «a tappeto» per epoche e aree di provenienza, delineare delle classi stilistiche soddisfacenti.

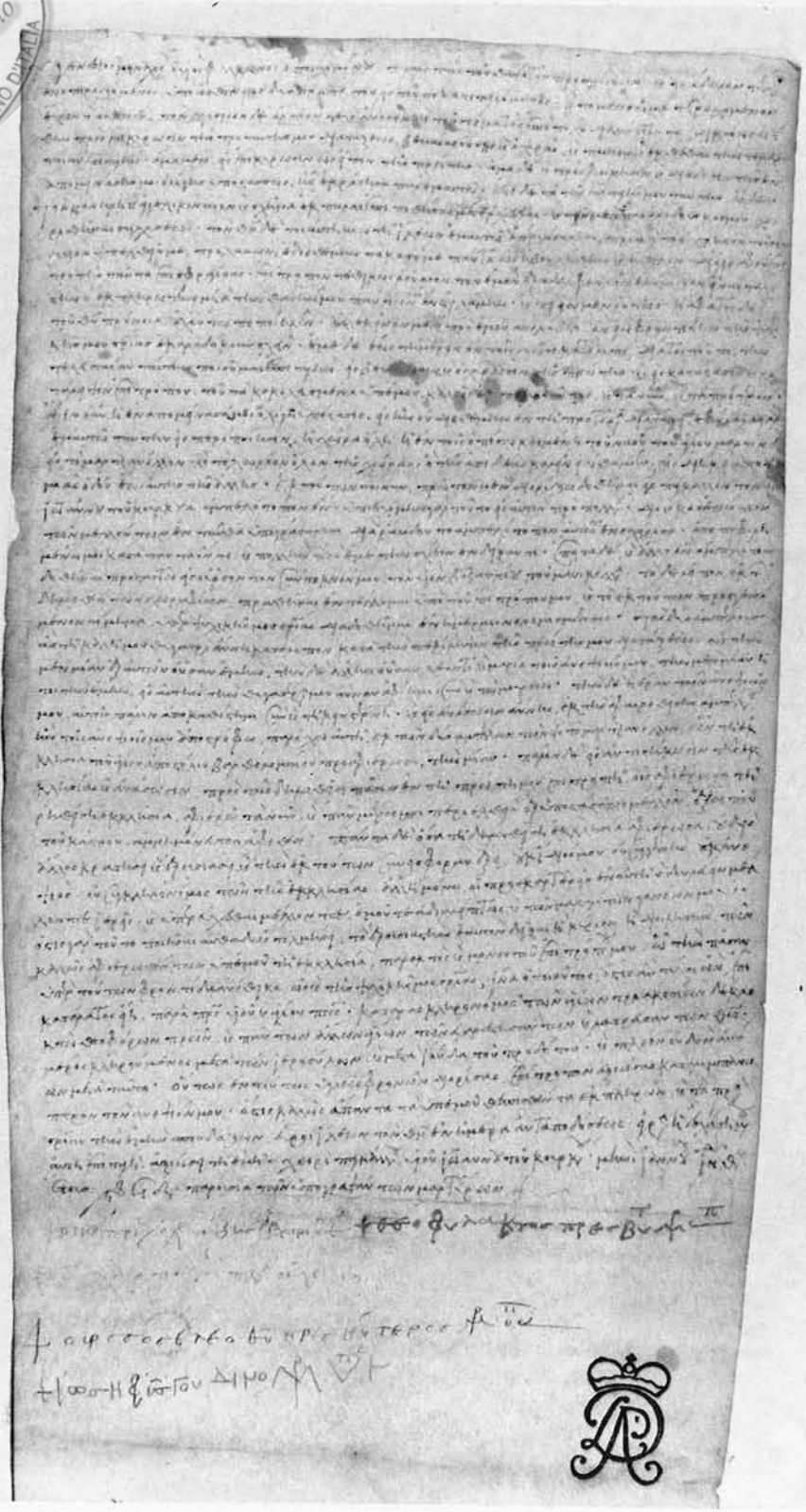
(38) Oggetto del documento è infatti una donazione a favore del S. Elia di Carbone; uno dei beni ceduti al monastero è la chiesa di S. Nicola *τοῦ Βενεγίου*, già localizzata dalla Robinson nella zona di bosco Farneto, presso Noépoli (cfr. ROBINSON, *History* cit., doc. XIII, n. 2).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA



Tav. 1 a = ADP 109

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

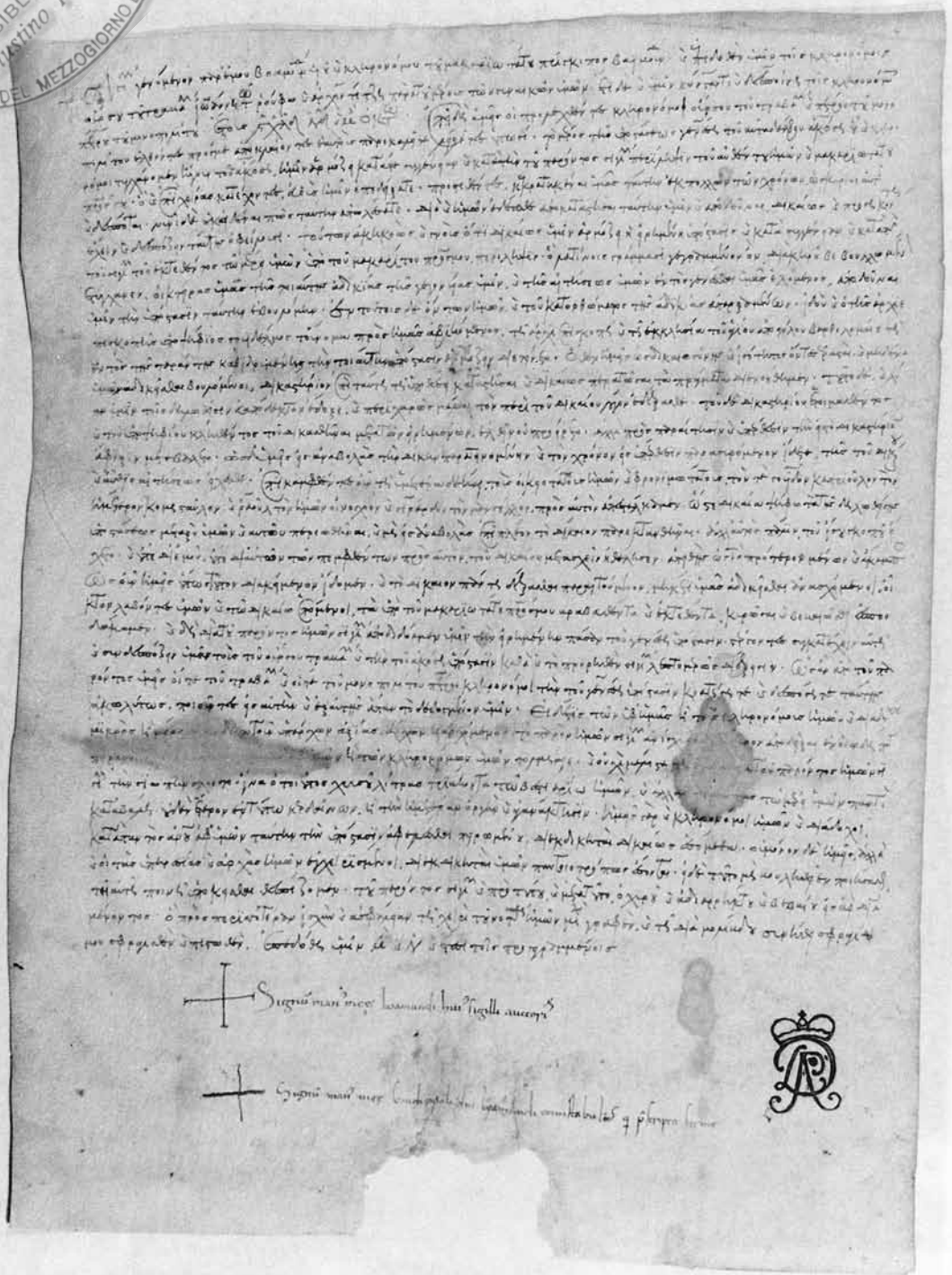


TAV. 1 b = ADP 61

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

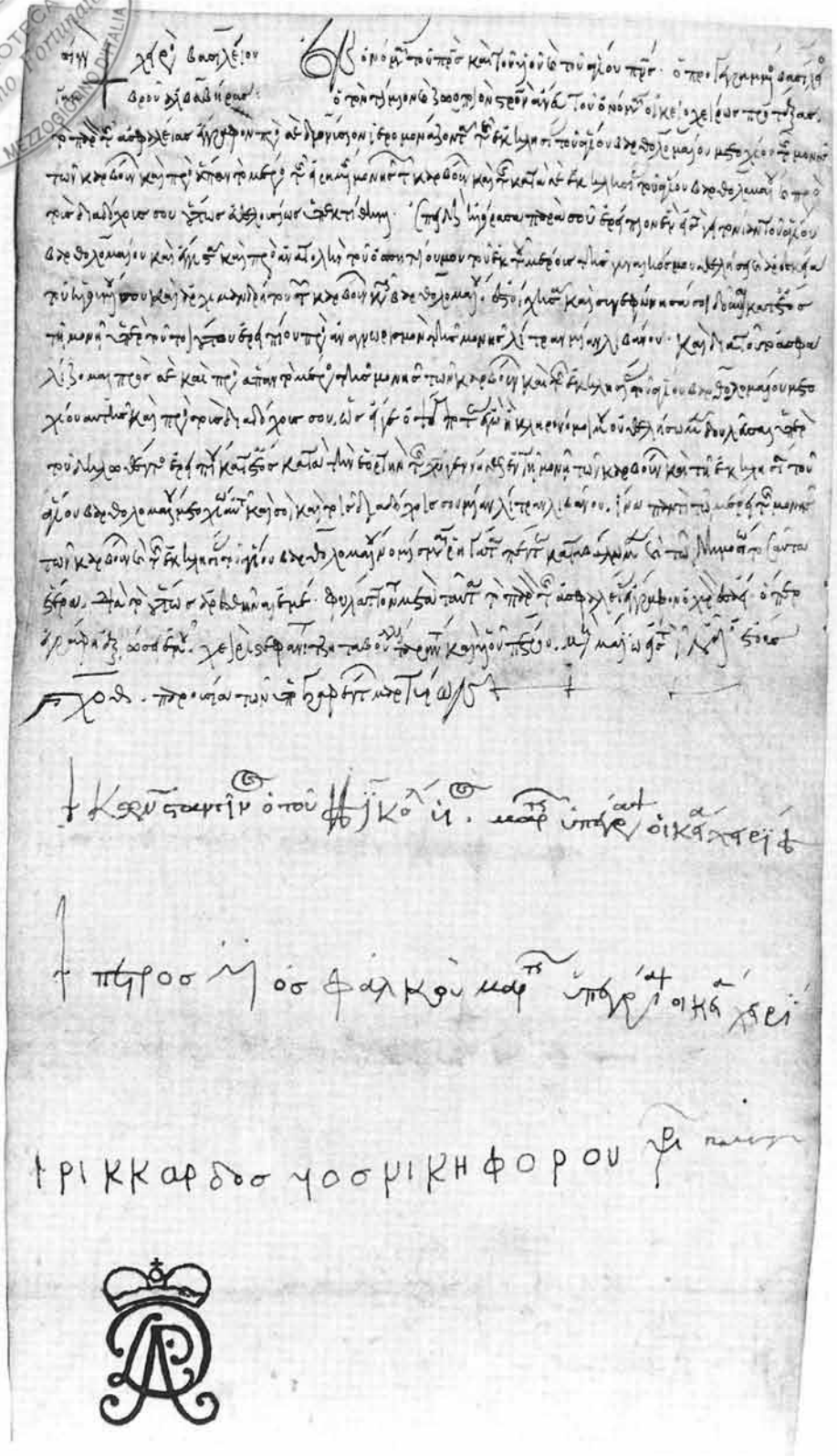
Tav. 2 a = ADP 72

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



Tav. 2 b = ADP 76

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

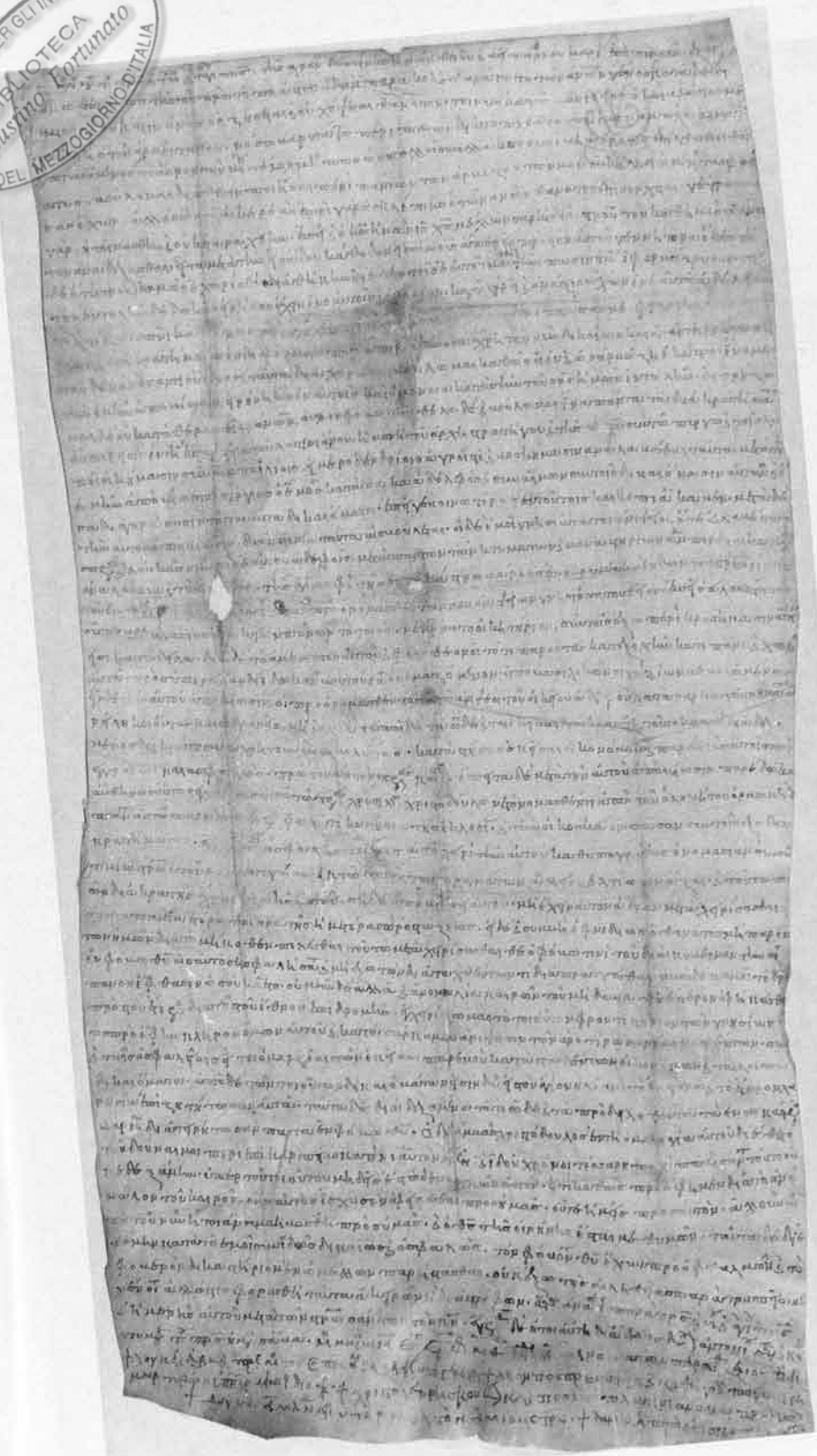


Tav. 3 a = ADP 95

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Tav. 3 b = ADP 99

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



TAV. 4 a = ADP 54

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Tav. 4 b = ADP 81

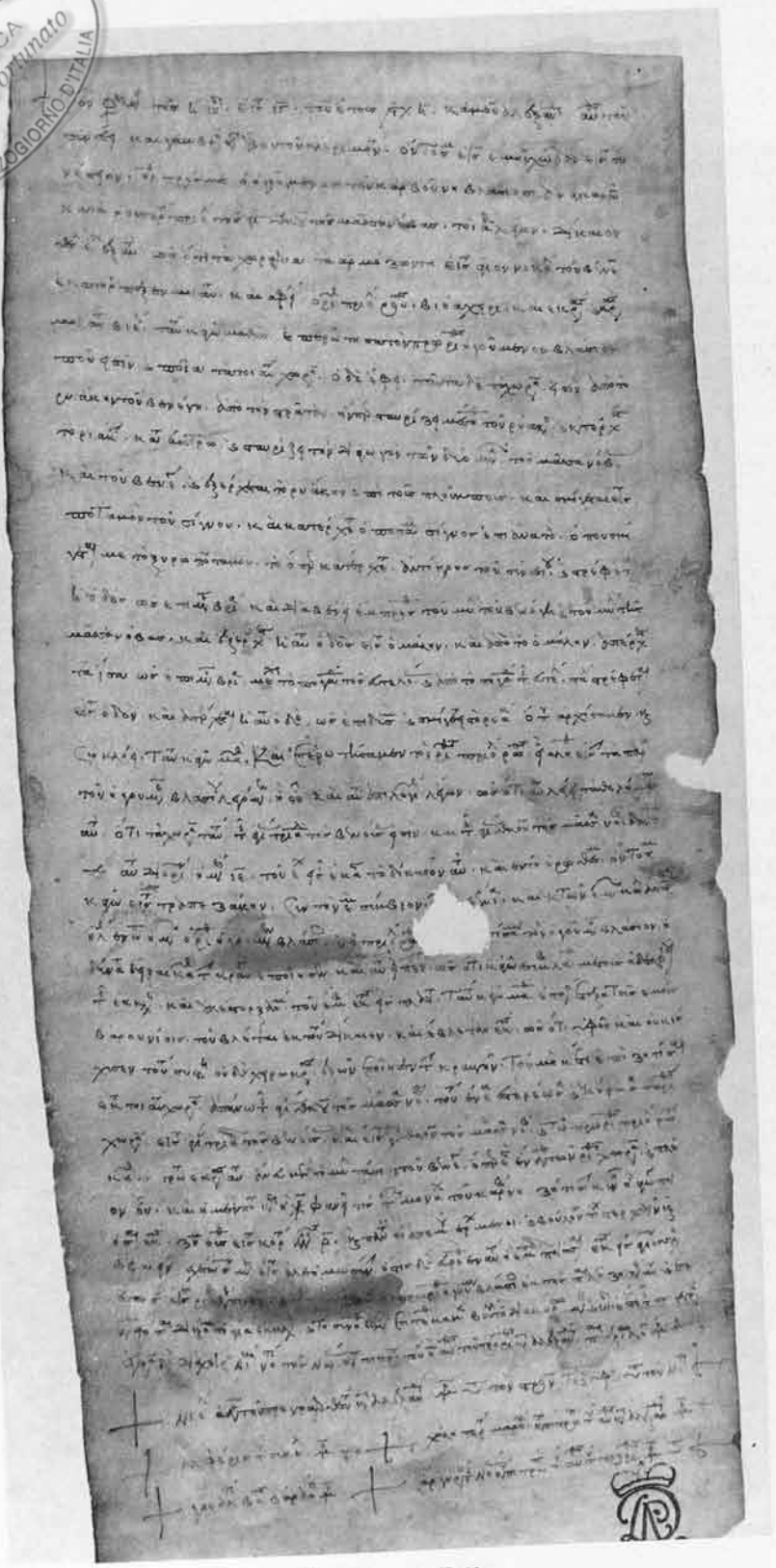
ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Tav. 5 a = ADP 79

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Tav. 5 b = ADP 62

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



Tav. 6 a = ADP 63

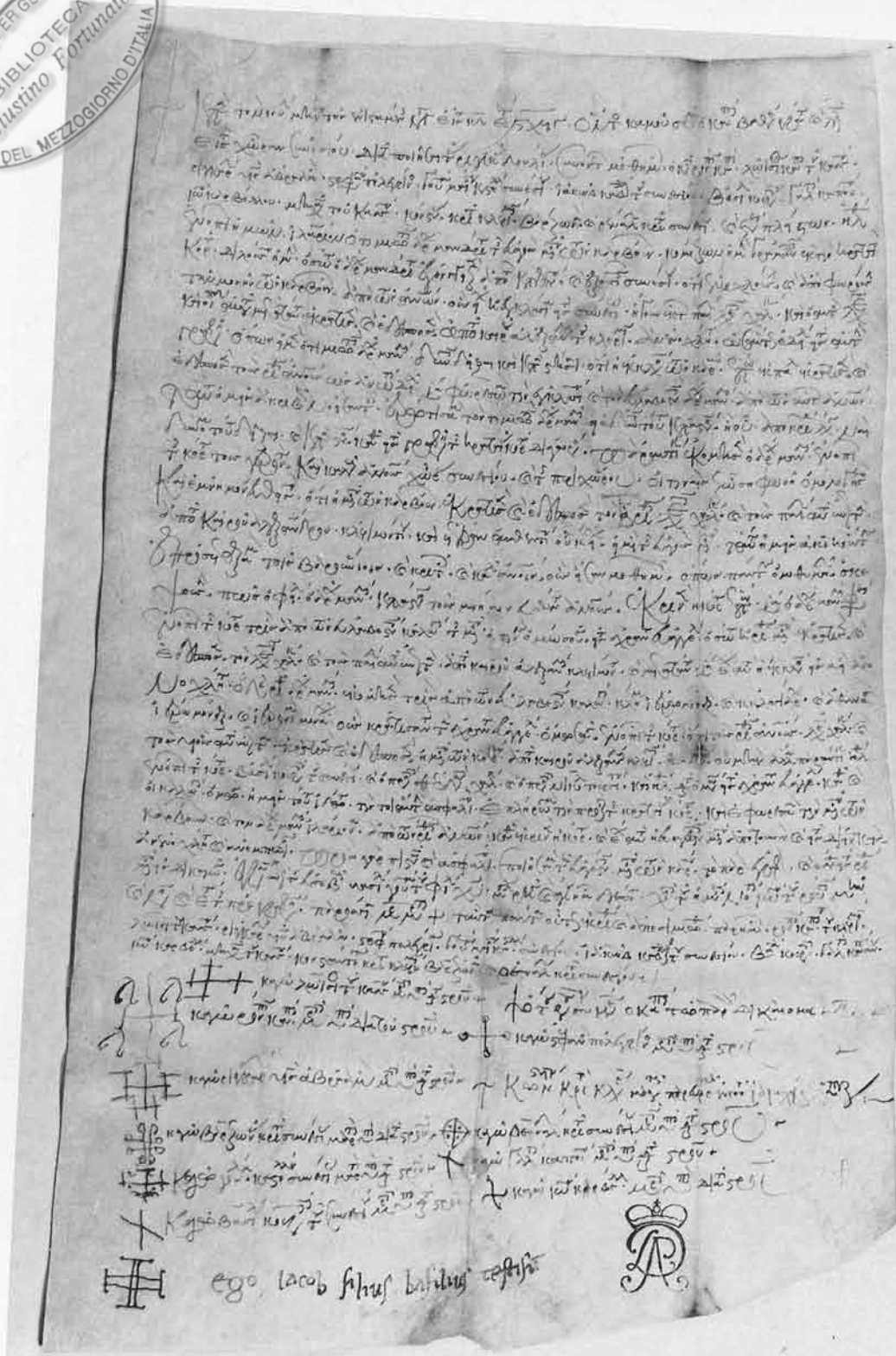
ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

TAV. 6 b = ADP 64

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

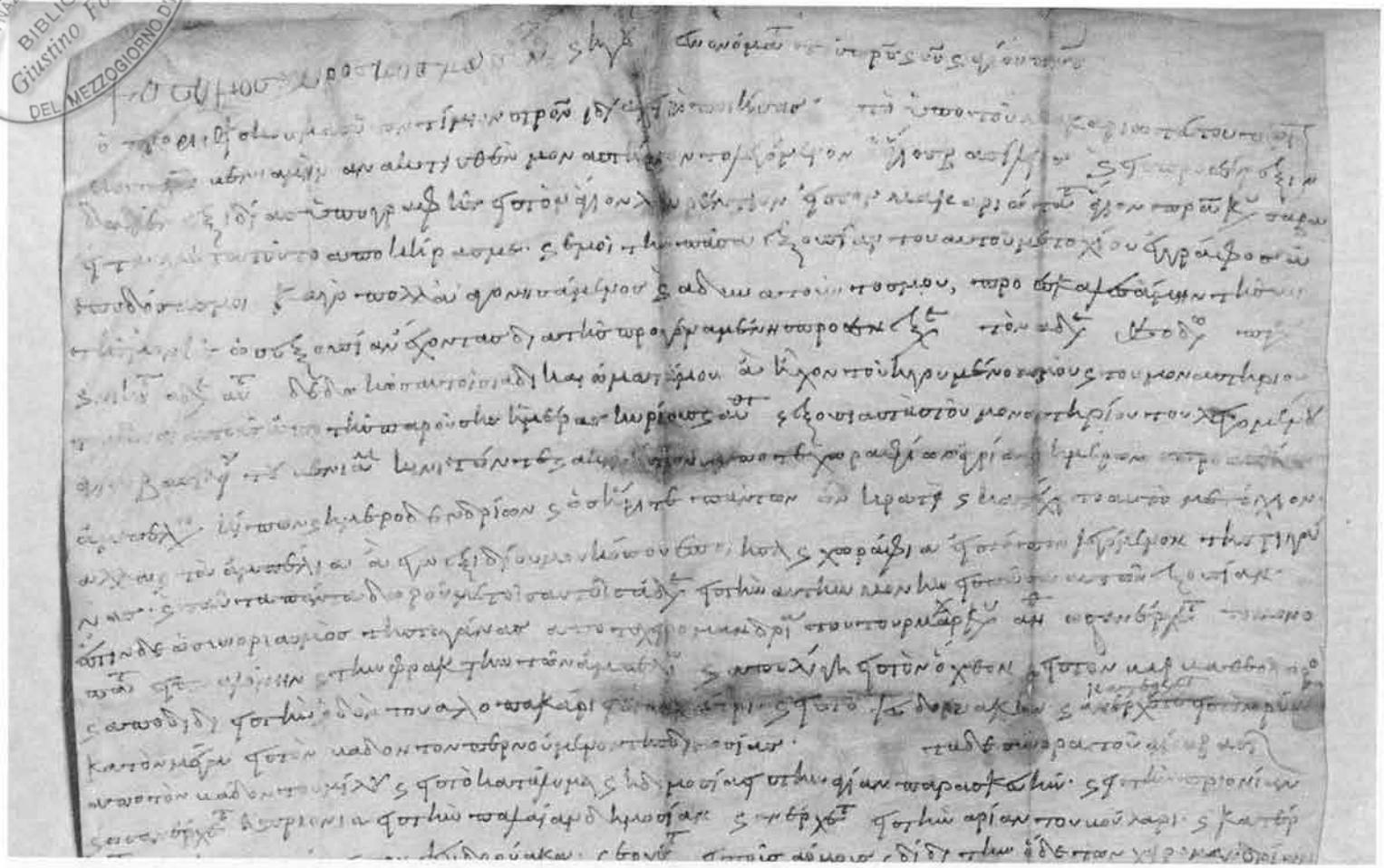
TAV. 7 a = ADP 83

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



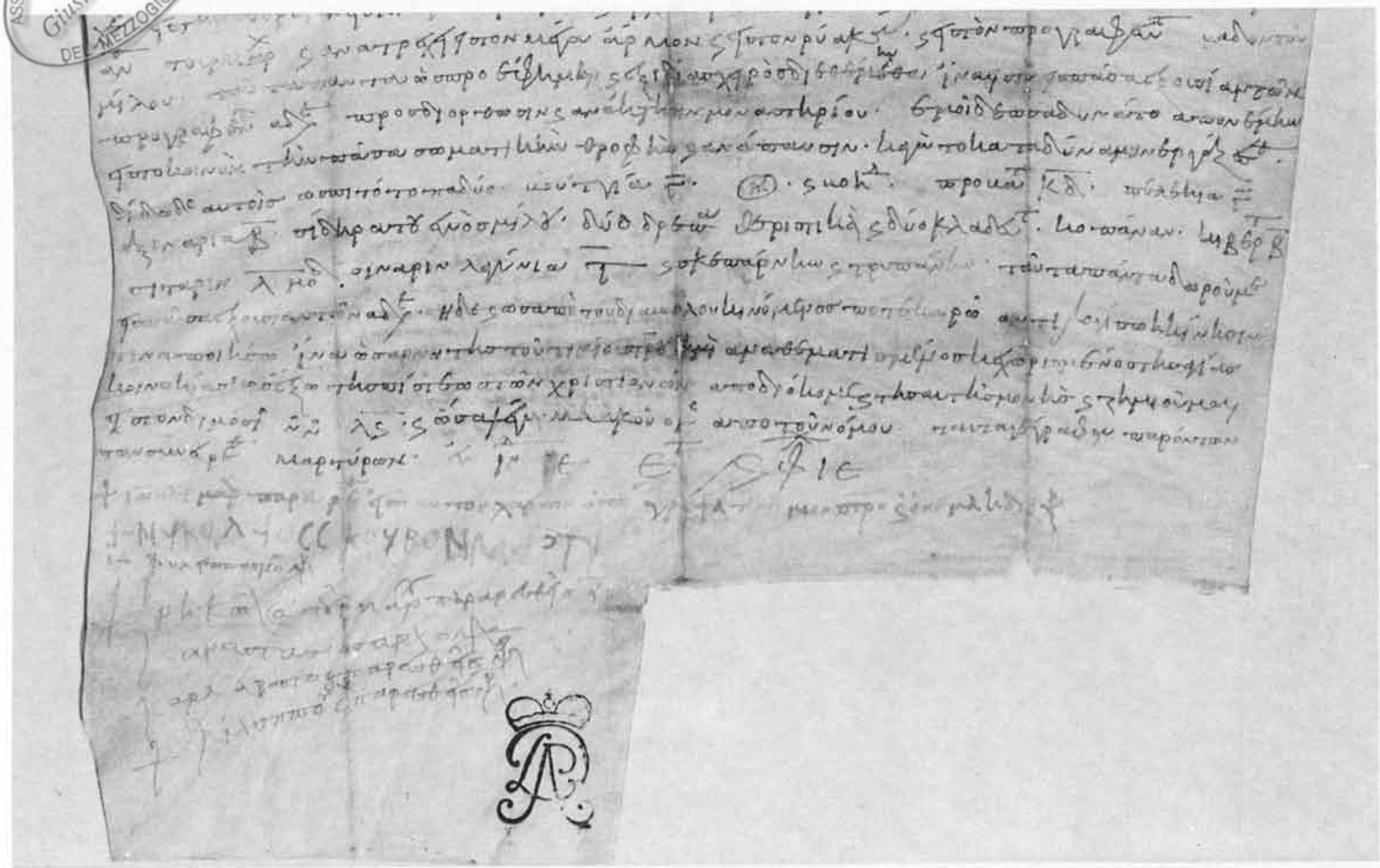
TAV. 7 b = ADP 101

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



Tav. 8 a = ADP 51 (protocollo)

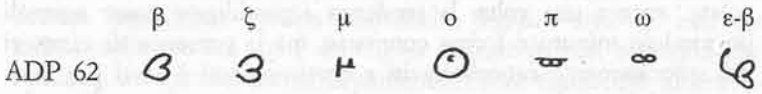
ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



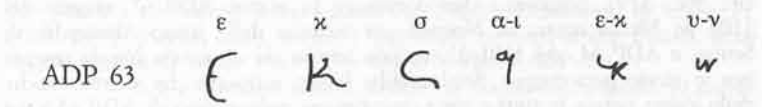
Tav. 8 b = ADP 51 (escatocollo)

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

affini alle tipologie librarie (*my*, *pi* e *omega* angolosi e schiacciati; *zeta* a forma di 3); da notare, però, il *beta* maiuscolo in un solo tratto, di forma leggermente variabile, e le *omicron* ingrandite. Ancora, tra le singole lettere è da rilevare l'eccezionale scarsità di *kappa* e *tau* ingrandite; tra le legature si incontrano invece forme comuni (*epsilon-iota*, *epsilon-csi*, ecc.), mentre è insolita la pseudo-legatura *epsilon-beta* (r. 6).



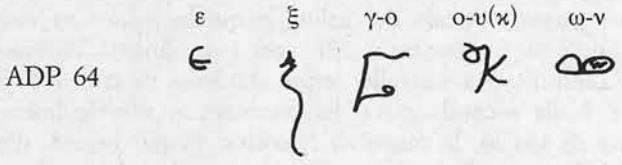
Pochi anni ancora, e troviamo la mano assai nitida e calligrafica di un altro Nicola, notaio di Noèpoli: ADP 63 (TAV. 6 a), da lui vergato nel febbraio del 1100, mostra infatti un gusto — non lontano da quello dei notai tarantini — per una scrittura piccola e compatta, tendente al bilinearismo, che lascia tra riga e riga spazi insolitamente ampi; tra le forme delle singole lettere da notare tuttavia, accanto a quelle minute che formano il tessuto di base, il grande *epsilon* lunato, il grande *kappa* maiuscolo (davvero una costante di molte mani cancelleresche di quest'area), e soprattutto, per la sua originalità, il *sigma* lunato chiuso in basso da un breve ripiegamento del verso sinistra (r. 18 e r. 22). Tra le legature, da notare quelle *alfa-iota* e *alfa-csi* con la prima lettera sollevata; quella *epsilon-kappa* con il semicerchio che costituisce l'*epsilon* meno verticale del solito, e quella *ypsilon-ny* assai minuta, angolosa (entrambe r. 22), così radicalmente differente da quella otrantina «a rastrello senza manico» di cui si è parlato altrove. Nella seconda metà del documento, verosimilmente per esigenze di spazio, la mano di Nicola si fa più rapida, diminuisce l'ampiezza degli spazi interlineari, aumentano vistosamente le abbreviazioni: tutti elementi che contribuiscono ad allontanare la sua scrittura dallo «stile dei notai tarantini» che pure, va ripetuto, sembra aver costituito uno dei modelli più presenti a Nicola di Noèpoli.



La pergamena ora analizzata è interessante non solo per i suoi legami stilistici con la scrittura dei notai di Taranto, ma

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

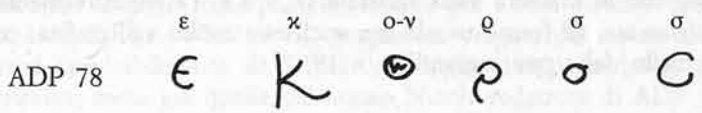
perché ci consente di paragonare due testimonianze grafiche praticamente coeve e provenienti dalla stessa area geografica. Il documento seguente, infatti, è ADP 64 (= TAV. 6 b), vergato nel 1101/02 da un altro Nicola, probabimente notaio di Senise (39): tra quest'ultima località e Noèpoli la distanza è di circa sette chilometri in linea d'aria, che diventano più o meno il doppio seguendo le tortuose strade della zona. La scrittura di ADP 64 mostra certamente delle affinità con quella di ADP 63: in particolare, ancora una volta, la tendenza a prediligere come normali un modulo minuto e forme compatte; ma la presenza di caratteri più spiccatamente cancellereschi e corsiveggianti è assai più marcata — dal grande *gamma* maiuscolo, con tratto orizzontale ondulato, addirittura in pseudo-legatura col piccolissimo *omicron* seguente (r. 21), al nesso *omicron-ypsilon* spostato in alto e legato al *kappa* (r. 13), all'ingrandimento artificioso di alcuni occhielli (*epsilon*, *omicron* e *omega* — nei quali si può trovare iscritto il *ny* — e ancora il nesso *omicron-ypsilon*), ai frequenti, eccessivi prolungamenti dei tratti discendenti (il primato spetta alla «coda» dello *csi* di r. 15, che raggiunge e supera la r. 17!). Ci troviamo quindi di fronte a due mani che, pur distanti nel tempo soltanto un paio d'anni e divise nello spazio da meno di una giornata di cammino, mostrano caratteristiche assai diverse: altra prova di quanto possa essere difficile individuare dei gruppi stilistici coerenti nell'ambito delle scritture documentarie italo-greche.



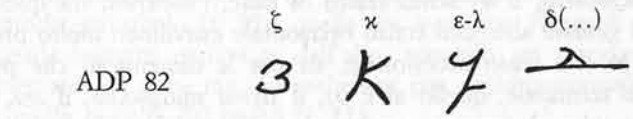
(39) Nel 1092/93 si ha la prima notizia di un notaio di nome Nicola, che verga su richiesta di Alessandro di Senise, genero di Ugo di Chiaromonte, un documento greco perduto, oggi noto solo grazie alla più tarda traduzione latina anch'essa conservata nell'archivio Doria (ADP 23 = ROBINSON, *History* cit., doc. XIV). Seguono i due documenti in esame: ADP 63, vergato nel 1100 da Nicola notaio di Noèpoli per incarico dello stesso Alessandro di Senise, e ADP 64, del 1101/02, vergato ancora da un notaio Nicola sempre per lo stesso personaggio. Sembrerebbe logico supporre che si tratti anche dello stesso notaio in tutti e tre i casi: l'esame paleografico di ADP 63 e 64 costringe invece ad escludere questa ipotesi. Va notato, del resto, che Nicola è nome assai comune nelle comunità ellenofone del Mezzogiorno, e che mentre il redattore di ADP 63 si qualifica come notaio di Noèpoli, il suo

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Una generazione più tardi, incontriamo un altro notaio attivo nella zona da cui provengono le pergamene precedenti: Menas, che verga ADP 78 nel settembre del 1125 per Alessandro di Chiaromonte (40). La sua scrittura presenta qualche affinità con quella di ADP 64, rispetto alla quale rivela comunque un gusto più sobrio: piccola e compatta, con forme talora angolose e la presenza di ispessimenti e ganci terminali, non mostra infatti i caratteri corsiveggianti di quella, e soltanto il contrasto di modulo (lettere ingrandite: *epsilon* maiuscolo, *kappa*, *omicron* con *ny* incluso sollevato sul rigo, *rho*, *sigma* minuscolo con occhiello che comincia a espandersi artificiosamente, *sigma* maiuscolo lunato) e l'uso frequente di abbreviazioni sono legati propriamente agli stilemi cancellereschi.



Ancora dieci anni, e un nuovo notaio è attivo al servizio di Alessandro di Chiaromonte: Gregorio, redattore di ADP 82 nel maggio 1135. La sua scrittura è caratterizzata da un modulo maggiore, dal tratteggio più spesso e fluente, dal maggior peso che acquistano, nell'aspetto generale della pergamena, i segni abbreviativi (tra cui spicca il *delta* maiuscolo con tratto di base allungatissimo). Il contrasto modulare è affidato soprattutto al grande *kappa* maiuscolo; spiccano poi la *zeta* a forma di 3 e la legatura *epsilon-lambda* con quest'ultima lettera, minuscola, assai allungata sia al di sopra che al di sotto del rigo di base (r. 12, r. 15).

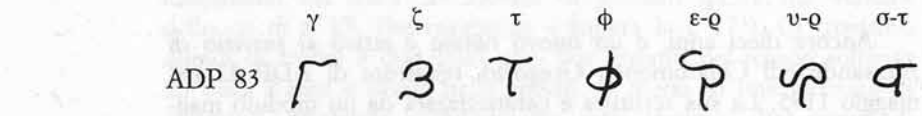


omonimo che ha vergato ADP 23 e ADP 64 non specifica il luogo, limitandosi invece a sottolineare il suo legame con il signore normanno di Senise: l'ipotesi più probabile, a mio avviso, è quindi che si tratti di due Nicola, notai rispettivamente di Senise (ADP 23 e 64) e Noèpoli (ADP 63).

(40) Da non confondere con Alessandro di Senise, suo cognato, su richiesta del quale erano stati vergati ADP 63 e ADP 64. Il presente documento, ADP 78, si dice scritto *τῇ αὐτοχειρίᾳ τοῦ ἡμετέρου νοταρίου Μηνᾶ* (cfr. ROBINSON, *History* cit., doc. XXIX, r. 67): è possibile, ma non certo, che Menas fungesse quindi da «notaio particolare» del potente feudatario normanno.

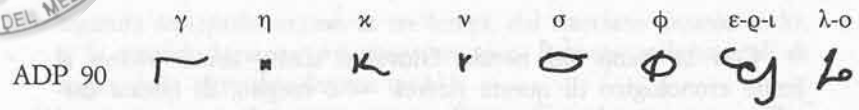
ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Quasi contemporanea, ma proveniente da una zona leggermente eccentrica rispetto alla valle del Sinni, è la pergamena successiva, ADP 83 (= TAV. 7 a), vergata nel gennaio 1141 dal notaio Costante nel nord della Calabria, secondo ogni verosimiglianza a Cerchiara. La scrittura di Costante merita almeno un breve cenno perché appare tra le più posate e calligrafiche all'interno del gruppo delle «cancelleresche evolute»: di modulo abbastanza piccolo, senza eccessi nel contrasto, è tondeggiante e sufficientemente armoniosa — anche se il tratteggio resta piuttosto pesante — con moderato uso di legamenti e scarso di abbreviazioni. Tra le singole lettere spiccano il *gamma* alto con tratto orizzontale incurvato, lo *zeta* a forma di 3, molto elegante (r. 9, r. 12), il *tau* alto, il *phi* ingrandito; tra le legature, *epsilon-rho* e *ypsilon-rho*, disegnate in maniera assai accurata (r. 9 e r. 17 rispettivamente), e *sigma-tau*, di forma usuale ma anch'essa molto calligrafica, con occhiello del *sigma* ingrandito (r. 19).



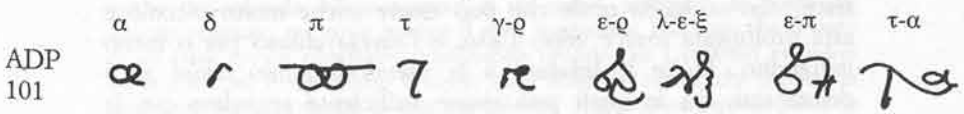
Torniamo alla zona carbonese con la mano più spiccatamente cancelleresca di Nicola, che verga ADP 90 nel luglio del 1149. La scrittura è caratterizzata dal contrasto di modulo e dal tratteggio pesante, ma è molto fluida, con prevalenza di forme arrotondate, e ricca di legature e abbreviazioni. Tra le lettere piccole, da notare l'*eta* maiuscolo ridotta talvolta ad una semplice macchia d'inchiostro, il *ny* senza tratto di base, l'*omicron*; tra quelle grandi, il *gamma* alto, con tratto orizzontale curvilineo molto prolungato, lo *iota* (caso eccezionale, sia per le dimensioni che per il ricciolo terminale, quello al r. 5), il *sigma* minuscolo, il *chi*, il *phi* maiuscolo; da notare, anche se non troppo sviluppato, il *kappa* con i tratti obliqui fusi in uno solo, e quest'ultimo ben separato dall'asta verticale e incurvato sotto le lettere seguenti. Altro tratto caratteristico della scrittura del notaio Nicola è il pronunciato allungamento delle aste inferiori, che terminano però di regola senza ispessimenti né ganci, diritte o leggermente piegate a sinistra (*iota*, *rho*); tra le legature, da segnalare infine quella *epsilon-rho-iota* (r. 6), assai fluida, e la pseudo-legatura *lambda-omicron* con la prima lettera di forma minuscola (r. 12).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



La scrittura di ADP 90 è forse la più tipicamente «cancelleresca» tra quelle fin qui incontrate. Proseguendo nel tempo non rimane un caso isolato: nella seconda metà del XII secolo, infatti, predominano mani anche assai diverse tra loro, ma tutte più o meno corsiveggianti, come quella di Nicola notaio di Stigliano, che verga ADP 92 nell'aprile del 1154, o quella di Davide notaio di Oriolo, cui si deve invece l'attuale ADP 96 datata febbraio 1173 (41).

Di questo gruppo — in verità piuttosto eterogeneo — di cancelleresche greche tardo-normanne conservate nel *dossier* carbonese, l'esempio forse più interessante per i suoi caratteri estremi è ADP 101 (= TAV. 7 b), pergamena vergata dal notaio Giovanni (probabilmente di Senise) nel luglio 1185. Anche la sua scrittura, come già quella del notaio Nicola redattore di ADP 90, è caratterizzata dal contrasto di modulo, dal tratteggio piuttosto pesante ma fluido, dalla prevalenza di forme arrotondate e dall'uso frequente di legature e abbreviazioni; ma il disegno delle lettere è più rapido, le legature più varie e deformanti. Tra le prime, basti citare qui l'*alfa* minuscolo, grande e «occhiellato» (r. 8); il *delta* minuscolo con occhiello talvolta completamente schiacciato sull'asta; il grande *pi* minuscolo (r. 12, r. 26); il *tau* alto ma con tratto orizzontale sviluppato solo a sinistra (r. 8); tra le legature — e sono proprio queste ultime a dare alla scrittura un carattere particolarmente corsiveggiante — spiccano invece quella *gamma-rho* con piccolo gamma maiuscolo (r. 12); quella *epsilon-rho* «ad asso di picche» (r. 11); quella *lambda-epsilon-csi* con il lambda maiuscolo (r. 15); quella *rho-iota*, ecc. Notevoli anche le pseudo-legature *epsilon-pi* dall'alto, secondo un tracciato ormai osservato più volte ma qui realizzato con rapidità inusuale (r. 16), e quella *tau-alfa* dal basso (r. 11).



(41) Anche per questi documenti — come per quelli non esplicitamente citati nel testo — si deve rimandare alla schedatura informatizzata (cfr. *supra*, n. 21).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

*

Con la mano del notaio Giovanni siamo ormai vicino al limite cronologico di questa ricerca — o meglio, di questa carrellata attraverso le scritture documentarie greche conservate nel fondo del monastero di S. Elia dell'archivio Doria. Prima di chiuderla, e di passare a trattare il problema delle mani dei sottoscrittori, ci sono due ultimi documenti che — per quanto chiaramente estranei all'area grafica carbonese, anche considerata nei suoi confini allargati più sopra descritti (42) — meritano di essere analizzati se non altro per la loro importanza storica: ADP 80 e ADP 106, rispettivamente del 1132 e del 1141, emanati entrambi in nome di Ruggero II d'Altavilla.

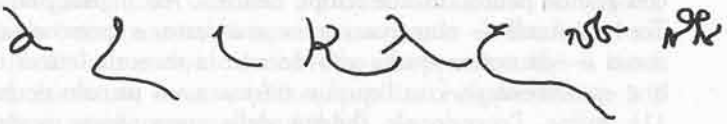
Il primo di essi — un privilegio con cui il nuovo re di Sicilia, raggiunto a Taranto dall'igumeno carbonese Nilo, conferma su richiesta di quest'ultimo i titoli di proprietà rilasciati al monastero da Roberto il Guiscardo, Boemondo I, Boemondo II e altri signori normanni — è, secondo ogni verosimiglianza, una copia più tarda, probabilmente da attribuire alla seconda metà del XII secolo. La soprascrizione del sovrano, negli originali in forma di monocondile, è infatti qui vergata in una minuscola molto calligrafica, a forte contrasto di modulo, irrigidita in forme che aspirano ad una certa solennità; tra queste, spiccano i grandi *lambda* abbassati sotto il rigo di base, con il tratto discendente di destra di notevole spessore, il *beta* maiuscolo dal morbido disegno e, proprio per il suo carattere artificioso, l'oblungo *sigma* minuscolo iniziale di *Σικηλίας*. È una scrittura dunque piuttosto impacciata, che cerca abbastanza chiaramente di imitare la mano dell'anonimo *scriptor* del documento, assai più fluida e spontanea, caratterizzata da un aspetto d'insieme corsiveggiante, con forte contrasto di modulo e leggera inclinazione a destra, impreziosita dai prolungamenti di molte aste che vanno a riempire con le loro curve eleganti gli ampi spazi interlineari (*zeta*, *iota*, *kappa*, *lambda*, *csi*, *chi*, tutte talvolta di grande formato). Tra le singole lettere, oltre quelle citate, da notare soprattutto l'uso assai frequente dell'*alfa* in due tratti, con occhiello ovale che può essere anche molto piccolo e asta prolungata invece verso l'alto, e l'*omega* chiuso più o meno ingrandito. Molte le legature e le pseudo-legature, talora assai deformanti, tra le quali può essere sufficiente segnalare qui la

(42) Si tratta infatti — come dimostrano, in particolare, i caratteri estrinseci e la buona qualità delle pergamene — di due prodotti della cancelleria reale normanna.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

legatura *tau-epsilon-sigma*, in tre tempi, dal tracciato sinuoso (r. 8), e la pseudo-legatura *ny-omega-ny*, con l'*omega* sollevato al di sopra delle altre due lettere (r. 11).

α ζ ι κ λ ξ τ-ε-ς ν-ω-ν

ADP 80 

Le caratteristiche della scrittura di ADP 80 depongono decisamente a favore di una sua origine nell'ambito della cancelleria regia. Anche l'analisi diplomatica degli altri caratteri estrinseci del documento conferma questa impressione: il testo è disposto parallelamente ai lati lunghi della pergamena, con ampi margini; la pergamena stessa, di grande formato (mm. 511 x 475) e di colore chiaro e uniforme, appare anche ad un esame superficiale di qualità assai superiore rispetto alle altre conservate nel fondo carbonese. Come abbiamo detto, non sembra si tratti però di un originale: è dunque probabile che la redazione vada fatta risalire all'epoca dei successori di Ruggero II, e che sia stata richiesta dal nuovo igumeno del S. Elia pèr sostituire il privilegio danneggiato del primo re normanno (43).

Certamente ruggeriano è invece ADP 106, un altro privilegio del 1141 con il quale il sovrano prende sotto la propria protezione il monastero carbonese e, più in particolare, quello della Madre di Dio di Scanzana, sua dipendenza. Il documento è aperto dal monocondile di Ruggero II; la scrittura del testo, opera — come normale — di un anonimo *scriptor* di cancelleria, è una

(43) Devo ammettere che questa soluzione del problema posto da ADP 80 non è del tutto soddisfacente. Sarebbe più logico pensare, nel caso di una richiesta da parte del destinatario in seguito al deterioramento o allo smarrimento dell'originale, all'emanazione di un nuovo privilegio, in nome del sovrano regnante, nel quale inserire il testo ruggeriano. Del resto che si tratti di un falso appare oltremodo improbabile proprio per i caratteri estrinseci sopra citati: ed è soprattutto il livello della scrittura, ripeto, che depone in modo nettissimo in favore di una sua effettiva origine cancelleresca. Resta la possibilità che si tratti davvero di un originale ruggeriano, al quale per qualche motivo non venne apposto il monocondile del sovrano; ma contro questa ipotesi posso citare il parere della professoressa Vera von Falkenhausen, secondo la quale anche la scrittura del testo parrebbe di età posteriore al regno di Ruggero II.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

minuscola di modulo piuttosto grande, fortemente contrastata e ricca di legature e abbreviazioni; come nel caso precedente, l'aspetto generale è assai corsiveggiante, caratterizzato dall'emergere di forme rotondeggianti ingrandite (*alfa* minuscolo, eseguito anche in un tempo solo, con asticella occhiellata, r. 11; *epsilon* minuscolo con grande pancia, in due tempi; *omicron*, *rho*, *sigma*, *phi*, *omega*). Tra le legature — numerose, come si è detto, e spesso assai deformanti — da notare quella *alfa-rho* con la seconda lettera ingigantita; *epsilon-omega*, con l'*epsilon* ridotta a un piccolo occhiello (r. 11); infine, l'eccezionale fluidità della mano viene testimoniata appieno, ad esempio, dalle legature multiple *chi-epsilon-theta* (r. 10), e *sigma-tau-alfa-csi* (r. 17), dove il disegno delle lettere si piega completamente alla rapidità del tracciato.

α ε σ ω-(τ) α-ϱ ε-ω χ-ε-θ σ-τ-α-ξ

ADP 106

Anche l'analisi delle caratteristiche grafiche di ADP 106 è quindi tale da mostrare immediatamente l'estraneità di questo documento rispetto alle altre pergamene Doria. Ci troviamo infatti di fronte ad una mano assai abile, che padroneggia perfettamente gli stilemi della cancelleresca bizantina; e proprio il confronto tra la sua scrittura e quelle dei notai della zona carbonese può mettere in luce in modo appropriato la distanza che separa una produzione che si può definire provinciale da quella della cancelleria regia di Palermo, che a sua volta mira senza dubbio ad emulare i contemporanei modelli costantinopolitani.

5. Accanto alle scritture dei testi delle pergamene, bisogna considerare poi quelle delle soprascrizioni e delle sottoscrizioni che contribuivano a garantirne la validità giuridica.

La TABELLA 1 qui di seguito sintetizza quanto è stato possibile rilevare nelle pergamene di Carbone. Vengono forniti, da sinistra a destra, dopo i dati essenziali per l'identificazione del documento, il numero delle firme non autografe (NAut.) e, in successione, il numero di quelle ritenute autografe suddivise per «classi di merito» sulla base delle capacità grafiche degli scriventi: da A^1 (scrittura da professionista, assimilabile cioè a quelle

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

di notai o copisti librari), fino a C (elementare di base, con lettere che spesso appaiono più simili a quelle dei graffiti su supporto rigido che a quelle della scrittura a inchiostro), passando per A^2 (mano di persona che padroneggia assai bene la scrittura, ma che non pare essere un professionista in senso stretto) e per tre diversi gradi di B (mani di scriventi certamente non-professionisti, che mostrano un sempre minor grado di fluidità e coerenza). Nelle ultime due colonne vengono forniti infine il totale delle soprascrizioni e sottoscrizioni presenti nel documento e il sub-totale di quelle ritenute autografe.

Il problema principale di un simile tentativo di classificazione è quello dei criteri che si possono adottare per giudicare l'abilità relativa dei sottoscrittori, e assegnare di conseguenza le loro firme alle varie «categorie di merito». Per quanto non sia evidentemente possibile giungere a delle valutazioni del tutto oggettive e quindi del tutto soddisfacenti, credo si possa concordare almeno sugli elementi presi in considerazione, vale a dire: 1. fluidità del tracciato; 2. omogeneità del tratteggio; 3. uso di legature e abbreviazioni.

Prendiamo come esempio la pergamena più antica, ADP 51. Il documento è aperto, in alto, dalla soprascrizione dell'autore (TAV. 8 a), l'igumeno Cosma: egli usa una minuscola estremamente rozza, dal tracciato rigidissimo; l'omogeneità del tratteggio è praticamente ingiudicabile, mentre legature e abbreviazioni sono del tutto assenti. La sua mano viene classificata come B^3, ovvero la peggiore possibile se si eccettua la categoria C, riservata a coloro che utilizzano una scrittura maiuscola (o tendenzialmente tale) che appare quasi «graffita» sulla pergamena. Nell'escatocollo di ADP 51 osserviamo poi le sottoscrizioni dei testimoni (TAV. 8 b): la prima, quella del turmarca Giovanni, è vergata in una minuscola di modulo piccolo e piuttosto uniforme, rigida ed eretta, con ganci evidenti al termine delle aste inferiori; vengono alternati *alfa* in uno o in due tempi e *ny* minuscolo o maiuscolo, ma senza mutare il tratteggio delle singole forme; infine, sono presenti varie legature (*alfa-rho*, *epsilon-iota*): è la mano, se non di un professionista in senso stretto, certo di una persona che si trova a proprio agio nell'uso della scrittura, e viene quindi classificata come A^2. Segue poi la firma di Nicola Scrybon, vergata in una maiuscola che, come si accennava poco sopra, è talmente impacciata da sembrare quasi «graffita» sulla pergamena, e può essere senz'altro presa come esempio tipico della peggiore classe di sottoscrizioni autografe (C). Fin qui,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

TABELLA 1

N°	ADP	Anno	Luogo (44)	NAut	A[1]	A[2]	B[1]	B[2]	B[3]	C	Tot.	aut.
1.	51	1006/07	Teana[4]	4	–	1	–	1	1	1	8	4
2.	54	1041	S. Saba[1]	–	–	–	–	3	2	–	5	5
3.	52	1043/44	Viggiano[1]	4	1*	5	–	–	4	–	14	10
[4.]	53	1049	Taranto[3]	7	1*+(2)	–	–	–	–	–	10	3
5.	109	1054	Taranto[4]	–	1	–	–	–	–	–	1	1
6.	55	1055/56	Carbone[4]	2	3**	–	–	1*	–	4	10	8
7.	56	1058/59	Carbone[2]	–	–	–	1	1	1	2	5	5
8.	57	1070/71	Carbone[4]	4	–	–	1	–	4	4	13	9
[9.]	59	1075	Taranto[3]	6	1*	–	–	–	–	–	7	1
10.	60	1079/80	Chiaromonte[1]	5	–	–	–	–	–	–	5	–
11.	61	1086	Taranto[3]	–	–	–	2	–	3	–	5	5
12.	62	1091	Carbone[4]	5	–	–	(1)	–	–	–	6	1
13.	63	1100	Noepoli[1]	4	–	–	–	–	–	–	4	–
14.	64	1101/02	Senise[1]	8	–	–	–	–	–	–	8	–
15.	66	1108/09	Mormanno[1]	6	1*	1	–	–	2	–	10	4
16.	67	1114	Carbone[4]	6	–	–	–	–	–	–	6	–
17.	68	1120	Carbone[4]	11	–	–	–	–	–	–	11	–
18.	70	1121	Laino[1]	10	–	–	–	–	–	–	10	–
19.	71	1121	Laino[1]	6	1*	1	–	–	–	–	8	2
20.	72	1123	Taranto[4]	2	–	3	–	–	1L	–	5+1L	3+1L
21.	74	1124	Taranto[2]	3+2L	–	2L	–	–	–	–	3+4L	2L

(44) La data topica non viene indicata nelle carte private italo-greche. Per localizzare i documenti ci si può quindi basare sulla provenienza del redattore (in questo caso, dopo il toponimo, si troverà in esponente il numero 1: cfr. ad esempio ADP 66, pergamena redatta da Costantino protopapa di Mormanno, da cui l'indicazione Mormanno[1]), ovvero su quella dell'autore (esponente 2), o su altre notizie presenti nel testo (descrizione di beni e di confini, citazione del luogo di udienza nel caso di sentenze di pubblici magistrati, ecc.: esponente 3); infine, in mancanza di altri indizi affidabili, si è optato per il luogo del destinatario (esponente 4: è il caso di molte donazioni a favore del S. Elia). Dove si sia riscontrata la compresenza di più elementi, è stato privilegiato quello più significativo (ovvero quello con l'esponente più basso): ad esempio ADP 60, pergamena vergata da Leone notaio e *taboularios* di Chiaromonte per conto di Giumarga signora di Teana in favore del monastero di S. Elia, è stato indicata come Chiaromonte[1] (e non Teana[2] o Carbone[4]).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

N°	ADP	Anno	Luogo	NAut	A[1]	A[2]	B[1]	B[2]	B[3]	C	Tot.	aut.
22.	78	1125	Chiaromonte[2]	10	–	–	–	–	–	–	10	–
23.	76	1125	Taranto[2]	2L	–	–	–	–	–	–	2L	–
[24.]	77	1126	Taranto[2]	–	–	–	–	–	–	–	–	–
[25.]	79	1131	Calvera[3]	–	–	–	–	–	–	–	–	–
26.	81	1134	Carbone[1]	8	–	–	–	–	–	–	8	–
27.	82	1135	Chiaromonte[1]	9	–	–	–	–	–	–	9	–
28.	83	1141	Cerchiara[3]	4+1L	–	–	–	–	–	–	4+1L	–
29.	84	1142	Taranto[2]	–	4	(1)	1+1L	–	–	–	6+1L	6+1L
30.	65	1143/44	Carbone[1]	13	–	–	–	–	–	–	13	–
31.	85	1144	S. Arcangelo[3]	15	–	2L	–	1L	1L	–	15+4L	4L
32.	86	1144	Senise[3]	5	–	1L	1+1L	1L	1L	–	6+4L	1+4L
33.	87	1145	Carbone[1]	4	–	–	–	–	–	–	4	–
34.	88	1145	Taranto[3]	2	–	–	2	–	(1)*	–	5	3
35.	89	1145	Taranto[3]	3	–	–	–	–	(1)*	1	5	2
36.	90	1149	Carbone[4]	4	–	–	–	–	–	–	4	–
37.	91	1153/54	Calvera[1]	8	(1L)	–	–	(1)	–	–	9+1L	1+1L
38.	92	1154	Cerchiara[2]	10	–	–	–	–	–	–	10	–
39.	93	1155	Taranto[3]	2	–	–	(1)	–	1+1L	–	4+1L	2+1L
40.	95	1171	Taranto[1]	1	1	–	–	1	1	–	4	3
41.	96	1173	Oriolo[1]	7	–	–	1-1L	–	1	1	10+1L	3+1L
42.	98	1173	Cerchiara[1]	8	–	1	–	–	–	–	9	1
43.	97	1177	Taranto[1]	1	–	1L	3	–	–	–	4+1L	3+1L
44.	99	1182	Taranto[3]	1	2	1L	–	–	1	–	4+1L	3+1L
45.	100	1183	Cerchiara[1]	8	–	1	–	–	1L	–	9+1L	1+1L
46.	101	1185	Senise[3]	11	–	–	–	1	1L	–	12+1L	1+1L
47.	103	1192/93	Rotondella[2]	9	–	–	–	–	–	–	9	–
48.	104	1194/95	Carbone[1]	1	–	–	–	–	–	–	1	–
		Totali		237+ 5L	18+ 1L	14+ 7L	14+ 3L	9+ 2L	23+ 6L	13	328+ 24L	91+ 19L

Legenda: * = sottoscrizione del redattore del documento
** = sottoscrizione non autografa, ma di mano diversa da quella del redattore del documento
( ) = sottoscrizione di autografia dubbia
( ) * = sottoscrizione di autografia dubbia e comunque parziale
L = sottoscrizione latina
[ ] = documenti non originali

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

nessun problema: ma come gudicare quelle degli ultimi cinque testimoni? A mio avviso, potrebbe essere autografa soltanto quella dell'arconte Anastasio, più rozza delle altre (B^2); per le rimanenti, mi pare si possa riconoscere la mano del notaio (ad esempio, nel *beta* maiuscolo di Ardabasto; nella *phi* dei due Filippi, nei piccoli *theta* maiuscoli).

Come si vede, una simile classificazione non può che essere, in parte almeno, «impressionistica»; ha comunque l'innegabile vantaggio di offrire in modo immediato sia il quadro quantitativo complessivo sia una prima, personale e perfettibile interpretazione qualitativa delle capacità grafiche dei sottoscrittori, secondo i criteri di valutazione enunciati. Non è possibile, per ragioni di spazio, analizzare tutti i documenti: la TABELLA 1 fornisce quindi, come si è detto, i dati raccolti, mentre non si può che rimandare alle tavole e, soprattutto, agli originali per le verifiche necessarie.

Un primo elemento piuttosto evidente è l'elevatissima percentuale di sottoscrizioni autografe latine (19 su 24 totali) rispetto a quelle greche (91 su 328). La spiegazione più verosimile di tale fenomeno è l'estrazione e il ruolo sociale della maggior parte dei sottoscrittori latini: si tratta quasi sempre, infatti, di ecclesiastici o pubblici ufficiali laici, che possiedono un grado di alfabetizzazione sufficiente ad apporre di proprio pugno almeno la firma. C'è da notare poi come il ruolo marginale della scrittura latina in quest'area e fino agli ultimi decenni del XII secolo — attestato *in primis* dal complesso delle pergamene carbonesi (45) — sia confermato appieno dalla situazione delle sottoscrizioni: non soltanto, infatti, la più antica di esse appare addirittura nel 1123, a testimonianza ulteriore della prevalenza della lingua greca nella regione (*Robaer[tus] clericus*, ADP 72) — ma le sottoscrizioni latine autografe sono spesso opera di elementi alloctoni, come quelle dei vescovi Gualtieri di Bari e Pietro di Otranto, che sottoscrivono il *sigillion* del 1124 (ADP 74) (46).

(45) Si possono citare a questo proposito le conclusioni dello studio mio e di Daniela Fugaro sulle scritture latine di età normanna del *dossier* di Carbone: come scrivemmo allora, il dato più evidente era proprio «la marginalità delle scritture latine. Con poche eccezioni (...) chi scrive scrive in greco; soltanto all'inizio e alla fine dell'età normanna si affacciano nel breve orizzonte considerato dei notai latini» (BRECCIA - FUGARO, *Scritture* cit., p. 33).

(46) Nello stesso documento si possono osservare anche le sottoscrizioni di Boemondo II e della principessa Costanza di Taranto, annoverabili tra i rari casi di non autografia. In linea di massima, la distinzione tra mani alloc-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

La situazione delle sottoscrizioni greche, come appare abbastanza chiaramente dall'analisi dalla TABELLA 1, non sembra tale da consentire di trarre conclusioni di sorta. La loro distribuzione diacronica testimonia infatti una diminuzione di quelle autografe con il passare dei decenni (52 su 82 appartengono all'XI secolo); ma c'è da notare da un lato come si assista ad una «ripresa» nella tarda età normanna (ben 16 sono datate infatti tra 1171 e 1185), dall'altro come la documentazione presa in esame sia troppo limitata, e le quantità da essa ricavate siano quindi troppo condizionate dalla presenza di singole pergamene (ad esempio ADP 52, del 1043/44, che conserva ben 10 sottoscrizioni greche autografe) per non indurre a sospendere ogni giudizio in attesa di ulteriori indagini, che portino ad un auspicabile ampliamento dell'effettivo disponibile. Del resto, la finalità di questa rilevazione e del tentativo di suddividere le sottoscrizioni nelle varie «classi di merito» non era quello di giungere a delle conclusioni, quali che potessero essere, quanto piuttosto di fornire un primo esempio di classificazione delle scritture non-testuali dei documenti italo-greci, che se estesa alla totalità del materiale potrà senza dubbio aiutarci ad approfondire le nostre conoscenze sull'alfabetizzazione del Mezzogiorno ellenofono.

Come già accennato, non è possibile addentrarsi nella descrizione analitica dei caratteri grafici delle singole sottoscrizioni greche. Ma almeno una di esse merita, per la sua importanza storica, un cenno a conclusione di questo paragrafo: quella del duca bizantino Argiro (ADP 109), protagonista del turbolento periodo che segna il passaggio del Mezzogiorno dalla dominazione imperiale a quella normanna (47), che mostra di padroneggiare con sufficiente abilità la scrittura, anche se una certa rigidezza nel tracciato di alcune lettere e legamenti (*alfa* e *my* minuscoli in due

tone e autoctone è possibile sulla base delle differenti scritture utilizzate: mentre è tipica delle prime, infatti, una minuscola carolina documentaria che non a caso è stata definita «normanna», nelle seconde affiorano tratti più o meno evidenti della beneventana. L'analisi dettagliata delle caratteristiche paleografiche delle sottoscrizioni latine esula comunque dall'argomento del presente studio, per cui si rinvia a BRECCIA - FUGARO, *Scritture* cit., pp. 14-33.

(47) Su questo personaggio cfr. la voce di Armando PETRUCCI, *Argiro*, in *Dizionario biografico degli italiani*, IV, Roma 1962, pp. 127-129; i regesti dei documenti superstiti emanati da Argiro come duca e catepano d'Italia si possono leggere in Vera von FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal IX all'XI secolo*, Bari 1978, pp. 204-209.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tratti; legamento *sigma-tau* addirittura in tre) rivelano in lui il non-professionista (48).

7. L'analisi degli aspetti materiali del materiale documentario è ancora limitata alle edizioni delle carte lucchesi curate da Marco Palma (49), mentre per quanto riguarda le pergamene italo-greche non mi risulta che siano mai state condotte ricerche analoghe. Le caratteristiche da rilevare sono essenzialmente due: la specie animale e lo spessore che, misurato in più punti, dopo successive elaborazioni statistiche dei valori — di cui si darà conto più oltre — può consentire di classificare le pergamene in base al loro grado di omogeneità; e questo

> nella convinzione che una pergamena ben preparata dovrebbe presentare misure di spessore più uniformi di quelle rilevate in una membrana prodotta con minore accuratezza (50).

Come già notato a proposito delle sottoscrizioni, uno studio di questo genere potrà acquisire un valore soltanto quando l'effettivo — cioè il materiale analizzato secondo queste modalità — sarà quantitativamente abbastanza ampio da consentire l'elaborazione di statistiche significative; per adesso, quindi, i dati raccolti e proposti nella TABELLA 2 andranno trattati con una certa cautela.

*

Rispetto alla TABELLA 1 sono presenti qui alcuni documenti in più: si tratta di copie di originali conservati, che possono essere di qualche interesse per quanto riguarda la valutazione degli aspetti materiali del *dossier* carbonese, ma che evidentemente non andavano considerati nel caso delle sottoscrizioni, in quanto riproducono fedelmente quelle dei modelli.

(48) Sull'autografia (e l'autenticità) della sottoscrizione di Argiro basta a fugare ogni dubbio il confronto con quella apposta al *sigillion* del 1054 in favore di Ambrosio, catigumeno del monastero di S. Nicola di Monopoli (TRINCHERA, *Syllabus* cit., doc. XLII, con riproduzione in appendice).

(49) *ChLA 38* e *ChLA 40*. Oltre alle edizioni citate, cfr. BIANCHI - BUOVOLO - DE' CATERINA et al., *Facteurs de variations de l'épaisseur du parchemin italien du VIIIe au XVe siècle*, in *Ancient and Medieval Book Materials and Techniques (Erice, 18-25 settembre 1992)*, edited by M. MANIACI & P. F. MUNAFÒ, Città del Vaticano 1993 («Studi e testi, 357-358»), I, p. 175 sgg., dove vengono analizzati gli spessori delle pergamene lucchesi dell'VIII sec. (257 originali).

(50) *ChLA 38*, p. VI.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Come nella tabella precedente, vengono fornite da sinistra a destra, dopo il numero d'ordine, le indicazioni essenziali all'identificazione delle singole pergamene; seguono quindi le misure di spessore, espresse in centesimi di millimetro e rilevate con micrometro manuale al centro dei lati minori (N = nord, lato superiore; S = sud, lato inferiore), e a circa un terzo e due terzi della lunghezza dei lati maggiori ($E^1 + E^2$ = est, lato destro; $W^1 + W^2$ = ovest) (51). Alle misure di spessore segue l'indicazione della specie animale (SAn): si tratta sempre di pergamene di capra, dalle caratteristiche ora più ora meno evidenti (in quest'ultimo caso la lettera C è posta tra parentesi tonde), mentre soltanto per due documenti è stato necessario sospendere il giudizio.

Nelle ultime colonne vengono forniti infine tre valori elaborati dalle misure di spessore. Si tratta, nell'ordine, dello spessore medio (M), dello scarto quadratico medio, o *standard deviation* (σ) (52), e del coefficiente di variazione (CV): quest'ultimo è cer-

(51) Trattandosi in tutti i casi di *chartæ transversæ*, talora con grande differenza tra la lunghezza dei lati brevi e quella dei lati lunghi, è parsa questa la soluzione migliore, rispetto alla rilevazione di soli quattro punti, uno al centro di ciascun lato. Da notare come le misure si susseguano in senso orario: E^1 sarà quindi il punto del lato destro a circa un terzo dall'estremità superiore; E^2 il punto dello stesso lato a circa un terzo da quella inferiore; W^1 il punto del lato sinistro della pergamena a circa un terzo dal margine inferiore; W^2 il punto dello stesso lato a circa un terzo da quello superiore.

(52) O ancora, secondo la terminologia francese, *écart-type*, talora tradotto in italiano come *scarto-tipo*. Se ne trova la definizione più chiara in C. BOZZOLO - E. ORNATO, *Pour une histoire du livre manuscrit au Moyen Age. Trois essais de codicologie*, Paris 1983², I, p. 220: «L'*écart-type* est la racine carrée de la *variance*»; quest'ultima, a sua volta, «est la somme des carrés des écarts de chaque valeur par rapport à la moyenne, divisée par l'effectif». Si deve dunque calcolare anzitutto la media dei valori considerati (nel nostro caso, le sei misure di spessore rilevate su ciascuna pergamena), e di seguito lo scarto di ciascun valore rispetto ad essa; quindi elevare al quadrato questi scarti e sommarli tra loro; quindi ridurre il risultato a una nuova media dividendo la somma dei quadrati degli scarti per il numero dei valori stessi (l'*effectif* della definizione sopra riportata). Abbiamo a questo punto la *varianza*, di cui andrà calcolata la radice quadrata per ottenere lo *scarto quadratico medio*, o *standard deviation*, o *écart-type* (σ). Evidentemente, tanto più alto risulterà quest'ultimo, tanto minore sarà l'omogeneità della pergmena. Lo scarto quadratico medio presenta tuttavia il problema di *non* variare con il variare della media di riferimento: in altre parole, data una certa unità di misura (nel nostro caso, i centesimi di millimetro), un gruppo di valori attestati attorno ad una media molto bassa e un gruppo di valori attestati, al contrario, attorno ad una media molto alta, daranno come risultato — ovviamente a parità di somma degli scarti dei valori dalle medie rispettive — de-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

TABELLA 2

N°	ADP	Anno	N	E¹	E²	S	W¹	W²	SAn	M	σ	CV
1.	51	1006/07	15	21	22	13	20	18	?	18,17	3,54	3,54
2.	54	1041	28	11	13	14	13	15	(C)	15,67	6,19	39,49
3.	52	1043/44	20	24	27	36	20	22	(C)	24,83	6,08	24,48
[4.]	53	1049	21	26	24	19	31	30	C	25,17	4,79	19,04
5.	109	1054	22	19	21	15	19	18	(C)	19	2,45	12,89
6.	55	1055/56	25	27	25	29	38	34	C	29,67	5,28	17,79
7.	56	1058/59	16	24	19	15	13	19	C	17,67	3,88	21,97
8.	57	1070/71	25	19	21	23	17	22	C	21,17	2,86	13,50
[9.]	59	1075	26	19	15	22	27	26	(C)	22,50	4,76	21,18
[9.b]	58	1075	17	20	15	33	21	24	C	21,66	5,82	26,87
10.	60	1079/80	17	28	25	17	19	16	C	20,33	4,97	21,18
11.	61	1086	19	16	18	43	12	16	C	20,67	11,2	54,20
12.	62	1091	23	17	22	18	33	33	C	24,33	7,09	29,14
13.	63	1100	27	37	38	26	29	29	(C)	31	5,18	16,70
14.	64	1101/02	17	19	18	16	16	20	C	17,67	1,63	9,24
15.	66	1108/09	24	31	28	19	31	29	C	27	4,69	17,37
16.	67	1114	20	26	23	22	26	23	C	23,33	2,34	10,02
17.	68	1120	24	30	26	28	22	21	C	25,17	3,49	13,86
[17.b]	69	1120	28	18	21	24	24	23	C	23	3,35	14,55
18.	70	1121	17	18	20	23	16	18	C	18,67	2,50	13,41
19.	71	1121	26	21	24	23	15	17	C	21	4,24	20,20
20.	72	1123	21	29	30	21	22	23	C	24,33	4,08	16,78
21.	74	1124	22	23	25	27	17	22	(C)	22,67	3,39	14,94
21.b	73	1124	24	23	16	32	17	21	C	22,17	5,78	26,06
[21.c]	75	1124	32	26	23	30	38	34	C	30,50	5,43	17,81
22.	78	1125	24	22	23	33	31	23	C	26	4,73	18,20
23.	76	1125	22	24	21	27	23	19	C	22,67	2,73	12,06
[24.]	77	1126	22	34	28	21	25	23	C	25,50	4,85	19,01

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

N°	ADP	Anno	N	E¹	E²	S	W¹	W²	SAn	M	σ	CV
[25.]	79	1131	14	16	13	14	13	16	(C)	14,33	1,37	9,53
26.	80	1132	27	22	28	22	33	26	C	26,33	4,13	15,69
27.	81	1134	15	14	16	13	15	17	?	15	1,41	9,42
28.	82	1135	20	18	21	25	16	19	C	19,83	3,06	15,43
29.	83	1141	21	18	23	28	18	21	C	21,50	3,73	17,34
30.	84	1142	17	17	16	17	18	18	C	17,17	0,75	4,38
31.	106	1142	22	25	19	20	21	24	(C)	21,83	2,32	10,61
32.	65	1143/44	23	26	24	16	23	25	C	22,83	3,54	15,53
33.	85	1144	32	31	38	34	27	33	C	32,50	3,62	11,14
34.	86	1144	17	18	16	11	18	17	C	16,17	2,64	16,33
35.	87	1145	19	25	22	29	20	22	(C)	22,83	3,66	16,01
36.	88	1145	21	17	19	20	25	23	(C)	20,83	2,86	13,72
37.	89	1145	21	18	20	18	15	19	C	18,50	2,07	11,21
38.	90	1149	31	24	23	28	22	19	C	24,50	4,32	17,65
39.	91	1153/54	14	19	16	22	16	18	C	17,83	2,71	15,22
40.	92	1154	19	22	21	22	23	21	C	21,33	1,37	6,40
41.	93	1155	32	26	23	28	24	22	C	25,83	3,71	14,36
42.	95	1171	21	19	17	32	21	23	C	22,17	5,23	23,60
43.	96	1173	15	23	29	14	11	13	C	17,50	6,98	39,88
44.	98	1173	19	26	20	18	22	24	C	21,50	3,08	14,34
45.	97	1177	23	17	20	28	29	26	C	23,83	4,71	19,75
46.	99	1182	27	20	22	29	28	25	?	25,17	3,54	14,09
47.	100	1183	26	27	24	22	29	25	C	25,50	2,43	9,52
48.	101	1185	14	13	17	15	24	22	C	17,50	4,51	25,75
49.	103	1192/93	28	28	25	32	26	24	C	27,17	2,86	10,52
50.	104	1194/95	20	15	19	18	22	18	C	18,67	2,34	12,53

Legenda: [ ] = documenti non originali
C = capra (caratteristiche evidenti)
(C) = capra (caratteristiche poco evidenti)
? = specie animale non definibile con certezza

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tamente il dato più importante, perché indica la maggiore o minore omogeneità raggiunta nella lavorazione della pergamena (53).

gli identici scarti quadratici medi. In questo caso tale identità è dunque fuorviante, perché non rende assolutamente conto del «peso specifico» che ha, ad esempio, uno scarto di 1,87 centesimi di millimetro rispetto a una media di 32,5 centesimi di millimetro, o che lo stesso scarto ha nei confronti di una media di 12,5 centesimi di millimetro (cfr. l'esempio riportato alla nota seguente); è quindi necessario rapportare lo scarto quadratico medio alla media, operazione assai semplice che ha come risultato il *coefficiente di variazione* (cfr. nota successiva). Ho scelto di indicare comunque anche lo scarto quadratico medio accanto al coefficiente di variazione non solo per mostrare come si giunge al computo del secondo, ma perché nella sola edizione di materiale documentario che preveda questo tipo di rilevazioni sullo spessore delle pergamene, e che costituisce quindi un punto di riferimento obbligato (*ChLA 38*, a cura di Marco Palma), viene fornito soltanto lo scarto-tipo, e quindi un confronto immediato tra i due *dossier* va effettuato su questo valore.

(53) Il *coefficiente di variazione* (CV) si ottiene con la «divisione del valore dello scarto [quadratico medio] per quello della media. Poiché il quoziente risulta regolarmente inferiore all'unità, il risultato della divisione appare moltiplicato per 100» (M. PALMA, *La struttura fisica degli* Exultet, in Exultet. *Rotoli liturgici del medioevo meridionale*, a cura di G. CAVALLO, Roma 1994, pp. 39-51, p. 46). Come si accennava nella nota precedente, l'uso del coefficiente di variazione si rende necessario per eliminare un inconveniente derivante dal fatto che lo scarto quadratico medio *non* è legato al valore della media: nel senso che, a parità di dispersione rispetto a qualsiasi media, lo scarto-tipo risulterà identico. Un esempio potrà chiarire il problema. Immaginiamo di possedere due pergamene le cui misure di spessore siano, rispettivamente, 10-11-12-13-14-15 e 30-31-32-33-34-35 (un caso semplificato per maggior chiarezza e certo assai improbabile, ma tutt'altro che impossibile: ne risultano infatti due medie, perfettamente verosimili, di 12,5 e 32,5 centesimi di millimetro). Se si calcola lo scarto quadratico medio di queste due serie di valori, il risultato sarà identico (1,87), proprio perché lo scarto quadratico medio per definizione non è influenzato dalla media, ma solo dalla distanza dei valori rispetto a quest'ultima. Tuttavia, se volessimo dedurre dall'identico risultato (1,87) che le due pergamene presentano una identica omogeneità, commetteremmo un grave errore, perché è evidente che nel primo caso la pergamena è assai più disomogenea che nel secondo: la distanza di 2,5 centesimi di millimetro dei valori estremi 10 e 15 rispetto alla media di 12,5 è infatti pari ad 1/5 del valore della media stessa, mentre l'analoga distanza di 2,5 dei valori estremi 30 e 35 rispetto alla media 32,5 è invece pari soltanto a 1/13 di quest'ultima. Il «peso specifico» della dispersione delle due serie di valori è quindi assai diverso, ed è completamente obliterato dall'identico scarto quadratico medio di 1,87; questa differenza viene al contrario messa nel dovuto rilievo dal *coefficiente di variazione*, che è rispettivamente di 14,97 per la prima serie di valori (10-11-12-13-14-15), e di 5,76 per la seconda (30-31-32-33-34-35). Tanto maggiore il valore del coefficiente di variazione, quindi, tanto minore l'omogeneità della pergamena.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Cosa si può trarre dai dati ora elencati? Vediamo intanto di stilare una sorta di «classifica»: la pergamena meglio lavorata — quella cioé che presenta un grado di omogeneità maggiore — è di gran lunga ADP 84, un documento tarantino dell'ottobre 1142 (CV 4,38, per uno spessore medio di 17,17 e uno scarto-tipo di appena 0,75); segue ADP 92, proveniente da Cerchiara Calabra e datato aprile 1154 (CV 6,40, spessore medio 21,33, scarto-tipo 1,37). Questi due documenti restano piuttosto isolati; ad essi fanno seguito infatti, in ordine di omogeneità decrescente, un gruppo di quattro pergamene con un CV compreso tra 9 e 10 (ADP 64, ADP 81, ADP 100, ADP 79, cronologicamente comprese tra il 1101/02 e il 1183, e dislocate nello spazio tra Carbone e, nuovamente, Cerchiara di Calabria); quindi via via tutte le altre (16 pergamene con CV tra 10 e 15; 18 tra 15 e 20; 6 tra 20 e 25; 3 tra 25 e 30), fino alle più grossolane, che sono nell'ordine ADP 54, del 1041, dall'interno della Basilicata (CV 39,49), ADP 96 del febbraio 1173, vergata a Oriolo nella Calabria settentrionale (CV 39,88), e ADP 61, di gran lunga la «maglia nera» del *dossier*, un documento tarantino del gennaio 1086 che presenta un CV 54,20 per uno spessore medio di 20,67 e uno scarto-tipo di ben 11,2.

Senza bisogno di elaborare ulteriormente i risultati ora esposti, è evidente che ci troviamo di fronte a una tipica distribuzione normale, con i valori centrali compresi tra CV 10 e CV 20. Purtroppo, le misure rilevate non consentono di dire molto di più, nel senso che non si evince alcuna particolare tendenza legata a fattori geografici o cronologici: già la considerazione di come sia il documento più omogeneo (ADP 84) che quello meno omogeneo (ADP 61) facciano parte del gruppo delle pergamene tarantine è sufficiente a rimandare qualsiasi valutazione complessiva al momento in cui sarà disponibile una base-dati ben più ampia dell'attuale (54).

8. Difficile, dato il carattere per così dire «esplorativo» di questo lavoro, trarre dalle osservazioni raccolte delle vere e pro-

(54) Può essere interessante, nonostante la grande distanza geografica e cronologica che separa le pergamene lucchesi dal *dossier* di Carbone, fornire i dati utili al confronto. Come si ricava da BIANCHI - BUOVOLO - DE' CATERINA et al., *cit.*, p. 177, sulla base di 4 misure (rilevate al centro di ogni margine), i valori medi dei documenti lucchesi sono i seguenti: spessore (M) 23,19, omogeneità (CV) 23,2.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

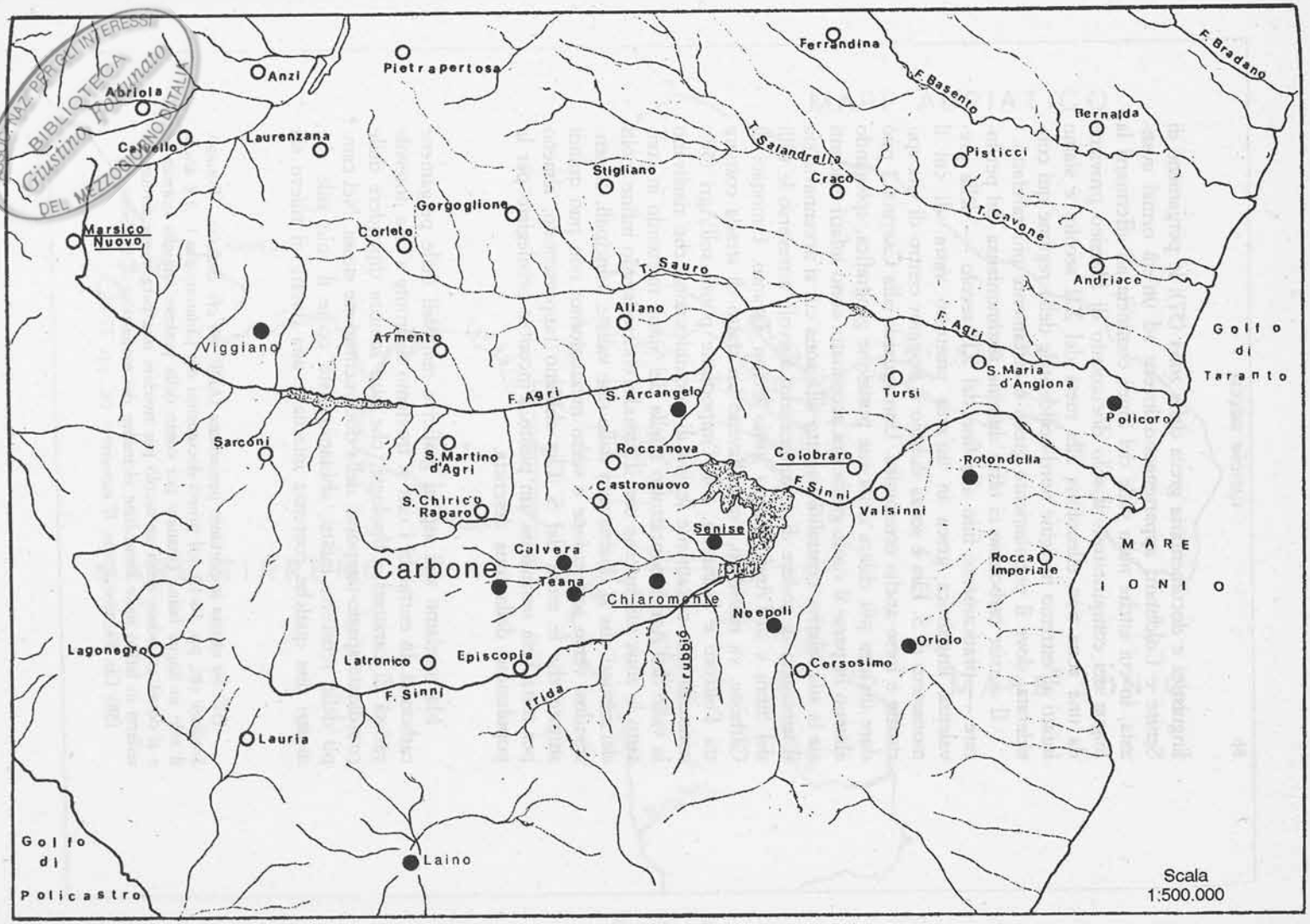
prie conclusioni; si possono comunque avanzare alcune considerazioni finali, la cui validità andrà posta al vaglio di ricerche più complete e approfondite.

In primo luogo qualcosa è possibile dire riguardo la distribuzione geografica e cronologica delle pergamene greche e latine conservate nell'Archivio Doria. Nella CARTINA 1, che riproduce la zona carbonese, sono indicate in nero le località da cui provengono i documenti greci: come si può osservare, l'area più ricca di testimonianze superstiti è quella della valle de Sinni (Carbone, Calvera, Teana, Chiaromonte, Senise, Noepoli e Rotondella: una produzione che abbraccia l'intero periodo considerato, dai primi anni dell'XI secolo alla fine dell'età normanna); ma anche la valle dell'Agri, con documenti provenienti da Viggiano (1043/44), S. Arcangelo (1144) e Policoro (1112) (55), può essere considerata a buon diritto una zona ellenofona, o prevalentemente tale. Una terza area è quella che si spinge, a sud del Sinni, verso la Calabria: documenti greci vengono prodotti infatti a Oriolo (1173) e Laino (1121), e ancora più a sud, appena fuori dei confini della cartina, a Mormanno (1108/09) e Cerchiara (1154, 1173 e 1183). Infine Taranto — anch'essa fuori della zona rappresentata nella CARTINA 1 — con ben 15 documenti che coprono un'arco cronologico di più di un secolo (1049-1182). Per contro, in quest'area la produzione di documenti latini è scarsissima: le sole località dove sono attestati sono quelle il cui nome è sottolineato nella CARTINA 1 — vale a dire Chiaromonte (1075), Senise (1170, 1182) e Colobraro (1189) lungo la valle del Sinni; Marsico (1159) sull'alto corso dell'Agri.

La geografia linguistica della regione è dunque piuttosto ben delineata: il medio e basso bacino dell'Agri e del Sinni rimangono ellenofoni fino alla tarda età normanna, come pure la zona più a meridione, tra Basilicata e Calabria (56). Il caso del documento latino più antico si spiega infatti con l'allora recente insediamento dei signori normanni di Chiaromonte, che nel 1075 si servono ancora del proprio cappellano come redattore della pergamena in favore del S. Elia, ma ben presto cedono alla prassi

(55) Il documento datato Policoro, a. m. 6620, maggio, indizione V (maggio 1112) ci è giunto soltanto in una tarda versione latina (ADP 66a): per questo non se ne è fatto cenno in precedenza, e non compare in TABELLA 1.

(56) Da quest'ultima area proviene infatti un solo documento latino, ADP 40, vergato probabilmente a Mormanno nel 1186 (cfr. BRECCIA - FUGARO, *Scritture* cit., p. 32).



CARTINA 1

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

linguistica e documentaria greca della zona (57); le pergamene di Senise e Colobraro appartengono invece ad un'età ormai avanzata, in cui anche nella valle del Sinni comincia ad affermarsi la lingua dei conquistatori. Il solo documento di Marsico proviene da una zona non ellenofona alla metà del XII secolo: e siamo infatti all'estremo margine nord-occidentale della regione qui considerata, dove il popolamento greco è certamente più rarefatto.

Il *dossier* carbonese ci offre dunque testimonianza del perdurare — praticamente fino alla fine del XII secolo — della prevalenza linguistica greca in un'area piuttosto vasta, di cui il monastero di S. Elia è senza dubbio il maggior centro di vita spirituale e forse anche economica. Uno sguardo alla CARTINA 2 può dare un'idea più chiara della sua posizione geografica, spiegando almeno in parte il ruolo-guida ora accennato: sono infatti evidenti sia la sua relativa centralità rispetto alla zona cui si accennava, sia il vantaggio di godere di comunicazioni agevoli, attraverso le valli del Sinni e dell'Agri, con lo Jonio e con Taranto. I monaci di Carbone, va ricordato, controllavano un tratto di strada costiera tra Policoro e Scanzano, con l'importante ponte sull'Agri (58); controllavano certamente le vie di comunicazione che risalivano la valle dell'Agri e soprattutto quella del Sinni, mettendo in contatto le zone più interne con il litorale; controllavano infine molti dei sentieri che si diramavano dalle due vallate principali, addentrandosi verso settentrione e verso mezzogiorno: non può quindi stupire che le mura del S. Elia abbiano rappresentato, almeno per tutta l'età normanna, un punto d'incontro privilegiato per la popolazione della zona descritta.

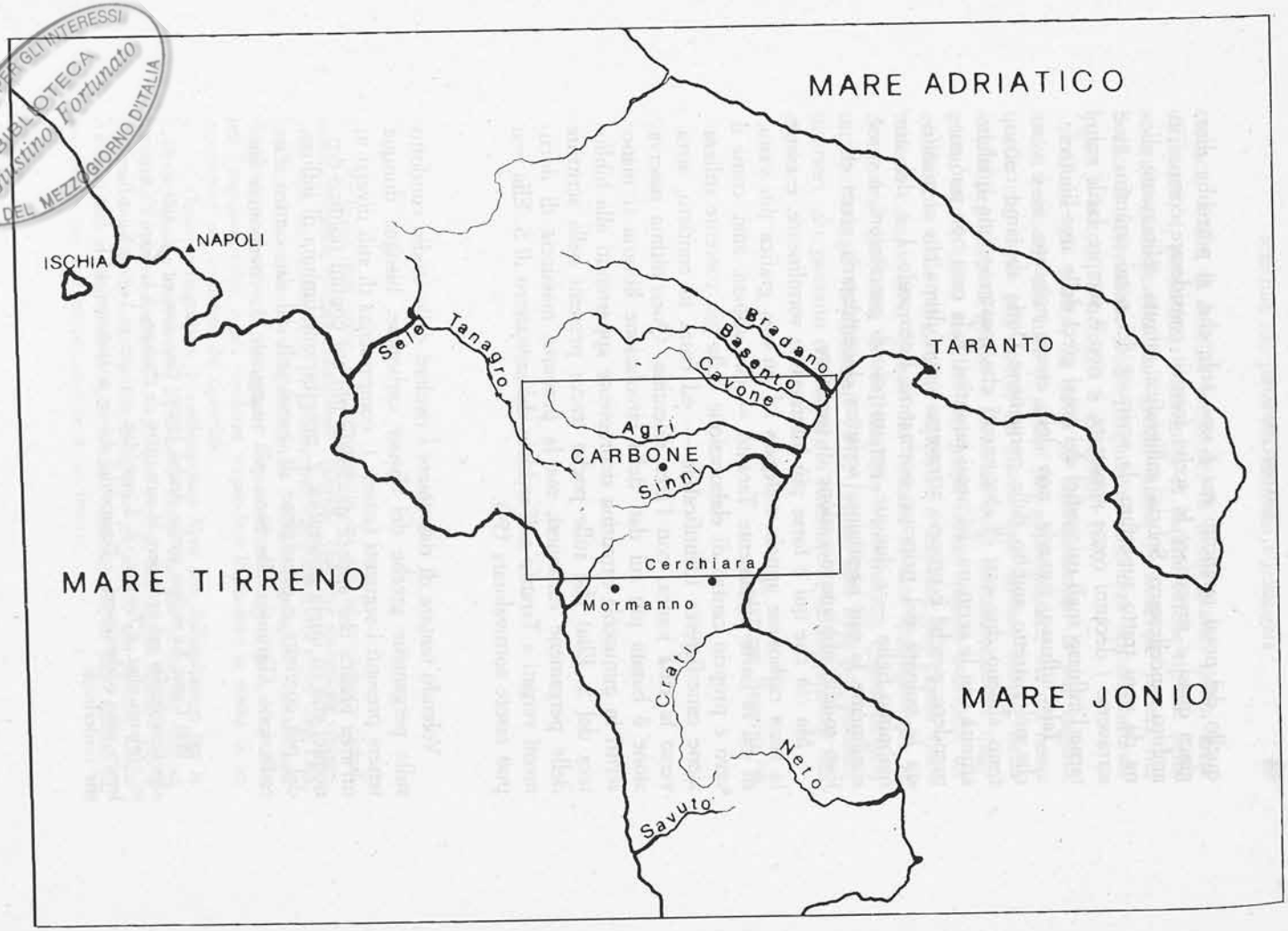
*

Ma torniamo agli aspetti grafici e materiali delle pergamene carbonesi. In entrambi i casi ci troviamo di fronte a una notevole varietà di caratteri e tipologie, che non sembra dipendere dalle coordinate spazio-temporali della documentazione stessa. Nel campo delle scritture, infatti, abbiamo visto come il solo stile che mostri una qualche coerenza interna e una durata di rilievo sia

(57) Su questa importante pergamena (ADP 39) cfr. BRECCIA - FUGARO, *Scritture* cit., pp. 18-19: «il primo documento dei Chiaromonte (...) è anche il solo in lingua latina emanato per conto della potente famiglia normanna; e si dovrà attendere quasi un secolo per rivedere una pergamena certamente redatta in latino nelle immediate vicinanze del monastero di Carbone».

(58) Cfr. FALKENHAUSEN, *Il monastero* cit., pp. 77-81.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato



CARTINA 2

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

quello dei notai tarantini: ma è uno stile che, si potrebbe dire, gioca quasi a rovesciare le scelte formali considerate comuni in ambito cancelleresco. Sobria, calligrafica, minuta, solitamente aliena da ogni tratto superfluo, la scrittura dei notai tarantini vive attraverso i decenni come appartata, e non è sempre facile valutarne l'influsso sugli usi grafici dei notai greci delle aree limitrofe.

Tale influsso, tuttavia, non deve essere mancato, se è vero che nel ristretto ambito delle pergamene Doria abbiamo riscontrato almeno due casi di documenti che mostrano una qualche affinità con la scrittura dei notai tarantini. E la cosa non può sorprendere: perché è proprio attraverso quest'ultima che si manifesta la volontà del principe normanno Boemondo I e del suo omonimo figlio — e dunque, per un paio di generazioni, è verosimilmente la più prestigiosa scrittura documentaria greca che i loro sudditi abbiano occasione di osservare.

Ma ciò che qui è forse più interessante sottolineare, è come la zona carbonese appaia collegata ad un'area grafica più vasta, di cui fa parte certamente Taranto — che appare, anzi, come il vero e proprio centro di elaborazione della più coerente stilizzazione cancelleresca identificabile — ed entra in contatto, attraverso la città jonica, con l'area salentina. Quest'ultima osservazione è basata più sui dati della circolazione libraria (i manoscritti in minuscola otrantina sicuramente appartenuti alla biblioteca del S. Elia) che sulle poche tracce presenti nelle scritture delle pergamene carbonesi; ma la presenza massiccia di documenti vergati a Taranto nell'archivio del monastero di S. Elia non può essere sottovalutata (59).

*

Volendo tentare di riassumere i risultati dello studio condotto sulle pergamene greche del *dossier* carbonese, bisogna dunque tenere presenti i seguenti fattori: 1. compresenza di stili diversi in un'area grafica che appare modellata più sui confini politico-economici che su quelli geografici; 2. penetrazione limitata di influssi del più coerente e prestigioso di questi stili dal suo centro d'irradiazione (Taranto) alle zone più marginali; 3. coesistenza sin-

(59) Come ha scritto anche André JACOB, *Une date* cit., p. 109 n. 82, «les liens étroits qui unissaient le monastère de Carbone à la Terre d'Otrante et, en particulier, à Tarente, où il possédait notamment l'église Saint-Barthélemy» sono evidentissimi, e l'esame del *dossier* archivistico del S. Elia non fa che confermarli.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

cronica, anche in località limitrofe, di livelli grafici talora assai differenti; 4. persistenza diacronica di caratteristiche tipiche della scrittura cancelleresca italo-greca; infine, 5. notevole varietà nel livello di lavorazione delle pergamene, che non appare tuttavia legata a fattori cronologici o geografici (60).

Come già notato, si tratta di considerazioni la cui validità andrà verificata alla luce di analisi più approfondite; ma del resto quello che forse più conta, in questa fase ancora iniziale dello studio degli aspetti grafici e materiali della documentazione italo-greca, non è tanto stabilire dei punti fermi, quanto condurre un censimento delle pergamene superstiti e tentarne una prima valutazione complessiva. Questo ho tentato di fare limitatamente ai documenti carbonesi di età bizantina e normanna; e considererei un risultato già soddisfacente l'aver fornito una base per ricerche ulteriori, che possano confermare o smentire le considerazioni ora esposte.

GASTONE BRECCIA **

(60) In un certo senso, la disomogeneità dei dati, se considerata globalmente, potrebbe rivelare esattamente l'opposto, cioè una sostanziale omogeneità nella lavorazione delle pergamene nell'area considerata e per tutta l'età bizantina e normanna, dal momento che i CV si dispongono secondo una distribuzione normale e non appare alcuna differenziazione geografica. Ma, per l'ennesima volta, è più prudente sospendere il giudizio in attesa di un censimento più completo del materiale.

** Desidero ringraziare la professoressa Vera von Falkenhausen per le sue preziosissime osservazioni; l'architetto Paolo Vitti per la cortesia con cui ha curato l'elaborazione grafica delle due cartine; mia moglie Daniela per il disegno di molte lettere. Un ringraziamento particolare alla signora Cinzia Ammannato, archivista della Casa Doria-Pamphilij, che ha fatto quanto in suo potere per rendere più agevole il mo lavoro.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'INEDITO INVENTARIO SOMMARIO DELL'ARCHIVIO DEL MONASTERO ITALO-GRECO DI S. ADRIANO IN ARCHIDIOCESI DI ROSSANO (a. 1584)

Proseguendo l'esplorazione delle fonti latine calabresi di età medioevale, ho rinvenuto di recente, tra le carte dell'abbazia florense di San Giovanni in Fiore tràdite da tre manoscritti conservati nella Biblioteca Provinciale di Matera (1), un interessante quanto conciso inventario dell'archivio del monastero italo-greco di Sant'Adriano in San Demetrio Corone, redatto nel 1584 al passaggio delle consegne tra il commendatario uscente Marco Antonio Siscar e Innico Siscar, chierico napoletano, dottore «in utroque iure», che gli subentrava (2), a pochi anni di distanza dall'istitu-

(1) Bibl. Matera, ms. «Florense», I, c. 95r-96v.

(2) A ben vedere, la successione nella commenda di Sant'Adriano riflette esemplarmente il groviglio di interessi che, a dispetto di ogni impegno riformistico, continuavano a ruotare intorno al patrimonio ecclesiastico ben oltre il sec. XVI, nonostante le disposizioni del Concilio Tridentino (sessio VII, *de reformatione*, cap. 4; sessio XXIV, cap. 17, sess. XXV *de regularibus*, c. 21: cfr. *Sacrosantum Concilium Tridentinum*, Napoli 1841, pp. 45-46; 197). Marco Innico Siscar, «clerico Tropien.», aveva ottenuto la commenda monastica da Paolo III il 25 giugno 1540 «per cessionem Io. Petri Siscar» (RVC, n° 18268). Il 18 marzo 1558 Paolo IV aveva provveduto a rimuoverlo dai benefici di S. Adriano e di S. Maria del Carrà, quest'ultimo in diocesi di Squillace, assegnandoli a Fabio Paschali, in quanto il Siscar «se gerit pro clerico et ea tenet indebite occupata» (RVC, n° 20595), ma l'esecuzione del provvedimento non era avvenuta, forse, per la morte del papa. In effetti il 3 giugno 1562 Pio IV nominò commendatario del monastero di S. Adriano Pompeo Siscar, chierico napoletano «per resignationem Io. Petri Siscar, amoto Marco Antonio Siscar, qui se gerit pro clerico» (RVC n° 21085). Ma — stranamente — il 7 agosto del medesimo anno lo stesso papa riconosceva di nuovo come commendatario Marco Antonio (RCV n° 21105), il quale era titolare di altri benefici nella diocesi di Cosenza (cfr. RVC n° 21514) e in Calabria. Il 3 agosto 1569 Marcello Sirleto, vescovo di Squillace, scriveva allo zio card. Guglielmo Sirleto per raccomandargli su istanza del

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

zione della «Congregazione Basiliana d'Italia» disposta da Gregorio XIII con la bolla «Benedictus Dominus Deus» del 1579 (3).

Nonostante la sciatteria del frettoloso amanuense siamo in grado di venire a capo di una cinquantina di documenti (4), sin qui in gran parte sconosciuti e, nello stesso tempo, di verificare la consistenza del tabulario monastico nella seconda metà del sec. XVI.

Si tratta in prevalenza di carte latine, ma non mancano documenti greci. Sei sono attribuiti al duca Roberto [il Guiscardo] e a questi se ne aggiungono altri in numero imprecisato [v. 25-30].

La prima carta segnalata nell'elenco è una traduzione da un originale in greco, probabilmente perduto.

card. Antonio Carafa i monaci di San Giovanni Teresti che si lamentavano di essere maltrattati dal commendatario Siscar (RVC n° 22149). Questi rinunciò alla commenda di Sant'Adriano nel 1583, riservandosi una pensione annua di ducati 1500 sulle rendite del monastero («reservata sibi annua pensione 1500 duc. super fructibus eiusdem monasterii, solvenda ab Innico Sicara, cui dictum monasterium commendatur» (RVC n° 23519; n° 23975). Gli subentrò, quindi, Indaco Siscar, chierico napoletano, il quale solo nel 1591 ascese agli ordini sacri (RVC, n° 24286). Il provvedimento di successione disposto da Gregorio XIII è del 7 maggio 1583 (RVC n° 23519), ma solo il 20 agosto 1587 si giunse alla rinuncia definitiva da parte di Marco Antonio Siscar. Nel 1603 Innico concesse le Capitolazioni agli Albanesi di San Demetrio (cfr. G. Tocci, *Memorie storico-legali pei comuni Albanesi di S. Giorgio, Vaccarizzo, S. Cosma, S. Demetrio e Macchia*, Cosenza 1875, p. 51), insediatisi nel territorio a partire dal 1471. Prima ancora il commendatario era intervenuto in una lite sorta tra «quei di S. Demetrio "e l'abbazia" che pretendeva impedirli di coltivare nelle terre degli esteri Baroni di Tarsia e altri» (ivi, p. 23, dove si ricorda la *Difesa pubblicata il 1763 per D. Nicola Orazio Lopez contro la Badia* ... scritta da D. Alessandro Marini di S. Demetrio). Delle enormi difficoltà incontrate dal Siscar nel gestire la commenda di Sant'Adriano ancora agli inizi del sec. XVII è spia il provvedimento di Paolo V del 29 settembre 1607 che interessava il viceré di Napoli «ut faveat Innico Siscar, abbati commendatario S. Adriani, O.S. Bas., Rossanen dioec., in adipiscenda possessione dicti monasterii» (RVC n° 26469). Finalmente il 19 dicembre 1616 Innico veniva eletto vescovo di Anglona da parte del medesimo pontefice, «cum retentione commendae monasterii S. Adriani, Rossanen. dioecesis, quousque possessionem suae ecclesiae adeptus fuerit» (RVC n° 27862). Di una convenzione tra il commendatario Siscar (non meglio precisato) e S. Demetrio e casali si fa cenno in *Aggiunta de Ragioni a pro' dell'Universitate e naturali della Terra di S. Demetrio e suoi casali S. Cosmo e Macchia contro il venerabile Monastero di S. Adriano de' RR.PP. Basiliani*, [Napoli] 1767, pp. XI s.

(3) Cfr. *Bullarium diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum pontificum*, t. VII, Roma 1863, pp. 307-313.

(4) Ne abbiamo individuati certamente 44, come appare dall'elenco, ma ai numeri [25-30] devono essere aggiunti gli «altri [documenti greci] sopra l'immunità di S. Adriano» non meglio precisati.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Intanto va notato che non vi è traccia della *charta donationis* di Drogo, signore di Montalto, che nel 1115 avrebbe dotato il monastero di Sant'Adriano di cospicui beni (5), a meno che — ipotesi alquanto improbabile — non sia quell'«Istrumento della possessione di S. Adriano», a cui si è assegnato il n° 22.

Tale assenza conferma l'origine successiva della *charta* che, utilizzata nella compilazione della Platea del 1759-61 — come si dirà più avanti — nel 1790 sarebbe stata presente in copia nell'archivio del monastero (6).

Nella lista figurano documenti pubblici ecclesiastici e laici e documenti privati. Tra i primi vanno segnalati 3 diplomi regi oggi dispersi: 2 di Ruggero II (n° 43, n° 44) e 1 di Guglielmo I (n° 7); un diploma imperiale di Federico II (n° 4), anch'esso perduto; e una serie di documenti ducali e comitali, in gran parte precedenti all'istituzione del Regno, come alcuni documenti greci di Roberto il Guiscardo (n^{i} 25-30), le 5 carte del conte Ruggero Borsa (4 allora conservate solo in transunto, cfr. n^{i}: 8-11; 1 per esteso, cfr. n° 32), e altri più recenti di Roberto Sanseverino conte di Corigliano (n° 12), di Agnese de la Rath, moglie di Ruggero Sanseverino contessa di Corigliano (n° 13) e di Pietro Antonio Sanseverino (n° 23).

Tra i documenti ecclesiastici vanno indicate le bolle di Urbano III (7) (1185-1187), n° 20; di Martino IV (1281-1285), n° 6; di Onorio IV (1285-87), n° 31; di Nicolò IV (1288-1293) n^{i} 2-3, 5; anche perché non trovano riscontro nei Registri pontifici (8); e alcuni provvedimenti degli abati commendatari i cardinali Oliverio Carafa (n° 36) e Antonio Carafa (n° 37).

(5) Una copia tardiva del 1790 è conservata in un manoscritto miscellaneo della Biblioteca Civica di Cosenza (N° 24657) ed è qui edita integralmente per la prima volta. Un'edizione parziale in F. CAPALBO, *La Badia di S. Adriano nel periodo normanno*, «Calabria vera», 1924, p. 8. La *charta* di Drogo è menzionata più volte nella Platea dei beni di S. Adriano (1759-1761) a partire da c. 54, dove si fa riferimento alla grancia «di Valle Josafat delle Fosse, in Paula», in seguito minuziosamente descritta (cc. 195ss). Indicherò da qui in avanti la predetta Platea con l'abbreviazione P.

(6) Non è dubbio che la *charta* sia falsa. Basti tener presente il privilegio di Innocenzo II per Santa Maria di Valle Giosafat, dove non figura affatto il monastero di S. Adriano. Ma su tale aspetto si insisterà più avanti.

(7) Si tratta del documento papale più antico registrato nel nostro inventario.

(8) Cfr. F. RUSSO, *Regesto Vaticano per la Calabria*, voll. I-V, Roma 1974-1979.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Per quanto riguarda la paternità dei documenti papali esistono margini di incertezza, dal momento che, accanto al nome del pontefice, l'Inventario non pone il relativo numerale.

La bolla attribuita a papa Urbano (n° 20), con la quale si concede all'abate il privilegio delle insegne pontificali potrebbe essere, almeno in linea teorica, assegnata a 4 pontefici: da Urbano III (1185-1187) a Urbano VI (1378-1379) (9).

Escluso che possa assegnarsi al periodo del papato avignonese (10), e tenuto conto del profondo stato di decadenza in cui versavano alla fine del sec. XIII i monasteri nell'Italia Meridionale, l'ipotesi più verisimile è che si tratti di un privilegio di Urbano III. A partire, infatti, dal 1154 i papi concessero generosamente tale distinzione, che costituiva un vincolo più stretto con la Sede Apostolica (11). Una conferma indiretta potrebbe essere costituita dal fatto che il nostro monastero, a partire dal 1187-1189, figura nella lista dei cenobi che versavano direttamente il censo alla Sede Apostolica, come si legge nel *Liber Censuum Ecclesiæ Romanæ* (12). Tuttavia resta in piedi l'ipotesi di attribuzione ad Urbano IV (1261-1264), anche se la congiuntura politica derivante dalla crisi di successione al Regno di Sicilia e il conflitto tra Carlo d'Angiò e Manfredi la rendono meno plausibile.

Ad Onorio III (1216-1227) si deve certamente la concessione delle insegne episcopali [n° 31], negli stessi anni in cui il monastero vedeva confermati possedimenti e privilegi da parte dell'imperatore svevo.

Se si analizza la cronotassi papale, non vi sono problemi per l'assegnazione del privilegio n. 6 a papa Martino IV (1281-1285). Questo documento riafferma l'esenzione dall'ordinario diocesano (il vescovo di Velletri?) dopo l'assegnazione del cenobio calabrese al monastero florense di Santa Maria di Monte Mirteto, in dio-

(9) È noto che Urbano IV pontificò dal 1261 al 1264 e Urbano V dal 1362 al 1371. Non è possibile attribuirla a Urbano II (1088-1099), dal momento che il 21 settembre 1089 il pontefice confermò il monastero di S. Adriano tra i beni dell'abbazia della SS. Trinità di Cava dei Tirreni (RVC, n° 191).

(10) A tale riguardo va tenuta anche in debito conto la massiccia adesione nel Regno di Napoli all'antipapa Clemente VII (1378-1394).

(11) Cfr. P. SALMON, *Étude sur les insegnes du pontife dans le rit romain*, Roma 1955. Il documento di Urbano III non trova riscontro nel X vol. dell'*Italia Pontificia, Regesta Pontificum Romanorum, Calabria et Insulae*, ed. D. Girgensohn, Zurigo 1975, pp. 100-101.

(12) Tom. I, 1905, p. 23.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

cesi di Velletri, disposta da Alessandro IV in seguito alla depressione provocata nel Regno dopo la morte di Federico II («propter diversos eventos in temporalibus diminuito»), con gravi ripercussioni sugli enti ecclesiastici («in spiritualibus ac temporalibus deformatum») (13).

Indebite ingerenze dell'arcivescovo di Rossano potrebbero spiegare gli interventi dei pontefici Niccolo III (1277-1280) e Nicolò IV (1288-1293) n^i 2-3, 5, volti a riaffermare i diritti del monastero calabro-greco, che nemmeno Bonifacio VIII sarebbe riuscito ad aggregare all'ordine florense (14).

Come è facile constatare, l'elenco tramandatoci dal cartulario «florense», se da una parte testimonia gli interessi convergenti per il territorio silano, dati i possedimenti contigui di entrambi i monasteri, colma d'altro canto, almeno in parte, la scarsezza di fonti documentarie del cenobio di Sant'Adriano, già sottolineata da Julies Gay (15), sulla quale si attende ancora una approfondita ricerca, pari almeno a quella che negli ulimi decenni è stata riservata all'analisi artistica del monumento (16).

Ci si augura, pertanto, che il presente contributo possa essere di stimolo per compiere tale lavoro, anche sulla scorta delle annotazioni settecentesche che offrono interessanti indicazioni sulla dispersione del patrimonio archivistico e bibliotecario del monastero calabrese, come la traccia della «Libraria del fu mons.

(13) RVC n° 5003.

(14) È del 21 agosto 1296 il mandato all'arcivescovo di Cosenza e all'abate di San Giovanni in Fiore perché si adoperino ad aiutare l'abate di S. Maria di Monte Mirteto, Floren. ord., «in capienda possessione monasterii S. Adriani, Rossanen. dioc., cuius reformationem ipse supradicto abbati commisit» RVC, n° 1343. (L'originale si conserva a Subiaco, Arch. di S. Scolastica, II, 15).

(15) «... Mais en ce qui concerne Saint-Adrien, nous sommes réduits, par malheur, aux hypothéses. Que sont devenus après la suppression du monastère à la fin du XVIIIe siécle ses archives et ses manuscripts? Aucune trace n'en existe, à notre connaissance. Mais il y peut-être ici des découvert à faire ...» (J. GAY, *Saint Adrien de Calabre. Le monastère basilien et le collège des Albanais*, in *Mélanges de littérature et d'histoire religieuse pubbliès à l'occasion du jubilé épiscopale de Mgr. de Cabrieres évêques de Montpellier 1874-1899*, Paris 1899, p. 301).

(16) La bibliografia a tale riguardo è senza dubbio considerevole: per un completo ragguaglio, che riflette anche i lavori di restauro in corso, rinvio alla tesi di laurea dal titolo «Sant'Adriano in San Demetrio Corone» discussa nell'Università «La Sapienza» dalla dott. Martino, relatore il prof. Valentino Pace nell'anno acc. 1996/97.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

vescovo di Troia D. Emilio Giacomo Cavalieri» (17), dove sarebbero confluiti «i manoscritti antichi, e fra essi quelli lasciati dal regente Merciano che trattano dell'antichità delle badie e monasteri di S. Basilio e loro privileggi» e quella della «Libraria del signor Barberini in Roma», in parte passata poi alla Biblioteca Apostolica Vaticana.

Vero è che l'unico documento di cui si fa esplicita menzione, conservato nell'archivio del monastero di S. Adriano al momento della compilazione della Platea (1759-61), è la «carta pergamena» [cfr. n. 13] contenente la «concessione di D. Agnesa Alanath, contessa di Corigliano, Rossano al Padre abbate Cosimo Archimandrita di S. Adriano, a venti febraro dell'anno 1326» (18).

È la conferma assai eloquente dello stato avanzato di sfaldamento del patrimonio ecclesiastico e delle relative fonti documentarie alla fine del sec. XVIII, a cui invano si cercava di porre rimedio.

INVENTARIO DELLE SCRITTURE DEL MONASTERO DI S. ADRIANO DELL'ANNO 1584

Bibl. Matera, ms. «Florense», I, c. 95^{r}-96^{v}.

Inventario delle scritture del Munistero di S. Adriano dell'anno 1584. L'abbate comendatario di detto munistero D. Marcantonio Siscaro le consegna al successore commendatario D. Innico Siscaro, e da questi a Vincenzo Quatromani e Francesco Antonio de Piris affittatori de' beni di detto munistero per restituirle in fine dell'affitto. (cart. 96^{v}).

(cart. 95^{r}) «Copia. Die decima secunda mensis iunii 1584 in Manestario (*sic!*) S. Adriani. Inventario delle scritture consegnate per lo Reverendo D. Cornelio Dasti in nome dell'illustre D. Marcantonio Siscaro olim commendatario di detta Abadia all'Ill.mo D. Indicio Siscara novo comendatario (*sic!*).

(17) Sulla poliedrica attività del Cavalieri (1663-1726) vescovo di Troia dal 1694 cfr. DBI, vol. XXI (1979), pp. 664-666, dove L. Osbat ci informa sul materiale archivistico relativo all'episcopato del Cavalieri ancora giacente nell'archivio vescovile di Troia.

(18) P, c. 192. Nella stessa, c. 1004 si accenna ad antiche «Concessioni sin dall'anno 1380», ma non v'è alcun cenno di presenza delle medesime in archivio.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

[1] In primis un privileggio di territori sopra la Sila di Cosenza in pergameno, traslato dal greco.
[2-3] Due esenzioni in pergameno del convento[a] di S. Adriano di **papa Nicola** (19) sopra l'arcivescovo di Rossano.
[4] Una confirmazione dell'**imperatore Federico** in Sila d'una granera, terre ed immunità (20).
[5] Un altro privileggio di **papa Nicola** (21) sopra l'arcivescovo di Rossano sopra lo territorio di S. Nicola di Mari, di S. Maria di la Scura e S. Juliano.
[6] Un privileggio di **papa Martino** (22) e fa esente il monastero della diocesina (*sic!*) castrense.
[7] Una confirmazione del territorio costituto tra Rossano e Corigliano dal **figlio del re Ruggiero** (23), particolarmente delle chiese di S. Angiolo, S. Maria, S. Zaccheria, S. Cosmo (24), S. Angiolo in Caparia (25), S. Giovanne in Vilea, S. Mauri, S. Pietro della Rocca, di Michelfere per immunità di pascolare franchi con l'animali per tutto.
[8-11] Trunsunto di **quattro privileggi di conte Ruggiero** (26) del

[a] ripetuto nel ms.

(19) Si tratta probabilmente di un privilegio di papa Nicolò IV (1288-1293); l'arcivescovo di Rossano era allora Paolo Mezzabarba, già abate di S. Maria del Patire (1286-1301) cfr. F. RUSSO, *Cronotassi dei vescovi di Rossano*, Rossano 1989, pp. 76 ss.

(20) Cfr. È certamente documento diverso da quelli resi noti da D. ZANGARI, *Per la storia del basilianesimo in Calabria. La Badia di S. Adriano nel sec. XIII. Documenti inediti di Federico II*, Napoli 1931 e da W. HOLTZMANN, *Papsturkunden in Italien*, «Quellen und Forschunghen ...» 36 (1956), pp. 26 ss.

(21) Questo documento potrebbe essere di Nicolò III (1277-1280).

(22) Si tratta Martino IV (1281-1285).

(23) Guglielmo I: se ne ha conferma nei diplomi di Federico II.

(24) In territorio di Terranova.

(25) Nella Platea del 1759-61, c. 49 tale chiesa risultava «diruta», mentre persisteva ancora un parziale divieto di pascolo dal 1° ottobre al 24 dicembre.

(26) Sappiamo che nel 1088 Ruggero Borsa aveva donato alla badia di Cava dei Tirreni il monastero di S. Adriano (cfr. P. GUILLAUME, *Essai historique sur l'abbaye de Cava d'après des documents inèdits*, Cava dei Tirreni 1877, app. pp. XIII-XV; L. MATTEI-CERASOLI, *La badia di Cava e i monasteri greci della Calabria superiore*, «Archivio Storico Calabria e Lucania», VIII (1938), pp. 178-182, nel 1106 il medesimo conte tolse a Cava il monastero. È probabile che i 4 privilegi appartengano al medesimo conte, il quale — come è noto — alla morte dell'arcivescovo Romano nel 1093, aveva tentato di imporre con scarso successo un prelato latino.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

molino e l'acquario e le terre delli Corvini, della sciabaca (27) franca e della fratta di Coyylle (28).
[12] Un instrumento di certe robbe di Bisignano.
[13] Una concessione della chiesa di S. Alessio con lo tenimento di S. Mauro, e Corigliano fatto per la **contessa di Corigliano** (29).
[14] Un privilegio delle case di S. Nicola di Mari.
[15] Un privilegio **greco** di S. Pietro Rostachas.
[16] Copia della scrittura sopra l'università d'Acri intorno il *jus seminandi.*
[17] Un privilegio di possessioni affittate.
[18] Privilegio donde se ne chiedono le terre di S. Gada (30).
[19] Un altro privilegio della cultura di S. Agada.
[20] Una concessione di portare l'anulo di **papa Urbano** (31).
[21] Un transunto dell'immunità della sciabaca di **Roberto Sanseverino conte di Corigliano** (32).
[22] Istrumento della possessione di S. Adriano.

(27) Rete per pigliare i pesci (in senso figurato: meretrice): Cfr. L. ACCATTATIS, *Vocabolario del Dialetto Calabrese* ..., Castrovillari parte I, 1895, s.v., p. 678; G. ROHLFS, *Dizionario dialettale delle Tre Calabrie*, Halle-Milano 1934, s.v., vol. II, p. 241.

(28) Potrebbe essere la «contrada vulgariter dicta le Sciolle» registrata in P.

(29) Si tratta di una donazione effettuata con atto pubblico del 20 febbraio 1326 da Agnese de la Rath moglie di Ruggero Sanseverino, conte di Corigliano (v. M.P. CASTAGNA, *Storia dei feudi* ..., II, p. 145) la quale nel 1347 decise di chiudersi in monastero, vestendo l'abito delle clarisse nel convento del Corpo di Cristo in Napoli (cfr. G. CAVA, *Il monastero basiliano* ... cit., pp. 34-35). La grancia di S. Alessio unitamente a quella di S. Maria de Ligno fu alienata da Marco Antonio Siscar in favore di Carlo Seminaria e Bernardino de Massa, come risulta dalla conferma di Paolo IV in data 7 agosto 1562 (RVC, n° 21105). In P, c. 192 è annotato che il monastero di S. Adriano «tiene e possiede una grancia sotto il titolo di S. Alessio oggi denominata il feudo di Pannelli, pervenutali per concessione di D. Agnesa Alanath, contessa di Corigliano, Rossano al padre abbate Cosimo archimandrita di S. Adriano, a' venti febraro dell'anno 1326, come dalla medesima in carta pergamena, che conservasi nel Archivio del Real Monastero, alla quale etc. E confina il medesimo con le terre del Venerabile Monastero del Patire, il fiume Malvrancato, la via per la quale si va al fiume Crate, con le terre di S. Maria de Ligno Crucis, ed altri fini etc.».

(30) In territorio di Corigliano. P parla di contrada S. Gada e San Basile, cc. 978, 988 ss dove si descrivono accuratamente i confini.

(31) Propendo a pensare che l'autore del documento sia stato Urbano III (1185-1187). Urbano II aveva confermato all'abate Pietro di Cava il monastero calabrese, come già si è detto.

(32) Su Roberto Sanseverino († 1361) v. M.P. CASTAGNA *Storia dei feudi. e dei titoli nobiliari della Calabria*, vol. II, Soveria Mannelli, 1996, pp. 145-146.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

[23] Transunto delle probazioni del principe **Pierantonio** (33) sopra le Terre della gabella della fico e della brica alias Pascale Russo.
[24] Istrumento dell'assenso delli monaci della concordia da farsi con il principe predetto (34).
[25-30] Privilegi greci: sei greci di **duca Roberto** (35) ed altri sopra l'immunità di S. Adriano (36).
[31] Una bulla di papa **Honorio** (37) della mitria e sroccia (38) (*sic!*).
[32] Un privileggio delle terre di Zumpacho[b] del / (cart. 95[v]) **Conte Ruggiero** (39).
[33] Scrittura lata in favore del monastero di S. Maria del Patire delle terre di Scytte loco ubi dicitur Valle de Carfiza.
[34] Un istrumento di certe terre nel fiume Turboli.
[35] Un privileggio di S. Blasi e calcara.
[36] Una riserba seu polise del cardinal Oliverio delli frutti ricevuti dal quondam D. Ioanne Pico olim commendatario (40).

(33) Si tratta del principe Pietro Antonio Sanseverino, il quale aveva sposato in seconde nozze la principessa Irene Castriota, pronipote di Scanderbeg, duchessa di S. Pietro in Galatina (v. M.P. CASTAGNA, *Storia dei feudi. e dei titoli ...*, cit. vol I, Chiaravalle Centrale 1984, pp. 226-227).

(34) L'atto di concordia, redatto nel 1517 dal notaio Girolamo Riccio di Terranova, che si legge in P cc. 107ss, comportava la restituzione da parte del principe all'abate del pacifico possesso sui territori contestati con tutti i diritti ad essi pertinenti. L'abate da parte sua rinunciava al casale di Vaccarizzo, riducendo da 350 a 250 tomoli di grano che il principe pagava alla abbadia per questo casale (CAPALBO pp. 75-276; CAVA, pp. 65-79; 87-89). Abate commendatario del monastero era Giovanni Pietro Siscar preposto da Giulio II nel 1506 (RVC, n° 14969).

(35) Dovrebbe trattarsi di Roberto il Guiscardo.

(36) Un diploma greco dato nel 1091 in favore dell'abbazia della SS. Trinità dei Tirreni riguardante il monastero di S. Adriano si legge in F. TRINCHERA, *Syllabus Greacarum membranarum quae partim in maiori tabulatorio etc.*, Napoli 1885, pp. 68.

(37) Credo che convenga attribuirla a Onorio III (1216-1227), in base alle analoghe concessioni ad altri monasteri della regione e sopratutto in considerazione del favore che il monastero godeva in quel frangente nella corte imperiale di Federico II.

(38) Si tratta della veste con coda: cfr. G. ROHLFS, *Dizionario dialettale ...*, cit., p. 294.

[b] Rumpacho?

(39) Dovrebbe essere anche questo di Ruggero Borsa, che con atto del 26 marzo 1106, sottrasse il monastero alla giurisdizione cavense (cfr. CAVA, *Il monastero basiliano ...*, cit, pp. 27-28, 37).

(40) Si tratta di Oliverio Carafa, card. vescovo di Albano al quale Sisto IV nel 1477 aveva concesso in commenda l'abbazia «per liberam resignationem Francisci Sebastiani, clerici Cæsaraugustan. commendatarii»: RVC, II,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

[37] Un privilegio del cardinal Antonio (41) che si possa venire nel monastero in difetto di greci preti seculari.
[38] Una bulla del beneficio di S. Blasi di Castello Vetero.
[39] Una bulla d'un annata pagata al cardinal di S. Adriano.
[40-41] Due bulle sopra il monastero di S. Adriano con suggelli plumbei.
[42] Un privileggio del beneficio di Brittico.
[43] Un privileggio di **re Ruggiero** (42) che dona licenza di poter fare una chiesa e portarvi genti ad abitare.
[44] Un privilegio **del sopradetto** (43) delle terre a S. Joanne della Sila.

Die 20 iulii 1584 Acrie Illustrissimus et Reverendissimus Dominus D. Indicus Siscara novus commendatarius venerabilis monasterii S. Adriani confessus fuit recepisse et habuisse, ut in mei presentia recepit et habuit ab ill.mo et rev.mo domino Marco Antonio Siscara olim commendatarius dicti monasterii omnes scripturas, privilegia, exemptiones et brevi et rescripti incipiendo ab privilegio delli territori sopra l'Isola e finendo ab uno privilegio del[le] sopradette terre a S. Joanne alla Sila, quod abscribere faciunt pro dicto monasterio et in fidem veritatis et ad cautelam dicti ill.mi domini Marci Antonii facta est per me notarium Marsilium Alessandro rescriptum presentem publicum actum, tamquam notarium apostolicum in presentia subscriptorum testium presentibus ill.mo domino Vincentio Quattromano, magnifico Francisco Feraudo, magnifico Francisco Marracola, magnifico Rirchisentio Lavorata, brevi manu omnes subscripta et retroscripta privilegia, immunitates et scripturas consignate fuerunt per ill.mum dominum Commendatarium Vincentio Quattromano (44),

12406 cfr. DBI vol. 19, Roma 1976, pp. 588-96. Il Sebastiani aveva ricevuto la commenda il 29 novembre 1475 (RVC n° 12335; n° 12343). Non trovo notizie di D. Giovanni Pico. Nel 1488 la commenda passò a Tommaso Ronchillo, «notario domini Papæ» (RCV n° 13198).

(41) Dovrebbe essere il card. Antonio Carafa che seguì direttamente le vicende del rito greco nell'Italia Meridionale (v. V. PERI, *Chiesa Romana e «rito» greco*, Brescia 1975, passim).

(42) Ruggero II (deperditum).

(43) Ruggero II (deperditum).

(44) Vincenzo Quattromani, presbitero cosentino, apparteneva alla nobile famiglia mezionata dal Sambiasi e resa famosa da Sertorio (*Ragguaglio di Cosenza e di trentuna sue nobili famiglie* ..., Napoli presso Lazzari 1639, pp. 153-160). Il 23 febbraio 1580 Gregorio XIII lo nominò protonotario

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Francisco Antonio de Piris (45) affictatoribus introituum monasterii S. Adriani, qui illas conservant pro immunitate monasterii et ultimo cum effectuis consignent ipsi domino Commendatario, et ita presente et cum omnibus suprascriptis fuerunt, et aliis presentibus supradictis».

All'inventario furono apposte intressanti annotazioni successive, che qui riportiamo di seguito, perché fanno luce — come già detto sulla dispersione del patrimonio archivistico dei cenobi calabresi:

(cart. 97r) «Per trovare qualche privileggio del monastero di S. Adriano si faccia diligenza nella Libraria del fu mons. vescovo di Troia D. Emilio Giacomo Cavalieri, il quale per quello si ricava da notizie manoscritte, ha fatto venire nella detta Libraria tutti i manoscritti antichi, e fra essi quelli lasciati dal regente Merciano che trattano dell'antichità delle badie e monasteri di S. Basilio e loro privileggi.

Si ha notizia che nel 1723 nel mese di settembre detto monsignore fece donazione della suddetta sua Libraria al Colleggio nuovo de Gesuiti in Napoli, e forse restarono manoscritti in Foggia per uso de' Gesuiti (46).

Perché sin dal 1633 per tutto ottobre 1682 il regente Marciano fu delegato di tutte le cause del signor Card. Brancaccio (47) si suppone tra le scritture del medesimo esservi privileggi ed altro per le badie.

Si porta per vero che il signor razionale Rondinelli, nel servizio del principe di Cellamare avesse detto aver trovato nell'Archivio Segreto di S. Santità tutte le concessioni e privileggi di una Badia della Provincia soprana, e che ivi erano molti privileggi delle altre badie.

Nel Regio Archivio di Napoli e nel registro Vescovo di Bisignano si sono trovate le concessioni fatte al medesimo dal re Tancredi e poi confirmate da Carlo I re di Napoli nell'anno 1278. (cart. 97v).

Il P. Maestro D. Giosafat Consiglio Provinciale de Basiliani 1698 lasirò detto a voce che molte concessioni e privileggi del monastero di S. Adriano si trovano nella Libraria del signor Barberini in Roma».

apostolico (RVC n° 23125) e Clemente VIII lo elevò alla chiesa titolare di Nicea il 12 agosto 1592, deputandolo suffraganeo del cardinale vescovo di Ostia (RVC n° 24429). Risulta deceduto il primo maggio 1606 (RVC n° 26259).

(45) Non trovo notizie su questo personaggio.

(46) Va ricordato che la compagnia di Gesù fu soppressa nel Regno di Napoli da Ferdinando IV di Borbone nel 1767 per istigazione del ministro Bernardo Tanucci e che nel 1773 con la bolla «Dominus ac redemptor» Clemente XIV estese la soppressione a tutta la cristianità.

(47) Ms.: Biancaccio. Nel 1633 dopo la morte del card. Scipione Borghese, fu nominato commendatario Francesco Maria Brancaccio, card. del titolo dei XII Apostoli (D.B.I., vol. 13, 1971, pp. 774-776).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

APPENDICE

Charta donationis

a. 1115

Drogo, signore di Montalto insieme alla moglie Sibilla dona a Biagio, abate del monastero di S. Adriano i monasteri di S. Vincenzo, di S. Maria di Guardia, di S. Pietro di Ferolito, le chiese di S. Maria delle Fosse, di S. Demetrio e relative pertinenze e servitù.

C = Cosenza, Biblioteca Civica, ms. inv. n° 24657, 1 cc. 1-5v. Il manoscritto miscellaneo fu acquistato dalla famiglia di Francesco Capalbo, uno studioso di San Demetrio che si proponeva di scrivere la Storia del Monastero di S. Adriano cfr. F. CAPALBO, *La Badia di S. Adriano nel periodo normanno,* «Calabria Vera» IV (1924), p. 6, in nota.

La presente copia fu estratta dall'originale istromento in carta pergamena esistente nel Archivio del Venerabile Monastero di S. Adriano in Provincia di Calabria Citra e sebbene d'aliena mano scritta, pure fatta la collazione concorda con detto originale. Sull'intelligenza che dove si vedono mancare alcune parole in luogo di quelle sono fatti tanti punti, avvenne che tali paroli non si possono leggere dal sudetto originale essendo annoso e strogato. La miglior collatione sempre salva ed a fede richiesto ho segnato.

S. Adriano 4 ottobre 1790. Ita est Ioseph Marchiano a Sancto Demetrio, Provincie Calabre Citra regia authoritate notarius (S.T.) G.M.

Regesto ed ediz. dell'«arenga» e di parte della «narratio» in F. CAPALBO, *La Badia di S. Adriano* ... cit., p. 8. Cfr. anche G. CAVA, *Il monastero di S. Adriano e la comunità vassallatica italo-albanese*, Salerno 1984, *passim*.

Brani in traduzione italiana nella Platea del 1759-61.

Falsificazione tardiva esemplata su un diploma oggi disperso, concesso dal medesimo Drogo in favore del monastero di S. Mauro presso Corigliano nel 1115, aggregato al cenobio di S. Maria di Valle Giosafat, a suo tempo confermato da un falso diploma di re Guglielmo I. Cfr. C.A. GARUFI, *I documenti inediti dell'epoca normanna in Sicilia*, Palermo 1899, pp. 67-72; 320-321. Per l'apocrificità del documento, ivi, pp. 72-73, n. 1.

La *charta* sarebbe stata già riconosciuta da Ruggero II nel privilegio (falso) di conferma dei beni al monastero di S. Maria di Valle Giosafat dell'11 ottobre 1144: cfr. C. BRÜHL, *Rogerii II. Regis Diplomata Latina*, Köln-Wien 1987 (Codex Diplomaticus Regni Siciliæ, Series I, tomus II,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

1), p. 181: «Item ostendit per unum privilegium, quod Drogo et Sibilia, uxor eius, concesserant iuxta Montem Altum monasterio de Iosafat ecclesias Sancti Vincentii et Sancte Lucie et iuxta Sanctum Lucidum ecclesias Sancte Marie de Fossis, Sancti Petri de Ferlito et Sancti Demetrii cum villanis, molendinis, terris cultis et incultis, locis planis et montuosis, et cum omnibus iuribus et libertatibus; et in tenimento Rende ecclesias Sancti Petri et Sancte Venere cum possessionibus earum, terris, vineis, castanetis, quercetis et arboribus fructiferis et infructiferis». Come è facile rilevare, non si parla affatto del monastero di sant'Adriano.

Anche nel falso privilegio di Adriano IV sono elencate le stesse donazioni «ab ipsius terre domino Drogo datis (cui Arnulphus archiepiscopus baptismum, confessionem, cimiterium perpetualiter habere concessit)» cfr. C.A. GARUFI, *I documenti inediti* ..., cit., pp. 320-321. Nel documento di Guglielmo I si nota ancora tra gli altri possedimenti del monastero di S. Maria di Valle Josaphat: «in Calabria in Rossanensi parrocchia, iuxta castrum Sancti Mauri ecclesiam beate Marie sumptu ipsorum fratrum hedificatam, cum possessionibus suis, quas egregie memorie dux Rogerius preclarus Vallis Iosaphat dedit ecclesie» (ivi, p. 68).

Per la storia della conservazione dei documenti monastici è essenziale il riferimento al terribile terremoto avvenuto in Calabria nel 1184 a cui fa riferimento un diploma di Guglielmo II del 2 aprile 1185, ind. 3: «Per hoc presens scriptum nostrum notum facimus quod Helias et Stephanus fratres ecclesie Iosaphat Messanam ad nostram curiam venientes, exposuerunt quod in ruina quam domus eorum de Calabria passa est ex terremotu, amiserunt quoddam privilegium domini magnifici regis Rogerii avi nostri felicis memoria, quod se habuisse dicebant de libertate ecclesie sue et de his que ad opus ecclesie Iosaphat ...» (ivi, pp. 200-201).

Tuttavia nella Platea dei beni di S. Adriano (1759-1761), cc. 54-55 non solo si fa esplicito riferimento alla donazione di Drogo, conte di Montalto nell'elenco dei possedimenti, ma la si traduce alla lettera: «... Medesimamente tiene e possiede, siccome da immemorabile tempo ha posseduto detto regal monastero di Sant'Adriano le Grancie di San Vincenzo a Timpone, Carolei e di Valle Iosafat delle Fosse, a Paola, conforme oggi, sotto tal denominazione si chiamano, quantunque nell'antica concessione, che ebbe detto Monastero, in virtù di Privileggio di Drogo conte di Montalto, appaiono nel suo dominio più luoghi e chiese e sono cioè: il monastero di San Vincenzo con tutte le sue pertinenze, la chiesa di Santa Lucia, con tutte le sue pertinenze; la chiesa di San Pietro vicino Rende; la chiesa di Santa Venera con tutte le sue pertinenze; il monastero di Santa Maria della Guardia con tutte le sue pertinenze; la chiesa di Santa Maria delle Fosse con le di lei pertinenze; il monastero di S. Pietro il Ferolito, con tutte le sue dipendenze; la chiesa di San Diamitro con le di lei pertinenze cioè in olivi, vigne, oliveti, ficarie, castaneti, celseti, alberi fruttiferi ed infruttiferi, monti, campi, aquari, pascoli culti ed inculti con li villani, che sono sessanta casate, tutti con le di loro possessioni d'altri. Quale donazione sia franca e libera da ogni angaria

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

in perpetuo; concedendo ancora alli monaci di Santa Maria in Valle Giosafat la libertà di poter pascolare i di loro animali in tutto il dominio di detto conte, così nelle selve, monti, valle, che il iusso di legnare, specialmente nella selva, chiamata De Luto, non solo per uso del fuoco, ma pure per commodo dell'edifici, sì della chiesa e monastero di S. Vincenzo, che delle case con la facoltà ancora della Curia etc.».

Gli altri brani relativi ai confini sono stati richiamati nelle note al testo del documento di Drogo. Per la continuità del patrimonio monastico cfr. G. CAVA, *Il monastero basiliano* ..., cit., p. 103.

È assai eloquente per la storia della falsificazione che in una *Memoria dei monaci basiliani di S. Adriano* del 1780 si affermi: «Ultimamente però si è ritrovata un'autentica scrittura in carta pergamena in cui chiaramente si vede che la precennata Badia o sia Grancia di S. Maria delle Fosse in Paola con altri suoi membri fu donata da Drogone di Montalto al venerabile Blasio abate del monastero di S. Adriano fin dall'anno 1115». Resta comunque indeterminato il luogo della scoperta e ciò costituisce un ulteriore elemento di sospetto per la sua autenticità.

In nomine Domini amen. Nostri (1) Iesu Christi ab incarnatione millesimo centesimo decimoquinto [octava] inditione. Ut omnibus in consortio nostre religionis degentibus notum fieri volo, quod ego Drogo de Montalto filius D. Rocce et uxor mea Sybilla nomine pro anima nostra et pro anima parentum nostrorum damus et offerimus libere, et concedimus absolute tibi venerabili Blasio abbati S. Adriani hoc est monasterium S. Vincentii cum omnibus pertinentiis suis, et ecclesiam S. Lucie cum pertinentiis suis, et ecclesiam S. Petri, que est prope Rennam, et ecclesiam S. Veneris cum omnibus suis pertinentiis, et monasterium S. Marie de Guardia cum pertinentiis suis, et ecclesiam S. Marie de Fossis, que est cappella nostra (2), cum pertinentiis suis, et monasterium S. Petri de Ferolito cum omnibus pertinentiis suis, et ecclesiam S. Diamitri cum omnibus pertinentiis suis, videlicet molendinis, vineis, olivetis, ficetis, castanetis, celsetis, arboribus fructiferis et infructiferis, montibus, campis, aqueis, pascuis, cultum (3) et incultum in omnia et in omnibus ubique exhinde invenerint, ac tote predicte ecclesie in vestra sint potestate, qua et de successoribus vestris, insuper et rusticis omnibus hominibus cum possessionibus arborum. Itaque quo ad castrum formandum nec ad aliquam angariam, nec per asperum, nec solu-

(1) Capalbo fa precedere: (anno).
(2) Capalbo omette «nostra» e scrive un incomprensibile: «capp. a m. a».
(3) Capalbo omette: «cultum - insuper».

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tas, sive in Natali Domini, sive in Pascha etiam, nec in alterum[a], nec in adiutorium, nec ad quolibet aliquod negotium a me, nec a posteris nostris constringentur, nec provocentur ire. Hec autem datio facta est, atque concessa inperpetuum vigesimo (4) Kalendas ianuarii, in ipsa festivitate ipsius S. Vincentii, regente Gulielmo duce. Preterea eandem concessionem ponimus et constanter tenebimus, quatenus si aliunde supervenerint aliqui homines rationabiliter et locum habitare velint ... sicut indignus invenimus et deffendemus libere et absolute. Hec omnia promissa et concessa damus Deo et tibi supradicto venerabili Blasio abbati monasterii S. Adriani concedimus et sicut superiora concessimus, quod nec erbagium, nec glandagium de animalibus tam ecclesiis, quam hominibus cogentur a nobis dare, nec a posteris nostris, et si aliqui homines vel villanos fur fuerint in curia S. Marie de Valle Iosaphat et Beati Vincentii martyris satisfactionem faciant. Insuper hec damus vobis, ut habeatis liberatatem et securitatem per totum tenimentum nostrum pascuis pro animalibus vestris tam ecclesis, quam hominibus vestris damus libere et absolute sylvas, montes, valles, aquas et lignamina ad preparandam ecclesiam et domos, que sunt in monasterio S. Vincentii maxime in sylva, que vocatur de Luto, maxime lignamina, que vocantur de Abito, et ligna ad componendum quantum fuerit opus ad ecclesiam. Venandi tam ecclesis quam hominibus vestris damus libere et absolute in perpetuum absque ullo redditu, nec tributali consuetudine, nec nobis, nec consaguineis nostris, nec posteris nostris (5), et si aliquando huic dono detraxerint, vel minuere voluerint, vel contradixerint apostolico ore gladio anathematis sint et maledicti[b] a Patre, Filio et Spiritu Sancto, et ipsa Dei Genetrice Virgine Maria, et Beati Vin || [c. 1v] centii et omnium angelorum et arcangelorum, CCCXVIII Patrum sententiis et XII apostolis et IV evagelistis et societatem habeant cum Iuda traditore Domini, et malam remissionem in die iudicii. Hic sunt vi[ri] nostri angari cum possessionibus illorum, et sunt sexaginta casatis, quas nos dedimus Deo et beate Virginis in Valle Iosaphat. In primis Basilius grecus et filios eius cum pertinentiis suis, et Cola Petro eius nurum, Nicola de Livano et filios eius, Papa Nicola filius Ioan-

[a] ms. alternum.

(4) *Sic!* In realtà la festa di San Vincenzo martire è registrata in tutti i martirologi al 22 del mese di gennaio.

(5) La trascrizione del Capalbo si arresta qui.

[b] ms. maledicto.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

nis Greco, Costa Mulinario et filios eius, et alii quamplures, qui sunt divisi de S. Vincentio et de S. Lucia, et declaramus ipsos divisos, in primis (6) de ipsa cruce de notario Nicola, et ferit ipsam fontanam de S. Ioanni et descendit pre ipso Cupellione et ferit pre ipso vallo de Aquaviva, et amittit ipsa Aquaviva et coniungit se ad ipso vallone de ipso [Galbon] *, et descendit ipso vallone usque fluvio Settimo et vadit usque ipso vallone de S. Vincentio, qui habet Aquamvivam, et vadit per ipsam viam veterem delle Corite, et ferit per ipsam divisam de S. Lucia, et vadit usque pre divisam de S. Ioanne Veterano, et ferit ad ipsam aerem veterem delli Citari, et vadit per ipsam viam subtus viam Lo Castelluccio, et ferit per ipsam Dirella, et descendit per ipso Lavinaro usque ipso vallone delle Conche, et ferit per ipsam Serram de Ioanni priore, et descendit per ipsam viam, et vadit per ipsam finaitam de Nicola notario, et coniungit se ad ipsam viam priori finalitate, infra ista autem finaite omnia illa vobis do, et concedo totum meum dominium, et ubicunque vestram villam tenuerint ipsi illorum rebus tentare sicut ante fecerunt modo vero dicimus de ipsa divisa (7) de S. Lucia, et de S. Ioanne Veterano

(6) In P si leggono i seguenti confini: «Le divise di San Vincenzo sono le seguenti. In primis dalla croce del Notar Nicola e ferisce alla fontana di S. Joanne, e scende per Cupellione e ferisce per il vallone di Acqua viva, e ammette essa Acqua viva, e si congiunge ad esso vallone di Galbon, e scende per esso vallone sino al fiume Settimo, e salendo per detto fiume va al vallone di S. Vincenzo, il qual à l'acqua viva e va per la via vecchia della Corita e finisce per la divisa di S. Lucia, e và sin alla divisa di S. Ioanne di Veterano ed ferisce per l'aiera vecchia delli Citari, e va per essa via di sotto dello detto Castelluccio e ferisce essa via di sotto, e scendendo per lo Lovinaro sino al vallone delle Conche, e ferisce per la serra di Giovanni Priore, e scende per essa via, e và per la finaita di Nicola notario, e si congiunge ad essa croce della primiera finaita».

* Nel ms.: Albani.

(7) P: «La divisa di S. Lucia e di S. Giovanni Veterano, dalla via publica và sin al fiume, e và sino al capo di detta terra, che tenea Nicola notaro, e per essa via ferisce in capo si esso vallone e scendendo per l'aqua viva, si congiunge alla via di Buccita e per [c. 56] l'acque che sciende per canto delle vigne di Concilio, sino alla primiera finaita e scende per esso fiume di Buccito congiunge al fiume Settimo, e scende e donando ancora tutta la lerra ditta della Corita, scendendo per il fiume Buccito sino al fiume Settimo di oltre al vallone chiamato Albanello e saglie il termine del casale, che torna sino al casale di S. Vincenzo, e termina nelle finaite della terra di Montalto e salisce il vallone sopra Castelluzzo, e salisce sino al vallone delle Conche, e và sino al termine e finaite del casale di S. Giovanni Veterano, offerendo insieme l'uomini con le loro concessioni, come angarie serviali,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

de ipsa via publica vadit usque ipso flumine et ascendit ipso fluvio et vadit usque in capite de ipsa terra, que tenebat ipse Nicolaus notario, et vadit per ipsam viam et ferit in capite de ipso vallone, et descendit per ipsam Aquamvivam et coniungit se ad ipsam viam de Buccita, et omnia vobis do et concedo, et de ipsa aqua, que descendit per cantum de ipsis vineis de Concilio usque de priori finaita, omnia do et concedo in S. Maria de Valle Iosaphat ipse terre, quomodo descendit ipso fluvio de Buccita et coniungit ad ipso fluvio de Settimo, et dono insuper ipsam terram, que dicitur delle Corite, omnia et integra, quomodo nobis ibi pertinet, et descendit per flumen de Buccita usque ipso fluvio de Settimo, et revertitur ad vallonem, qui vocatur Montealto, et ascendit tenimentum casalis et revertitur usque ad casalem S. Vincentii, et tenimentum in finaitas terre nostre de Montealto, et ascendit vallonem super Castelluzzo, et ascendit usque ad vallonem delle Conche, et vadit usque ad terminum et finaitas casalis de S. Ioanni veterano.

Die mensis septembris decima quarta ego Drogo de Montealto dono et offero et cresco ad S. Mariam de Valle Iosaphat istos homines cum possessionibus et rebus illorum tamquam angariorum et servialis, in primis Petrus Stratigotus et omnia sua, et Benedictus cum filiis suis et Ioanne Barone et Michael frater eius, et Gursus frater eius, et Levia et Petrus de Bona, || [c. 2r] item do et offero ibidem de subscriptis ipsis vineis de vite Petrus de Simeon quomodo descendit ipso Lavinario et premittit ipso vallone, et descendit ipso vallone Aquevive et premittit usque ipso fluvio de Settimo, ibi dono et offero et cresco servos et vineas et omnia serventia, que ibi sunt integre, libere et absolute, sine tributali consuetudine. Hec sunt divisa (8) monasterii S. Marie de Guardia et ecclesie S. Marie de Fossis, que est cappella nostra. Prima finaita de Serrone, que vocatur Petrarum, deinde vadit Crista de Monte usque ad viam, que vadit ad Paulam, et

descrivendo le vigne di Pietro di Simone, come scende al Lavinaro e premette il vallone d'acqua viva, sino al fiume Settimo, una con le terre, vigne ed ogni altra cosa».

(8) P: «[c. 56] Divisa del monastero di S. Maria delle Fosse. Prima finaita dal Serrone che chiamasi delle Pietre, va Crista de monte sino alla via che và a Paula, e và sino dove nasce il fiume di Braimo, e scenden esso fiume sino al mare e cento passi dentro il mare, e cento altri nel fondo del mare e sin come fraga l'onda sino al fiume, che chiamasi di Deudo, poi salisce per lo detto fiume e rivolta al fiume, detto delli Corticari, e salisce e ritorna alla Terra superiore delle Pietre detta di sopra da finaita a finaita».

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

vadit ubi nascitur flumen de Proino, et ascendit ipso fluvio usque ad montem, et intus mare centum passus et in profundum mare centum passus. Item fluit unda totam marinam intus mare et ab illo mare in terra usque ad fluvium, quod de Deudo dicitur, et ascendit ipso fluvio de Deudo et comergit ab ipso fluvio, qui vocatur de Cortica[ris et ascendit et revertitur ad terram superiorem quae dicitur] [c] Petrarum, qui primus diximus in priori finis de finaita ad finaitam. Hec sunt divisa (9) de S. Petro de Filorito: ecclesia S. Diamitrii desuper parte ab oriente est divisa ubi nascitur flumen, que vocatur de Abraimo, et descendit ipso fluvio termino et finaita de S. Maria de Guardia, et ecclesia S. Marie de Fossis, et descendit usque ad mare, et in mare centum passus. Item alia divisa de superiori parte flumen qui vocatur [Tartarorum] [d] ipso fluvio de finaita tenimentum nostrum de Montealto, quod nos habemus et tenemus in marina nostra, que vocatur de Cormaride, et descendit ipso fluvio et coniungit se ad finaitas de Casalinovo nostro sicut descendit, unit unit aquam et descendit terminum casalis et finaitas et terminum et finaitas de S. Petro [de] Filorito, et descendit et vadit in casali nostro supra Petrafictam et vivam postea descendit viam a qua terminum de Casalinovo nostro et terminum et finaitas de Sancto Petro de Filorito et tenimentum ecclesie S. Diamitrii et descendit et ruit aquam ad mare centum passus. Hoc totum damus et offerimus

[c] Lacuna nel ms. La ricostruzione è stata effettuata in base alla traduzione italiana di P, c. 56.

(9) P: «Divise di S. Pietro di Ferolito e della Chiesa di S. Diomitro. Dalla parte superiore dell'oriente è la divisa dove nasce il fiume di Abraimo, e scende per esso fiume al termine e finaita di S. Maria della Guardia, e chiesa di S. Maria delle Fosse, e scende sino al mare, ed entro e nel profondo del mare cento passi. Item l'altra divisa dalla parte superiore del fiume, che si chiama delli Tartari /c. 57/ e scende per esso fiume della finaita e tenimento di Montalto nella marina chiamata delle Comarelle, e scende esso fiume e si congiunge alle finaite del Casale nuovo, come scende e precipita acqua e scende il termine del casale e le finaite, e il termine e le finaite di S. Pietro di Ferolito, e scende e và nel casale suddetto sopra Petra fitta, e vi va e vi scende la via nella quale è il termine di Casale nuovo, e il tenimento e finaite di S. Pietro di Ferolito e il tenimento della Chiesa di S. Diomitrio e scende e precipita l'acqua al mare cento passi dentro mare, e come va il lido del mare, sino al fiume Deudo, il tutto dona e concede detto conte franco e libero, senza tributo alcuno alle chiese e monasteri suddetti e per essi alli venerabili abbati archimandriti del monastero di Sant'Adriano, come ogn'atto più diffusamente appare da detto Privileggio, che a suo luogo e tempo produrrà il procuratore della Platea ...».

[d] Lacuna nel ms. Ricostruita in base alla traduzione di P.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Deo et Beate Marie in Valle Iosaphat libere damus et assignamus in manu venerabilis Blasii abbatis monasterii S. Adriani, sicut superius continetur et de finaitis et terminis de Casalinovo, quod est in tenimento nostro damus usque ad mare ... sicut vadit intus mare usque ad flumen, qui vocatur de Deudo libere et absolute in omni et in omnibus sine ulla consuetudine vel publica servitia, nec tribuenda qualitercumque nobis pertinet, nec ad terram nostram vel tenimentum de Montealto quiete, libere et absolute fiat fiat fiat. Amen Amen Amen.

Hec omnia supradicta concessa, substinenda hoc titulo concessionis atque donationis concedo, sigillo nostro sigillare fecimus in presentia subscriptorum testium. Te Gregorium de Valvas notarium || [c. 2v] nostrum prescribere prescripsimus predicto mense et inditione supradicta.

Hii sunt testes:

† Signum manus domini Drogoni ducis de Montealto
† Signum manus Sybille uxor Dragonis propria manu
† Signum manus Guidus filius domini Drogonis de Montealto
† Signum manus Guglielmi domini comes
† Signum domini Ioannis cappellanus Sanctissime Trinitatis
† Signum manus Guglielmi Principe de Montealto
† Signum manus Adree Stratigoti
† Ego Gregorius de Valvas notarium presens privilegium scripsi iussu domini Drogonis comitis Montealti et testor.

PIETRO DE LEO

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

TERRE ED UOMINI DELLA CERTOSA DI S. STEFANO DEL BOSCO ATTRAVERSO LA PLATEA CINQUECENTESCA

Per chi indaga sull'economia e la società della Calabria basso-medievale e cinquecentesca punto di riferimento obbligato è il saggio del Galasso (1) che, giunto alla terza ristampa, offre un'ampia panoramica dell'argomento, ricca, tuttavia, di interrogativi ancora aperti all'indagine storiografica.

Chiaramente, opere di tal genere offrono informazioni e suggestioni di carattere generale, come avverte lo stesso Galasso, che devono poi essere verificate attraverso lo spoglio e l'analisi dettagliata dei documenti reperibili, in modo da approfondire la conoscenza di zone ben circoscritte, come è già avvenuto per altre regioni d'Italia, individuandone caratteristiche peculiari che servono ad arricchire il quadro d'insieme. È certamente da seguire, quindi, la propensione dello storico napoletano ad esemplificare e provare le sue affermazioni alla luce delle fonti locali, cui fa continuamente cenno pur avendo dato maggiore spazio al materiale documentario inerente feudi laici conservato nell'Archivio di Stato di Napoli.

Non può essere, però, trascurata la vasta documentazione relativa agli enti ecclesiastici, il cui patrimonio costituisce una parte determinante del territorio.

Ecco, allora, profilarsi il valore degli inventari di beni quali

(1) G. GALASSO, *Economia e società nella Calabria del cinquecento*, Napoli 1992³; cfr. anche G. BRASACCHIO, *Storia economica della Calabria*, Chiaravalle centrale 1977 e A. PLACANICA, *Uomini, strutture, economia in Calabria nei sec. XVI-XVIII*, Chiaravalle centrale 1974. Per una trattazione generale cfr. AA.VV., *Storia economica Cambridge*, vol. I, *L'agricoltura e la società rurale nel medioevo*, a cura di M.M. Postan, trad. it., Torino 1976 ed il più recente *Storia dell'economia italiana I. Il Medioevo: dal crollo al trionfo*, Torino 1990. Per un'analisi delle problematiche inerenti la demografia, il regime fondiario, le aziende agricole, le attività agricole e le strutture commerciali e finanziarie nel Mezzogiorno cfr. *Storia del Mezzogiorno*, diretta da Galasso e Romeo, vol. VIII, Salerno 1992.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

fonti di primaria importanza nello studio degli aspetti economici di una determinata area. Già il De Leo, con l'edizione della Platea duecentesca di Ruffino, vescovo di Bisignano (2), ha sfatato l'opinione comune dell'inesistenza di fonti di questo tipo per il Mezzogiorno d'Italia. Ora l'edizione della Platea della Certosa di S. Stefano del Bosco (3), uno dei più interessanti monasteri del Mezzogiorno d'Italia, rende pienamente fruibile da parte degli studiosi un documento che senza dubbio contribuirà ad integrare con preziose informazioni su gran parte del territorio della Calabria Ultra quella visione socio-economica complessiva per tanti versi sinora incompleta.

Ci si propone qui di individuare caratteristiche e modalità proprie della gestione del patrimonio feudale certosino, sulla base dei dati contenuti nella Platea, atti a delineare non solo il paesaggio agrario, ma anche la società in esso presente.

(2) P. DE LEO, *Un feudo vescovile nel mezzogiorno svevo. La Platea di Ruffino Vescovo di Bisignano*, Roma 1984. Note di carattere economico in base a fonti calabresi di ambito ecclesiastico si riscontrano, tra l'altro, in V. NAYMO, *La platea di Santa Maria «la Cattolica» di Grotteria in Calabria Ulteriore (sec. XV)* in «Incontri meridionali» 1/2 1995, pp. 123-209; N. FERRANTE, *Fitto quadriennale dei beni e rendite di Sant'Anastasia, già monastero «basiliano» in Sant'Agata*, in «Historica», XXXVI (1983) n. 1, pp. 38-42; *Memorie per gli Beni della Mensa Vescovile di Mileto raccolte da d. Uriele Maria Napolione* in *Le «Memorie» di Uriele Maria Napolione (sec. XVIII)*, a cura di V.F. Luzzi, Reggio Calabria 1994, p. 31 sgg.; V. VON FALKENHAUSEN, *Aspetti economici dei monasteri bizantini in Calabria*, in *Calabria Bizantina* (Atti del terzo incontro di Studi Bizantini in Calabria, Reggio Calabria-Bova, 4-5 maggio 1974), Reggio Calabria 1978, pp. 29-55. Tante sono, tuttavia le pergamene, le carte e le platee relative ad enti religiosi che attendono di essere pubblicate ed attentamente studiate (cfr. per esempio A. PARISI, *Inventari di Calabria dell'epoca aragonese*, in «Historica» (1963), n. 1, pp. 18-22; E. D'AGOSTINO, *Appunti sull'Archivio del monastero di S. Filippo d'Argirò in Gerace*, in «Rivista storica calabrese», II (1981), nn. 1-4, pp. 245-251, in cui si fa cenno alla Platea del monastero).

(3) Cfr. *La Platea di S. Stefano de Bosco*, a cura di P. De Leo, Soveria Mannelli 1997. La Platea della Certosa di S. Stefano del Bosco, è manoscritta su pergamena in duplice esemplare e si conserva, dal 1952, presso il Museo Nazionale di Reggio Calabria. Già il Raffaele, il Marzotti ed il Mosino ne avevano colto l'importanza: cfr. F. RAFFAELE, *Le Platee manoscritte della Certosa di Serra S. Bruno*, in «Klearchos», IV, 1962, pp. 91-98; A. MARZOTTI, *Di alcune fonti calabresi del Cinquecento*, in «Incontri meridionali», 1978, nn. 3-4; F. MOSINO, *Edizione di testi volgari calabresi del secolo XVI*, in *Scritti dedicati a Carmelo Trasselli*, a cura di G. Motta, Soveria Mannelli 1983, pp. 481-503; IDEM, *I materiali onomastici nella Grande Platea della Certosa di S. Stefano del Bosco*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», estratto dagli aa. L-LI (1983-1984).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

La «regia reintegra» e la Platea di S. Stefano del Bosco.

Per quanto attiene all'origine della Platea bisogna, innanzitutto, notare che essa venne stilata su ordine dell'imperatore Carlo V, in data 5 giugno 1530 (4), in seguito alle pressanti richieste da parte dei religiosi proprietari dopo il ripristino della Certosa nel 1514 (5). I Certosini, infatti, tentavano di arginare l'erosione del loro patrimonio sia da parte dei feudatari contigui, sia ad opera dei loro vassalli.

Carlo V, dopo aver confermato, nel suo privilegio, le concessioni fatte prima del 1193, anno in cui il monastero passò ai Cistercensi, e in particolare le donazioni del conte Ruggero I, dell'imperatore Federico II e dei successori, scrisse al vicerè ed ai funzionari del Regno di Napoli in favore della reintegra di tutti i beni usurpati. Ordinò, quindi, di nominare uno o due *commissarii* per mettere in atto la requisizione di eventuali beni alienati, commissari che dovevano essere affiancati da un *actorum publicus notarius*, da un *iudex ad contractus* e da testimoni da loro scelti. Stabilì, ancora, che i medesimi dovessero indagare, mettere degli avvisi in luoghi opportuni e che coloro i quali possedevano beni alienati al monastero si presentassero per provarne la proprietà e l'origine di questa, avendo i commissari piena facoltà di giudicare e revocare. Aggiunse, finalmente, che venisse compilato un «publicum inventarium bonorum, reddituum et iurium ...» con nomi e cognomi dei possessori.

Seguì un'ulteriore lettera dell'imperatore, sempre del 5 giugno 1530 (6), diretta al vicerè ed ai consiglieri del Regno, perché facessero giustizia circa la requisizione dei beni usurpati ingiustamente, lettera che venne presentata a Napoli il 1 giugno 1531. Di pochi giorni successive, (12 giugno 1531) (7), le lettere

(4) Documenti riportati in B. TROMBY, *Storia critico-cronologica diplomatica del Patriarca S. Brunone e del suo ordine cartusiano*, Napoli 1773-1779, tomo decimo appendice, nn. XIV-XV, pp. XXIX-XXXIII.

(5) Un'accurata bibliografia in P.F. KEHR, *Italia Pontificia*, vol. X, Zurigo 1975, pp. 63-65. I seguaci di S. Bruno mancavano dalle Serre calabresi dal 1193, anno in cui il monastero era passato ai Cistercensi, seguiti poi da abbati commendatari i quali, per negligenza o per impotenza, avevano alienato molti dei possedimenti o permesso ai potenti locali di occuparli, cfr. anche P. DE LEO, *Certosini e Cisterciensi nel Regno di Sicilia*, Soveria Mannelli 1993, pp. 31-35.

(6) B. TROMBY, *Storia* ..., cit., tomo decimo appendice, n. XVI, p. XXXIII.

(7) *Ibid.* n. XIX, p. XXXVII.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

commissionales inviate dal cardinale Pompeo Colonna (8), luogotenente generale, per rendere esecutori gli ordini dell'imperatore e con le quali erano nominati, per l'attuazione della reintegra e la compilazione dell'inventario, Gariecto de Oliveriis e Nicola Angelo de Amectis, *utriusque iuris doctores*. Una nuova lettera del Colonna, datata 24 novembre 1531 (9), sollecitò il de Amectis a procedere, secondo i tempi prestabiliti, alla reintegra, e, sempre per lo stesso motivo, scrisse da Cosenza, il 5 gennaio 1532 (10), il governatore generale delle Province di Calabria Pietro de Mendoza (11), interessato dagli stessi Certosini, che paventavano notevoli resistenze. Ma, proprio a causa di queste reazioni, delle liti sorte e dell'infermità (!) del commissario, il 26 settembre 1532 venne concessa una proroga di quattro mesi (12). Finalmente, il 21 febbraio 1533 (13), il commissario de Amectis emanò, da Mileto, la sentenza di reintegra ed iniziò la stesura dell'inventario, con l'ordine del nuovo vicerè, Pietro di Toledo (14), di terminarlo entro un anno dal 31 marzo 1533 (15). La Platea fu terminata,

(8) v. *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 27, Roma 1982, pp. 407-412; v. *Dictionnaire des cardinaux*, Paris 1857, ristampa Meisenheim 1969. Pompeo Colonna (1479-1532), governatore del Regno di Napoli come luogotenente, in assenza del vicerè, il principe d'Orange, alla morte di questi (1530) riceve un rinnovo della luogotenenza per 3 anni, con la speranza di diventare vicerè di diritto. Lo diventò, però, Pietro di Toledo, nel 1532.

(9) B. TROMBY, *Storia* ..., cit., tomo decimo appendice, n. XX, p. XXXVIII.

(10) *Ibid.* n. XXV, pp. XLV-XLVI.

(11) Cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., p. 56, Pietro Gonzales de Mendoza, marchese della Valle Siciliana, è definito vicerè di Calabria, senza altre annotazioni sulla vita e la carriera.

(12) B. TROMBY, *Storia critico-cronologica* ..., cit., tomo decimo, appendice n. XXVI, pp. XLVII-XLVIII.

(13) *Ibid.* n. XXIX, pp. LI-LV.

(14) Cfr. *Storia di Napoli*, vol. III, Napoli 1976; v. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit. p. 151, G. CONIGLIO, *Il Viceregno di don Pietro di Toledo (1532-53)*, 2 voll., Napoli 1984 e R. PILATI, *La politica amministrativa di Pedro de Toledo a Napoli (1532-1536)* in «Archivio Storico per le Province Napoletane» CVII, Napoli 1989, pp. 73-182. Pietro di Toledo, marchese di Villafranca, fu vicerè del Regno di Napoli dal 1532 al 1553, anno della sua morte. La sua figura giganteggia nei due secoli di storia del viceregno di Napoli. Egli auspicava il consolidamento del dominio spagnolo nell'Italia meridionale, in precedenza insidiato da molte parti. Importante il suo rapporto con i feudatari, poiché nei loro riguardi egli adottò rigore e fermezza, opponendosi ai soprusi a danno dei vassalli, alle violazioni della legge soprattutto nell'esercizio della più importante prerogativa feudale, l'amministrazione della giustizia nelle corti baronali.

(15) B. TROMBY, *Storia critico-cronologica* ..., cit., tomo decimo, appendice n. XXVIII, pp. L-LI.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

infatti, come risulta dalla stessa, il 29 gennaio 1534, e Carlo V nel 1536 attestò e ratificò il completamento dell'operazione (16).

Il recupero e la riorganizzazione della gestione dei beni della Certosa di S. Stefano del Bosco si colloca nell'ambito di un vasto movimento di energica ripresa della feudalità calabrese che, come prova il Galasso (17), iniziò intorno al 1510 «quando l'ormai generale applicazione del trattato di Blois ridà a vecchi e nuovi signori sicurezza e stabilità nel possesso». Il governo del Regno attuò la sua politica autoritaria e di rafforzamento della feudalità, dando inizio ad una serie di reintegre, in seguito alle rivolte contro il potere avvenute nel 1512 a Martirano e Santa Severina e poi estese ad altre zone della Calabria. La documentazione del tempo rivela la quantità di fondi occupati abusivamente che si dovevano recuperare tramite le reintegre, mezzo richiesto da signori laici ed ecclesiastici al potere centrale nel tentativo di frenare le usurpazioni determinate dalla pressione demografica e dal bisogno di terre (18).

Già nel 1520 i conti di Santa Severina avevano ottenuto tale provvedimento per i loro possedimenti (19), cui fecero seguito, nel 1534, i marchesi di Castelvetere e altri ancora. Il movimento si estese anche alle baronie minori e ad alcuni enti ecclesiastici: Carlo V autorizzò il recupero dei beni della badia di San Giovanni in Fiore (20), avvenuto nel 1530, proprio lo stesso anno in cui l'imperatore per lo stesso scopo ordinò la compilazione dell'inventario dei beni di S. Stefano del Bosco. La prassi descritta per mettere in atto tali provvedimenti è molto simile a quella adottata per i beni della Certosa, della quale, però, il Galasso non fa menzione.

(16) Come attesta anche il Tromby nell'op. cit., tomo decimo, p. 86.

(17) G. GALASSO, *Economia e società ...*, cit. Sui rapporti tra monarchia e feudalità cfr. anche A. CERNIGLIARO, *Sovranità e feudo nel Regno di Napoli, 1505-1557*, Napoli 1988 e A. MUSI, *Mezzogiorno spagnolo. La via napoletana allo stato moderno*, Napoli 1991.

(18) Sulle dinamiche demografiche cfr. B.H. SLICHER VAN BATH, *Storia agraria dell'Europa (500-1850)*, Torino 1972, p. 107 ss.

(19) Su S. Severina v. anche G. CARIDI, *Uno «stato» feudale nel mezzogiorno spagnolo*, Roma 1988, p. 9 e IDEM, *Chiesa e società in una diocesi meridionale. Santa Severina dal Cinque al Seicento*, Reggio Calabria 1997.

(20) Sulla fondazione gioachimita cfr. F. RUSSO, *Gioacchino da Fiore e le Fondazioni Florensi in Calabria*, Napoli 1959; E. ZINZI, *Il Monastero di S. Giovanni in Fiore e le unità ex florensi di Calabria (1561-1650)*, San Giovanni in Fiore 1986, Estr. da: Atti del 2° Congresso internazionale di Studi Gioachimiti; interessanti saggi sono inclusi in *Florensia*, Bollettino del Centro internazionale di Studi Gioachimiti, 1987-.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

La Platea contiene l'inventario dei beni di S. Stefano del Bosco interessati dalla decisione regia più volte invocata dai religiosi localizzati in quella parte della Calabria che un tempo era definita Ulteriore (21), e riflette una situazione ed un iter storico e socio-economico del patrimonio riferibile non solo agli anni della stesura del documento, ma anche ai secoli precedenti. I possedimenti risultano, per lo più, divisi per grangie, cioè dipendenze intitolate ad un santo, nelle quali uno o più monaci erano soliti abitare, per tener cura dei beni del cenobio principale. Compaiono così la *Grangia Apostolorum* nel territorio di Stilo e dei suoi antichi casali, la *Grangia Santi Andree* (Badolato e casali), la *Grangia Sante Anne* (Montauro e Gasperina), la *Grangia Santi Blasi* (S. Caterina Ionio), la *Grangia Santi Sosti* (Satriano e casali), la *Grangia S. Dominice et mensa S. Anne* (Monte Paone), la *Grangia Santi Fantini* (Grotteria, Gioiosa), la *Grangia de Yiraci*, la *Grangia civitatis Regii*, la *Grangia de Polistrina* (S. Giorgio, Anoia, Taurianova), la *Grangia terre Rosarni*, la *Grangia de Nicotera*, la *Grangia Sante Marie de Mutari* (Francica e casali), la *Grangia de Pizoni* (Vallelonga, Pizzoni, Vazzano), la *Grangia Santi Toderi* (Soriano), la *Grangia de Arena* (Arena e casali). Riguardo ai possedimenti nelle località non incluse nelle grangie, di solito si trattava di appezzamenti di modesta entità.

Alla descrizione del territorio adiacente alla Certosa e dei beni localizzati nel circondario degli antichi casali Serra e Spatula, seguono gli inventari relativi alle grangie ed ai territori, per ognuno dei quali si descrivono i confini e si elencano i beni in diretto dominio del monastero e quelli ceduti ad enfiteusi.

(21) Negli attuali comuni di Serra S. Bruno e Spadola; nei comuni, situati lungo la costa Ionica, di Stilo, Stignano, Camini, Riace, Pazzano, Bivongi, Guardavalle, S. Caterina, Badolato, S. Andrea, Isca, S. Sostene, Satriano, Montauro, Gasperina, Gagliato, Soverato, Davoli, Monte Paone, Petrizzi, Chiaravalle, Torre Spadola, Squillace, Staletti, Simeri, Crotone, Grotteria, Mammola, Gioiosa, Roccella, Caulonia (Castrovetere), Gerace, Bianco, Palizzi, Reggio, S. Agata del Bianco, e nei comuni, gravitanti sulla costa tirrenica, di Seminara, S. Giorgio, Anoia, Taurianova, Laureana di Borrello, Rosarno, Nicotera, Ioppolo, Limbadi e frazione Filocastro, S. Calogero e frazione Calimera, Mileto, Tropea, Briatico e frazione Mandaradoni, frazione Pannaconi (di Cessaniti), Monteleone, Francavilla Angitola (Rocca Angitula), Francica, Vallelonga, Pizzoni, Vazzano, e, nell'interno della regione, Soriano, Arena, Acquaro e frazione Limpidi, Dasà, Gerocarne e Dinami. Cfr. G. VALENTE, *Dizionario dei luoghi della Calabria*, voll. I-II, Chiaravalle centrale 1973, *sub voce*.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Così il compilatore dell'inventario descrive un fondo demaniale e poi una concessione enfiteutica:

«... Item dictum monasterium tenet et possidet in sui domanio et potestate pecium unum terre planum et costeriosum unius mediorolate, positum in eodem territorio Stili, in loco dicto Lo Piano de Gallo, confinatum versus occidentem iuxta viam puplicam, versus meridiem iuxta locum Vicencii Baudini dicto monasterio redditicium, versus orientem iuxta terras dicti monasterii, quas tenet Ioannes Zirilli».

«... Alfonsus, Antonius, Nicolaus de Benedicto ad emphiteosim tenent et possident iardenum unum cum decem et septem pedibus sicomorum, cum arboribus cerasarum et nucis, situm et positum in eodem territorio et prope casalem Pazani, in loco ubi dicitur Baudino, confinatum a capite iuxta locum Masii Caristi, a pede iuxta viam puplicam, ab uno latere versus orientem iuxta locum Francisci Franzi et iuxta locum quem tenet Ioannes Damianus dicti monasterii redditicium, sub annuo emphiteotico reditu tareni unius per eos annuatim solvendi de mense Augusti prefato monasterio, quod fuit per sentenciam dicto monasterio reintegratum et ad presens eum tenet Cirellus Valenti, concessum ut infra» (22).

In poche righe sono concentrate tutta una serie di informazioni sul fondo in esame, quali l'estensione, le caratteristiche geomorfologiche, il tipo di coltivazioni, addirittura il numero delle piante in esso esistenti, i confini, la contrada o il «loco» in cui era situato e, nel caso delle concessioni, il nome e qualche volta la provenienza del concessionario e, quindi, la rendita.

Complessivamente il patrimonio feudale dell'ente religioso si può stimare in circa tomolate 15.669 (pari a ha. 5.271,05 (23), ma la cifra è approssimata per difetto, poiché non sempre nel manoscritto si esprime l'estensione dei fondi e nel caso delle vigne per lo più si enumerano solo i piedi di vite): è una cifra discreta e, come si è potuto notare dall'ubicazione delle località interessate, l'influenza della Certosa sulle vicende della Calabria Ultra è stata tutt'altro che marginale, anche se la dispersione territoriale dei beni dava luogo ad evidenti problemi di gestione.

La tabella I illustra l'entità di questo patrimonio in ogni singola località, evidenziando il numero dei beni in diretto dominio

(22) *Platea* parte prima, pp. 76, 96-97.

(23) Per le equivalenze di pesi e misure cfr. *Tavole di ragguaglio dei pesi e delle misure già in uso nelle varie provincie del Regno col sistema metrico decimale*, Roma 1977, e G. CARIDI, *Uno «stato» ...*, cit. Si tenga presente che 1 tomolata = ha. 0,3364.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

del monastero, e le concessioni enfiteutiche (dividendo opportunamente i fondi, cioè terre, giardini, orti, vigneti, oliveti etc. dagli altri immobili, quali chiese, case, mulini, gualchiere, fornaci, segherie etc.); il numero dei concessionari ed il totale della superficie degli appezzamenti espresso in tomolate, più il totale dei «piedi di vite» nei casi in cui l'estensione delle vigne non è accompagnata da alcun tipo di misura di superficie (24).

TABELLA I

Luogo	Diretto dominio Fondi e imm.		Conc. enf. Fondi e imm.		Concessionari	Misure (tomolate e viti)
Serra	1	6	86	–	54	t. 908
Spadola	–	–	110	40	34	t. 815 v. 10.000
Stilo	33	3	102	23	103	t. 416 v. 12.600
Pazzano	–	–	2	4	9	t. 1/4
Bivongi	19	7	152	63	101	t. 206 v. 25.700
Guardavalle	1	1	11	–	12	t. 161 v. 4.500
Camini	5	4	74	3	54	t. 5531 v. 2.100
Riace	11	1	34	–	38	t. 82 v. 54.500
Stignano	3	–	3	–	3	t. 82
S. Andrea J.	24	3	149	–	103	t. 767 v. 63.008
Isca	8	–	29	–	34	t. 166 v. 13.900
Badolato	3	–	8	2	10	t. 14 v. 1.900
Montauro	43	13	122	133	124	t. 1.392 v. 41.200
Gasperina	81	8	138	6	84	t. 326 v. 16.700
S. Caterina J.	23	1	28	–	30	t. 128 v. 4.600
Soverato	2	–	–	1	1	t. 8 1/2
S. Sostene	12	1	57	–	52	t. 106 v. 53.300
Satriano	3	–	2	–	2	t. 204 1/2

(*Segue*)

(24) Le fonti non sembrano concordare sulla corrispondenza tra numero di viti e tomolate, poiché se in un documento relativo a Rosarno del 1584 si dice che «ad ogni due tomenate se sole pastenare un migliaro de vite», in un altro relativo a Briatico si parla di una vigna di 18.000 viti su un'estensione di 13-14 tomolate; nel dubbio si manterrà la misura in «piedi di vite». Cfr. G. GALASSO, *Economia* ..., cit., p. 177.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

(*Segue* Tab. 1)

Luogo	Diretto dominio Fondi e imm.		Conc. enf. Fondi e imm.		Concessionari	Misure (tomolate e viti)
Davoli	–	–	2	–	3	t. 32
Gagliato	4	1	37	–	36	t. 95 1/2 v. 21.200
Montepaone	11	3	66	2	69	t. 121 v. 500
Petrizzi	2	–	2	–	3	t. 109 v. 600
Chiaravalle	–	1	40	1	32	t. 36 v. 11.900
Torre Spadola	3	–	–	–	–	t. 18
Squillace	2	–	3	1	4	t. 11
Staletti	–	–	1	1	1	–
Simeri	6	1	10	–	11	t. 370
Crotone	5	1	2	–	3	t. 328
Grotteria	33	2	193	21	183	t. 326 v. 5.116
Mammola	–	–	20	–	25	t. 19 1/2 v. 6.900
Gioiosa	7	1	9	–	10	t. 20 1/2
Caulonia	1	–	–	–	–	–
Roccella	–	–	–	1	1	–
Gerace	18	–	26	1	25	t. 246 v. 3.600
Bianco	1	–	2	1	3	t. 18 1/2
Palizzi	1	–	–	–	–	–
Reggio	5	–	13	1	14	t. 113 2/4
S. Agata	–	–	19	–	20	t. 9
Seminara	–	–	4	–	5	t. 1 1/2
Taurianova	3	1	2	–	2	t. 141
S. Giorgio Mor.	5	–	7	–	9	t. 184
Anoya	–	–	7	7	12	t. 3
Laureana Borrello	2	–	–	–	–	t. 6
Rosarno	4	–	–	–	–	t. 75
Nicotera	8	1	21	–	25	t. 154
Ioppolo	4	–	–	–	–	t. 4 1/2
Limbadi e fraz. Filocastro	13	–	14	–	17	t. 117 v. 600
fraz. Calimera	4	–	3	–	3	t. 66 1/2
S. Calogero	1	–	–	–	–	t. 4
Mileto	1	–	–	–	–	t. 8

(*Segue*)

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

(*Segue* Tab. 1)

Luogo	Diretto dominio Fondi e imm.		Conc. enf. Fondi e imm.		Concessionari	Misure (tomolate e viti)
Tropea	12	–	12	1	12	t. 155 v. 5.300
fraz. Pannaconi	9	–	8	1	10	t. 62 1/2
Briatico	11	–	12	5	18	t. 42 v. 1.400
fraz. Mandaradoni	12	–	5	–	6	t. 50
Monteleone	–	–	2	1	3	t. 7 1/4
Francavilla Angitola	–	–	3	–	3	t. 12
Francica	8	1	64	5	57	t. 128 2/4 v. 10.600
Vallelonga	23	–	–	–	–	t. 433
Pizzoni	42	–	92	11	87	t. 258 v. 17.100
Vazzano	–	–	16	–	16	t. 39 v. 600
Soriano	38	2	71	5	80	t. 309 2/4 v. 28.500
Dasà	–	–	1	–	1	t.2
Arena	39	4	43	1	52	t. 207 1/2 v. 4.800
Acquaro	11	–	8	14	23	palmi 50 x 80 * v. 2.200
fraz. Limpidi	–	–	11	4	20	v. 1.400
Gerocarne	–	–	1	–	1	v. 1.000
Dinami	4	–	1	–	1	t. 19 3/4

* ossia m. 13,18 x 21,088.

In tutto sono 625 fondi e 67 altri immobili in demanio; 1960 concessioni di fondi e 360 di altri immobili, per un totale di 1754 uomini gravitanti intorno al monastero, alcuni dei quali erano titolari di più concessioni.

Più difficile stabilire una rendita complessiva, poiché il canone ricavato dal fitto o dalla concessione enfiteutica non sempre era in denaro, ma a volte si percepiva una parte dei seminativi, dei frutti, del mosto, dell'olio o si pretendeva il pagamento in rotoli di cera destinata al culto. Tuttavia, poiché in ogni concessione è espressa sia la rendita (per lo più annua) percepita dall'ente prima della reintegra, che quella successiva, dal confronto delle stesse si è potuto constatare che in 1277 casi i canoni erano e rimasero in denaro; delle 683 concessioni che prima prevedevano rendite in natura, 467 rimasero tali, nelle rimanenti 216 si sostituirono i canoni in denaro.

Le località dove più estesi risultano i possedimenti erano,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

oltre Serra e Spadola, Stilo, Camini, S. Andrea Ionio, Montauro, Gasperina, Simeri, Crotone, Grotteria, ma non sempre a questa maggiore quantità di terra corrisponde un maggior numero di concessioni e quindi di massari e famiglie ricavanti il loro sostentamento dai beni di proprietà della Certosa: si consideri, per esempio, il caso di Stilo, dove su 416 tomolate di terra complessive erano stati concessi 103 fondi, mentre nel territorio di Camini su ben 5531 tomolate di terra solo 54 erano i fondi concessi. Da un esame generale del documento si evince una discrepanza nell'estensione degli appezzamenti ceduti: si passa da casi di eccessivo spezzettamento della proprietà fondiaria (è il caso dei contratti per due «piedi» di gelso, o di olivo), a casi in cui si permetteva ad un solo conduttore di sfruttare anche più salmate di terra (ogni salmata corrisponde ad 8 tomolate). Erano in netta maggioranza, comunque, gli assegnatari di piccoli appezzamenti, in linea con la logica consuetudinaria del tempo di dividere i fondi maggiori in più parti, logica alla quale concorreva prima di tutto l'interesse del proprietario a non fittare «a massa grande ad uno solo», agevolando così il prevalere della piccola conduzione (25).

Terre ed uomini intorno al golfo di Squillace.

Dopo la descrizione dei possedimenti situati nei dintorni della Certosa, a Serra e Spadola, il compilatore dell'inventario menziona la prima grangia: è la *grangia Apostolorum*, nel territorio di Stilo e dei suoi antichi casali Bivongi, Pazzano, Stignano, Guardavalle, Camini, Riace. Questa grangia comprendeva nel suo territorio le grangie o «tenimenti» di *Santa Maria de Arzafia*, *San Paulo*, *San Leonte* (26).

Sono menzionate, poi, la *grangia Santi Andree*, nel territorio di Badolato e dei suoi antichi casali S. Andrea ed Isca; la *grangia Sante Anne*, nel territorio degli antichi casali Montauro e Gasperina; la *grangia Santi Blasi*, nel territorio di S. Caterina, la *grangia Santi Ioannis Crisostami (o San Soste)*, nel territorio della

(25) Cfr. G. GALASSO, *Economia ...*, cit., p. 154.

(26) La localizzazione delle grangie si è chiarita in L. LONGO - M. SALERNO, *Gli agiotoponimi nel territorio feudale della Certosa attraverso la Platea*, in *San Bruno e la Certosa di Calabria*, a cura di P. De Leo, Soveria Mannelli 1995, pp. 406-407.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

terra di Satriano e dei casali S. Sostene, Gagliato, Soverato, Davoli, la *Grangia S. Dominice et mensa S. Anne* a Monte Paone, i beni nel territorio di Petrizzi, quelli di Chiaravalle, di Torre Spadola, di Squillace e Staletti, di Simeri, di Crotone.

L'inventario, come si è detto in precedenza, continua con l'enumerazione di altre partite site in altrettante località, tuttavia, per ragioni di organicità del discorso, si centrerà l'attenzione soltanto su quelle appena citate, trattandosi di un territorio pressoché uniforme dal punto di vista dei possedimenti della Certosa (27), che parte da Riace, si snoda attraverso località gravitanti sul golfo di Squillace, e giunge fino a Simeri e poi a Crotone, la località più a nord tra quelle in cui S. Stefano possedeva beni.

I territori di alcune di queste grangie sono abbastanza ampi, si estendono, ognuno, nel circondario di più casali e numerosi sono i beni elencati, ma non è assolutamente arido, come si potrebbe pensare, il contenuto della Platea: alle informazioni sul territorio e sui confini, si affiancano, qua e là, riferimenti a casali in possesso della Certosa, con giurisdizioni particolari, ad appezzamenti ceduti con precisi patti feudali, a liti per il possesso dei territori, a descrizioni di case, di mulini, di chiese, di suppellettile casalinga e liturgica (28). È chiaro, quindi, come uno studio attento e paziente del manoscritto può rivelarsi straordinariamente utile a far luce su problematiche di carattere socio-economico, importanti sia per i territori in questione, che per l'intera regione.

La giurisdizione sui casali.

La riorganizzazione bassomedievale della signoria fondiaria aveva incluso, tra gli elementi caratterizzanti, un'accentuazione dei poteri giurisdizionali del signore, a garanzia di un maggiore

(27) A questa «uniformità» si contrappone una grande varietà dal punto di vista geologico; a tal riguardo cfr. P. MIRABELLI, *Guida naturalistica della Calabria*, Cosenza 1989 (la parte geologica è stata redatta da Gioacchino Lena).

(28) I luoghi di culto menzionati nella Platea sono già stati oggetto di studio, cfr. L. LONGO - M. SALERNO, *Gli agiotoponimi ...*, cit., p. 407 ss., così come beni mobili, suppellettile casalinga e liturgica in dotazione delle chiese o delle abitazioni dei grangerii ad esse annesse. Si ometterà, pertanto, in questa sede di enumerare i luoghi di culto presenti nei territori delle grangie.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

controllo delle comunità rurali (29). Le operazioni di reintegra attuate nel corso del XVI sec. in Calabria, cui si è fatto cenno, rappresentarono dunque, per alcuni dei signori o degli enti ecclesiastici interessati dal provvedimento, il ripristino di tali poteri.

È questo il caso di Santo Stefano del Bosco, nel cui diretto dominio rientravano alcuni casali, cioè Serra, Spadola, Bivongi, Montauro e Gasperina, situazione ben testimoniata e documentata dalla Platea, per cui è possibile avere delle indicazioni sul modo in cui l'ente ecclesiastico governava su tali località, sui rapporti sociali e in particolare feudali intercorrenti tra monastero e vassalli.

Così si legge nel documento:

«Item dictum monasterium tenet et possidet in sui domanio et potestate, prout nobis constat legitime per privilegia et instrumenta antiqua et moderna et per testes et per confessionem vaxallorum et alias legitimas scripturas et ab antiquissimis temporibus tenuit et possedit et usque ad presens possidet duo casalia ... unum nominatum La Serra, aliud nominatum Spatula ...» (30),

giustificando il pieno possesso delle località sulla base di antichi privilegi e facendo ricorso alla testimonianza degli abitanti e dei vassalli. La Certosa, esercitando su questi luoghi abitati diritti signorili, in Serra, Spadola, Bivongi teneva il banco di giustizia, con cognizione di prime e seconde cause criminali, civili e miste; piena giurisdizione, *mero et mixto imperio* (31), il diritto di vita o di morte, di eleggere annualmente *capitanos et assessores*; *officio clustruarie* (che regolava le *clausure*), con bagliva, catapania, scannaggi, dogane; col potere di comminare pene corporali e pecuniarie contro i facinorosi; con vassalli, redditi di vassalli, diritti e prerogative temporali e spirituali (32).

In particolare, per i casali Serra e Spadola, si riportano i nomi e cognomi dei vassalli, che dovrebbero indicare i capifuoco: sono 118 per Serra e 54 per Spadola. Pertanto la popolazione complessiva può essere stimata rispettivamente in 600 e 275 ca.

(29) Sulla signoria fondiaria e feudale v. M. CARAVALE, *Ordinamenti giuridici dell'Europa medievale*, Bologna 1994.

(30) *Platea* parte prima, p. 30.

(31) Sul «mero e mixto imperio» v. M. CARAVALE, *Ordinamenti giuridici* ..., cit., pp. 643-647.

(32) *Platea* parte prima, pp. 30, 63-64. Il termine vassalli altrove ormai esprime la natura soltanto giurisdizionale e non più anche personale del dominio esercitato sulle popolazioni rurali dal signore; cfr. G. GALASSO, *Economia* ..., cit., p. 104.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

abitanti. Sono compresi i nomi dei sindaci, Antonio Timpano per Serra e Iacopello Tassone per Spadola, di un camerario e degli *electi presentis anni ... 1532*, confermando il fatto che fossero cariche annuali (33).

I vassalli erano sottoposti ad angaria, erano tenuti a lavorare per i monaci senza salario, con i propri animali e portare una quantità non specificata di grano, vino e orzo dalle diverse grangie della Certosa, per il sostentamento della stessa, e «... ipsi (i vassalli) confessaro cum iuramento esserno tenoti pro antiquo solito et costumato de angaria per vigore deli privilegii de dicto monasterio tanto essi como loro antecessori sempre foro tenoti ...». Nei giorni in cui svolgevano questo lavoro il monastero dava loro «quattro panelle et tre quartuni de vino». I vassalli che non possedevano buoi facevano servizi personali, andando per due giornate, senza compenso ma avendo solo «le spese et lo vino», dovunque i monaci comandassero; erano tenuti, inoltre, a riparare segherie, mulini e gualchiere. I vassalli tenutari di *clausure* almeno ogni 3 anni erano tenuti a coltivarle e tutti erano obbligati da un giuramento a rispettare i patti.

La situazione fin qui descritta potrebbe definirsi «anomala», se rapportata a quanto ricorre in altra documentazione coeva o di poco precedente studiata dal Galasso, in base alla quale lo studioso ormai configura gli oneri personali, costituenti i cespiti feudali, come una servitù delle terre, e gli abitanti ne rispondono solo in quanto detentori delle terre stesse, dalle quali possono tranquillamente allontanarsi, alienandole (34). Parte dei vassalli di Serra e Spadola erano «tenutari» di clausure, che se non avevano coltivato almeno ogni 3 anni venivano levate loro, «chuse» che probabilmente rientravano nel diretto dominio del monastero, poiché non si parla di una contratto particolare, tipo enfiteusi, e si usa il verbo «tenet» e non «possidet» accanto al nome del vassallo (35). Sicuramente, quindi, non erano terre che gli uomini potevano alienare e sulla possibilità di potersi liberamente allontanare, c'è qualche perplessità; il fatto poi che la maggior parte

(33) *Platea* parte prima, pp. 31-33. Cfr. anche P. De Leo, *Il monastero di S. Stefano del Bosco e la comunità di Spadola*, in *Die Kartäuser und ihre welt-kontakte und gegenseitige einflüsse*, Band 1, Salzburg 1993 (Analecta Cartusiana 62), pp. 18-25.

(34) Cfr. G.G. Galasso, *Economia ...*, cit., p. 104.

(35) Per la storia dei rapporti di produzione e dei contratti agrari cfr. G. Giorgetti, *Contadini e proprietari nell'Italia moderna*, Torino 1974.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

dei vassalli non era tenutario né concessionario, le stesse caratteristiche dell'angaria, ed infine lo stretto controllo esercitato dalla Certosa sugli abitanti del suo circondario sono elementi che configurano tutti uno *status* servile di tipo personale, non solo giurisdizionale e legato al possesso della terra (36).

Tale stato risulta ampiamente superato negli altri casali demaniali. Per Bivongi si parla solo di una casa nella quale gli ufficiali esercitavano la giustizia per conto del monastero; i certosini e i loro ufficiali avevano la precedenza nell'acquisto in piazza di carni, pesce ed altra roba commestibile, con l'impossibilità, da parte degli amministratori della vicina Stilo, di intromettersi nell'esercizio di tali prerogative (37) e

«... si aliquis terre Stili deliquerit et auffugit intus dictam domum prefati monasterii ... officiales dicte terre non possunt nec debent intus dictam domum intrare et fugitivum delinquentem capere tamen ipso vaxallo terre Stili fugitivo exeunte cognoscit capitaneus terre Stili.

(36) *Platea* parte prima, pp. 33-35. Serra e Spadola sono quindi gli unici casali dove permangono obblighi servili di natura feudale, che altrove erano già da tempo caduti in disuso principalmente per la ferma opposizione dei vassalli. Durante il regno di Federico II, tra il 1220 ed il 22, si assiste ad una di queste proteste, quella dei villani di Montauro, Gasperina, Arunci e Oliviani, anch'essi dal tempo del conte Ruggero sottoposti a durissimi obblighi. Ad essi fu dato torto, in virtù dei privilegi e delle prerogative dei monaci, che furono ripristinate, per cui «quod quilibet villanus omni septimana per annum duobus diebus angariam monasterio facere debeat, et duodecim dies faciat per annum perangariam, videlicet, qui pariclam habuit octo tarenos auri solvat annuatim eidem monasterio et cum paricla quatuor diebus tempore seminum, serviat eidem monasterio, quatuor ad areas, quatuor ad vineas excolendas. Omnes halii qui pariclam non habent quatuor tarenos exolvant et quatuor diebus serviant ad zappandum, quatuor ad metendum, quatuor ad vineas excolendas. Item ut debeant omnes semel in anno ire ad nemus pro faciendis, et portandis ab inde lignaminibus grangiae, seu loco Montabri necessariis. Item semel in anno, eant ad faciendos in nemore circulos, et ad dictum locum Mentabri ferendos. Item, et quicumque habet asinum duodecim salmas victualium portet ab area, usque ad horreum eiusdem loci, et una salmam tede debeat dare per annum. Item, ut quicumque oves habet herbaticum donet secundum consuetudinem terre Squillacii. Item, ut quicumque habuerit porcos, de eisdem glandaturium solvat grangiae, seu loco predicto. Item, ut omnes de musto decimam tribuant, et agraria de terris sicut soliti sunt secundum instrumentum, quod eis monasterium fecit ...». Cfr. B. TROMBY, *Storia* ..., cit., tomo quinto appendice, nn. LXXVI, LXXVII, pp. LXXXIX-XCIV; J.L.A. HUILLARD-BREHOLLES, *Historia diplomatica Friderici secundi*, Parisiis MDCCCLII, rist. an. Padova 1995, vol. II. 1, pp. 195, 204, 208-217, 275-276. Sull'onomastica dei territori in questione v. più avanti.

(37) *Platea* parte prima, pp. 63-64.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

... si aliquis vaxallus dicti monasterii et habitans in dicto casale Bivongi in quavis causa civili vel criminali deliquit, capitaneus terre Stili qui pro tempore fuerit non potest se in eo intromictere ...» (38).

Diverso il caso di Montauro e Gasperina: nella Platea si riporta la sentenza, datata 21 febbraio 1533, emanata dal regio commissario Nicola Angelo de Amectis in nome dell'imperatore Carlo V, invocata dal procuratore del monastero, don Vincenzo Manerio di Terra Nova, il quale lamentava la perdita da parte di S. Stefano di molte delle prerogative sui casali (piena giurisdizione sui vassalli, *mero et mixto imperio*, cognizione di tutte le cause), essendo rimasta solo una parte delle cause civili. Dovendo procedere alla reintegra ed all'inventario di «omnia ea que ad presens dictum monasterium tenet et possidet in dictis casalibus», vista la protesta dei monaci e la loro richiesta di tornare in possesso di ciò di cui erano stati spogliati; vista la citazione fatta a Giovanni Francesco Borgia, principe di Squillace, artefice della spoliazione, chiamato nel suo interesse a giustificare e provare la legittimità della sua azione e contumace, il commissario davanti a testimoni dichiara «per hanc nostram diffinitivam sentenciam ... prefatum monasterium ... ad presens possidere et esse in poxessione de infrascriptis inferius expressis in dictis casalibus» (39).

La sentenza specifica, quindi, che il monastero a quel tempo possedeva solo una bagliva limitata ad alcune cause e partite di beni e ad alcune casate di vassalli, che si elencano. In Gasperina erano 9, e compaiono, secondo l'ordine del compilatore della Platea, i cognomi Spatea, Rundo, Voce, Catrambone, Madonna, Vatrella, Manso, Gunnari, Clerico; a Montauro erano 8, e i cognomi erano lo Gara, Vatrella, Macrillo, Catrambone, Madonna, Chilla, Rundo, Cimmaci (40).

Ogni anno il monastero assegnava ai casali dei baiuli, un *iudex* ed un *actorum magister*, che amministravano la giustizia

(38) *Ibid.*, p. 64.

(39) *Ibid.*, pp. 304-307.

(40) Nel 1542, grazie ad una sentenza delle Regia Camera Sommaria, e nel 1543 con un diploma di Carlo V, i Certosini rientrarono in possesso di tutte le giurisdizioni e prerogative sui due casali; cfr. B. TROMBY, *Storia ...*, cit., tomo decimo appendice, nn. LIV, LVII, pp. CI-CX. In ogni caso in Calabria già dal secolo precedente la bagliva, base della giurisdizione e delle prerogative baronali, era passata in seconda linea rispetto ad altre entrate signorili, quali censi e terraggi che, oltretutto, rendevano di più; cfr. G. GALASSO, *Economia ...*, cit., p. 93.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

limitatamente alle cause loro spettanti, affiancati da un giudice del principe di Squillace, che si occupava delle rimanenti cause. Il giudice ed i baiuli rendevano giustizia ai vassalli in base ai *banni* che ogni inizio d'anno emanavano, un complesso di norme dalle quali emerge la semplicità della vita locale, che mettono a fuoco da un lato il quotidiano di piccole comunità contadine, chiuse nella conservazione degli usi tradizionali, dall'altro una classe feudale che basava il proprio prestigio su prerogative, difese tenacemente, che al giorno d'oggi sembrerebbero inconsistenti e di poco conto.

Cause loro spettanti, secondo una prassi diffusa sin dal medioevo, riguardavano la raccolta dei rifiuti («... quod nullus civium dictorum casalium proiciat mundicia intus dictus casalia nisi in locis solitis».) (41); l'allontanamento di cani e greggi dalle vigne (42); l'esazione della tassa doganale da tutti i compratori e venditori estranei, la regolazione di pesi e misure.

I vassalli inquisiti e colpevoli dovevano pagare ai baiuli 2 tarì per ogni colpa e 10 grana in caso di contumacia; in caso di sospetto e non di colpa accertata, erano tenuti a risarcire del danno arrecato e in caso di contumacia pagare i 10 grana.

Inoltre i funzionari avevano il diritto di *catapania* (di regolamentare cioè il mercato di alcuni generi e controllare pesi e misure), di esigere lo *scannagio*, cioè 5 grana per ogni vacca o bue macellato e per i maiali e gli altri animali un «rotolo» di carne o il corrispondente in denaro; avevano il diritto di pignorare in caso di debiti o prendere animali che arrecavano danni, portarli nell'abitazione dei grangeri e far risarcire i danneggiati (43).

Il recupero, o il tentativo di recupero dei poteri giurisdizionali da parte dell'ente ecclesiastico è in linea, e anzi anticipa, quelli che saranno gli orientamenti del Regno di Napoli nel corso del XVI sec. Se da un lato la preminenza del re su ogni altro potere del Regno è assodata, dall'altro il governo vicereale fu

(41) *Platea* parte prima, p. 307.

(42) Giovanni Cherubini sottolinea la diffusione di queste progressive limitazioni poste all'allevamento degli animali, in particolar modo nei dintorni delle città e relativamente alle voracissime capre, che avrebbero potuto rovinare spazi destinati all'allargamento delle coltivazioni ed orti in particolare, cfr. *L'Italia rurale del Basso Medioevo*, Roma-Bari 1984, p. 20.

(43) *Platea* parte prima, pp. 307-309. Sono queste le norme tipiche rientranti negli statuti e «consuetudines» delle *Universitates*, cfr. per esempio B. CAPPELLI, *Laino e i suoi statuti*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania» I (1931), pp. 405-427.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

piuttosto incline a rispettare privilegi e prerogative particolaristiche e verso la metà del secolo la monarchia iniziò il processo di alienazione di importanti cespiti demaniali al fine di procurare facili entrate al Fisco, tanto da far parlare di «nuovo equilibrio feudale», basato su una preponderanza di tipo economico-sociale della feudalità (44).

Stando ai documenti, un tempo dovevano essere molti di più i casali posseduti dalla Certosa e sui quali esercitava diritti signorili. In un diploma del conte Ruggero del 1094 (45) alla donazione del casale Bivongi, nei dintorni di Stilo, si affiancavano il casale Vingi (o Bingi) e i casali S. Andrea e Roseti «exemptis ab omni communitate» coi casali comitali della città di Stilo. Si parla, sempre nello stesso diploma, del casale Arunchi dipendente dalla chiesa di S. Maria de Arzafia, possesso del monastero. In un altro diploma, sempre di Ruggero, del 1099 (46), tra le donazioni al monastero compare, oltre ai casali Mentabri (poi Mentauro) e Gasparrina, il casale Oliviani.

Ci si chiede che fine abbiano fatto questi casali e qualche risposta si trova proprio nella Platea. Parlando della *grangia Apostolorum*, nell'ambito dei confini del territorio di Arzafia, si ritrovano due casali «que erant situata intus dictum tenimentum de Arzafia et nunc sunt inhabitata et penitus diruta, unum nominatum Santo Andrea et aliud nominatum Santo Bartomeo» e ancora, poco più avanti, «duo casalia unum nominatum Santo Andrea et aliud nominatum Rosito ... diruta et destructa de quibus fit mencio in privilegiis antiquis» (47). Soffermandosi sulle prerogative e i diritti della Certosa su Bivongi, il redattore aggiunge «et similiter dictum monasterium intus dictum tenimentum Apostolorum habet quoddam casalem inhabitatum, nominatum Vince, in quo sunt vestigia domorum ruinatarum» (48). Nel '500, quindi, alcuni dei casali menzionati nei diplomi di Ruggero risultavano da tempo disabitati, perché già in rovina ma, probabilmente, anche gli altri casali dovevano aver fatto la stessa fine, forse ancora prima giacché Oliviani nella Platea è solo un gene-

(44) G. GALASSO, *Economia* ..., cit., pp. 81-82, 85, 296-297, cfr. anche A. MUSI, *Mezzogiorno spagnolo* ..., cit.

(45) v. B. TROMBY, *Storia critico cronologica* ..., cit., tomo secondo appendice, nn. VIII, IX, pp. LXXII-LXXIV.

(46) *Ibid.*, n. XXII, pp. LXXXVI-LXXXIX.

(47) *Platea* parte prima, pp. 70, 74.

(48) *Ibid.*, p. 64.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

rico toponimo (Cultura de Olliviani) e Arunchi, invece, secondo la tradizione dovrebbe aver dato vita a Montepaone (49).

Difficile intuire le cause della scomparsa di questi centri abitati: cause naturali (frane, terremoti) o, forse, diminuzione della popolazione, come il forte calo demografico del '300, avvenuto in seguito alla carestia ed alla peste, talmente sensibile che gran parte degli studiosi sono concordi nell'affermare che, nonostante la generale crescita della popolazione, l'Europa agli inizi del Cinquecento non aveva ancora raggiunto gli abitanti che aveva avuto prima del 1340 (50). Tutto ciò aveva favorito l'abbandono di vaste terre, specialmente quelle più interne, di difficile accesso e dalla scarsa produttività, lasciate quindi all'incolto, ma la diminuzione di forza-lavoro permise ai vassalli un aumento del «potere contrattuale» e di liberarsi dalle servitù personali, come avvenne per la maggior parte degli uomini della Certosa.

Le terre e gli immobili.

Un'indagine di tipo socio-economico su base locale per avere valenza significativa necessita di dati consistenti e articolati, per cui l'area considerata, nella quale come si è detto la Certosa aveva la più alta concentrazione di possedimenti, ben si presta a tale tipo di analisi. Seguendo dunque il redattore della Platea nel suo «viaggio» attraverso i beni dell'ente religioso, si evidenzieranno tutta una serie di informazioni e spunti che caratterizzeranno situazioni locali, per poi mettere a fuoco un modello di gestione territoriale: quello certosino.

Accurata, nei primi fogli del documento pervenuti, è la descrizione dei confini della «prima lega», un vasto territorio situato nei dintorni del monastero e in Serra e Spadola, donato ai

(49) Un elenco dei casali scomparsi è fornito dal Martire, che afferma: «... le terre o Casali distrutti donati dal detto conte [Ruggero] a S. Bruno, cioè Arunco, Arsazia, Olivano, Casal del Conte e Mutoli ...», in *La Calabria sacra e profana*, opera del secolo decimosettimo del sacerdote Domenico Martire Cosentino, volume primo, Cosenza 1876, p. 335.

(50) Il Regno di Napoli vide comunque crescere incessantemente il numero dei fuochi dagli oltre 215.000 del 1487 agli oltre 470.000 del 1559, con una crescita percentuale quasi sempre positiva. Cfr. G. CARIDI, *Uno «Stato» ...*, cit., p. 8; cfr. anche F. COZZETTO, *Mezzogiorno e demografia nel XV secolo*, Soveria Mannelli 1986 e A. CORRADI, *Annali delle epidemie occorse in Italia dalle prime memorie fino al 1850*, Bologna 1865-70.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Certosini dal conte Ruggero nel 1091 (51). È un'area interna, la cui produzione principale è rappresentata dal legname e dall'allevamento; la terra, non tutta coltivata, presenta rigogliose foreste di faggi, ontani, castagni e prati preclusi agli usi civici, dove non si potevano raccogliere frutti o far legna o pascere animali senza il consenso dei certosini, i quali vendevano gli *erbagii* e permettevano ai propri vassalli di seminare in alcune terre, in cambio di una determinata quantità di raccolto per ogni tomolata di terra messa a coltura (*terragio pro media coperta*) (52).

I monaci godevano anche dello *ius piscandi* nel fiume Ancinale, fiume accanto al quale erano costruiti 3 mulini, una gualchiera e 2 segherie, strutture di trasformazione di proprietà della Certosa particolarmente importanti per l'economia locale. Era compito dei vassalli, come si è già detto, provvedere a ripararli e, probabilmente, è proprio il legname di queste segherie che dovevano portare, dietro compenso, al porto di Bivona (oggi Vibo Valentia), sul mar Tirreno, ed in altri luoghi (53).

Segue poi l'elenco di tutti gli uomini tenutari di «clausure» in Serra e Spadola, di cui si è parlato in precedenza, con la descrizione delle stesse, tenuti a coltivarle almeno ogni 3 anni e costretti a pagare il terraggio ogni anno che le mettevano a coltura. Per questi luoghi recintati, 171 in tutto, non si specificano il tipo o i tipi di coltivazioni anche se, visto che i vassalli dovevano versare grano, vino ed orzo, certamente questi rientravano tra i frutti di questi fondi. Il termine «chuse» indicava infatti terre coltivate a cereali di dimensioni non particolarmente estese, frantumazione molto conveniente per il proprietario a livello di rese. L'obbligo di coltivarle almeno ogni 3 anni fa pensare ad una rotazione (un anno si seminava, gli altri due si sfruttava il terreno

(51) v. privilegio di Ruggero in P. DE LEO, *Certosini* ..., cit., pp. 54-56. Sono informazioni puntuali che, ricalcando un successivo documento comitale, rendono noti con estrema precisione limiti, misure, toponimi all'interno del territorio e di confine, esemplificando i diversi metodi usati per delimitare: alberi segnati da una croce o dalla lettera S, grandi massi, colonne marmoree, con relativa posizione. Il privilegio in questione è del 1093; cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica* ..., cit., tomo secondo appendice, n. V, pp. LXIX-LXX.

(52) Sul territorio adiacente la Certosa e su Serra e Spadola si è ampiamente soffermato G. CARIDI in *Popolazione e territorio nella Calabria moderna*, Reggio Calabria 1994, pp. 49-64.

(53) Grande era il bisogno di legname a quel tempo, che forniva le materie prime per tutta una serie di attività artigianali, costituiva fonte di calore e di energia, portando spesso ad uno sfruttamento indiscriminato del bosco, cfr. G. CHERUBINI, *L'Italia* ..., cit., p. 31.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

come pascolo per aumentare e migliorare la produttività) abbastanza comprensibile considerando le caratteristiche orografiche della zona e le tecniche di lavorazione della terra tali da non consentire di ridurre il peso negativo dell'ambiente fisico. Le aree destinate a seminativi non erano comunque vaste, e la produzione bastava appena alle esigenze locali.

Beni dei quali si afferma che erano concessi ad enfiteusi, unico tipo di contratto adoperato, di durata non specificata, forse illimitata, erano 40 case, cedute ciascuna per 5 grana annui, per un totale di 200 grana, e 25 vigne (ca. 25.000 viti) date, per lo più, per 1/5 del mosto o dei frutti, una percentuale media, che identifica terreni né troppo fertili, né scarsi. Esigua era la presenza di altri alberi da frutto (noci, aranci, ciliegi). Le case erano quasi tutte «terranee», cioè semplici, con il solo piano terra, tranne due, quella del nobile Giovanni Battista Crispo, «solaratam (con solaio e soffitto) cum tribus aliis domibus», e quella di Minico Valente, «palaciatam (a più piani) cum tribus aliis domibus terraneis» (54), di struttura più complessa.

Precisa è la descrizione del territorio della principale grangia della Certosa, la *grangia Apostolorum*, nel territorio di Stilo e casali (55), una zona abbastanza varia dal punto di vista della produttività, dove all'allevamento praticato in alcune zone interne o incolte, si affiancavano i frutti di terre particolarmente fertili e la coltura specializzata del gelso, cui si appoggiava la produzione della seta.

(54) *Platea* parte prima, pp. 53, 55.

(55) Cominciava dal casale Pazzano, dal luogo detto Petra de la Olissa, includeva Bivongi, confinava con le terre del monastero di S. Giovanni Teristi, toccava il fiume Stilitano (oggi Stilaro), entrava nella terra di Stilo, delimitato da grosse pietre segnate da croce o da alberi segnati con S, per ritornare al punto di partenza, cui si aggiungevano il «tenimentum ... planum et fertile et preciosum» di Arzafia, nel circondario di Stilo, che entrava nelle terre di Guardavalle, confinando con Monasterace e con le terre dell'episcopato di Squillace; la «Cultura» di S. Paolo, in prossimità del mare; il «tenimento» di San Leonte, 600 salmate di terre coltivate e 100 di incolto nel territorio di Stilo, Camini e Riace. *Ibid.*, p. 60.

Il monastero di S. Giovanni Teristi è stato studiato dal Guillou, che ne ha pubblicato le carte in *Saint Jean Théristès*, di Mercati, Giannelli, Guillou, Città del Vaticano 1980. I territori Apostoli e Arzafia sembra furono donati all'eremo da Ruggero il Granconte con diploma del 1094; Casamona, terra della stessa grangia, fu donata da Pietro Squillacense stratigoto di Stilo nel 1168, mentre S. Leonzio con diploma di re Tancredi del 1191; cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica ...*, cit., tomo secondo appendice, n. VIII, pp. LXXII-LXXIV; tomo quarto appendice, nn. LXXIII, XLVIII, pp. LXXXVIII, CCXXXIX.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Particolare interessante, nell'ambito di questa descrizione, sono le notizie su Stilo, con i riferimenti alle vecchie mura, alla Cattolica ed al Vescovado (56): è l'unica volta che i confini dei territori della Certosa si spingono fin nel cuore di un centro abitato, tanto da darci informazioni su di esso.

Nella *grangia Apostolorum* la Certosa godeva del diretto dominio su vasti territori, (quasi tutti destinati al pascolo, visto che si parla di *ius pasculandi*), su strutture di trasformazione o lavorazione che sfruttavano l'acqua del fiume Stilaro opportunamente canalizzata (4 mulini, dei quali 2 non funzionanti e 2 fittati annualmente uno per 9 e l'altro per 19 salme di frumento, una gualchiera), e poi su un casalino, sul palazzo della grangia e due case, una nel casale Riace «solaratam cum cammeris, catoyo (magazzino) et stabulo, consistentem in sex membris noviter edificatam per priorem et monacos cartusienses ... pro conservacione reddituum et fructuum ipsius monasterii.. et pro habitacione grangerii» (57); l'altra a Bivongi «... palaciatam, cum planicie ante existentem, in quattuor membris, cum casalenis circumcirca ...» (58), con una struttura complessa, quindi, poiché era l'abitazione di priori ed abati del monastero, ed i capitani del casale erano soliti amministrare in essa la giustizia per conto dell'ente ecclesiastico. Il palazzo principale della grangia era nel «tenimento» degli Apostoli, aveva una sala, camere, celle e altri edifici contigui dove abitavano frati e servitori.

Il demanio, caratterizzato da colto ed incolto, si estendeva dall'interno boscoso, con querce, pascoli, terre scoscese, alla fascia costiera con vigne (ca. 7.500 viti), oliveti, orti. Alle viti ed agli olivi si affiancavano i gelsi e, in minor misura, peri, fichi, aranci, mandorli e certamente seminativi, poiché per alcuni appezzamenti o mulini che si locavano annualmente, erano previste accanto alle rendite in denaro «cum saluto», 1/5 o 1/4 dei frutti,

(56) Si legge nel documento: «... coniunti cum le muri vechii de dicta terra (Stilo) et cussì saglie fi allo loco della magna porta antiqua in la quale al presente ce so le muri antiqui et la porta ey in essere et saglendo in suso verso la ripa lassando la Chatolica antiqua de dicta terra ad mano dextra le dicti limiti includeno lo dicto tenimento de li Apostoli et da dicto loco saglie per le ripe a monte et ense ad la terra vechia antiqua de Stilo, quale ey sopre lo monte alto et lassa lo Viscopato antiquo quale ey derrupato sopre dicto monte ed sagliendo per fi allo più alto monte appresso lo castello de Stilo ...». *Platea* parte prima, pp. 62-63.

(57) *Ibid.*, p. 92.

(58) *Ibid.*, p. 131.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

anche salme di frumento. Nella stessa grangia si cedevano ad enfiteusi 378 fondi, dove comparivano l'incolto e la foresta di querce e castagni, ma anche paludi e poi le generiche terre, vigne (ca. 91.900 viti), oliveti, orti o giardini con diverse varietà di alberi da frutto o gelsi e ancora seminativi e cotone, che venivano lavorati nelle strutture menzionate, contribuendo, così, a creare un sistema volto all'autoconsumo e all'autosufficienza. Si cedevano, inoltre, 3 mulini, 11 casalini, 74 case, 1 frantoio, 2 magazzini, 2 porcili. Il censo, che in generale veniva versato il mese di agosto, era per la stragrande maggioranza delle concessioni in denaro, tuttavia alcune erano in rotoli di cera (un rotolo equivaleva a Kg. 1,248) oppure ad 1/4 dei frutti o del mosto (per lo più le vigne), pochi canoni erano 1/2, 1/3, 1/5, 1/6, 1/10 dei frutti, in base alla fertilità del suolo. Rendita totale in denaro della grangia era di 5 ducati, 613 carlini e 1/2, 7 grana.

Donna Ramunda delo Conostabulo, appartenente a famiglia nobile, e concessionaria di uno dei mulini, il «Molino de Cacare», con acquedotto, sito in prossimità dello Stilaro, rappresenta un caso di reticenza ad adeguarsi alle operazioni di reintegra, per cui rivendicava il pieno possesso dell'immobile, (la proprietà di un mulino denotava una distinzione sociale), accettando di pagare il censo annuo solo per l'acquedotto.

Le due case cedute nel circondario di Pazzano erano «terranee»; delle 63 tra case e casalini concessi a Bivongi solo 2 sono definite «terranee» ed altre 2 «palaciate», una delle quali «consistentem in tribus membris», tuttavia anche quelle non descritte dovevano diversificarsi tra loro se il canone annuo per ognuna oscillava dai 5 grana ai 3 carlini. Nella terra di Stilo, invece, delle 8 case enfiteutiche 6 erano a più piani e 2 ad un piano; anche i 2 magazzini concessi erano siti in Stilo, nei pressi della pubblica piazza, ceduti entrambi allo stesso assegnatario, un tale «Ioannes de Ayello» il cui cognome fa pensare ad un non indigeno. Un particolare contratto riguardava poi la concessione enfiteutica di una casa a Riace ad un certo Antonio Prestera dello stesso casale, il quale avrebbe dovuto fornirla di ogni cosa necessaria, non poteva venderla, pignorare, permutare, alienare, dare in dote senza il consenso dei monaci, e se avesse omesso di pagare il canone per oltre due anni avrebbe perso la casa e le eventuali migliorie apportate (59).

(59) *Ibid.*, p. 167.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Ad alcuni assegnatari veniva confermata la cessione aggiungendo dei patti da rispettare, come il caso di Giovanni Azuppi di Stilo, per il quale si precisa la durata dell'enfiteusi (29 anni), si indicano le operazioni agricole da compiere, abbastanza semplici, con una singolare distinzione tra la corresponsione delle rese degli innesti (la metà delle quali resta in perpetuo all'Azuppi), e lo sfruttamento delle terre, che al termine dei 29 anni doveva necessariamente restare prerogativa del solo monastero (60).

Un giardino, nel quale passava l'acquedotto di un mulino demaniale del monastero, era stato concesso col patto che il conduttore non provocasse danno al condotto e facesse entrare nel fondo il mugnaio «per accongiare et annectare lo aqueducto».

Da rilevare inoltre in questa grangia le numerose, e di data recente, concessioni enfiteutiche con patti «ad meliorandum», specialmente in presenza di terre paludose ed incolte, per le quali, quindi, si cercava di stimolare il dissodamento e lo sfruttamento. Le migliorie dovevano avvenire in 2, 3, o 5 anni e prevedevano che si piantassero viti, olivi ma, in modo preponderante, gelsi. Vale la pena di analizzare da vicino la tipologia di alcuni di questi contratti agrari: un primo gruppo comprende i «bona emphiteotica novissime concessa per priores et monachos cartusienses existencia in territorio Santi Leontis». Si tratta di 18 concessioni del settembre 1532 simili tra loro, che prevedevano l'inserimento di un numero variabile di piante di gelsi nell'arco di un triennio, dei quali la metà sarebbe stata in perpetuo del monastero; inoltre il possessore non poteva vendere le fronde degli alberi se non in presenza del procuratore della Certosa; doveva chiudere e coltivare il fondo a sue spese; era tenuto a dare ai monaci la quarta parte dei frutti e redditi del suolo, anche provenienti dalla parte seminata; infine non poteva vendere

(60) *Ibid.*, p. 133: L'Azuppi «... abea de caniare et annectare per spacio de cinque anni et che sea tenoto insitare le aglastri et pirare et che sea tenoto tenire le chuse et tenire et gubernare dicti terreni et de li aglastri et arbori farà in dicto territorio in perpetuum ipso Ioanni ne abea ad havere la metà et l'altra metà sea de esso monasterio et che ipso Ioanni, soi heredi et successori seano tenoti gubernare et tener le chuse ut supra et de quello se percipera de le terre per spacio de anni vintinove de la metà de le prefate terre ne paghe lo quinto, et de l'altra metà de dicte terre lo quarto, però forniti dicti vintinove anni le terre predicte resteno per lo predicto monasterio et non observando dicti pacti che sea tenoto ipso Ioanni ad tucti dapni et pene, prout in carta, però quelle terre non se ponno caniare dicto Ioanni sea excusato ...».

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

la propria parte di ricavato ad ecclesiastici o ad altri potenti. La pena per chi non rispettava le clausole del contratto stipulato era di 50 once d'oro (61).

Alle 18 concessioni se ne aggiungevano altre 2, sempre del settembre 1532, che riguardavano terre paludose e basse e che prevedevano l'inserimento di gelsi e alberi da frutto fino a riempire gli appezzamenti, coltivandoli nel modo appropriato, versando al monastero per 12 anni la somma di 5 carlini annui; successivamente sarebbero appartenuti ai monaci metà delle fronde e dei frutti. Inoltre i possessori non potevano vendere le fronde né alienare i fondi senza il consenso della Certosa, con la pena di 25 once d'oro per chi contravvenisse i patti.

Un secondo gruppo comprende 14 contratti stipulati per la concessione di appezzamenti «nemorosa et infertilia ... ad inserendum oleastros et faciendum oliveta in serra et costeriis nemorosis positis in ... tenimento Santi Leontis ad emphiteosim concessa ...» nel giorno 17 del settembre 1532. Entro 5 anni dovevano fare innestare olive sugli oleastri (ulivi selvatici), far chiudere e coltivare tali oliveti, piantare alberi di peri. Durante i 5 anni il suolo era «francho», successivamente avrebbero dovuto far macinare le olive nel frantoio del monastero col quale avrebbero diviso l'olio ed al quale avrebbero versato 1/5 di tutto il seminato ed i frutti provenienti dal fondo «in perpetuum».

Se da un lato iniziative del genere sono apprezzabili, perché volte ad allargare lo spazio coltivato, dall'altro risaltano le clausole «capestro» dei contratti e l'eccessivo prelievo da parte dell'ente, specialmente se rapportato al fatto che le spese di dissodamento, piantagione e innesto gravavano totalmente sul concessionario, il quale oltretutto si trovava nella condizione di dovere aspettare per alcuni anni la crescita delle piante, prima di godere della metà dei frutti del proprio lavoro.

Anche il territorio della *grangia Santi Andree* era diviso in più parti (62) e di tutte le terre si dice che erano ampie, fertili e preziose: in effetti erano più vicine alla fascia costiera.

(61) Cfr. G. GIORGETTI, *Contadini e proprietari* ..., cit.

(62) Il compilatore dell'inventario comincia a descriverlo iniziando dal casale S. Andrea, nelle località Cammarato, Ad Unusa, Crepazone, Silipa e Serra de Asmundo, per continuare col «tenimento de Guaglano» e con quello di S. Nicola, che confinava con la terra di Satriano, e poi i «tenimenti Yeracioti, Patricie et Adini», per poi passare al territorio di S. Martino, nel circondario di Isca, e a Badolato. Questi possedimenti, probabilmente, risal-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ma la vite era sempre preponderante, seguita da olivi e gelsi con qualche albero da frutto. Anche in questa grangia alcuni appezzamenti si fittavano annualmente a 1/3, 1/4 «cum saluto» (che qui è specificato essere di 12 ducati), a 1/3 del frumento, la decima sulla terra, 1/2 o intera «coperta». Particolare importante è che solo in questa grangia in alcuni casi è riportata la rendita annua proveniente dalle viti e dalla vendita dei gelsi e dei frutti ricavati dai fondi, calcolata in base al numero e all'età degli alberi e su cui si tornerà in seguito.

Tra i beni ceduti ad enfiteusi risaltano le case (ben 127), ma anche 1 magazzino, 5 casalini, 6 stalle, 1/2 frantoio oltre a vari fondi (65 vigne con 40.600 piedi ca., 10 «clausure» e 64 terre, ben 85 orti ed un castagneto). Delle 125 case site a Montauro, il cui censo annuo oscillava dai 4 grana ai 3 carlini per ognuna, 26 avevano un orto contiguo, una era «consistentem in tribus membris», 2 con soffitto e solaio, una con forno, 6 con «appinnata» (tettoia) sul davanti, 3 col solo pianterreno, una con un'altra casa affianco in corso di costruzione, 4 a più piani; un certo Ambrosio Mercurio, inoltre, era assegnatario di 3 case, di cui una a più piani, di un magazzino e, insieme al fratello, di mezzo frantoio. Le 2 case nel circondario di Gasperina, che prima della reintegra erano tenute da Francesco Spatea l'una e da donna Iacopa Voce l'altra, poiché quest'ultima si rifiutò di pagare il canone annuo, non riconoscendo il diretto dominio del monastero sull'abitazione, dopo la reintegra furono concesse entrambe al suddetto Francesco.

Le colture non sembrano discostarsi da quelle delle precedenti grangie, tranne per una particolare presenza di alberi di sorbi, frutti spontanei caratterizzanti i terreni meno coltivati. Le rendite erano maggiormente in denaro (complessivamente 283 carlini e 1/2, 3 grana); le vigne per lo più ad 1/4 dei frutti o mosto, altri canoni erano 1/2, 1/3 dei frutti o dell'olio, in rotoli di cera, in quantità di orzo o frumento.

Alcune concessioni enfiteutiche erano «ad meliorandum»: si tratta di 3 vigne con parte della terra libera che il possessore s'impegnava a riempire con altre piante di vite. Una particolare cessione di un terreno fertile e prezioso, datata 27 settembre 1533 con atto del priore Francesco Assilta, riguardava don Battista Voce di Gasperina, che se l'era guadagnata sia con i servizi prestati ai priori del monastero nei tempi passati, sia con l'aiuto offerto al regio commissario nelle operazioni relative alla reintegra, col patto,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

però, che alla sua morte la terra sarebbe ritornata ai monaci (67). È un caso singolare di contratto enfiteutico non esteso ai successori del concessionario, ma limitato alla sua persona.

Nel territorio della *grangia Santi Blasi* (68) il diretto dominio da parte della Certosa si estendeva su 23 appezzamenti, dei quali 2 erano in comune con altri possessori e 20 si fittavano ad 1/5. Non si riportano caratteristiche del suolo o tipi di colture. I fondi ceduti ad enfiteusi erano 28 (13 terre generiche, 8 vigne, 5 orti, 2 oliveti), con più chiari riferimenti alle colture: la vite era sempre prevalente (ca. 4.600 piedi), seguita da gelsi, olivi e poi aranci, melograni, fichi, sorbi, mandorli, peri, zone boschive, seminativi. Le rendite erano per lo più in denaro, in totale carlini 51 e 1/2 e grana 6 e 1/2, poche in quantità di frumento, 1/4 del terraggio, 1/3, 1/4 dei frutti. Anche in questa grangia si rileva la presenza della cessione enfiteutica di un fondo con patti, i quali, però, furono aggiunti successivamente dal compilatore dell'inventario: si dice, infatti, che se il monastero farà costruire una chiesa nel fondo, il concessionario dovrà rinunciare allo stesso e i monaci saranno tenuti solo a risarcire le migliorie fatte dal giorno 5 del gennaio 1535, giorno in cui, evidentemente, erano state aggiunte quelle clausole al contratto (69). Nello stesso territorio di S. Caterina si cedevano ad enfiteusi due case definite entrambe «palaciate».

Nella *grangia San Sosti* 18 erano i terreni in diretto dominio, situati a S. Sostene, Satriano, Gagliato e Soverato (70), il cui suolo era prevalentemente boschivo con querce e castagni, ma con presenza di qualche albero da frutto e gelsi e assenza di viti. La rendita annua era 1/2, 1/4 di «coperta» per alcuni appezzamenti che si fittavano. Anche nel diretto dominio di questa grangia rientravano attività extra-agricole, in questo caso in campo

(67) *Ibid.*, p. 304.

(68) Il Tromby riporta la «Charta donationis» datata 1121 di Siglegaita, vedova del marchese Odone Bono relativa a questa grangia; cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica ...*, cit., tomo terzo appendice, n. XXXVII, p. CLXXIV.

(69) *Platea* parte prima, p. 314.

(70) Alcune delle terre di Soverato risulterebbero donate dal conte Ruggero nel 1096; nel privilegio di conferma dei beni del monastero di Federico II (1213) si dice, inoltre, che alcune tenute nel territorio di Satriano e S. Sostene, enumerate insieme ai beni nel circondario di Badolato, furono concesse da Malgerio d'Altavilla (1154?); cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica ...*, cit., tomo secondo appendice, n. XII, p. LXXVI, tomo quarto appendice, n. XLVII, pp. LX-LXII.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

edilizio poiché c'erano un «ceramidium» con fornace per cuocere tegole e pluviali, situato nel circondario di Gagliato, dove il monastero si riservava il diritto di esigere 12 tegole o pluviali al giorno da coloro che l'utilizzavano, ed una «carcara» per cuocere la calce, sempre nel territorio di Gagliato, dalla quale l'ente ecclesiastico ricavava una salma di calce da ogni persona che l'usava. Tutto ciò a dimostrazione che la Certosa in alcune aree traeva profitti da settori non direttamente collegati alla terra ma fondamentali per la vita delle comunità rurali, perché volti a soddisfare i bisogni primari.

I beni della grangia ceduti ad enfiteusi erano nel territorio di Soverato, S. Sostene, Satriano, Davoli e Gagliato, per un totale di 63 vigne, 20 appezzamenti, 5 giardini, un orto, un castagneto, una casa. Quest'ultima era nel circondario di Soverato, era a più piani e si dice che era stata data in dote da un certo Agazio Monarchi a sua figlia Iesa, concessionaria all'epoca della reintegra. I fondi erano coltivati per lo più a viti (complessivamente 74.500 piedi) e, in misura decisamente minore gelsi, fichi, pere, prugne, pesche, olive, castagne, noci, sorbi. Soltanto i canoni annui relativi a sedici fondi erano in denaro, per un totale di carlini 25 e grana 8 e 1/2; i rimanenti erano in natura, cioè 1/2, 1/5, 1/6 dei frutti, in rotoli di cera oppure in orzo o frumento. Una concessione relativa ad una terra prevedeva il patto di piantare 30 gelsi; un'altra, datata 26 settembre 1533 era una nuova cessione enfiteutica, accordata dal priore Assilta a Bestiano Chefari di Gagliato, col patto di piantare un certo numero di viti, tanto da riempire la terra libera entro un triennio.

Laddove il monastero non aveva una cospicua concentrazione di beni è doveroso precisare che il campione non è tale da essere indicativo di una particolare situazione economica, se non completato da altra documentazione coeva. È questo il caso di alcune località di seguito analizzate i cui dati, pur non essendo significativi di per sé, lo sono in relazione e in aggiunta a quanto detto sinora. Partite di modesta entità erano nel circondario di Montepaone (grangia *Sante Dominice*), dove in diretto dominio il monastero possedeva 8 terre, 2 orti, un castagneto; in uno degli orti c'era l'attrezzatura per incidere il cotone, in disuso, accanto ad un acquedotto. Un solo appezzamento si soleva fittare ad 1/4 oppure «ad copertam».

Le concessioni enfiteutiche della grangia riguardavano 27 terre, 10 «clausure», 14 vigne, 9 giardini, 4 orti, 2 castagneti e 2 mulini. La terra era colta ed incolta nelle terre prevalevano gelsi,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

querce, sorbi, negli orti e nei giardini pere, olivi, fichi, arance, ciliege, castagne, limoni dolci o limette, giuggiole; c'era, inoltre, una discreta presenza di viti. Le rendite erano quasi tutte in denaro, per un totale di 83 carlini e 3 grana, eccetto 6 concessioni in rotoli di cera ed una ad 1/4 dei frutti.

I beni nel territorio di Petrizzi si riducevano a due fondi demaniali in località Carboneria, più una vigna (di 600 piedi) ed una terra concesse ad enfiteusi, la rendita delle quali era in denaro (23 grana) per la prima, in tomoli di frumento per la seconda.

Nel circondario di Chiaravalle, oltre ad una chiesa, la Certosa non possedeva altri beni in diretto dominio; ma erano 41 le concessioni enfiteutiche, cioè 29 terre, 13 vigne (con 12.300 piedi ca.), una «clausura», un orto ed un mulino. Quest'ultimo, insieme ad un grande castagneto e querceto, era posseduto da un certo Catanio Montisano, al quale dopo la reintegra fu levata la concessione e data ad altra persona, poiché aveva abbattuto 16 querce senza licenza del monastero.

Per la natura del terreno, e trovandoci in una località interna vale quanto detto per Serra e Spadola, primeggiavano infatti querce e castagne, cui si aggiungevano sporadici alberi di pere, noci, sorbi, olive, prugne, ciliege. Si dovevano aggiungere i seminativi se per alcuni fondi le rendite erano in uno, due, o tre quarti di frumento, riservati comunque ad un consumo locale, tuttavia la maggior parte dei canoni annui era in denaro, per un totale di 39 carlini e 3 grana.

Nel casale Torre Spadola il monastero possedeva solo 3 appezzamenti in diretto dominio, nei pressi del fiume chiamato «Briga», che in passato attraversava questi fondi nel mezzo, poi col tempo l'alveo si spostò, ma le terre rimasero sempre abbastanza fertili, facilmente irrigabili per la vicinanza del fiume, e pertanto vi si coltivava il lino (71). Ciò faceva capo certamente ad un'attività manifatturiera e rappresenta un sapiente uso del territorio, dovuto ai procuratori certosini oppure a chi li aveva preceduti prima della rentegra.

Poche erano anche le partite di beni che la Certosa possedeva a Squillace e Staletti, a Simeri ed a Crotone. A Squillace ai

(71) Il lino, insieme alla canapa, come fenomeno agricolo di rilievo, rimase peculiare dell'Italia settentrionale. La sua coltivazione, stimolata dalle accresciute richieste del mercato, fu sempre condizionata da fattori di clima e di suolo. Il lino serviva, fra l'altro, per la confezione dei fustagni, tessuti misti di cotone e lino. Cfr. G. CHERUBINI, *L'Italia* ..., cit., pp. 92-93.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

2 fondi in demanio con qualche albero d'ulivo, uno fittato annualmente per 1/4 dei frutti, l'altro per due tomoli di frumento solo quando veniva seminato, si affiancavano 2 orti, una terra ed una casa ceduti ad enfiteusi, più una casa ed un orto nel circondario di Stalettì. Della casa di Squillace si dice che era a più piani e con un casalino contiguo, posta nella parrocchia di S. Nicola. Tra le colture degli orti si menzionano solo alcuni gelsi, che probabilmente si affiancavano alle verdure; le rendite erano in denaro (2 carlini e 9 grana e 1/2), tranne una in otto «unciis cere». A Simeri 6 erano gli appezzamenti in demanio, alcuni fertili altri meno, uno dei quali si fittava annualmente «ad staleum»; a questi si aggiungevano 10 «vineali», cioè ex vigne, per lo più definite «dirute et est terra vacua», per le quali si pagava un canone annuo in denaro, per un totale di 11 carlini e grana 1 e 1/2, eccetto uno in once di cera (72). A Crotone, ultima località considerata ed una delle zone più fertili e pianeggianti della regione, la Certosa godeva del diretto dominio su 5 fondi (73), chiamati secondo l'uso crotonese «gabelle», tutte abbastanza fertili, tre delle quali fittate annualmente per alcune salme di frumento, facendo così comprendere che erano coltivate interamente a seminativi, (anche perché non vengono enumerate colture arboree). Soltanto 2 erano le concessioni: si trattava di 2 ex vigne, con ca. 500 piedi di vite, che rendevano 10 carlini l'anno.

Complessivamente si è preso in esame un territorio di ca. 11.344 tomolate, la parte meno frammentaria e dispersiva del patrimonio della Certosa, che si estendeva o gravitava, come si è detto, sulla costa ionica. La zona in questione presenta una fascia costiera pianeggiante, bassa e stretta a sud, tra Riace e Squillace, e molto ampia nel territorio crotonese, sulla quale si affacciano i centri abitati arroccati su aspre colline o nascosti tra le montagne dell'interno e collegati da strade irte e tortuose.

(72) Tromby riporta una «Charta» di Guglielmo Carbonello del 1120, con la quale dona alla Certosa terre nel circondario di Simeri; lo stesso nel 1132 conferma la donazione, specificando i limiti. Ancora Roberto de Policastro nel 1198 dona terre nella stessa località; cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica* ..., cit., tomo terzo appendice, nn. XXXIII, XXVIII, pp. CLXIX, CCXXI; tomo quinto appendice, n. XI, p. XXI.

(73) Riguardano il territorio di Crotone le donazioni di Roberto e Ruggero di Martirano, e di Bernardo di Petrabundanti, tutte del 1158, e poi quella di Guidone Berrutini, signore di Casabona, del 1168; cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica* ..., cit., tomo quarto appendice, nn. XLII, XLIII, XLV, LXXIV, pp. LXVI-LVIII, LXXXIX.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

I beni di S. Stefano del Bosco si estendevano dalla costa, a volte paludosa, all'entroterra più selvaggio e dalle descrizioni dei territori delle grangie si può arguire che l'incolto era presente quasi dappertutto, eccetto nel circondario di Crotone, ma non si può purtroppo quantificare, perché le indicazioni sulla sua consistenza sono vaghe. Terre definite «fertili e preziose» si ritrovano nel circondario di Stilo, Camini, Guardavalle, S. Andrea, Badolato, Isca, Montauro, Gasperina, oltre che Crotone, ma sono tutte sul versante costiero e pianeggiante, in prossimità del mare, mentre sul versante interno e negli altri centri prevale il bosco ed abbonda la vegetazione spontanea. Riguardo allo sfruttamento del suolo anche le zone più feconde non sembrano intensamente utilizzate, come si dice esplicitamente per alcuni fondi in territorio di S. Andrea e come si desume, per esempio, da un giardino di 7 tomolate sito nel circondario di Montauro definito «fertile e prezioso», nel quale erano piantati 187 alberi tra gelsi e aranci, ben poca cosa in confronto agli esempi portati dal Galasso per il XVI sec. nel territorio di Monteleone, dove in un giardino di 10 tomolate erano piantati 338 alberi vari e in un altro di 12 tomolate oltre 1.200 (74). Comunque, a parte le terre con imposizione di migliorie da parte dell'ente concedente, in genere la densità delle colture dipendeva dal bisogno dei concessionari e dall'entità delle corresponsioni. Circa il «bisogno» delle popolazioni soggette, c'è da ricordare poi che la spinta demografica non era eccessiva, per i motivi precedentemente accennati, per cui probabilmente non era strettamente necessario sfruttare al massimo il suolo o rischiare il dissodamento di zone di non provata produttività, che pertanto venivano lasciate al bosco, destinate a pascolo o ad usi civici (75). Non è un caso, inoltre, che i casali abbandonati di cui si ha notizia si trovassero tutti nell'interno, nella parte più aspra e montuosa della zona considerata, poiché, potendo scegliere i siti di insediamento o da ripopolare, certamente le popolazioni optavano per quelli più confacenti alle proprie esigenze, che assicurassero in primo luogo la possibilità di ricavare un sostentamento adeguato.

Un bilancio sulle rese agricole è cosa ardua per svariati motivi: principalmente la mancanza di punti di riferimento certi

(74) Cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., pp. 164-165.

(75) Spunti generali sulla produttività della terra ed il calcolo delle rese in D. GRIGG, *Storia dell'agricoltura in occidente*, Bologna 1994.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

su cui basarsi; la policultura diffusa e caratteristica della piccola conduzione contadina (un insieme di colture, spesso non quantificate, su uno stesso fondo disorienta); la presenza di determinate coltivazioni, specialmente seminativi, deducibile solo attraverso il tipo di corresponsioni e senza possibili nessi colleganti quota-seme a superficie seminata e censo; la difficoltà nello stabilire equivalenze tra le misure del tempo e quelle moderne, a causa degli svariati usi locali. Stesse difficoltà per la determinazione del valore dei prodotti sul mercato e quindi della rendita complessiva in denaro. Pertanto si potranno tentare in seguito solo interpretazioni parziali, relative ad alcuni prodotti per i quali esistono termini di confronto.

Il regime contrattuale di una parte della riserva era rappresentato dall'affitto temporaneo (di solito 2 o 3 anni) di fondi anche abbastanza estesi, non appoderati, a volte bisognosi di intensificazione delle colture. Si trattava, per lo più, di contratti parziari, poiché il conduttore doveva fornire all'ente ecclesiastico una quota di prodotto assai variabile, probabilmente secondo le condizioni di ciascun fondo: un terzo, un quarto, la metà; a volte si intrecciavano con gli usi di semina, esercitati sul demanio dietro pagamento di un terratico, quota fissa in prodotto piuttosto elevata (intera o 1/2 «coperta», cioè l'equivalente del seme o di metà del seme) se gli oneri della coltivazione ricadevano interamente sul coltivatore (76). Non è chiaro come venisse gestita dalla Certosa la «pars dominica» non fittata che però, escludendo la parte boschiva e selvaggia o destinata al pascolo, non doveva essere cospicua; è certo che in tutte le grangie maggiori era presente un'abitazione per i grangeri, alcuni dei quali probabilmente vi risiedevano stabilmente per controllare da vicino il patrimonio; non sappiamo, comunque, se facessero uso di salariati fissi o temporanei, oppure se i vassalli di Serra e Spadola sottoposti ad angaria dovessero svolgere il proprio lavoro solo nei dintorni dei due casali o anche altrove, visto che erano incaricati di portare grano, vino ed orzo al monastero da tutte le grangie.

L'unico tipo di rapporto che regolava le concessioni era, come si è detto, l'enfiteusi, estremamente diffusa, che dava luogo ad un diritto reale sul fondo a favore dell'enfiteuta, il quale ne acquistava il dominio utile. Tuttavia una delle caratteristiche principali dell'enfiteusi era il canone senza aumenti nel tempo, pecu-

(76) Cfr. G. GIORGETTI, *Contadini e proprietari* ..., cit., p. 74 ss.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

liarità seguita nella maggior parte delle concessioni della Certosa, eccetto per alcune (specialmente nel caso di vigne), che prevedevano rendite di tipo parziario. Tenendo comunque presente il tipo di contratto adoperato dall'ente ecclesiastico, e che la maggior parte degli enfiteuti venne confermata nel suo possesso anche dopo la reintegra, aggiornando solo i canoni, è lecito pensare che tale modalità poteva essere il preludio di una futura vendita e, comunque, la durata pressoché perpetua e il canone in prevalenza senza aumenti rappresentavano una garanzia per il conduttore ed i suoi successori, stimolandoli ad apportare migliorie di cui loro stessi avrebbero goduto. Probabilmente in occasione della reintegra questo tipo di contratto rappresentò una sorta di compromesso tra Certosa e concessionari, viste anche le «spie» di malumori, presenti qua e là nella Platea, manifestati da persone che vedevano decurtata la rendita di fondi di cui fino ad allora avevano usufruito pienamente. L'ente ecclesiastico, così facendo, non avrebbe però avuto a lungo un guadagno soddisfacente: nonostante ciò l'enfiteusi continuò ad essere il contratto tipico delle campagne arretrate, della grossa proprietà assenteista o difficilmente amministrabile (come nel nostro caso), nei terreni più difficili e dissestati, pur essendo del tutto inadeguata rispetto ai mutamenti economici e tecnologici (77).

In generale, tra le colture arboreee la viticoltura (78) era nettamente privilegiata (ca. 338.308 piedi di vite) anche se non era certo l'attività più redditizia e richiedeva particolari cure. La Calabria produceva vini pregiati, ma, stando al Galasso, non provenivano dai terreni precedentemente esaminati, ma dalla costa tirrenica della regione, tra Scalea ed Amantea. Se nei documenti dell'epoca si legge che «per comune estimatione lo migliaro (di viti) sole rendere de vino musto salme sey» e «di ogni septe salme di musto che se imbuttano, non escino più che sei di vino chiaro», e dall'unica testimonianza della Platea in merito risulta che 12.000 viti rendevano 60 salme di vino (con una perfetta congruenza nella stima), allora si producevano oltre 2.000 salme di mosto l'anno, di cui 1/4 (a volte 1/5) era destinato ai monaci,

(77) *Ibid.* p. 95 ss.

(78) Un'indagine su viti e vino nel Mezzogiorno d'Italia in età basso medievale in G. CHERUBINI, *I prodotti della terra: olio e vino*, in *Terra e uomini nel Mezzogiorno normanno-svevo*, «Atti delle settime giornate normanno-sveve», Bari 15-17 ottobre 1985, Bari 1987, pp. 187-234.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

il resto a fittavoli ed enfiteuti, riservato all'autoconsumo o al mercato locale, poiché il vino della Calabria Ultra non era soggetto ad esportazione (79).

Il Galasso assegna, nel territorio preso in esame, una preponderanza della coltura del gelso, ma probabilmente avrà tenuto conto della situazione generale della Calabria Ultra, perché al contrario, in base all'analisi delle informazioni della Platea, questa coltura risulta al terzo posto (con ca. 3.900 piedi) dopo la vite e l'olivo. Interessante è forse sapere che i monaci vendevano annualmente per 22 ducati le fronde di 220 gelsi grandi e per 25 ducati quelle di 143 gelsi giovani più 27 grandi, per cui si può valutare il reddito complessivo in almeno 400/500 ducati. È, in ogni caso, suffragata anche dal contenuto del documento la tendenza ad impiantare nuove vigne per lo più in sostituzione di vecchie e raramente in terre dissodate: infatti, dai patti feudali precedentemente esaminati, emerge una maggiore volontà, da parte dell'ente ecclesiastico, di stimolare e favorire la piantagione dei gelsi in terre da mettere a coltura. In questa volontà s'intravede la generale tendenza in Calabria, nel corso del '500, ad intensificare la gelsicoltura a discapito della vite, tanto da far divenire la regione molto importante nell'ambito della produzione e lavorazione della seta (80). Anche se nella Platea non si fa riferimento alcuno a tale attività, certamente la considerevole presenza di alberi di gelso si deve inquadrare in questo ambito e rappresenta l'unica scelta agronomica al passo coi tempi da parte della Certosa.

La presenza dell'olivo (ca. 4.700 piedi) sembrerebbe di poco superiore a quella del gelso e sicuramente a quel tempo era una delle colture più importanti (81), con zone di produzione diffuse un po' in tutta la regione. Forse la coltivazione era favorita da una temporanea mancanza di imposizioni su olive e olio e dal

(79) G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., pp. 176-178. Sull'equivalenza della salma ci sono discordanze, dovute ad usi locali spesso poco chiari. Il Salvati le attribuisce, nel catanzarese, il valore di l. 107,147300; cfr. C. SALVATI, *Misure e pesi nella documentazione storica dell'Italia del Mezzogiorno*, Napoli 1970.

(80) La domanda di tale prodotto da parte del mercato internazionale spinse a praticare questa coltura, che sembrava immediatamente redditizia; cfr. A. MICELI, *Agricultural Silk Production in Calabria in the XV and XVI Century*, in «Rivista di Storia dell'agricoltura», XV (1975), pp. 125-130.

(81) Cfr. G. CHERUBINI, *Olio, olivo, olivicoltori*, in *L'Italia rurale* ..., cit., p. 173 ss.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

fatto che erano alimenti di largo consumo (82). Non erano, però, di ampia portata le esportazioni di questi prodotti al di fuori della regione. Era, certo, una coltura degna di considerazione anche da parte della Certosa, se alcuni patti feudali prevedevano l'innesto degli oleastri e imponevano l'uso del frantoio di proprietà del monastero ed anche alcune rendite annue erano stabilite in quantità di olio.

Pochi nella Platea sono i riferimenti a seminativi, in particolare a cereali: la presenza del frumento e dell'orzo è deducibile dai censi annui, ma non compaiono mai esplicitamente nell'enumerazione delle colture di un fondo (83). Sicuramente c'erano difficoltà per tali colture derivanti dalla natura del suolo; si parla, inoltre, di mulini non più funzionanti, tuttavia il relativo silenzio del documento farebbe pensare piuttosto al fatto che, essendo prodotti di primaria importanza per il sostentamento della popolazione, era scontato che tutte le terre «libere», senza alberi, e parte delle terre demaniali fossero coltivate a seminativi.

Completa il quadro agrario del territorio preso in esame il cosiddetto «giardino mediterraneo», cioè fondi intensamente alberati, con agrumi (dalla Platea risulta che i frutti di 12 aranci fruttavano annualmente 3 ducati), alberi da frutto presenti in diverse varietà ma numericamente pochi, cotone, spesso misti a gelsi, olivi o viti e, nel caso in cui si tratti di orti nei pressi di abitazioni, a verdure (84).

Non si può, infine, trascurare l'importanza dell'allevamento: si è fatto riferimento, specialmente per la zona interna delle Serre, a spazi adibiti a pascolo, alla vendita del foraggio da parte dei monaci, per un'attività che in Calabria si era cercata di potenziare già dalla fine del XIV sec., avvantaggiata dalla crisi demografica che aveva permesso l'utilizzazione di vasti spazi, diffondendo gli allevamenti anche in pianura (85). A questo si

(82) G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., p. 181.

(83) Nel Mezzogiorno pare che, almeno nel Cinquecento, il frumento costituisse per tutti i ceti sociali il cereale normale della panificazione. Ad esso, tra i seminativi, seguiva l'orzo, e ciò perché la siccità estiva consentiva la crescita soltanto di alcuni cereali (il grano duro ricoprì sempre un posto di rilievo); cfr. G. CHERUBINI, *L'Italia* ..., cit., p. 84.

(84) Un bell'affresco delle campagne italiane è offerto da E. SERENI, *Storia del paesaggio agrario italiano*, Roma-Bari 1987; in particolare degli orti e del «giardino mediterraneo» in età medievale si parla alle pp. 98-102.

(85) Il Caridi, pur approfondendo le vicende di Mesoraca, ha offerto un quadro della situazione generale della regione in *Agricoltura e pastorizia in Calabria. Mesoraca dal XIII al XVII secolo*, Reggio Calabria 1989.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

devono, pertanto ricondurre quei territori incolti e «nemorosi» presenti praticamente in ogni grangia, di più a monte, ma anche nella fascia costiera, in modo da mantenere riserve di erba per i pascoli invernali. Inoltre la considerevole presenza di querce fa pensare all'allevamento dei suini, dato che anche alcuni porcili rientravano tra i beni ceduti ad enfiteusi dalla Certosa.

Il «surplus» dei prodotti agricoli e dell'allevamento a quel tempo si smerciava per lo più in fiere e mercati. Attraverso la Platea si ha notizia di due fiere, che si tenevano nei dintorni della Certosa, precisamente nella pianura antistante la chiesa di S. Maria, il martedì di Pasqua e il martedì di Pentecoste; duravano entrambe due giorni, erano sotto la piena giurisdizione dei monaci, con la franchigia per tutti coloro che vendevano o compravano. Per la durata di queste fiere, come per altri giorni, furono concesse da papa Urbano II alcune indulgenze, non ben specificate, ma che si dice siano tante (86). In generale, del comportamento dei monaci nei mercati si ha notizia attraverso le giurisdizioni relative a Bivongi, per cui i religiosi si riservavano la preminenza sulla vendita in piazza di carne, pesce e cibo in genere.

Monaci, vassalli, potenti locali.

Poche ma importanti sono le notizie sulle comunità monastiche: compare, innanzitutto, il nome di due priori della Certosa, «David de Mediolano», cui si fa riferimento in una concessione da lui fatta il 25 luglio 1525, e «Franciscus Assilta» o «de

(86) A. GROHMANN in *Le fiere del regno di Napoli in età aragonese*, Napoli MCMLXIX, pp. 188-189, afferma che fu «Ferrante [d'Aragona] a concedere il privilegio della fiera a ... Spadola e Simbario ... Anche delle fiere di Spadola e Simbario abbiamo solo notizia indiretta e ne ignoriamo sia la data d'inizio che la durata. Nel 1493, infatti, l'Università di Spadola e Simbario fa presente al re che ogni anno, in occasione della fiera, il mastro di fiera ed il capitano obbligano i cittadini ad alloggiare nelle loro case i mercanti, che convengono nel raduno. Il re stabilisce che i cittadini accolgano i mercanti, ma dietro il pagamento d'una congrua somma»: non sappiamo se c'è qualche nesso tra questa fiera di Spadola e le fiere menzionate nella Platea, tuttavia c'è la testimonianza di un documento del 1484 di Ferdinando d'Aragona, allora luogotenente generale in Calabria, e conte di Arena e Stilo, il quale, restituendo al monastero la giurisdizione su Spadola, Serra e Bivongi, accenna al fatto di aver associato il proprio vessillo nelle fiere che hanno luogo a Spadola; cfr. B. TROMBY, *Storia critico cronologica ...*, cit., tomo nono appendice, n. LXIX, p. CXXVI.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Padula», nominato per aver ceduto ad enfiteusi una casa ed una terra, in data 27 settembre 1533, ad un prete, in virtù dei servizi da questi prestati al monastero. David de Carcascolis Exinguiet, nobile di Milano, a dire del Tromby fu priore di S. Stefano per due volte: la prima dal 1517 al 1519 (87) e la seconda dal 1523. Era stato professo alla Certosa di Pavia e, dopo il primo priorato nelle Serre calabresi, continuò la sua opera a Padula, prima di essere nuovamente chiamato a S. Stefano (88). Durante questo secondo priorato di d. Davide gli ufficiali di Battista Carafa, signore di Grotteria, Castelvetere e Roccella occuparono il territorio di Ninfo, appartenente alla Certosa (1524) (89), e soltanto in punto di morte il Carafa promise di restituirlo ai religiosi. Questo era uno dei tanti soprusi che la casa di S. Stefano dovette subire dai baroni locali, che continuamente minacciavano i suoi beni e di tanti si erano appropriati. Dopo quell'avvenimento il Tromby aggiunge che ci fu un periodo di relativa calma, e il priore potè dedicarsi ad apportare miglioramenti sia alla struttura ed agli arredi della Certosa, sia alla disciplina monastica. Nel 1527 Davide, ormai anziano, lasciò la Calabria per ritirarsi nella casa professa, divenendo così priore a Pavia (90). Francesco Assilta, o Asselta nativo di Padula, «uomo degno, e di maravigliosi talenti», professo nella Certosa di Napoli, dal 1524 fino al 1526 fu priore di Chiaromonte, e dal 1531 al 1534 di S. Stefano del Bosco. Fu particolarmente attivo nella richiesta all'imperatore Carlo V di intervenire per la reintegra dei beni usurpati e di cui i religiosi non erano riusciti a tornare in possesso, neanche dopo il ripristino dell'osservanza certosina (1514). Durante il priorato dell'Assilta la Certosa recuperò il suo patrimonio e venne stilata la Platea, ma poi questi lasciò le Serre per tornare a Napoli (91).

(87) Cfr. B. TROMBY, *Storia* ..., cit., tomo nono, p. 356.

(88) *Ibid.*, tomo decimo, p. 16.

(89) Questo avvenimento è confermato da una «Chronica» della Certosa di Calabria, edita in P. DE LEO, *Certosini* ..., cit., p. 122.

(90) B. TROMBY, *Storia critico cronologica* ..., cit., tomo decimo, p. 43. S. Stefano ebbe poi come priore Ottaviano Trani, nativo e professo di Mantova; Davide sarebbe morto nel 1528, il 20 o 24 settembre.

(91) *Ibid.*, pp. 24, 70, 98-99, secondo Tromby morì a Napoli il 27 novembre 1541. La «Chronica» della Certosa di Calabria indica d. Timoteo di Milano priore nel 1534 (cfr. P. DE LEO, *Certosini* ..., cit., p. 123), Urbano Florentia, invece, nella sua *Enarratio* indica Timoteo quale quinto priore dopo il ripristino, dall'anno 1530 e per sei anni e non nomina affatto l'Assilta (*Enarratio residuae vitae S. P. N. Brunonis, quam gessit in Calabria post*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Sono citati di frequente anche due procuratori dell'ente ecclesiastico: «Vicencius Manerius de Terra Nova» e «Ioannes Roccho», che sicuramente ebbero una funzione primaria nelle operazioni relative alla regia reintegra, e nella stipula di nuovi contratti o accordi.

Tanti erano, come si è visto, gli uomini gravitanti intorno all'ente ecclesiastico, facenti capo a comunità diverse tra loro per ubicazione e dimensioni del sito d'appartenenza, o per densità di popolazione e qualche volta, oltre ai nomi dei concessionari, nella Platea si riporta un titolo o un appellativo che riconduce alla professione, oppure indicazioni sulla provenienza degli stessi. Le fonti dimostrano per queste località un andamento demografico particolare, visto che per alcune si conferma il superamento della crisi del '300 e per altre no (92). Stilo, per esempio, contava 2.310 abitanti nel 1276, 626 fuochi nel 1443 e 629 fuochi nel 1532 (oltre 2.500 abitanti), Badolato 783 anime nel 1276, 158 fuochi nel 1443 (ca. 632 abitanti) e 196 fuochi nel 1532 (ca. 784 abitanti) mentre Montauro dai 1.175 abitanti del 1276, scende ai 60 fuochi del 1443 e risale a circa 296 abitanti nel 1532 (74 fuochi) e Spadola dai 783 abitanti del 1276, a 54 fuochi conteggiati attraverso la Platea, e relativi all'anno 1532, (contro gli 87

recessum a Romana curia, Archivio Certosa di Serra S. Bruno, ms. 14p, cc. 422-423). Probabilmente Timoteo fu priore soltanto dopo l'Assilta, cioè intorno al 1534, e prima di Benedetto Alatrino, il cui priorato è provato per l'anno 1536 dalla stessa Platea, nel «Conservatorium» di Carlo V (cfr. *Platea* parte seconda, pp. 698-700).

(92) Le fonti cui si fa riferimento sono le Cedole angioine della colletta del 1276, edite da G. PARDI, *I Registri angioini e la popolazione calabrese del 1276*, in «Archivio Storico per le Province napoletane» N.S. VII (21), pp. 27-60; il «Liber focorum Regni Neapolis» (1443) edito in F. COZZETTO, *Mezzogiorno ...*, cit., pp. 152-155, e L. GIUSTINIANI, *Dizionario geografico ragionato del Regno di Napoli*, Napoli 1797-1804, voll. 10, *sub voce*, nel quale sono numerati i fuochi delle singole località del Regno di Napoli dal XVI sec. Pertanto per il 1276 si ha notizia, oltre che degli abitanti di Stilo, Badolato Spadola e Montauro, di quelli di S. Caterina (1.000), Satriano (2.056), Squillace (3.305), Crotone (7.048) e Simeri (1.672). Nel 1443 si contavano a Crotone 464 fuochi, a Simeri 350, a S. Caterina 177, a Monte Paone 209, a Badolato 158, a Satriano 152, a Davoli 100, a Chiaravalle 85, a Staletti 71, a Petrizzi 53, a Gasperina 50, a Spadola e Serra 48, a Gagliato 38, a Santo Andrea 32, 20 fuochi contati ad Isca, con un numero di abitanti che oscillava, quindi, dagli 80 ca. di Isca agli oltre 2.500 di Stilo e casali. Nel 1532 vengono numerati 26 fuochi a Bivongi, 561 a Squillace, 108 a Montepaone, 47 a S. Sostene, 148 a Satriano, 78 a Soverato, 57 a Petrizzi, 59 a Chiaravalle, 850 a Crotone, 104 a Davoli, 157 a Staletti.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

fuochi della numerazione del 1532 riportati dal Giustiniani). È un caso che proprio i casali in diretto possesso della Certosa subirono un calo così sensibile e non mostravano ancora segni di ripresa? Si potrebbe pensare che la gestione feudale dell'ente ecclesiastico non fosse proprio gradita ai vassalli i quali, non appena svincolati da obblighi servili che li legavano a quelle terre, preferirono allontanarsi e cercare condizioni di vita migliori altrove. A parte il caso di Stilo, che fu interessata da un vero e proprio fenomeno d'inurbamento nel corso del XVI sec., la zona in generale non era densamente popolata rispetto ad altre zone della Calabria, e le numerazioni mostrano un andamento demografico senza rapidi incrementi e caratterizzato da cifre mediobasse, collegabile ad una redistribuzione della popolazione in base alle aree meglio organizzate e avanzate economicamente (93).

A Serra dei 118 vassalli 54 erano concessionari, tutti abitanti di quel casale, che contava pertanto circa 600 anime. I cognomi più diffusi erano de Yanni, dela Gamba, Barrillaro, Flummaria, Zaffino, Cosentinus, e soltanto un tale Pietro Nicola Donadeo è definito «nobile» (94).

Il discorso è simile per Spadola: tra i 34 vassalli spesso s'incontrano i cognomi Mazara, Valente, Tassone, Caristo; due sono i nobili menzionati, Aurelio Crispo e Giovanni Battista Crispo, poi c'è un prete, «dopnus Cesar Taxonus» (95).

Nel circondario di Stilo ben 103 erano gli assegnatari, circa 1/6 dei fuochi numerati nel 1532, numero che ben si rapporta al fatto che la terra era considerata tra le più popolose della Calabria; diversi uomini facevano parte delle famiglie Garzaniti, Crea, Scrivo, Micelocta, Carnelevare; c'erano 4 componenti della famiglia nobile «delo Conostabulo» (Ugo, Ferdinando, Ramunda e Antonella); nobili erano definiti Salvatore de Sabinis, Vincenzo Baudino, Tommaso Serleto e Marino Ferraro; «magistri» erano Nicola Basilio, Nicola Giovanni Renduto, Francesco de Lucisano e Lorenzo de Alechi; c'erano poi il notaio Francesco Vua, l'abbate Coletta Garzaniti, «domini» Altobello Carnelevare, Mario Mazaferra, Hieronimo Carnelevare, Ioannes Merulla e «dopnus»

(93) Cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., pp. 135-137.

(94) Per le origini e l'attestazione dei cognomi nelle località oggetto di studio si è confrontato G. ROHLFS, *Dizionario toponomastico e onomastico della Calabria*, Ravenna 1974, *sub voce*. In questo caso compaiono solo Yanni, Barillaro e Zaffino.

(95) ROHLFS, cit. riporta Tassone, Caristo e Crispo.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Paolo Mirarchi. Cinque concessionari provenivano da Pazzano, cinque da Guardavalle, uno da Bivongi, tra gli altri soltanto di nove si dice che erano di Stilo, ma probabilmente era sottinteso per tutti (96). Tra i 9 concessionari di Pazzano c'erano tre «de Benedicto» e due «Cuniglo» (97); di tre persone si dice che erano del casale. A Bivongi tra i 101 vassalli, che rappresentavano la stragrande maggioranza di una popolazione di 26 fuochi, visto che il casale rientrava nel diretto dominio della Certosa, molti portavano il cognome Micelocta, ma anche Zagaria, Valente, Maudise, Tudisco; tre uomini erano provenienti da Pazzano e solo di uno si dice che era di Bivongi; due i «magistri»: Alfonso Micelocta e Nicola Giovanni Giordano e nessun titolo per gli altri. Riyitano e Yericitano erano i cognomi ricorrenti tra i 12 assegnatari di Guardavalle, senza titoli né provenienza specificata, mentre a Camini tra i 54 uomini in maggior numero erano i membri delle famiglie Collura, Zolea, Santa Agati, Cimino, Precope; solo un certo Angelo Stafferio era chiamato «magister», quasi tutti erano del luogo, tranne uno che proveniva da «Motta Pracanica», un altro da Montauro, tre da Stilo, due da Bivongi, uno da Pazzano. Tra i 38 uomini di Riace spiccavano i cognomi Viglarolo, Cimino, Rucano; c'era il nobile Pietro Rendacio e tutti provenivano dallo stesso casale, come anche uno dei 3 assegnatari di Stignano (98).

A S. Andrea J. erano ben 103 i tenutari, prevaleva il cognome Nistico, ma anche Bleusi, Stillo, Coccare, Cosentino; per quasi tutti è specificato che erano indigeni, tranne per un uomo proveniente da Isca; s'incontrano un «magister» Nardo Mirarchi, il nobile Alberico Ciccarello ed il «dopnus» Giuliano Stillo. Ad Isca su 34 uomini compaiono alcuni Sachitano, Vetro, Stillo; c'erano un Valeriano de Harena ed un Yerello de Anoya, i cui cognomi indicherebbero la provenienza delle famiglie, e poi due uomini di Badolato; compaiono poi un «dopnus» Francesco Stillo, il prete Vincenzo Paparo ed il «magister» Ramundo di Isca, mentre su 10 assegnatari di Badolato due portavano il

(96) ROHLFS, cit. attesta la presenza dei cognomi Crea, Scrivo, Carnelevare (in Sicilia), Contestabile, Serleti (non Serleto), Ferraro, Lucisano, Merulla (in Sicilia), Mirarchi.

(97) I due cognomi non compaiono in ROHLFS, cit.

(98) ROHLFS, cit. riporta Zagaria, Tudisco (nel reggino), Riyitano, Yeritanu (non Yericitano), Zolea, Santa Agata (nel reggino), Cimino, Staffieri (non Stafferio e solo nel cosentino), Rendacio (nel cosentino).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

cognome Tropeano e due Sachitano, ed un solo uomo proveniva dal di fuori, da S. Sostene per la precisione (99).

A Montauro, casale della Certosa, tra i 124 concessionari, quasi metà della popolazione totale di 74 fuochi, prevalevano i cognomi de Badolato (definiti però di Montauro), de Catanzaro, Madonna, Yannone, Macrillo; solo due uomini provenivano l'uno da Squillace e l'altro da Stalettì; c'erano «dopnus» Giovan Battista Voce e Nocio Macrillo, e due «dopne», Caterina Ablaria e Caterina de Romana. Stesso discorso vale per gli 84 uomini del casale Gasperina, tra cui ricorrevano i cognomi Mercurio, Spatea, Grillone, Macrina; con titolo erano solo «dopnus» Battista Voce e Sebastiano Lupaca, donna Berardina Spatea ed il nobile Giovan Battista dela Manno di Squillace, che era anche l'unico proveniente da altra località (100).

Fayilla e Fazola erano cognomi diffusi tra i 30 tenutari di S. Caterina J.; solo due uomini provenivano da Badolato e diversi erano i «dopnus», cioè Salvatore Fayilla, Donato de Aversa, Benedetto Marchisio, Salvatore Leucio, Matteo de Loyse e Pietro Parisio.

Unico concessionario di Soverato era una donna, donna Iesa Monarchi, mentre a S. Sostene tra i 52 uomini prevalevano le famiglie Recupero, Codespoti ed Ermogida, famiglia nobiliare di Satriano che aveva al suo interno anche due preti, Angelo, arciprete di Satriano, e Marco Antonio (101). Nel territorio di Satriano i beneficiari delle 2 concessioni erano un Codespoti di S. Sostene ed il conte di Martirano, mentre a Davoli tutti e 3 gli assegnatari erano della famiglia Barberio dello stesso casale. A Gagliato (36 uomini) prevalevano i membri della famiglia Sinopoli; quattro uomini provenivano da Satriano, tra cui un «dopnus» Nicola Charavalloti.

A Montepaone erano 69 gli assegnatari su 108 fuochi; prevalevano i cognomi Severino, Scamardi, Deutusto, Yemmelli; solo di tre uomini si dice specificatamente che erano del luogo, ma nessuno proveniva da altre località; c'erano i nobili Iacopello Matteo, Giovanni Gurone e Nicola Mauricio; don Salvatore Lenzo, arciprete di quella terra, e don Iaymo Grasso, a Petrizzi tutti e 3

(99) In ROHLFS, cit. compaiono solo Nistico, Stillo, Mirarchi, Ciccarello, Stillo, Vetro, Paparo e Tropeano.

(100) ROHLFS, cit. riporta Yannone, Macrillo, Romano, Mercurio, Spatea, Macrina e Manno.

(101) In ROHLFS, cit. sono documentati solo Faylla e Parisio.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

i concessionari erano del luogo, e portavano i cognomi Spano e Concha (102).

I de Lazaro ed i Marchiafava prevalevano tra i 33 uomini di Chiaravalle (su 59 fuochi); solo di quattro si dice esplicitamente che erano del luogo, c'era il notaio Stefano de Gemellis di Montepaone, il nobile Giovanni Gurone di Montepaone, poc'anzi incontrato, e don Minico Maysano.

Tra i 4 uomini di Squillace c'erano i nobili Berto de Sabinis e Simone Sachecta e nessuno di altre località; a Stalettì l'unico concessionario era Paolo Mayo del luogo, mentre a Simeri tra gli 11 tenutari c'erano diversi «de li Galli», e «de lo Re».

A Crotone, infine, i 3 assegnatari erano donna Andriana e Giustina dele Chane, figlie del defunto notaio Giovanni, di Crotone, ed il nobile Nicola Lucifero, appartenente alla famosa famiglia della cittadina (103).

Le presenze extra-regionali compaiono in tutte le zone esaminate, anche se, in molti casi, la migrazione risulta legata a generazioni precedenti l'epoca della stesura della Platea, poiché accanto al cognome-spia si specifica la provenienza e l'appartenenza ad una delle comunità calabresi oggetto di questo studio. Sono menzionati, pertanto, 7 «Fiorentinus» o «de Florencia» (3 dei quali erano concessionari della Certosa) e 7 «Pisanus» (tutti assegnatari), 4 «de Missina» (di cui uno concessionario) e 5 «Sicilianus» (di cui 3 concessionari), 7 «Romano» (tra cui un solo concessionario), 3 «Lombardus» (tra cui un concessionario), un «Donatus de Adversa», un «Luca de Taranto» ed un «Nicolaus de Norcia» assegnatari, accanto a 6 «Spano», 5 «Tudischus» e 3 «Grechus».

Da quanto detto e prestando attenzione alla presenza di diversi nobili, preti e donne, qualche notaio tra i concessionari di fondi (104), si può arguire che probabilmente non tutti gli enfiteuti coltivavano direttamente le terre loro assegnate. Il silenzio dei manoscritti sulla professione della maggior parte di loro, sin-

(102) ROHLFS, cit. riporta Barberio, Sinopoli, Chiaravalloti (non Charavalloti), Scamardi e Spano.

(103) Risultano documentati solo Lazaro, Maysano, Mayo e Lucifero, cfr. ROHLFS, cit.

(104) Un'indagine su mestieri e professioni in Calabria nel Medioevo attraverso le fonti in F. BURGARELLA, *Lavoro, mestieri e professioni negli atti greci di Calabria*, «Atti dell'VIII Congresso Storico Calabrese» Palmi 19-22 novembre 1987, Soveria Mannelli 1993 e P. DE LEO, *Mestieri, lavoro e professioni nelle fonti documentarie latine*, *ibid.*, pp. 121-138.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tomo di scarsa articolazione sociale, fa concludere che complessivamente era maggiore il numero dei coltivatori diretti, dei massari quindi, cioè di coloro che vivevano dei frutti del loro fondo, di cui però, pensando all'esosità dei canoni ed agli oneri della coltivazione, non doveva rimanere molto. A ciò si aggiunga che usi civici e rapporti consuetudinari, diritto di pascolo, di pesca, di far legna, di raccogliere frutti spontanei ed erbaggio, da sempre fonte di sostentamento per le popolazioni rurali, sulle terre demaniali erano strettamente regolati dal monastero, specialmente nel circondario di Serra e Spadola, dove più forte era il controllo dell'ente, per cui non si comprende se un eventuale godimento da parte dei vassalli prevedeva forme vantaggiose, o se essi ne erano totalmente esclusi (105).

La precarietà della vita contadina si desume anche dal tipo di abitazioni, cui si è fatto cenno parlando degli immobili: se c'erano, infatti, alcune concessioni di case a più piani, o con solaio e soffitto; se qualcuna, per lo più legata al nome di nobili, era composta da vari ambienti o munita di cortile o *catoyo* (magazzino) o porcile o stalla, tuttavia la maggior parte delle abitazioni concesse erano «terranee», con il solo pianterreno, alcune addirittura in cattive condizioni, oppure in costruzione. Descrivendo due abitazioni dei grangeri, si elencano alcuni attrezzi da lavoro, oltre alla suppellettile casalinga: in una c'erano 3 scuri, 3 grandi zappe, 2 marre, 2 vomeri tutti di ferro, 1 grande zappa per tagliare, 1 palo, 2 ronche, 1 tridente, 1 roncone, 1 pala sempre di ferro; nell'altra c'erano 4 marre, 2 picconi, 1 palo ed 1 martello di ferro, 4 ascie, 3 ronconi grandi e 2 piccoli per potare. Tenendo conto che tali arnesi si trovavano nelle tenute maggiori della Certosa e dove più estesa era la «pars dominica», l'attrezzatura sembrerebbe scarsa, a meno che eventuale personale fisso o giornaliero lavorasse con arnesi propri. In generale permangono nella Calabria del '500 i limiti tecnici della lavorazione, che spiegano le basse rese e l'aleatorietà della produzione (106).

(105) Su questo argomento cfr. G.I. CASSANDRO, *Storia delle terre comuni e degli usi civici nell'Italia meridionale*, Bari 1943. In generale, sul rapporto «uomo e territorio» tra Medioevo ed età Moderna si tengano presenti i modelli elaborati per la Sicilia e la Terra d'Otranto da M. AYMARD, H. BRESC, *Problemi di storia dell'insediamento nella Sicilia medioevale e moderna 1100-1800*, in «Quaderni storici», n. 24 (1973), e M.A. VISCEGLIA, *Territorio feudo e potere locale, Terra d'Otranto tra Medioevo ed Età Moderna*, Napoli 1988, pp. 33-70.

(106) Cfr. G. GALASSO, *Economia ...*, cit., p. 160.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Gli scarsi cenni ad altri edifici o costruzioni, connotanti attività manifatturiere o artigianali, completano il quadro: diversi mulini non erano funzionanti; c'erano alcuni «bactenderi», cioè gualchiere per la follatura dei panni, spesso situate in vicinanza di fiumi o mulini perché le mazze erano mosse dalla ruota di un mulino ad acqua; c'era qualche attrezzatura per incidere il cotone, che fa pensare, con le gualchiere, ad alcune fasi di lavorazione nell'ambito della manifattura tessile, ma anche queste non erano tutte in uso. Si ha poi notizia di alcuni acquedotti esistenti nella zona presa in esame, specialmente in prossimità di mulini, ma uno solo è particolare: si tratta un acquedotto «estivo», nel territorio di Badolato, che conduceva l'acqua dal fiume Alagha, per irrigare i giardini di gelsi. Si incontrano, inoltre, fornaci per cuocere tegole e pluviali, o calce e le segherie nei pressi della Certosa, che sfruttavano l'abbondanza di legname presente nella zona. Probabilmente erano solo queste ultime ad avere un'importanza extra-regionale (si è detto che il legname veniva trasportato fino al porto di Vibo Valentia), perché le altre attività manifatturiere, come in tutto il resto della regione nel '500, avevano poca importanza al di là dell'ambito locale (107). Colpisce il fatto che il monastero detenesse il diretto dominio sulle più importanti di queste strutture di trasformazione o lavorazione, volte per lo più all'autoconsumo; controllando in tal modo tutti i più importanti settori dell'economia locale, finiva per controllare anche le popolazioni che di quelle strutture si dovevano necessariamente servire per soddisfare i propri fondamentali bisogni (oltre che di cibo, c'era bisogno di una casa in cui ripararsi e di tessuti per confezionare vestiti).

In questo clima di immobilismo sociale ed economico, in cui la Certosa tentava di ristabilire completamente il controllo dei suoi territori, ci si potrebbe chiedere quali furono le reazioni dei baroni locali e quali rapporti essi stabilirono con l'ente ecclesiastico e con i suoi vassalli. Nel contesto, si fa riferimento a diverse personalità: don Ferdinando Carafa, duca di Noceria e signore della terra di Soriano e Valle Longa; Giovanni Francesco (Concublet) de Arenis, conte di Arena e Stilo e signore di Santa Caterina; Giovan Battista Carafa, marchese di Castro Vetere; Adamo de Tiraldo (Toraldo), barone della terra di Badolato; Giovanni Francesco Borgia, principe di Squillace, tutti feudatari i cui territori confinavano con i possessi del monastero.

(107) Cfr. G. GALASSO, *Economia* ..., cit., p. 207 ss.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Sono tra i grandi signori della Calabria, appartenenti a famiglie molto potenti (108), come i Carafa e che, probabilmente, non accettarono di buon grado la reintegra dei beni di S. Stefano, se dei primi tre nominati nella Platea si dice che vennero «citati» per stabilire i limiti dei possedimenti, ma non si presentarono.

In particolare si è già fatto cenno a Giovan Battista Carafa parlando del priorato di Davide di Milano; un'eco di quella vertenza si riscontra anche nella Platea, nella quale si parla dell'accordo raggiunto col marchese riguardo ai territori di Nimpho e Yiyo, siti nel circondario di Serra e Spadola. Tale accordo, stipulato con la definitiva cessione dei territori al monastero da parte del Carafa, prevedeva che gli uomini di Castrovetere, vassalli del marchese, pascolassero liberamente il bestiame nei due «tenimenti», non ledendo però tutti gli altri diritti della Certosa (109).

Giovanni Francesco de Arenis, invece, viene incolpato e subisce le proteste del procuratore dell'ente per aver usurpato il diritto di accordare il pascolo ad estranei in un bosco di proprietà della Certosa, chiamato Pannara o, anticamente, Presterona, nel quale i monaci godevano del diritto di pascolo e del terratico (110). Sempre lo stesso conte aveva un'altra vertenza in corso coi certosini per la cittadina di Stilo: i limiti del «teni-

(108) Sulle famiglie nobili cfr. SCIPIONE AMMIRATO, *Delle famiglie nobili napoletane*, in Fiorenza MDLXXX e B. CANDIDA GONZAGA, *Memorie delle famiglie nobili*, Napoli 1875, rist. Bologna 1965; sulla nobiltà agli inizi dell'età moderna cfr. i recenti *Signori, patrizi, cavalieri nell'età moderna*, a cura di Maria A. Visceglia, Roma-Bari 1992 e IDEM, *La nobiltà nel Mezzogiorno d'Italia in età moderna*, in «Storica», 7/1997, pp. 49-96.

(109) *Platea* parte prima, p. 26. I Carafa erano al primo livello della piramide nobiliare di metà Cinquecento, contando ben 30.818 fuochi di vassalli, seguiti dai Sanseverino con 18.166. I loro possessi feudali erano distribuiti in tutte le province del Regno, in particolare nel Principato Citra (Carafa di Stigliano e di Nocera), Basilicata (Carafa di Stigliano), Calabria Ultra (Carafa di Nocera); cfr. *Signori, patrizi, cavalieri nell'età moderna* ..., cit., p. 64. Giovan Battista faceva parte del ramo della famiglia cui re Federico nel 1496 concesse la contea di Grotteria e le terre di Castrovetere e Roccella; cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., p. 67 e F. CARACCIOLO, *Il feudo di Castelvetere e i crimini del marchese Giovambattista Carafa negli anni del governo del vicerè Toledo*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», XLI (1973-74), pp. 17-62.

(110) *Platea* parte prima, p. 62. Giovanni Francesco faceva parte dell'antica famiglia dei Concublet, conti di Arena, che dal 1496 allargarono i propri domini a Stilo e casali, nel 1515 acquistarono la terra di Santa Caterina e nel 1533 la loro contea fu da Carlo V elevata a marchesato; cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., p. 63.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

mento» degli Apostoli in virtù dei privilegi, come si è detto, includevano l'«antiqua civitas» di Stilo «edificata super montes», ma di fatto la città, che oltretutto si era estesa e arricchita di una parte nuova al di fuori delle vecchie mura, era in possesso del de Arenis (111).

Anche Ferdinando Carafa continuava ad usufruire indebitamente di una striscia di terra vicino al mare in territorio di Montauro e Gasperina, chiamata Lo Scoglio de Buctario ossia Subta Lo Monte de Renaldo, di cui venti anni prima Tiberio Carafa aveva spogliato la Certosa, la quale aveva così perso anche il diritto di pesca, di esigere dogana dalla vendita del pesce e il falangagio, riservandosi pertanto di agire contro il duca (112).

Abbiamo poi l'esempio di un feudatario minore, Giovanni Antonio Morano signore di Burburosa, il cui feudo era rivendicato dal procuratore di S. Stefano in virtù di antichi privilegi, e ancora il caso di alcuni coloni di una «cultura» del vescovado squillacense che avevano occupato un pezzo di terra a S. Leonzio, per cui la Certosa si riservava di agire contro l'episcopato, a dimostrazione che le liti per la tutela del patrimonio, che caratterizzarono tutta la storia feudale di S. Stefano, videro nella parte avversa non solo laici, ma anche vescovi ed altri enti ecclesiastici.

Non tutti i potenti sono però ricordati nella Platea per i loro abusi: Adamo Toraldo, per esempio, è menzionato perché per sua volontà si stabilì che non venisse edificata alcuna casa in un orto adiacente l'abitazione dei grangeri di S. Andrea (113).

Tentando di fare un bilancio di quanto detto sinora, si è messo a fuoco un territorio di complessive tomolate 11.344, di cui almeno 7.500 tomolate e circa 300.000 viti dati in conces-

(111) *Platea* parte prima, p. 63.

(112) *Ibid.*, p. 279. Ferdinando, duca di Nocera, era in possesso dal 1506 della contea di Soriano, cui si erano aggiunte terre della contea di Arena e del principato di Squillace, e la baronia di Tiriolo; cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., p. 63.

(113) *Platea* parte prima, p. 173. I Toraldo, famiglia originariamente di nobiltà cittadina non napoletana ma ascritta al seggio di Nido, possono essere considerati, per i grandi benefici ricevuti dai re aragonesi e per la cronologia della loro ascesa, come tipici esponenti della nobiltà quattrocentesca; cfr. *Signori, patrizi, cavalieri nell'età moderna* ..., cit., p. 68. Adamo Toraldo possedeva Badolato dal 1483; ebbe conferma della terra dal Cattolico nel 1507, e nel 1528 ne acquistò anche le seconde cause; cfr. G. GALASSO, *Economia e società* ..., cit., p. 66.

SOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

sione a 1.010 uomini, per cui, considerando che le cessioni erano intestate al capofuoco, ma alle sue spalle viveva una famiglia (che convenzionalmente si suole comporre di 4 o 5 elementi), bisogna allora dedurre che quella quantità di terra serviva al sostentamento di 4.000/5.000 persone circa. Questa gente apparteneva a 27 località, diversamente popolate (dalla piccola Isca alla grande, per quel tempo, Stilo), che mostrano un andamento demografico variabile, per alcune indice di crisi demografica non ancora superata (e che forse non si supererà mai), per altre sintomo di progressivo ripopolamento. Da un punto di vista economico siamo di fronte a comunità rurali caratterizzate da preponderanza dell'aspetto pastorale, pur se accompagnato dalla coltivazione di aree a seminativi o viti, sul versante interno; giardino mediterraneo, gelsi, olivi ed in misura nettamente maggiore viti man mano che ci si avvicina alla fascia costiera, pur sempre con quella percentuale diffusa di incolto. Il suolo, infatti, non è intensamente sfruttato, i fondi sono di medie-piccole dimensioni e particolarmente volti, levati i censi da pagare alla Certosa, all'autoconsumo familiare, eccetto per la coltivazione del gelso, unica destinata interamente al mercato. Oltre a ciò la natura stessa offriva agli uomini delle Serre quel prezioso patrimonio boschivo che forniva la materia prima atta a svariati usi.

Il quadro generale che scaturisce dall'esame della Platea di S. Stefano riflette, quindi, una situazione socio-economica stagnante, ancorata a retaggi feudali altrove scomparsi (vedi prestazioni servili quali l'angaria), caratterizzata da un regime contrattuale superato, da una classe feudale tutta protesa a difendere le sue prerogative ed il suo patrimonio, e che imponeva le proprie scelte economiche alle quali gli uomini non potevano che adattarsi: cause tutte concomitanti e contribuenti alla totale inadeguatezza della risposta del Mezzogiorno alle richieste dell'economia e del mercato moderni.

MARIAROSARIA SALERNO

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

CATANZARO. L'IMPIANTO MEDIEVALE DELLA CITTÀ AGLI INIZI DEL CINQUECENTO. TRE IMMAGINI

Un documento visivo e due letterari, compresi tra il 1508 e la metà dello stesso secolo, ci consentono percezione immediata dell'antico *castrum*, tra idealizzazione figurativa del suo impianto, concretezza della sua realtà orografica, valore strategico della sua posizione fra i centri-chiave della provincia regia: «Cusenza, Cutroni, Monteleone, Tropia et la Amantia», fra l'antica direttrice della Popilia e le roccaforti di controllo della Calabria sullo Ionio e sul Tirreno. Nel passato, l'impianto dell'antico *castrum* medievale, la «fortezza d'efficiente costruzione» fissata a metà del secolo XII dal geografo arabo Idrisi (1). Nel presente cinquecentesco, una città «spatiosa et ampla et fertile», né priva di risorse, con un suo ruolo di difesa nel Viceregno e con le sue aspirazioni. Le tre immagini si presentano in tre schede di sintesi.

SCHEDA N° 1

ANTONELLO DE SALIBA, *Madonna della Ginestra.*
Catanzaro, Museo provinciale. Tavola, 165 x 100. Firmata e datata: *Hoc opus magister Antonellus Resaliba da Messana faciebat.* 1508. Proveniente dalla chiesa di Santa Maria delle Grazie, già conventuale dei Francescani Osservanti (2).

(1) IDRISI, *Il libro di Ruggero*, tradotto e annotato da Umberto Rizzitano, Palermo 1966, 121.

(2) Sull'opera, cfr. *Arte in Calabria. Ritrovamenti restauri recuperi* (Cosenza 1976). Catalogo a cura di M.P. Di Dario Guida, Cava dei Tirreni 1976, 49-53. Sul valore iconologico-topografico del dipinto, v. anche E. ZINZI, *Immagini per un centro antico. Catanzaro*, ibidem 1981, 15-16 e 33. A tale rapporto ritorna Gregorio Rubino in *Le città nella storia d'Italia. Catanzaro*, di G.E. RUBINO - M.A. TETI, Bari 1987, 2-6, figg. 1-3.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Il dipinto (3) offre una veduta ideale della città all'alba del Cinquecento. Essa appare quale sfondo all'immagine della Vergine, raffigurata dal siciliano operante nella scia del grande Antonello, cui egli aveva guardato attraverso l'esperienza del figlio di lui, Iacobello, maestro del De Saliba (4). Nella mano sinistra, Maria reca un ramo di ginestra, simbolo dell'oratorio extraurbano «della Ginestra», nel cui sito era sorto il complesso degli Osservanti dedicato alla Madonna delle Grazie, costruito con i materiali asportati dal castello distrutto dai Catanzaresi nella lotta contro il potere feudale, nella quale erano stati affiancati dal frate e beato Paolo da Sinopoli anch'egli ostile al Centelles (5).

L'opera offre tre piani di lettura:

1) analogia di fondo rispetto all'impianto della città nel suo intorno;

2) valori ideologico-culturali relativi alla committenza e al momento della storia cittadina, in cui il dipinto è realizzato;

3) memoria del rapporto immagine sacra-paesaggio urbano nell'iconografia antonellesca.

Sul piano d'un vedutismo prospettico d'intensa idealizzazione, l'immagine urbana, filtrata attraverso reminescenze internazionali, nei suoi valori essenziali, può riferirsi ad una morfologia esistente. Chiese e torri si addensano ai margini d'un largo pianoro, tagliato da «scoscese» ed alto, nel suo imbasamento di roccia, sulle valli al cui fondo scorrono i torrenti Fiumarella e Musofalo. Picchi rocciosi si alternano a strutture difensive ad Est. Verso il primo piano, un dolce declivio si adorna d'una cortina di alberi. A sinistra e a destra della Vergine, impianti sacri emergenti, con probabile riferimento alla Cattedrale ed alle sedi dei Francescani e delle Clarisse ed al loro risalto nella vita religiosa della città. Negli ultimi piani a nord-ovest, due torri ed un ponte-

(3) La tavola è parte centrale d'un trittico, i cui settori laterali risultano dispersi *ab immemorabili*.

(4) G. FRANGIPANE, *Catanzaro sacra*, ms. in biblioteca Civica De Nobili. Catanzaro. Mss. De Nobili 16, 208v. (d'ora in avanti BCC. DN., Mss. DN.); M. DE LORENZIS, Catanzaro, II, ibi 1968, 155-162.

(5) Sul beato Paolo da Sinopoli, A. PRIMALDO COCO, *Saggio di storia francescana di Calabria dalle origini al secolo XVII*, Taranto 1931, 83-84. Sulla lotta contro il Centelles e la distruzione del castello, cfr. E. ZINZI, *Catanzaro dalle origini alla vigilia della conquista ispanica*, in AA.VV., Catanzaro. *Storia cultura economia*, a cura di F. Mazza, Soveria Mannelli 1994, 87. Ivi, bibliografia precedente.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

barriera. A nord-est, una sequenza di strutture militari e picchi naturali resi con una punta di fiabesco internazionale, segna la cinta difensiva orientale della città. Vi ha risalto una grande torre, il cui sito è indicato ancora in un puntinato leggibile all'estremo nord-est del rione Grecìa nella pianta 1809 Gattoleo e che, nella sua posizione rispetto al castello a nord della città, in quello che sarà il colle di San Giovanni, può essere ancora intesa come memoria del primo assetto difensivo di questa nei riguardi del suo maggior centro di resistenza rispetto al quale avrebbe rappresentato la struttura di avvistamento verso il mare, in rapporto alla massima emergenza difensiva, costituita dal castello (6).

Memorie di vita medievale, religiosità e sacralità dello spazio, danno al dipinto il suo valore iconologico, quale espressione della cultura dei committenti, trasmessa attraverso il gusto di soluzioni formali, care alla cerchia antonellesca ed allo stesso grande maestro.

SCHEDA N° 2

Informatione Civitatis Catanzarii
(BCC. DN. Mss. DN., 32, 84r-84v)

Il documento databile nella prima metà del Cinquecento, dopo l'assedio di Catanzaro (1528) come dall'accenno al Lautrec, è in stato di conservazione non buono, consunto nel margine destro e in quello inferiore, con perdita quasi totale dei due ultimi righi nel *recto* e più lacune. Quanto ricostruibile per tracce di lettere, si è evidenziato con l'uso di parentesi quadre. Nelle stesse, quando sono inclusi tre punti, vanno riferiti a parti delete. Si è trascritto, in quanto vale a dare un'immagine immediata della città nel sito e nel suo ruolo e assetto strategico all'aprirsi del Cinquecento, tra pericolo francese e minaccia turchesca. La «informatione» è firmata da un inedintificabile «pitru», esponente di responsabilità civile e militare nei riguardi del potere centrale.

(6) F. GATTOLEO, *Pianta geometrica della città di Catanzaro in provincia di Calabria Ultra*, in ZINZI, *Immagini ...*, 20-21 e 38. Sul rapporto fra torre meridionale e castello nei sistemi di fortificazione urbana altomedievale nel Sud, cfr. F. SCHMIEDT, *Le fortificazioni altomedievali*, in *Storia d'Italia*, Einaudi, V, Torino 1976, 153.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

1. «in primis se informi V[ostra] s[ignoria] como la Cita di Catanzaro ey situata quasi in lo centro di [la] provincia de Calabria in uno pogio di pietrera di capacità forse di octo p[er] dieci milia passi et tutto impiano Cum una prospectiva longa s[enza] obstaculo de monti et se non si po accampari di estate exercito distante [...] miglia di luna parti et di l'altra di dicta Cita et vinendo poi ad [...] di valli in vallo di modo che si le gienti de la Cita si ponno sta[re] di fora la Cita di monti in monti cum loru Avantagio et perdita di inimi[ci] quali monti sono assai bassi dal monte di la Cita senza offensione [di] sua prospectiva per le quali non ndi po offendere Artigleria si p[er] lo lontano sito si ancora per la altura dil munti et timpi di la Cit[a] per le quali non po comparire et di inverno non si po Attacare [...] sei miglia di lontano et cum simili dissavantagio de [li] inimicij come evidentissime si vide.

2. Item se informi como dicta Cita non se po Assediare ad tundo per la [...] di fossi siccagni che sonno di la parti et di laltra de modo che si lo [a]ssedio e di una parti et l'altra di laltra li Citatini possono combattere in una parti di lo assedio et laltro Assedio non lo po succurrere per la inco[m]odita del locho como se ha cum effectu visto in lo assedio debe de luna pa[rte] et di laltre quando fo la invasione al regno per lotrecs (7).

3. Item se informi como li genti de la Cita rumpendo luna parti delo assedio ponno ricuperare tutta quella parti de la provincia dove fossi rutto lo assedio, tanto di la parti di livanti per currere a ricuperar quanto [...] ribellato di quella parti et currere ancora di la parti di occidente, co[mo] se have visto in dicta invasione Le dicte genti de dicta Cita ricuperare tutte le terre se ribillaro [...].

4. Item se informe como dicto pogio sicuro et forte tanto di sito como di volun[ta] di Citatini non se ritrova migliore de dicta Cita si per lo servitio di Sua M[aestà] como ancora di salvarsino tutto el baronaggio di la provintia [...] comodita nicissaria como se ha visto in tempo di dicta invasione nela quali tutti quanti li baroni de la provintia se salvaro resero lo servitio et ricuperaro tute li terre di la provintia Se ribellaro e le genti de dicta [...] difora non obstanti lo assedio di laltra parti [...].

(7) Lautrec.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Fig. 1 - Antonello de Saliba, *Madonna della Ginestra*.
Catanzaro. Museo provinciale.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

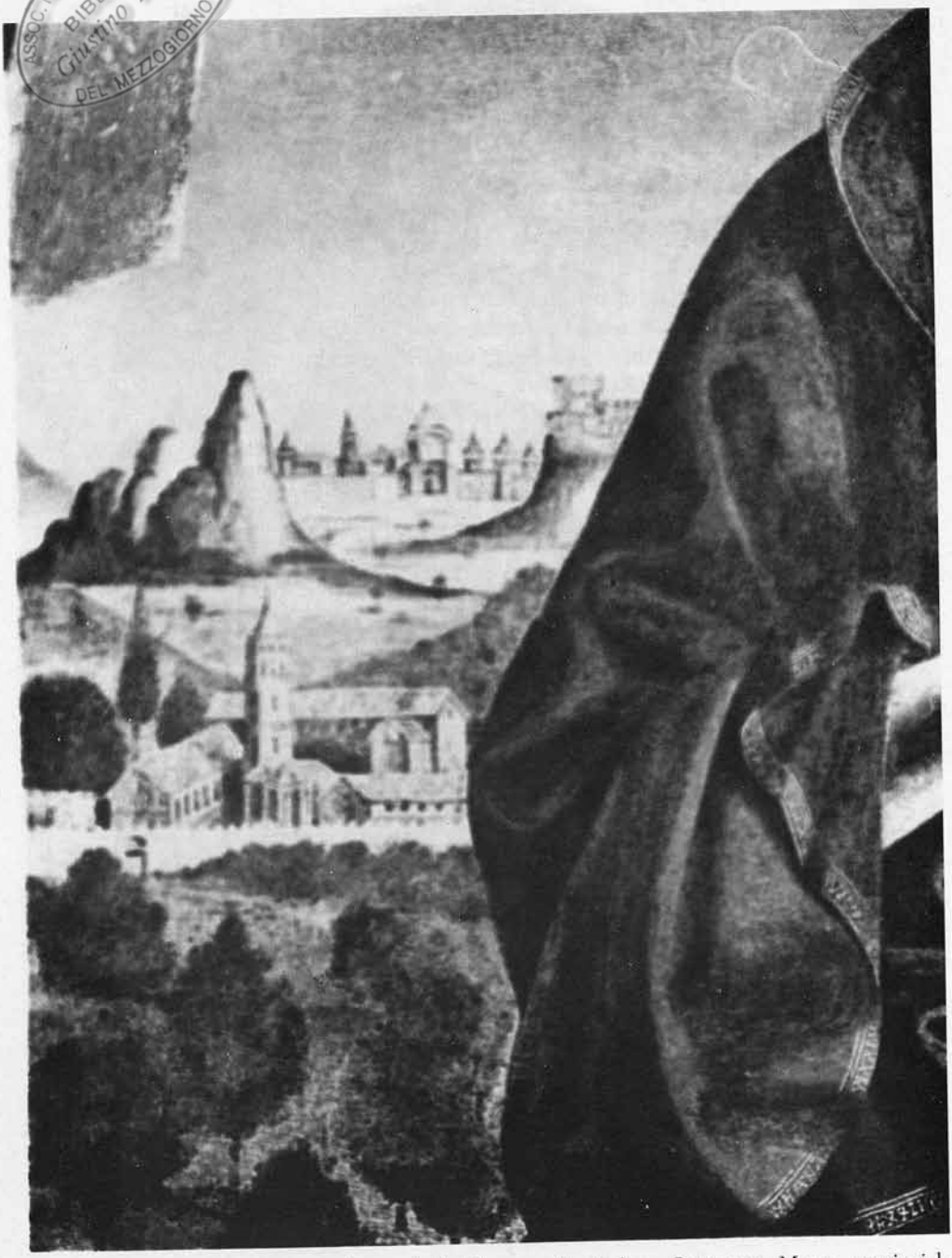


Fig. 2 - Antonello de Saliba, *Madonna della Ginestra*. Particolare. Catanzaro. Museo provinciale.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

5. Item se informi volendo li Governanti di dicta Cita continuare detto Servitio tanto in lo anno prossimo passato como al presente per lo suspetto di larmata turchesca e franzosa di nocte et di dy tanto di di festivi como di lavoro continuamente hanno vacato ad fortificari la Cita tanto ipsi quanto cum soj paghati foristeri tanto ad cavar fosse taglari timpi frabicari di novo et rinforzari murj dibili operar artigleria salinitro sulfuri et piombo et azaro cum omne [...] diliginthia et sollecitudini. no speragnando di cosa alcuna como particularmenti infra sonno notati et li allogiamenti di soldati ad dispisi di citatinj per tutto so docati [...] fino al presente come lo bisogno ha occurso.

pitru [...]
supplicanti domini nostri».

SCHEDA N° 3

(BCC. DN. Mss. DN., 32, 9r-10r)

Come nel precedente testo, i tre puntini entro parentesi quadre, indicano parti non ricostruite o non ricostruibili. Il documento, in parte riportato, vale a darci ulteriore immagine della città proto-cinquecentesca, nella sua organizzazione difensiva ed importanza strategica, nei problemi di controllo e difesa mediterranea. Carlo V, nel 1531 e nel 1534, le concede privilegi in ricompensa della sua fedeltà e la esonera da tutti i gravami fiscali (8). Le date 1531 e 1534 si pongono quindi come *antequem* per un orientamento cronologico nei riguardi del documento. Cesare Sinopoli ne dà la data precisa nel 1528. Lo storico catanzarese, che pubblica parte d'un testo simile, trascrivendo da una copia contenuta nel *Libro rosso* della città di Catanzaro (9), scrive che l'originale di questa fu spedito nella città di Napoli il 18 ottobre 1528 con la firma del Principe d'Orange, Philibertus de Châlon (10).

(8) V. D'Amato, *Memorie historiche di Catanzaro*, in Napoli 1670, 181-182; G. Monti, *Dagli Aragonesi agli Austriaci. Un importante comune demaniale nel Mezzogiorno. Catanzaro nei secoli XV e XVI*, Trani 1936, 151-152.

(9) *Libro rosso*, BCC. DN., 162 ss.

(10) Cesare Sinopoli, *L'assedio di Catanzaro del 1528*, Catatnzaro 1928, 23-24.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

«Illustrissimo Governatore de la cita di Cathanzaro

Da parte de la Università de la Cita di Cathanzaro si supplica V.S. Illustrissima sia servita di far pigliare informatione di la importanza di decta Cità nel servitio regio et di la spesa per essa fatta di doi anni proximi passati tanto in fortificarse quanto in munirse per pottere continuare la fidelità solita [...] per maior chiareza di la verità ne la Consulta se fara Al Illustrissimo Eccellentissimo Governatore secondo la provisione ad V.S. mandata:

1. In primo informitur come la Cita di Cathanzaro e di molta importanza circa il servitio Regio attiso e situata nel centro di Calabria Inmezo la Cita di Cusenza: Cutroni: Monteleone: Tropia et la Amanthia de modo che venendo exercitu per terra po succurrere ad Tropia et la Amanthia imperoché molto importa al Servitio regio de fortificarsi et monirsi.

2. Item informitur Como dicta Cita è stata fedelissima de Casa de Aragona e di la Maestà Cesarea et per [...] in tempo di guerra e [...] refugio di aragonesi et divoti di la Maestà Cesarea. Et per essere fidilissima: populosa et ad bon loco situata. Spatiosa et ampla et fertile [...] vi ponno stare assai homini di guerra; et gran copia di bestiame de omne sorta. Spetta et pertiene al Servitio regio che sia munita et fortificata et abastante di resistere a qualsivoglia exercitu venissi Et de più revoltandosi et perdendosi alcuna terra di la provincia dicta Cita et homini di quilla sono abastanti de farle redure alla devosion de la Maesta Cesarea» [... omissis ...].

Il messaggio si conclude con la Supplica alla «Maestà Cesarea» che voglia «... in recompensa de tanti ottimi servitij et danni patutti se degna fare franca exente et immune ditta Universita homini et habitanti in essa in perpetuum de tutti pagamenti fischali ordinarij et extrahordinarij et de ogni altra sorte de pagamenti gabelle prestiti seu dacij impositi et imponendi ...».

I tre documenti sopra riportati fanno parte d'una somma di lavori prodotti ed in elaborazione per una moderna storia urbana di Catanzaro. Per essi, si rinvia alle citazioni bibliografiche reperibili in due recenti lavori di Emilia Zinzi (*Comunità, potere, spazio urbano nel Sud: la piazza di Catanzaro dal Medioevo al 1975*, in AA.VV., *Le piazze. Lo spazio pubblico dal Medioevo all'età con-*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Temporanea, a cura di Angela Marino, Electa ed., Milano 1993, 23-32; *Catanzaro. La storia urbana dalle origini alla vigilia della conquista ispanica*, in AA.VV., *Catanzaro. Storia cultura economia*, a cura di F. Mazza, Rubbettino ed., Soveria Mannelli (Catanzaro) 1994, 36-99). I documenti di cui alle schede nn. 2 e 3, sono conservati nella Biblioteca Civica De Nobili di Catanzaro, Manoscritti De Nobili.

EMILIA ZINZI

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

TRA CALABRIA E LUCANIA: DONATO PORFIDO BRUNO E IL VOLGARE DEL SECOLO XVII

Nel 1991 Valeria Verrastro pubblicava i regesti delle pergamene di Venosa (1).

In due documenti, del 1599 e del 1610, appariva il nome di Donato Porfido Bruno (2). Ne presentiamo il contenuto:

1.

1599, Venosa (N. 45)

Vincenzo Bruno di Venosa, medico, e Donato Porfido Bruno, suo figlio, vendono a frate Ettore Speraindeo due camere con orto e due sottani siti nella predetta città nella parrocchia di S. Martino, al prezzo di ottantacinque ducati da soddisfare mediante un censo annuo di sei ducati e quattro tarì alla ragione dell'otto per cento, da pagarsi a cominciare dal 21 agosto dell'entrante anno 1600.

2.

1610 ottobre 26, Venosa (N. 48)

Vincenzo Bruno di Venosa, medico, chiede per sua cautela al notaio Giovanni Antonio Cardelio, la redazione in pubblica ed autentica forma di un precedente strumento notarile rogato dal notaio Angelo Tancredi concernente la vendita fatta da lui e dal figlio Donato Porfido Bruno a frate Ettore Speraindeo di due camere con orto e due sottani siti nella predetta città.

Se Donato Porfido Bruno, nel 1599, aveva l'abilitazione giuridica a stipulare davanti a notaio, possiamo pensare che probabilmente egli era nato a Venosa, figlio del medico Vincenzo

(1) Archivi della Basilicata. Archivio di Stato di Potenza. *Materiali per un codice diplomatico della Basilicata. Venosa, Saponara, Armento*, a cura di Valeria Verrastro, Edizioni Ermes, Potenza 1991.

(2) Archivi della Basilicata, cit., pp. 43 ss.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Bruno, intorno al 1575/1580. Si ricava pertanto il luogo e la data di nascita (presunta) del commediografo Donato Porfido Bruno, di cui ora diremo.

Da una scheda bibliografica presso la Biblioteca Ambrosiana di Milano (3), apprendiamo che nella commedia di Donato Porfido Bruno, intitolata *Il giuditio di Paris*, pubblicata a Napoli nel 1602, il personaggio di Sinone parla in calabrese. Da un controllo si ricava la certezza (?) che Sinone si esprime in volgare calabrese settentrionale, cioè in cosentino, che al pubblico napoletano doveva risultare piuttosto intelligibile perché prossimo al dialetto di Napoli (vedi per esempio la presenza della vocale indistinta in fine di parola). Ed ora, che sappiamo che il Bruno era venosino, il dialetto d'oltre Pollino gli doveva essere certo familiare. Ma su ciò vedi più avanti.

Dall'egloga in versi del Bruno riferiamo talune scene con un breve commento, dal momento che buona parte del senso sfugge per nostro difetto di cognizione. Sinone, nell'elenco dei personaggi posto all'inizio, è definito *villano Pastore sciocco* ed è detto anche *cavuoto* nelle rubriche del testo.

P. 50:

Che hà da fare u ramarico cu a morte
eu chiango forte ooo ooo. Non basta chesto,
mo fazzu u restu, tè, eccoti chianto,
ma tu tratando ti vuoi dare vota.
Vi ca si mi vota a cirivella
ti caccio a coratella, e rompo a testa.

Sono voci calabresi (?) *eu* = «io», *chiango* = «piango», *fazzu* = «faccio», *vota* = «volta, svolta», *vi* = «vedi».

P. 52:

Cav.: Eu ti la vorria dare, ma u purmone
dice guarda Sinone poveriello,
ca poi u ciriviello ti sbottarrà,
e priesto crepantarrà a taucianella,
e che è Ninfa chella di donarla,
se non sempre abbrazzarla, e star corcato

(3) F. MOSINO, *Storia linguistica della Calabria*, II, Cosenza 1989, pp. 81 ss., con variazioni posteriori.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

e star a iato pe dielietto
e non voler mai lietto, ma u iazzu
sia di Cicute, e Lapazzo, Ardiche, e Nespole
o bbruzze mie crespue, e sucuse
ca e femine vavuse cu u pizzuo
ti lassano u stizzuo de a pazzia
e chella fantasia senza riparo.

Il vocabolo *iazzu* = «giaciglio» ci porta nell'ambiente pastorale della Calabria, e così l'enumerazione di piante e alberi. Il Bruno talvolta (qui e altrove) si diverte a storpiare, per fine di comicità, le parole nelle loro desinenze. Così scrive *crespue* per *crespe*, *pizzuo* per *pizzo*, *stizzuo* per *stizzo* (4).

Pp. 124-125:

Cav.: Eu so chi sono, ma tu che vorresti?
Dinari, dammi scudi di Colonia
getta catene di Spagna, o Franzese
e bommicami u thesoro di Apollonia.
Che ti venga u mal'anno, e u malu mese,
porrissi mai comprare stu thesore,
né manco farti pe me iorni e spese
che ti penzi che mangia, perle d'ore
stelle orientali, e conche di gioiielli
che no si ha tanto ù Rene, o Imperatore.
Ma si la vuoi, vuoi stare a i martielli
lassa chesse campagne, e su palazzo
e veni mecum a star cu i pasturielli.
E su giovane forte, che te a scazzo
e te a streco a pelle, e sarai ricca
com'ogn'autra signora con sollazzo.
Si u buoi fare vieni, e mo t'inzicca
cu mene ch'eu ti preggiu de a vita.

Sono tratti del volgare cosentino (?) *rene* = «re», *mene* = «me», e così pure la frase *si u buoi fare* = «se lo vuoi fare». C'è qualche cultismo grafico, come *thesoro*, *thesore*; interessante la scrittura *gioiielli*, per rappresentare la dieresi.

(4) O non si tratta forse del volgare lucano?

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

P. 126:

Cav.: Come fossi lo fiore di Narciso,
o vitro, o creta, ma saccio eu che fare
pe farti mutare in chianto chesso riso,
prima dicivi ca ti voglio amare
e mo mi fai la casta Susanna.
Palazzo subito mo vogli squagliare.
Hor mo vidimu, s'apri chiù sa canna
e se no u fai a buono, mo te fazzo
che la terra ti ghiotta, e te tracanna.
Mira, s'è de burlare stu mustazzo.
Mo scomando pe quanto posso, e voglio
che squagli mo da cà chesto palazzo.

L'uso di lingue straniere o sconosciute faceva parte della comicità tradizionale, ma Sinone finge di parlare due idiomi, che proprio in Calabria o comunque nel Meridione erano attestati presso le minoranze: il greco e l'albanese. Quando la ninfa Clorinda gli chiede (p. 96):

Onde sei tu?

Egli risponde:

Eu sono un pappagallo
Patrona, Patrona. Eu sono nu calandro
cicco cicco, eu so chichilichì nu gallo.

Clorinda gli dice:

E sei tu greco?

Sinone risponde, in greco:

Caglisperas (5).

Clorinda:

Sei albanese?

Sinone, in albanese:

Fallemi sogua miridìdi (6).

(5) «Buona sera».
(6) «Grazie, parente, buon giorno».

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

È verosimile che tali convenevoli e saluti non riflettano il calabrogreco ed il calabroalbanese di Calabria, ma sono soltanto il ricordo di tali presenze nell'Italia Meridionale, a cui sembra appartenere Sinone. Ma potrebbero pure essere citazioni casuali, per fare ridere.

L'origine venosina, ora accertata, di Donato Porfido Bruno rimette tutto in discussione, rispetto a quanto scrivevamo nel 1989. È un testo lucano o è un testo calabrese settentrionale? (7).

FRANCO MOSINO

(7) Sul Bruno vedi pure G. CASERTA, *Storia della letteratura lucana*, Venosa 1993, pp. 74-75.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'INDUSTRIA DELLA SETA A VILLA SAN GIOVANNI TRA OTTO E NOVECENTO *

Il terribile disastro del 28 dicembre 1908, oltre a morte e distruzione, aveva visto l'industria della seta nel reggino — di fatto tra i pochi settori produttivi dinamici e, in qualche modo, insieme più moderni e di più lunga tradizione (1) — restare gravemente colpita dal sisma, peraltro nel momento più delicato del ciclo produttivo. La «trattura della seta», i cui prodotti erano richiesti sulle piazze di Lione, Milano e New York, era esercitata al momento del disastro da 18 filande, fra grandi e piccole, collocate nei comuni di Villa San Giovanni (tredici), Cannitello (quattro) e S. Caterina di Reggio (una). Con un potenziale di 1200 bacinelle attive, nel periodo della raccolta dei bozzoli occu-

* Relazione tenuta al convegno su «Alla ricerca della memoria. Il comune di Villa S. Giovanni dalle origini ai nostri giorni», Villa San Giovanni 24-25.11.1995.

(1) Cfr. a questo proposito A. CALABRÒ, *La bachicoltura e la sericoltura nella provincia di Reggio Calabria*, Reggio Calabria, 1884; S. DI BELLA, *Fonti e problemi per la storia della seta in Calabria*, in *Economia e storia (Sicilia-Calabria XV-XIX sec.)*, a cura di S. Di Bella, Cosenza, 1976, pp. 259-294; Ib., *Il capitale commerciale nella Calabria del 700: l'arrendamento della seta*, in «Incontri Meridionali», nov.-dic. 1976, pp. 29-66; D. MUSTO, *Mercanti e artigiani calabresi iscritti nelle Matricole dell'Arte della seta*, in *Arte del III Congresso storico calabrese*, Napoli, 1964; G. RESTIFO, *Problemi di storia della seta nell'area dello stretto (17001900)*, in «Nuovi Quaderni del Meridione», a. XXIII n. 89-90, 1985, pp. 129-154; G. CINGARI, *Due riformatori meridionali: i fratelli Caracciolo di Villa San Giovanni e la filanda di seta «alla piemontese»*, in *Studi politici in onore di Luigi Firpo*, a cura di S. Rota e F. Barcia, vol. 3°, Milano, 1987, pp. 307-339; R. BATTAGLIA, *Filande calabresi e capitali messinesi a metà Ottocento*, in *Messina e la Calabria dal Basso Medioevo all'età contemporanea*, Atti del 1° colloquio Calabro-Siculo, Messina, 1988, pp. 497-514. Più in generale v. P. CHORLEY, *Oil, silk and enlightenment. Economic problems in XVIIIth century Naples*, Napoli, 1965; G. CINGARI, *Storia della Calabria dall'Unità a oggi*, Bari, 1982, pp. 93 sgg; P. BEVILACQUA, *Uomini, terre, economie*, in *Calabria*, Torino, 1985, pp. 257 sgg.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

pavano sino a 4 mila operai, in «tempi ordinari» 2500, mentre la produzione annuale di seta grezza si aggirava intorno a 180 mila kg per un valore medio complessivo di oltre 9 milioni di lire (2).

A Villa S. Giovanni, centro principale dell'industria, «meno due o tre filande ancora ritte — scrivevano i filandieri reggini nel *Memorandum* inviato a Roma il 26 gennaio 1909 — ma tanto danneggiate da doversi demolire», le altre erano completamente crollate. Né sorte migliore era toccata a quelle di Cannitello e S. Caterina, completamente distrutte. A questo già gravissimo danno, si aggiungeva la distruzione delle bozzoliere e di oltre 250 mila kg di bozzoli secchi (3).

In realtà il terremoto non colpiva soltanto i filandieri, ma aveva gravi ripercussioni sull'intero settore. Si aggiungeva — sottolineava ancora quel *Memorandum* — l'inevitabile impoverimento «di quell'abile maestranza che convergendo in Villa S. Giovanni e Cannitello dai comuni di Scilla, Catona, Gallico, Campo, Rosalì ed altri minori lavorava nelle filande: maestranza la quale abituatasi dalla più tenera età a quell'unico lavoro specialissimo sarebbe messa improvvisamente nella dura condizione di non potersi procacciare altrimenti il necessario per vivere» (4).

L'industria serica sebbene in Italia attraversava da più tempo una fase di grave crisi, con effetti negativi anche su questa provincia, tuttavia già nei primi anni del secolo si erano avvertiti segni di ripresa. Se i filandieri del reggino erano riusciti a resistere alla persistente caduta dei prezzi, osservava la Camera di Commercio, ciò era dovuto «alla eccezionale abilità e valentia dei nostri filandieri», i quali da un lato avevano compresso i salari e dall'altro migliorato i metodi di lavorazione e perciò aumentato la produttività delle filande. In questo senso anzi sembrava che i risultati fossero più efficaci rispetto a quanto avveniva nell'analoga industria del Nord, dove una classe operaia più compatta

(2) Le filande attive alla vigilia del terremoto erano, a *Villa S. Giovanni*, quelle di Domenico Lo Faro fu Rocco, Adriano Erba, Domenico Lo Faro e figli, Salvatore Aricò, Rocco Lo Faro fu Giovanni, Giovanni Rijtano, Florio e Marra, Giuseppe Siclari, Giovanni Caminiti e figli, F.lli Zagarella; a *Cannitello*, quelle di Paolo Messina, F.lli Cogliandro e C., Vincenzo Lo Faro, Luigi Santo, Rocco Messina e figli, Francesco Lamonica e figli; ad *Acciarello*, Domenico Sergi e figlio; a *S. Caterina* (Reggio Calabria), Sarica e Laganà. Per quanto sopra e in nota v. R. BATTAGLIA, *Le filande del reggino tra terremoto e ricostruzione*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», Anno LV (1988), pp. 139-140 e la fonte ivi citata.

(3) Ibid., pp. 140-141.

(4) Cit. in Ibid., p. 141.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

impediva una minore manovra sui loro salari. È certo comunque che intorno al 1903-1905, questa industria, che implicava un ciclo produttivo ampio, a partire dalla gelsicoltura e dalla bachicoltura, rappresentava nella vita economica provinciale «una massa considerevole di salari», e nel movimento commerciale un valore di circa 12 milioni di esportazione (5). Nel 1904 si producevano complessivamente 518 quintali di seta e cascami spediti principalmente in Francia (6); nel 1906 la produzione si era più che raddoppiata, e le sole spedizioni di seta effettuate per ferrovia avevano raggiunto le 1050 balle per un peso di 1103 quintali. La tendenza era all'incremento: nei primi otto mesi del 1907 erano spedite 572 balle di seta per 601 quintali, mentre nel primo semestre del 1906 e nel secondo semestre del 1907 erano esportati per mare rispettivamente 21 quintali per l'estero e 170 per l'interno (7).

Su questa base dunque la Camera di Commercio reggina esprimeva un giudizio positivo sulla produzione valutata in crescita:

«Le nostre sete — osservava — sono vantaggiosamente conosciute ed apprezzate sui mercati di vendita per la loro bontà e per l'accuratezza della loro lavorazione. I nostri filandieri hanno concluso l'anno decorso buoni affari, dovuti massimamente all'aumento del prezzo. Nell'anno in corso hanno poi proceduto a larghi acquisti di bozzoli sia per adempiere a consegne già contrattate, sia perché incoraggiati dalla sostenutezza del mercato serico» (8).

In fondo, nel 1907, la crisi precedente sembrava essere superata. Alla vigilia del terremoto l'industria serica appariva anche agli occhi degli attenti osservatori della Camera reggina, il settore più vitale della vita economica della provincia. Sebbene non si registrasse la costituzione di nuove filande e fossero assenti gli spostamenti di capitali verso di essa, le filande esistenti avevano retto alla crisi «con opportuni ampliamenti e perfezionamenti» rendendo «più intensa ed economicamente più efficace la lavora-

(5) CAMERA COMMERCIO REGGIO CALABRIA, *Le condizioni economiche della provincia di Reggio Calabria nell'anno economico 1903-1904, XXIII Relazione* (per tutte d'ora in avanti CCRC, *Relazione 1903-1904, ...*), Reggio Calabria, 1904, pp. XV-XVI.

(6) Cfr. CCRC, *Relazione 1904-1905*, Reggio Calabria, 1905, p. 67.

(7) Si aggiungevano inoltre i cascami di seta, esportati all'estero per via mare, nel 1906, per 275 quintali e all'interno, per quintali 690; e molta parte peraltro veniva spedita per ferrovia. Cfr. CCRC, *Relazione 1906-1907*, Reggio Calabria, 1907, p. 143.

(8) CCRC, *Relazione 1906-1907*, cit., p. 142.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

zione dei bachi da seta» (9). La questione del credito restava comunque condizione d'inferiorità pesando grandemente sul suo sviluppo. Infatti — osservava ancora la stessa Camera — «qui reggono, e continuano a lavorare con alacrità coloro che hanno riserve di capitali», mentre difficili restano le condizioni di quelle filande che, dovendo ricorrere al credito per accrescere il proprio capitale, «non possono essere sicuri di trovarne in tempi di crisi»; o che, reperendolo, «non debbano fare a fidanza che questo trovi la rimunerazione tanto per l'interesse, come per il profitto» (10). In realtà, si lamentava lo scarso interesse dello Stato verso questo settore ritenuto, a ragione, il più vitale dell'economia reggina e che aveva «ormai messe profonde radici» nel tessuto economico della provincia e, «coll'avere superato le crisi passate», aveva dimostrato «una forza di resistenza ammirevole nel campo della concorrenza internazionale»; e che tuttavia restava, sostanzialmente, fuori dal quadro dei provvedimenti a favore della Calabria, pur non trattandosi di accordarle speciale protezione (11).

Dunque, da dove scaturiva la «forza di resistenza» e la lunga tradizione di tale industria? A questo proposito, riferisce Antonino Calabrò, «si può affermare che, l'arte della seta, nella metà del XII secolo, fioriva in Calabria ed in Sicilia e passava soltanto dopo tale epoca nella Toscana, per quello che risulta da un'antico libro delle matricole dei setajuoli dell'anno 1200 di Firenze», e la Calabria di allora, aggiunge, «non solo produceva la seta per i tessuti, [...] ma forniva materia prima per quelli delle altre città d'Italia dove l'arte soltanto di lavorare la seta si era introdotta, ma non l'industria della coltivazione del baco», mentre grande impulso a quest'industria nel reggino venne dato dai «Giudei» intorno al XIII secolo. Malgrado la loro cacciata da Reggio, avvenuta il 25 luglio del 1511, se la seta migliore — già all'inizio del XVII secolo — si estraeva «al piede della salita Sambatello, [...] per la qualità dell'acqua che s'impiegava nella trattura», all'inizio del '700 si era diffusa a tal punto nella provincia, che «quasi ogni distretto o *paraggio* reggino aveva di già la sua proporzionata quantità di mangani per la trattura della seta» (12).

La coltivazione del gelso e l'allevamento del baco, durante il XVIII secolo, si era così ampiamente diffusa nella provincia reg-

(9) Ibid., p. 135.
(10) CCRC, *Relazione 1903-1904*, cit., p. XVI.
(11) CCRC, *Relazione 1906-1907*, cit., pp. 135-136.
(12) A. CALABRÒ, cit., pp. 69 e sgg.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

gina che, nel 1784, il Governo fece impiantare a Reggio uno stabilimento governativo per la filatura dei bozzoli.

«Era questo — scriveva ancora il Calabrò — formato da molti mangani ad Aspo lungo con cui si filava la seta detta *Reggiana*, e per sorvegliare tale trattura fu creata una commissione con un Regio pesatore, e la seta che si estraeva da tale stabilimento andava soggetta alla bilancia del Regio *Arrendamento*, di guisa che divenne oggetto di commercio e quindi sottoposta al dazio di quattro carlini alla libbra» (13).

Con tale stabilimento, destinato a diffondere sempre più «un metodo nuovo nel setificio», impiantato a Reggio nel convento degli Osservanti per impulso del marchese Domenico Grimaldi, era introdotta la lavorazione della seta *organzina*. Il direttore dell'opificio era il lionese Renaud, mentre erano state chiamate quattro filatrici da Genova per insegnare «alle donne calabresi il nuovo metodo del setificio». Da tale provvedimento però ne venne la proibizione «a chiunque di trarre la seta dai bozzoli», senza aver sostenuto apposito esame ed ottenuto la relativa «patente», con la quale, il candidato riconosciuto idoneo avrebbe potuto così trarre la seta, ma esclusivamente nello stabilimento governativo, «essendo altrove severamente proibito» (14).

Tale «privativa» fu mantenuta sino al 1802, ma con le *Istruzioni* del 25 marzo 1786 del Pignatelli, il Governo, da un lato, allo scopo di migliorare quell'industria e, dall'altro, per trarne un'utile con il dazio, autorizzava i fratelli Caracciolo, ad impiantare nel paese di *Fossa* (oggi Villa San Giovanni), una filanda ad aspo lungo, con i filarelli alla tedesca, allora in voga, — che comincerà ad operare come esperimento nel 1790 e come scuola-fabbrica nel 1792 — e da cui si otteneva la seta che avrebbe preso il nome di seta *Caracciolo* o alla *Sorrentina*. In seguito i Caracciolo avrebbero ottenuto dal Governo un prestito di 30 mila ducati, da estinguersi a rate, come incoraggiamento per impiantare una nuova filanda con 40 fornelli e relativi filatoi alla *piemontese*, con personale fatto venire da Torino e da diversi luoghi della Lombardia; a cui si aggiungeva un grande filatoio per la lavorazione della seta «organzina», in cui lavoravano degli appositi maestri fatti anch'essi venire appositamente dall'estero (15).

(13) Ibid., p. 72.
(14) Ibid., p. 73.
(15) Ibid., pp. 73-74; inoltre sui fratelli Rocco Antonio e Innocenzo Caracciolo e la «scuola» di Villa San Giovanni v. G. CINGARI, *Due riforma-*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

La relazione del 1801, degli ispettori Vincenzo Ramondini, Andrea Savarese, Giuseppe Marini, Giuseppe Chiantarelli e redatta dal primo, incaricati di esaminare le «arti del Regno», e che visitarono quella fabbrica, si apriva con questa annotazione:

«La prima cosa che cade sotto l'occhio, è di vedere concentrati in uno stesso luogo tutti gli elementi di una manifattura magnifica e grandiosa, quando dappertutto altrove, in Germania, in Inghilterra, nei Paesi Bassi e nella Francia stessa sono sparpagliati e divisi di luogo e di sito, secondo che le circostanze e le vicende ed i bisogni di ciascuno di essi comportano. Questa riunione stessa di oggetti porge alla vista dell'osservatore il filo continuato delle operazioni, cominciando dalla nascita del baco da seta sino all'ultimo suo sviluppo, o per dire meglio dalla nascita del verme sino alla stoffa più fina» (16).

Della fondazione della fabbrica e delle forti opposizioni feudali hanno già ampiamente scritto sia Patrik Chorley che Francesco Di Battista (17). Tuttalpiù, e in modo più appropriato — osserva Cingari —, «si potrà riconsiderare l'intera vicenda della famiglia Caracciolo, dell'attivismo terriero e commerciale del capostipite Michelangelo, del circuito di colture e produzione della seta in cui s'inseriva l'incetta monopolistica dei baroni e del governo, dell'avventura di riformatori che, sospinti dal bisogno di innovazione e dagli incentivi governativi, avevano mutato la qualità dell'impiego dei loro capitali scontrandosi certo con diseconomie interne ed esterne ma altresì con congiunture politiche particolarmente sfavorevoli» (18).

In realtà, nei primi anni di attività la fabbrica di seta aveva ottenuto un buon successo, tanto da spingere le autorità governative ad istituire a Reggio una filanda a 30 fornelli alla *piemontese*, diretta dal torinese Francesco Bal (19), e a prevederne altre due dello stesso tipo nel versante ionico della provincia reggina; e non c'è dubbio che le capacità tecnico-imprenditoriali dei Caracciolo avevano avuto una grande parte nel determinare sia le deroghe al vigente arrendamento che l'importante svolta.

tori meridionali ..., cit.; P. CHORLEY, cit., pp. 232-248 e F. DI BATTISTA, *Roccantonio Caracciolo*, in *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, 1976, vol. XIX, pp. 452-457.

(16) Cit. in G. CINGARI, *Due riformatori meridionali* ..., cit., p. 310.

(17) P. CHORLEY, cit. e F. DI BATTISTA, cit..

(18) G. CINGARI, *Due riformatori meridionali* ..., cit., pp. 312-313.

(19) Su Bal v. il recente *Vita di Francesco Bal scritta da lui medesimo*, a cura di M.C. Lamberti, Milano, 1994, pp. 196-253; A. CALABRÒ, cit., p. 74.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Nelle due filande, distinte secondo i relativi metodi, alla «piemontese» e alla «sangiovanni», erano stati introdotti importanti innovazioni tecniche, completate da un processo produttivo che iniziava nei locali addetti al «nutricamento dei vermi da seta», alla schiusa, alla ventilazione e alla separazione dei bozzoli. In sostanza, si trattava di una fase solitamente disseminata nella campagna, che tra l'altro introduceva la novità di una «stufa alla tedesca» per riscaldare i bozzoli in serie, in tempi prestabiliti e senza alterarli, mentre nel solo «camerone» destinato alla scelta dei bozzoli lavoravano sino a 60 donne. La filanda alla «piemontese», che produceva il cosiddetto *organzino*, era lunga 134 metri, con i suoi 60 mangani produceva circa settanta libbre di seta al giorno, mentre tutta la filatura impiegava giornalmente 132 donne, oltre gli occupati nel trasporto del legname e nella pulizia dei forni.

L'altra filanda, cioé quella alla «sangiovanni», aveva due braccia parallele, ognuno della lunghezza di 72 metri, con complessivi 42 mangani, dove lavoravano giornalmente non meno di 126 uomini oltre coloro che trasportavano la legna. Questa filanda, sorta qualche anno prima in forma sperimentale — cioé come modello delle ipotizzate riforme del settore —, utilizzava il metodo locale, però parecchio modificato. I Caracciolo avevano ridotto infatti l'aspo a cinque palmi di diametro, il numero dei fili a quattro, introducendo «l'incrocicchiamento fino a 34 croci». La seta cosi tirata valeva almeno sei carlini in più a libbra rispetto a quella che si produceva senza tali innovazioni, ma restava pur sempre di qualità inferiore rispetto a quella alla *piemontese*. In fondo il setificio Caracciolo non solo aveva acquistato una buona reputazione sul mercato internazionale ma aveva introdotto innovazioni tecniche rilevanti in un settore da lungo tempo in crisi nelle province meridionali di più antico primato. È possibile, come del resto si e scritto, che quest'iniziativa sia stata penalizzata dalle diseconomie esterne e dall'ostilità dell'ambiente, e che troppo rischiosa fosse la fiducia riposta dai Caracciolo nel coniugare iniziativa privata e protezione statale. «Tutto ciò — aggiunge Cingari — va giustamente considerato. Ma egualmente determinanti sembrano i fattori derivanti dalle due congiunture politiche del 1799 e del 1806, politicamente di diverso segno ma entrambe d'impatto negativo eccezionale» (20).

(20) G. CINGARI, *Due riformatori meridionali ...*, cit., pp. 312 e sgg.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Tra i due secoli, in sostanza, si erano sempre più evidenziati i vizi vincolistici dell'arrendamento della seta tanto contestati dai riformatori, e quando anche il fisco aveva imboccato decisamente la via della liberalizzazione, sancita difatti dalla legge del 1805, la stessa non aveva avuto decisiva influenza per la sopravvenuta occupazione francese che mutava radicalmente i rapporti produttivi e commerciali innescando nuovi fattori di crisi nel settore seticolo. D'altra parte nel periodo francese la Calabria meridionale, e Villa San Giovanni e la costa calabrese dello Stretto, interrotti improvvisamente i rapporti con il porto e la «piazza» mercantile messinese (21), erano entrati in una fase di crisi ancor più stringente, pur potendo beneficiare del riformismo murattiano, subivano tuttavia un duro contraccolpo soprattutto nel comparto della seta, sebbene una pur ridotta attività dell'industria serica era presente anche in quel periodo (22).

Gelsicoltura e bachicoltura si erano diffuse in tutta la Calabria dopo la drastica riduzione del periodo napoleonico, e in molte aree (Reggino, Cosentino, Paolano, Nicastrese, Vibonese) sosteneva la crescente domanda di seta (23). Nel solo circondario di Reggio erano sorte, nel quindicennio 1816-1830, otto grandi filande, situate tra Villa San Giovanni e il capoluogo, «le quali, fecero acquistare maggiore sviluppo e perfezionamento

(21) Sull'importanza del porto e della «piazza» messinese per la produzione calabrese «dell'area dello Stretto» v. G. CINGARI, *I traffici tra l'area calabro-sicula e la costa orientale adriatica nel Settecento*, in «Archivio Storico per la Sicilia Orientale», a. LXXV, 1979, fasc. II-III, pp. 277-296, ID., *Uomini e navi nell'area dello stretto di Messina nel Settecento*, in *Le genti del mare Mediterraneo*, a cura di R. Ragosta, Napoli, 1982, pp. 1003-1029. Sulla marineria scillese e sui rapporti che essa mantiene con Messina nel '700 v. ID., *Scilla nel Settecento: «feluche» e «venturieri» nel Mediterraneo*, Reggio Calabria, 1979. Inoltre v. L. IARIA, *Il porto di Messina tra austriaci e borboni*, Acireale, 1983, p. 7; M. D'ANGELO, *Aspetti commerciali e finanziari in un porto mediterraneo: Messina (1795-1805)*, in «Atti dell'Accademia Peloritana», vol. LV, a. CCXLIX (1979), n. XVI n.s., pp. 201-247; R. BATTAGLIA, *La «conurbazione» commerciale dell'«area dello Stretto» nell'Ottocento*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», Anno LVIII (1991), pp. 121-150; ID., *Il commercio della Calabria attraverso il porto di Messina (1839-1840)*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», Anno LIII (1986), pp. 81-121.

(22) U. CALDORA, *La statistica murattiana del Regno di Napoli: le relazioni sulla Calabria*, in Id., *Fra patrioti e briganti*, Bari, 1974, pp. 349 e 395; ID., *Calabria napoleonica*, Napoli, 1960, pp. 288 e 304; G. CINGARI, *Due riformatori meridionali ...*, cit., pp. 323 sgg.

(23) G. CINGARI, *Storia della Calabria dall'Unità ad oggi*, cit., p. 8.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

all'industria, e furono mezzo di aumento della produzione dei bozzoli». Aumento della domanda e spinta all'innovazione s'intrecciavano strettamente. Nel 1843 lo slancio della produzione dei bozzoli nella provincia reggina era stato tale da raggiungere le 259.904 libbre di seta, ricavate da 1245 mangani operanti nelle 92 filande esitenti, nelle quali lavoravano, per 85 giorni l'anno, 2850 donne tra maestre, discepole e scartatrici e 335 uomini. Nelle filande del reggino e particolarmente a Villa San Giovanni, era stato introdotto il meccanismo detto «sans-mariage», con un «prospero successo ed immegliamento nella trattura della seta». In ogni caso, anche prima che tali meccanismi fossero introdotti, l'industria della seta aveva acquistato un rilievo centrale. Di fatto la seta grezza alla piemontese negli anni dal 1836 al 1844 era passata da 133.104 a 257.628 libbre e la produzione dei bozzoli da 72.648 a 141.265 libbre (24).

Nel circondario di Reggio e, soprattutto a Villa San Giovanni il tessuto delle filande, sostenuto da capitali forestieri, si era pertanto notevolmente irrobustito negli ultimi venti-trenta anni preunitari. Nel distretto di Reggio, già nel 1847, si poteva contare su 102 filande con 1.310 mangani, e la sola Villa San Giovanni contava ben 44 filande con 676 mangani, Reggio 16 con 252 mangani, Cannitello 14 e 146 mangani, le restanti 28 filande con 232 mangani erano distribuite tra Gallico (nove), Catona (otto), Campo C. (sei) e Pellaro (cinque), il che obbligava ad importare una buona quantità di bozzoli dalle altre province (25). E si trattava di seta che, esportata grezza attraverso il porto di Messina, era ben quotata nei mercati di Londra e di Lione.

Da quella piazza, mercato più forte, sia per il volume degli affari sia per il peso degli stessi operatori stranieri, erano assunte iniziative non solo in attività di tipo industriale (Hallam a Villa S. Giovanni), ma anche nelle operazioni di credito industriale. Il caso di Federico e Paolo Grill sembra dimostrare l'importanza che intorno agli anni Cinquanta, aveva assunto in quell'area calabrese la produzione serica, e le operazioni da essi condotte nella piazza di Messina e nell'*area dello Stretto*, finanziando con vari prestiti e a diverse condizioni la riattivazione di filande a Reggio, Villa San Giovanni e Cannitello ne sono una concreta riprova (26). Del

(24) A CALABRÒ, cit., pp. 74-75.

(25) G. CINGARI, *Due riformatori meridionali ...*, cit., p. 337.

(26) R. BATTAGLIA, *Filande calabresi e capitali messinesi a metà Ottocento*, cit., pp. 502 sgg. e le fonti ivi citate.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

resto questi operatori messinesi agivano spesso nel duplice ruolo di «banchiere» e di «commerciante». Nel primo caso essi anticipavano i capitali necessari alla riattivazione delle filande; nella seconda veste invece assumevano quello di «commerciante» ogni qual volta anziché riscuotere i premi in denaro ricevevano in cambio seta, che collocavano poi sulla piazza di Messina o all'estero. Di fatto, «era un "meccanismo" che assolveva appièno alle esigenze dei filandieri calabresi, che se da un lato avevano così accesso al credito e quindi alla disponibilità di denaro liquido, dall'altro, essi vedevano il loro prodotto commercializzato e inserito, attraverso la piazza messinese, nel grande circuito del commercio nazionale e soprattutto rispondere alla domanda di seta del mercato internazionale» (27). Pertanto, fondamentale resta per quasi tutto l'Ottocento il ruolo di Messina quale «piazza» di commercializzazione della produzione di seta calabrese. Il citato caso di Grill ne era l'esempio, insieme ad altri operatori che, se non con la stessa complessità, si erano specializzati nel settore, come ad esempio Francesco Bonfiglio e Pietro Di Domenico che in molti atti notarili fino al '60 agivano sia per commercializzare sia per la prima lavorazione della seta (28).

Villa San Giovanni, nata sull'indubbia iniziativa dei Caracciolo e della creazione dell'opificio, era via via cresciuta nei primi decenni dell'Ottocento. La sua popolazione era passata dalle 236 anime del 1777 ai 1804 abitanti del 1811, aumentando progressivamente nel corso del secolo sino a raggiungere i 3475 abitanti nel 1849 e i 6647 nel 1901 (29). Alla crescita avevano concorso vari altri fattori legati alla sua posizione strategica rispetto all'emporio messinese, «ma il dato centrale — osserva ancora Cingari — era che, specie a partire dai primi anni Trenta, essa si era qualificata come un polo industriale della seta. [...] Dalle "Scuole reali" erano venute esperienze e mentalità, e da essa aveva preso impulso, nella nuova favorevole congiuntura, la nascita altresì di un gruppo di piccoli imprenditori del settore». Da Villa San Giovanni l'impulso dei Caracciolo si era poi allargato al capoluogo e nel circondario, dove «esisteva una lunga tradizione ma dove la "tiratura" della seta persisteva nei metodi tradizionali» (30).

(27) Ibid., p. 509.

(28) R. BATTAGLIA, *La «conurbazione» commerciale* ..., cit., p. 132.

(29) A questo riguardo v. F. DI BATTISTA, cit., p. 453; L. IZZO, *La popolazione calabrese nel secolo XIX*, Napoli, 1965, p. 352.

(30) G. CINGARI, *Due riformatori meridionali* ..., cit., p. 335.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Nel biennio 1839-40 la seta immessa a Messina dalla Calabria era spedita per la maggior parte da Villa San Giovanni (nei due anni 155.140 libbre) e da Reggio (69.877 libbre), mentre di minore entità erano le spedizioni (complessivamente per 16.354 libbre) da Gallico, Gioia, Scilla, Palmi, Paola, Catona, Gerace, Roccella, Riace e Catanzaro (31). D'altronde, a conferma di una accentuata propensione antica, nel 1835 la produzione di seta nella Calabria Ulteriore I era stata di 122.795 libbre e il 61 per cento era ricavata nell'area propriamente reggina, da Bagnara a Melito P.S., il 30 per cento nel versante ionico e il 9 per cento in quello tirrenico, e quella *alla piemontese* era «ritratta» a Villa San Giovanni (17 mila libbre), mentre Reggio (24 mila libbre) produceva *organzina*, come quasi tutta l'altra seta tirata nei centri all'interno, e qualificando invece come grezza la seta prodotta nei versanti ionico e tirrenico. La definizione della migliore qualità della seta villese ci è data dal prezzo di 3,65 ducati a libbra, superiore comunque al prezzo che in alcuni casi raggiungeva l'organzina di Reggio (toccava i 3,60 ducati), e ben lontano dal prezzo medio di 2,10-2,20 ducati della grezza (32).

Malgrado i freni posti dalla politica tariffaria dei Borboni, produzione ed esportazione erano cresciute a buon ritmo nel reggino e complessivamente nell'*area dello Stretto*. Ma, a partire dal 1858, nuovi fattori negativi, che s'intrecciavano anche con i problemi della difficile unificazione, avevano innescato un processo di crisi, dissuadendo i bachicoltori della *regione* ad insistere nell'incremento della coltura del gelso: in primo luogo l'atrofia del baco o *pebrina*, poi la concorrenza delle sete giapponesi. E qui si ebbe una maggiore capacità di resistenza rispetto al messinese, dove già nel 1888 le filande si erano ridotte ad appena 14, riducendosi a sei nel 1905 (33). Nel Reggino tuttavia, ancora nel 1863, si contavano 120 filande, di cui una a vapore (quella di Tommaso Hallam) a Villa San Giovanni, che producevano 250.770 libbre di seta, e addirittura 150 nel 1864. La loro distribuzione sul territorio provinciale cominciava a modificarsi a favore dei centri già prima più attivi. A Campo e Salice ve ne erano quattro, sei a Gullina, otto a Scilla, nove a Rosalì, undici

(31) R. BATTAGLIA, *Il commercio della Calabria attraverso il porto di Messina (1839-1840)*, cit., pp. 102-103.

(32) G. CINGARI, *Due riformatori meridionali ...*, cit., p. 336 e la fonte ivi citata.

(33) R. BATTAGLIA, *La «conurbazione» commerciale ...*, cit., p. 133.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

a Gallico, tredici a Catona, quattordici a Cannitello, trentotto a Villa San Giovanni e quarantatrè a Reggio, con un totale di 1.111 bacinelle. Le filande villesi e delle zone contigue erano comunque le più evolute tecnicamente e attorno ad esse si concentrava di fatto la parte centrale del settore. Ne è conferma il fatto che delle 161 filande esistenti nel 1865 appena un decimo era in attività nel 1875. Si stava in realtà attuando un processo di ristrutturazione: in quell'anno i filatoi a vapore avevano triplicato il lavoro, — come osserva il Calabrò — e «avrebbero conservato la loro attività tutto l'anno, se il mercato serico, con improvviso ristagno, non avesse costretto a sospendere il lavoro per più di tre mesi» (34). Le cinque filande a vapore (tre di una ditta inglese, una lombarda e l'altra di un villese) operavano appunto nel comune di Villa San Giovanni, nel cui territorio peraltro, tra il 1876 e il 1879, se ne sarebbero aggiunte altre due. Lo stabilimento di filatura più grande era quello di *Eaton E.J.* con 80 bacinelle attive, ma la stessa ditta ne contava un secondo con 56 bacinelle, che occupavano complessivamente 282 operai tra uomini (sessantanove), donne (centoquarantasette) e fanciulli (sessantasei). Seguiva, per importanza, lo stabilimento di *Adriano Erba* con 72 bacinelle attive e 145 operai; vi erano poi quello dei *F.lli Lofaro* (sessanta bacinelle), di *Giuseppe Caminiti* e di *Cosmo Sergi* (rispettivamente con 56) e di *Francesco Aricò* (quarantaquattro). Tra i dieci stabilimenti di filatura a fuoco diretto di Villa San Giovanni, il più importante per numero di bacinelle attive era quello di *Antonio Calabrò* con 48 (più tre inattive), dei *F.lli Belmusto* con 42 (più 14 inattive) e di *Giovanni Accurso* con 36 bacinelle (oltre le 12 inattive). Pertanto quest'industria occupava complessivamente 1.441 operai (899 nelle filande a vapore e 542 in quelle a fuoco diretto) disponendo di 680 bacinelle (424 nelle filande a vapore e 256 in quelle a fuoco diretto). Il numero delle giornate lavorative però era diverso: sessanta giorni per gli uomini, sia negli stabilimenti di filatura a vapore che a fuoco diretto, mentre le donne erano, nei primi, impegnate per 260 giorni, nei secondi per 180 giorni. Il salario giornaliero era invece uguale in entrambi i tipi di stabilimento, variando dalle £ 3 per gli uomini a 0,85 per le donne, a 0,50 per i fanciulli (35).

(34) Per tutte queste notizie v. A. CALABRÒ, cit., pp. 75 e sgg.

(35) Il salario dei «commissionari» varia da £ 5 a 2,50 al giorno, mentre quello dei minori varia da £ 0,60 per le «maestrine» a 0,40 per le «stru-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Tenendo conto delle filande a fuoco diretto si vede come Villa San Giovanni aveva mantenuto e anzi ampliato il suo ruolo tramite l'industria serica. Nel contempo si registrava un forte regresso delle tradizionali filande di Reggio e dei centri minori del circondario.

Nella nuova fase non si era attenuato il ruolo di Messina come centro di smistamento, anche se dalla costa calabrese quote minori prendevano altre vie. Nei primi dieci mesi del 1881, si esportavano da quel porto 72.502 kg di seta grezza per un valore di circa 4 milioni di lire. E su quei livelli si era, mediamente, stabilizzata l'esportazione del quinquennio successivo, con una punta massima di 99.190 kg nel 1885 e una minima di 57.296 nell'anno successivo (36). Peraltro è interessante osservare che, solo nei due anni 1881 e 1882, dal reggino giungeva a Messina rispettivamente 89.200 kg di seta tratta per un valore di £ 6.172.950, che aumentava a 106.900 kg, nel 1882, per un valore di £ 7.482.230 (37).

In sostanza il fatto che nel comprensorio reggino il numero delle filande diminuiva (poco prima del terremoto saranno 18 rispetto alle 30, di cui quattro *a fuoco diretto*, del 1882) rappresentava l'esito di una crisi e insieme di una trasformazione. La Camera di commercio reggina aveva già osservato nel 1887 che tra le industrie locali quella della trattura della seta era «forse l'unica che meriti questo nome» e che in ogni caso, a partire dal 1883, era «in continuo progresso». Si stava avviando un processo di ristrutturazione che nel giro di qualche decennio avrebbe prodotto la quasi totale scomparsa delle filande reggine e la concentrazione di quell'industria a Villa San Giovanni, dove, nel 1888 ne operavano sedici *a vapore* e quattro *a fuoco diretto* (e vi si possono aggiungere le tre *a vapore* e le quattro *a fuoco diretto*, dei centri contigui, di Cannitello e Campo Calabro), impiegando 2416 addetti, di cui 1768 «adulti» e 505 «minori», mediamente per 250 giorni all'anno (38). Non v'è dubbio che prima i Caracciolo, poi Barker ed Hallam, Eaton e Adriano Erba, in correlazione con l'emporio messinese, avessero concorso in buona parte a quello sviluppo, anche se — come osservava la Camera di com-

sine» e «scartatrici». Le filande *Accurso*, *Belmusto*, *Zagarella* e *Lofaro* avevano un motore a ruota detto «menale»; le altre filande erano mosse dalle maestrine con un congegno a pedale. Per tutto cfr. Ibid., pp. 82-83.

(36) R. BATTAGLIA, *La «conurbazione» commerciale* ..., cit., p. 134.

(37) CCRC, *Relazione 1883*, Reggio Calabria, 1883, p. LXXXI.

(38) CCRC, *Relazione 1887*, Reggio Calabria, 1888, pp. 67-68 e *Relazione 1888*, Reggio Calabria, 1889, p. 55.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

mercio reggina a fine secolo — «all'infuori della trattura della seta, a qualunque titolo e grado, non fu praticata ulteriore operazione industriale; vi sono bensì alcune officine di torcitura con metodi assai elementari, ma queste non servono che ad eseguire commissioni particolari, in generale non si fa commercio che di seta greggia» (39).

L'industria serica della regione dello Stretto usciva dalla crisi con gli impianti tradizionali ma complessivamente ancora in grado nei suoi limiti, specie quella calabrese, di competere sul mercato, tant'è che la Camera reggina poteva scrivere che, malgrado la deludente campagna serica del 1896, «i nostri industriali han potuto moderare quella perdita» grazie alla «qualità eccezionalmente buona del loro prodotto», mentre la seta esportata in quell'anno si era aggirata intorno a 123 mila kg, di cui 82.688 spediti solo da Villa San Giovanni per ferrovia, a cui va aggiunta quella negoziata a Messina, cioè imbarcata in quel porto con destinazione per l'America (40).

In realtà, la crisi del settore serico aveva operato una severa selezione. Erano infatti sparite parecchie filande e quelle rimaste, sebbene ridotte di numero, erano tuttavia le più moderne e finanziariamente più solide. Dal 1887 al 1895 poi il maggiore balzo: nel solo biennio 1887-88 le filande a vapore passano da 19 a 22, stabilizzandosi nel periodo complessivamente intorno a 30 filande attive con poco più di 1150 bacinelle e circa 5 mila addetti (41). Ad ogni modo, se si raffronta l'elenco delle ditte in attività alla vigilia del terremoto con quello delle filande esistenti nel 1892, si notano molte assenze, alcune anche notevoli, e tutto ciò a conferma di un ulteriore processo di selezione e di modernizzazione operato da quest'industria. Di fatti non vi sono elencate a Villa San Giovanni la filanda *Eaton*, le due di *Antonio Accurso*, quelle di *Antonio Belmusto*, *Giovanni Accurso*, *Rocco e Matteo Santoro* e di *Pasquale Bambara* (a fuoco diretto). Così non sono più menzionate a Cannitello, quelle di *Gaetano Grimaldi*, *Luigi Santoro*, *Rosario Sottilaro* e *Domenico Bambara*, quest'ultime a fuoco diretto; e scomparse anche quelle di Campo Calabro di

(39) Cit. in G. CINGARI, *Due riformatori meridionali* ..., cit., pp. 338-339.
(40) CCRC, *XVII Relazione 1896-97*, Reggio Calabria, 1897, pp. 126-127.
(41) Cfr. CCRC, *Relazione 1887*, cit., pp. 67-68; *Relazione 1888*, cit., pp. 54-55; *Relazione 1889*, Reggio Calabria, 1890, p. 51; *Relazione 1892*, Reggio Calabria, 1892, p. 97; *Relazione 1894*, Reggio Calabria, 1895, p. 52; *Relazione 1895*, Reggio Calabria, 1896, p. 50.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

proprietà di *Placido Gerace e C.* e *Gaetano Amuso* (42). Ma, nello stesso tempo, si registrano nuove ditte e talora l'utilizzo di vecchie filande. Ad esempio la ditta *F.lli Cogliandro & C.*, che conduceva due filande: una propria con 45 bacinelle a Cannitello e una con 25 bacinelle, presa in fitto a Villa San Giovanni da Giovanni Accurso; oppure la *Luigi Santo* che possedeva numerose bacinelle in muratura o, ancora di più recente, la *Giuseppe Siclari* con 20 bacinelle a vapore (43).

C'è comunque da osservare che la produzione era in flessione, peraltro in parte discostandosi da quanto avveniva sul piano nazionale (44). E che tale flessione era accentuata anche dalla discesa dei prezzi, tra l'altro evidenziata dai valori delle esportazioni dal porto di Messina. Il valore di quelle esportazioni (biennio 1887-88) era stato in media di 2.525.925 lire, toccando il valore medio più basso (lire 1.227.000) nei sette anni 1892-1898, però stabilizzatosi intorno a lire 2.016.094 nel periodo 1899-1905. Le quantità avevano registrato un andamento un pò diverso, a seconda dei livelli annuali dei prezzi fissati sui mercati di Londra e di Milano e determinati dall'andamento della campagna serica: da una media di 58 tonnellate del 1884-90 al dato medio fortemente negativo del 1892-94 (24 tonnellate) e, infine, a quello in ripresa del 1899-1905. Gran Bretagna, Austria, Stati Uniti e Francia si erano confermati come i mercati preferenziali (45). Tra i due secoli, in definitiva, la forte depressione sembrava in parte superata, ma restava il fattò che il settore serico, che aveva tenuto un ruolo importante nelle esportazioni della Calabria per buona parte dell'Ottocento, cedeva ormai definitivamente il primato ad altri settori (olio) e, specialmente, a quello agrumario. E tutto ciò, in fondo, attestava un processo che se da un lato eliminava le «micro» filande e concentrava il lavoro in strutture più ampie e più remunerative, dall'altro dimostrava che questo settore sempre dichiarato all'ultima crisi manteneva ancora una sua vitàlità secolare, guadagnandosi faticosamente un proprio «spazio» nella divisione internazionale del lavoro e della produzione.

(42) Cfr. CCRC, *Relazione 1892*, cit., p. 97; per le filande esistenti alla vigilia del terremoto del 1908 v. R. BATTAGLIA, *Le filande del reggino fra terremoto e ricostruzione*, cit., pp. 145 sgg. e la fonte ivi citata.

(43) Cfr. R. BATTAGLIA, ivi.

(44) A questo riguardo v. G. FEDERICO, *Il filo d'oro. L'industria mondiale della seta dalla restaurazione alla grande crisi*, Venezia 1994, pp. 445 e sgg.

(45) R. BATTAGLIA, *La «conurbazione» commerciale ...*, cit., p. 135.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Malgrado i contraccolpi della crisi e i gravi danni subiti dal terremoto, l'industria serica del reggino riprendeva tuttavia la sua precedente attività. Così, nel 1911, la Camera di commercio poteva scrivere: «È questa l'industria più importante per noi», ed essa «ha vigorosamente ripreso la sua attività» (46).

Tutte le filande infatti erano state riparate o ricostruite secondo le norme antisismiche. L'ultima a riprendere l'attività era stata quella di Reggio (l'antica filanda *Sarica* e *Laganà* rilevata dalla nuova ditta *Francesco e Vincenzo Laganà*) che riprendeva con la campagna serica del 1911. In realtà, come si è ricordato, il numero delle filande riattivate dopo il disastro si era ulteriormente assottigliato, tanto che dalle diciotto in attività nel 1908 si era passati a tredici. Villa San Giovanni certamente restava ancora il centro principale ma era, nel contempo, quello che aveva registrato le maggiori defezioni. Il numero delle bacinelle attive era complessivamente passato da 1200 a circa 760 con un decremento di 440 bacinelle, Però la riduzione si era verificata solo a Villa San Giovanni (da 13 a 8 filande), mentre si era mantenuto stabile il numero di quelle di Cannitello e Reggio Calabria (rispettivamente 4 nel primo comune e una nel capoluogo) (47).

Nel 1911 erano in esercizio a Villa San Giovanni le filande *Salvatore Aricò* con 60 bacinelle, *Giovanni Caminiti e f.i* con 48, *Adriano Erba* con 80, *Florio e Marra* con 140 (la più grande del reggino), *Rocco Lo Faro e f.i* con 56, *Vincenzo Lo Faro* e *Giovanni Reytano* con 60 ciascuna, e infine *Attilio Zagarella* con 48. A Cannitello la più importante era quella di *Paolo Messina* fu *Silvestro* con 60 bacinelle; seguivano quella dei *F.lli Messina* con 36 e le due dei *F.lli Cogliandro e C.o* e dei *F.lli Lamonica* rispettivamente con 32 bacinelle (48).

Ad ogni modo, venendo a mutare le condizioni generali del mercato mondiale con la crescente importanza della produzione asiatica con la correlativa caduta della produzione europea, le sete asiatiche vedevano crescere la loro partecipazione al commercio mondiale dal 55 all'84 per cento, anche se l'Italia restava il maggior centro della produzione europea e il terzo del mondo. D'altra parte, la forte concorrenza asiatica, accentuando l'orientamento della domanda verso prodotti di minor pregio, costringeva

(46) CCRC, *Relazione 1910-1911*, Reggio Calabria, 1912, p. 35.
(47) Ibid., pp. 37-38.
(48) Ibid.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

l'industria serica italiana a dover ridurre i prezzi e modificare la propria struttura (49). Tuttavia il riassestamento della struttura del mercato serico internazionale, che coinvolgeva soprattutto gli interessi delle regioni settentrionali, almeno sino alla vigilia della guerra ebbe, secondo studi recenti (50), «risvolti meno negativi per il Mezzogiorno di quanto — osserva Pescosolido — non sia stato accreditato da una storiografia molto influenzata dalla polemica antiprotezionistica e da statistiche che sembravano avere sottostimato sensibilmente il volume di attività del primo decennio del secolo», mentre «i risvolti negativi di fine secolo erano dovuti più all'andamento dei prezzi» che alla perdita del mercato francese (51).

La contrazione delle esportazioni nazionali che aveva interessato quasi tutte le merci più importanti, aveva visto — proprio nel 1888-1890 — i prodotti serici accrescere sensibilmente le quantità esportate di contro alla media del 1885-87, passando difatti da una media di 33.645 quintali ad una di 40.020. Ma anche nel periodo 1892-97, quando si ebbe una flessione rispetto agli ultimi anni Ottanta, la media si mantenne al di sopra di quella toccata nel 1887 (52). La produzione italiana di seta greggia era altresì aumentata da 4.070 tonnellate nel 1892 al massimo, non più raggiunto, di 6.173 tonnellate nel 1907, sebbene rispetto a questi dati le recenti stime di Federico hanno evidenziato le dimensioni della crescita della produzione di seta greggia tra il 1893-97 e il 1903-1907 (dalla media annua di 4.672 tonnellate a quella di 6.742) e ridimensionato quella della contrazione produttiva registratasi tra il 1908 e il 1913 (mediamente 6.554 ton. annue) (53); quella reggina era passata invece da 234.701 kg per un valore di 8.465.737 lire nel 1892 al vertice di kg 290.011 per

(49) R. ROMEO, *Breve storia della grande industria in Italia. 1861-1961*, Bologna, 1974, pp. 93-94.

(50) Vedi S. FENOALTEA, *The growth of Italy's silk industry, 1861-1913: a statistical reconstruction*, in «Rivista di storia economica», 1988, n. 3 e G. FEDERICO, *cit.*

(51) G. PESCOSOLIDO, *Unità nazionale e sviluppo economico*, Bari, 1998, pp. 224-225.

(52) Si vedano i dati annuali in G. FEDERICO, *Il filo d'oro* cit., pp. 445-446; G. PESCOSOLIDO, *cit.*, p. 321.

(53) DIREZIONE GENERALE DELLA STATISTICA, Min. Agricoltura, Industria e Commercio, *Annuario statistico italiano 1905-1907*, Roma, 1908, p. 449 e *Annuario statistico italiano 1911*, seconda serie, vol. I, Roma, 1912, p. 133; v. inoltre G. FEDERICO, *cit.* e S. FENOALTEA, *cit.*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

un valore di 8.199.501 lire nel 1901, per attestarsi intorno a kg 225 mila nel 1906, rappresentando comunque, tra il 1892 e il 1906, mediamente circa il 4% della produzione nazionale (il 3% nel 1910) (54).

In realtà, così come era diminuita la produzione nazionale dal 1908 al 1913 (55), anche quella reggina aveva registrato, nel 1910, una flessione rispetto al periodo precedente, producendo 156.610 kg di seta greggia per un valore, proporzionalmente modesto, di 1.535.603 lire, del resto effetto evidente della flessione dei prezzi (56).

La caduta dei prezzi, d'altra parte, e gli stessi progressi dell'agricoltura sviavano dall'allevamento del baco, che in passato aveva fornito, in Calabria e in altre zone meno fertili, una integrazione importante all'economia contadina, ma che adesso si vedeva sostituito in questa funzione dalle migliorate condizioni di vita dei ceti rurali e da scelte colturali più redditizie. Peraltro la produzione dei bozzoli, dopo la pesante caduta del 1889, era tornata ad espandersi sin dal 1890 e nell'ultimo decennio del secolo faceva segnare valori nettamente superiori a quelli degli anni Ottanta. Le stime più recenti di Fenoaltea e Federico, hanno di fatto sensibilmente corretto la serie Istat, riscontrando, per il primo decennio del XX secolo, non una flessione rispetto all'ultimo decennio dell'Ottocento, ma una crescita, sia pure in rallentamento, cessata nel 1906 e dovuta principalmente ad un aumento delle rese del seme (57). Sicché i bozzoli lavorati dalle filande reggine venivano in quantità sempre minore dalla provincia di Reggio Calabria, mentre si accrescevano quelli provenienti

(54) Cfr. CCRC, *Relazione 1892*, cit.; *Relazione 1901-1902*, Reggio Calabria, 1902; *Relazione 1906-1907*, cit. e *Relazione 1910-1911*, cit. Le percentuali sono calcolate rapportando i dati della Camera di commercio di Reggio Calabria con quelli dell'*Annuario statistico italiano 1905-1907* e *1911*, cit.

(55) *Annuario statistico italiano 1911*, cit.; *Annuario statistico italiano 1912*, seconda serie, vol. II, Roma, 1913, p. 127 e *1913*, seconda serie, vol. III, Roma, 1914, p. 173 e G. FEDERICO, cit.

(56) CCRC, *Relazione 1910-1911*, cit., p. 38.

(57) G. PESCOSOLIDO, *cit.*, pp. 259-260. Secondo le elaborazioni dei dati di base forniti dall'Istat (*Sommario di statistiche storiche italiane 1861-1955*, Roma, 1958) e da Fenoaltea (*The growth* cit.), la Zamagni (*Dalla periferia al centro*, Bologna, 1990, p. 80) calcola che la produzione media annua di bozzoli passò tra il 1890-1894 e il 1909-1913 da 51,2 a 43,9 milioni di kg secondo l'Istat e da 54,8 a 61 secondo Fenoaltea; inoltre v. G. FEDERICO, cit., pp. 149-150.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

dalle altre province calabresi. Ma questo fatto normale prima, aveva assunto proporzioni più importanti dopo il terremoto, dal momento che nel circondario di Reggio la produzione dei bozzoli era sensibilmente diminuita. Il calo comunque era dovuto, per un verso, «alla mancata ricostruzione di tutte le bigattiere prima esistenti», dall'altro, alla «classe dei contadini» che non manifestava «per l'allevamento dei bozzoli quella simpatia di prima». La scarsa remunerativitá induceva i contadini a non intraprenderne l'allevamento, sebbene si trattasse di un'attività agricola stagionale e di breve periodo. Ma i rischi a cui l'allevamento dei bachi era soggetto e gli aumentati salari agricoli e la carenza di manodopera nel settore inducevano parecchie famiglie contadine ad abbandonare l'allevamento dei bozzoli. Non si trattava, è vero, di un fenomeno ancora molto esteso, ma esso s'imponeva comunque all'attenzione degli osservatori, i quali ne traevano un doppio ordine di conseguenze. Se i filandieri reggini erano costretti ad approviggionamenti sempre maggiori da località lontane con aggravio di spese, i proprietari, a loro volta, o non riuscivano a collocare o dovevano vendere a basso prezzo la «foglia serica». Quest'ultimo fatto, osservava la Camera reggina, «se dovesse assumere larghe proporzioni significherebbe la rarificazione della coltura del gelso, coltura che è stata sempre pregiata e tradizionale proprio del circondario di Reggio», un territorio — aggiungevano — dove tale fenomeno si era maggiormente manifestato.

Nel complesso, le condizioni dell'industria serica reggina non erano molto migliorate, e anzi la crisi serica nazionale non mancava di riflettersi negativamente anche in questa Provincia. I filandieri avevano retto poiché avevano operato con prudenza e oculatezza, impedendo ai più disastri finanziari. Ma alcuni dati oggettivi erano mutati, come si evince dalle loro stesse lagnanze dirette specialmente contro la «deficienza della mano d'opera», non più numerosa come una volta. I salari, ancor più dopo il disastro tellurico, avevano subito dei rialzi, e malgrado ciò la manodopera disponibile non era sufficiente, costringendo quotidianamente le filande a lasciare inattive una percentuale di bacinelle, con evidenti conseguenze sul costo e sulla produzione della seta (58).

Il dato sull'emigrazione, d'altronde, conferma tale tendenza. Il flusso migratorio della provincia di Reggio per il 1910 faceva

(58) CCRC, *Relazione 1910-1911*, cit., pp. 36-37.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

registrare 11.914 unità in partenza (il più basso valore a partire dal 1905). Buona parte della manodopera disponibile era per lo più assorbita nelle opere di ricostruzione degli edifici privati e pubblici e nei lavori per l'attuazione dei piani regolatori dei centri distrutti. La ricostruzione edilizia assorbiva pertanto una ingente quantità di manodopera proveniente soprattutto dalle campagne, mentre i salari erano, se non ai livelli «dei salari d'America», abbastanza remunerativi. Analoga crescente richiesta veniva anche dall'industria e dall'agricoltura, «in quantità maggiore degli anni precedenti», mentre la diminuita emigrazione non era il segno di una flessione delle nascite (nel 1911 l'emigrazione diminuiva tanto in cifre assolute quanto relativamente al numero degli abitanti), ma dell'aumento complessivo della domanda di manodopera (59).

In conclusione, l'industria serica reggina e villese in particolare, che possiamo definire più ampiamente calabrese, resisterà ancora sino alla seconda guerra mondiale seguendo, è ovvio, le sorti di quella nazionale, ma confermando per l'intera Calabria, ancora nel 1919, dieci filande a fuoco diretto e quindici a vapore (60). E ciò a conferma, insieme di tradizione, vocazione e intraprendenza malgrado il terribile disastro del 28 dicembre 1908 e le vicissitudini del mercato e della guerra.

ROSARIO BATTAGLIA

(59) Cfr. Ibid., pp. 25 e sgg.

(60) Cfr. *Annuario statistico italiano. Anni 1919-1921*, seconda serie, vol. VIII, Roma, 1925, p. 249.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ROCCO DE ZERBI IN DIRETTA

Indagando nella Biblioteca Comunale di Scido, di recente formata con l'acquisto della collezione del bibliofilo dott. Paolo Greco di Delianuova, ci siamo imbattuti in una discreta corrispondenza che il noto giornalista, scrittore, uomo politico Rocco De Zerbi venne variamente ad intrattenere nell'arco di tempo tra il 1866 ed il 1890. Sono lettere che rivestono sicuramente un grandissimo interesse. Difatti, al contrario di quanto espresso nei numerosi articoli di giornale o nelle tantissime pubblicazioni in volume, da esse il personaggio, ancora per molti versi un vero enigma, non può che venir fuori con una sincerità assoluta. Quel che giocoforza si tace nei rapporti ufficiali, quindi alla vista di tutti, non può celarsi fra le pieghe di una missiva, dove ognuno è costretto a dire la sua in modo schietto affrancando dai ceppi i sentimenti. L'unico neo che risalta in modo palese è legato, purtroppo, al fatto che talora, mancando le buste che le contenevano, siamo nell'impossibilità di distinguere con estrema precisione i destinatari. Confidiamo, perciò, che qualcuno, leggendo questo articolo, possa completare il quadro da noi appena delineato (1).

Un'iniziale lettera del 14 maggio 1866 c'introduce in una prima situazione piuttosto particolare, che evidenzia nettamente come il De Zerbi all'epoca avesse due grossi problemi: la partenza alla volta del Po, onde partecipare alla terza guerra d'indipendenza, e la preoccupazione per il padre, che — non ne conosciamo il motivo — si trovava agli arresti. Essa è rivolta ad un «Gentilissimo Cavaliere» con dimora a Cava dei Tirreni, di cui non sappiamo altro, ma che, da quanto traspare, doveva essere un giudice. A posto del paese, dal quale viene spedita, c'è un

(1) Ringraziamo sentitamente l'amico Fortunato Toscano che ci ha permesso di visionare lo scarno epistolario del De Zerbi. Per gli opportuni riferimenti alla bibliografia del personaggio in questione, ved., tra l'altro, R. LIBERTI, *Attualità di Rocco De Zerbi*, Cosenza 1973.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

amaro «Da una tomba di processi della R. Procura». Questo al completo il testo che l'allora sottotenente inoltrava al suo interlocutore:

«Non posso attenere la mia promessa di venire a Cava, perché il Sottotenente propone e il Ministro dispone. Domani parto a caccia di allori sulle rive del Po. Parto scorato, perché resto una famiglia intera nella desolazione e mio padre in carcere, contro le mie speranze. Io non ve lo raccomando, perché nel fatto di voi sacerdoti di Temi la clemenza non suol trovare alloggio. Ma mi permetto ricordarvi un adagio, che ho imparato *in illo tempore*, quando mi facevano studiare Dritto Romano, ed è questo: Summum jus, summa injuria. Se è inutile raccomandarvi mio padre, spero, che almeno non sia così inutile raccomandarvi me stesso, del quale spero vi ricorderete, ritenendomi qual sono

V/ro dev/mo
R. de zerbi

Rocco De Zerbi, nato a Reggio Calabria nel 1843 da famiglia di Oppido Mamertina e qui vissuto per lungo tratto, fu alquanto precoce. Studiò a Napoli, ma dalla città del Vesuvio dovette filarsela per non essere messo in guardina, risultando coinvolto nei moti liberali del tempo. Completò la sua cultura nella cittadina calabrese col nonno, l'omonimo vecchio intendente. Nel '60 scappò di casa per raggiungere a Milazzo i garibaldini. Con le truppe irregolari percorse la carriera militare fino a sottotenente. Poi, con lo stesso grado, passò fra quelle regolari. La sua partecipazione alla guerra italo-austriaca del '66 gli valse la promozione a Luogotenente per essersi distinto a Custoza, ma dall'esercito venne due anni dopo a dimettersi.

La seconda missiva è datata Napoli 28 luglio 1869 e in essa il De Zerbi, che figura già Direttore del Piccolo Giornale di Napoli, indirizza delle rituali frasi di ringraziamento ad un non meglio precisato «Onorevole signore», come di seguito:

«Io l'avea conosciuto gentile, ma non al segno da volersi ricordare di me e scrivermi e mandarmi per lettera le più cortesi parole ch'io potessi mai immaginare. A tanta bontà, ch'Ella ha per me, non vo altrimente rispondere che col ringraziarla quanto so e posso, col pregarla di rammentarmi sempre che abbia bisogno di servigi a Napoli, e col dirmi sinceramente
di Lei

Dev.mo Serv. ed amico
R. de zerbi

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Rocco De Zerbi si misurò con la politica attiva portandosi alla Camera dei Deputati per il collegio di Napoli nel 1874, ma già negli anni precedenti si dava un gran da fare per arrivare alla candidatura. Ce lo rivela in tutta chiarezza una lettera ch'egli inviò con data 8 luglio 1872 all'«Onorevole commendatore Marvasi», sicuramente il notissimo Diomede (1827-1875), cittanovese, liberale di grande coraggio, giudice, procuratore generale, che sostenne l'accusa nel processo a carico dell'ammiraglio Persano, delegato straordinario del Comune di Napoli proprio nel 1872. Da essa si evince lo stretto rapporto amicale tra i due e lo sforzo dell'abile giornalista nello spingere ad un accordo due forze politiche, l'Unione liberale e l'Unitaria, accordo che sarebbe tornato certamente utile al risultato, cui egli ormai tendeva. Ma ecco la missiva in questione:

«credo opportuno, dopo la tornata di ieri dell'*Unione liberale*, scrivere a voi amicissimo mio e che siete guarentigio al paese di odio alla reazione ed alla licenza, di avversione agli eccessi d'ogni parte.

Credo inutile ripetervi il programma dell'Unione liberale. Esso è oramai troppo noto: parecchi fingono non averlo inteso; certamente lo hanno inteso tutti.

Alcuni articoli dell'*Unità nazionale* ci fanno credere che i due programmi, quello dell'*Unitaria* e quello dell'Unione, si accordino in grandissima parte.

Ho fiducia che i programmi si accordino non solamente a parole, ma anco nei fatti. E la prova, unica prova, s'avrà nella scelta dei nomi.

Ora l'on. d'Aflitto e voi ed altri vostri amici politici più volte m'avean fatto sentire quanto al paese potesse tornare utile che così l'Unione come l'Unitaria portassero un numero comune di candidati; ed io non posso disconvenirne; e credo possibilissimo che in moltissimi nomi (non in tutti) ci potremo incontrare.

Per dare prova di amore alla concordia ecco che io vi scrivo per dirvi tutto ciò! E credo che il mezzo più pratico per concretare le nostre idee sia questo: che l'Associazione vostra nomini tre persone, le quali potranno trattare con una nostra commissione di eguale numero. Credo che sarebbe bene fare entrare in cotesta commissione persone autorevoli e concilianti, le quali comprendano la nostra situazione e non richiedano da noi più di quanto possiamo fare.

Attendo una V/ra risposta e credetemi

V/ro d'/mo
Zerbi

P.S. Credo inutile aggiungere che questa lettera è diretta a voi come mio amico, non a voi come R° Commissario.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Per debito di lealtà vi dico che la n/ra Commissione sarebbe San Donato, Zerbi, Orlandi» (2).

Appena tre giorni dopo, l'11, il De Zerbi reiterava una missiva con sopra prestampato «Il Piccolo giornale della Sera Vico Freddo alla Pignasecca 1 e 2». Era un minimo avviso all'«Onorevole commendatore» dopo aver ricevuto la terna dei nomi per quanto riguardava la sua parte politica:

In seguito alla sua gentile comunicazione, ho l'onore di dirle che comunicherò a' miei amici i nomi della Commissione dell'Unitaria delegati a trattare per la possibilità d'un accordo con l'Unione liberale.
La riverita di Lei comunicazione non esige altre risposte.
Ho l'onore di ripetermi

di Lei dev.mo Serv.e
R. de Zerbi

Detta è seguìta da altra al «Caro commendatore» del 14 dello stesso mese, nella quale si menziona un prof. Buonomo, forse compreso nella terna, cui si è accennato e si fa riferimento ad un attacco del «Roma», altro giornale napoletano, nei confronti del Marvasi, che, come sappiamo, rivestiva allora la carica di commissario straordinario al comune:

«Il prof. Buonomo, se nominato, accetterà. Non ho risposto al Roma che v'attacca oggi a fondo, perché fa caldo e son seccato. Spero domani esser meno *moscio* e poter rispondere.
Se continua questo caldo me ne vado in campagna e chi ha avuto ha avuto
Riamate il Vostro
Zerbi

Ancora una lettera al «Caro commendatore» datata al 29 luglio. Da quanto si può intuire, si tratta di bel nuovo di maneggi pre-elettorali:

«Al Vomero è un certo d'Errico che lavora febbrilmente per Fusco. È appaltatore di dazi comunali del Vomero. Non gli si potrebbe dire di farsi i fatti suoi?
Riamate il vostro zerbi

(2) Del Marvasi, che si battè in favore della lista di concentrazione liberale, è nota una lettera indirizzata al d'Afflitto con data 10 settembre 1872. Cfr. G. PROCACCI, *Le elezioni del 1874 e l'opposizione meridionale*, Milano 1956, p. 111. San Donato era sicuramente Gennaro Sambiase duca di San Donato, sindaco di Napoli dal 1876 al 1878. Cfr. S. TRAMONTIN, *Società religiosità e movimento cattolico in Italia meridionale*, Roma 1977, pp. 19-20.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'affare di Cafaro spero non abbia dispiacevoli conseguenze. Il de Falco non saprà disconvenirne da me che il prefetto non possa ritirare l'approvazione. Bisognerebbe in ogni caso ottenere ciò che avevate stabilito prima: tramutarlo alla sezione di S. Carlo all'Arena».

L'ultima lettera dell'anno indirizzata all'«Onorevole amico» è del 23 agosto, e come si può notare, attiene sempre a questioni di politica. Di particolare si rileva che il De Zerbi, nonostante fosse nettamente contrario alla parte clericale, si comportava secondo un codice d'onore ben marcato:

«*Non possumus*. Io ho stampato, e in buona fede, che il Consiglio comunale debba essere la rappresentanza di tutte le opinioni del paese. Non posso quindi, per essere coerente a me stesso, consentire all'ostracismo di quei pochissimi candidati clericali che sono nelle liste del *Piccolo*. Per conto mio non muterò alcun nome.

Credetemi

Vostro aff.mo amico
R. de zerbi

L'ultimissima comunicazione al Marvasi, almeno così crediamo d'interpretare, è del 16 ottobre 1874 e, con intestazione «Il Piccolo», De Zerbi dà notizia al «Caro commendatore» di un possibile intervento del Bonghi, sicuramente Ruggero (1826-1895), in favore di una certa biblioteca. Bonghi, famoso liberale di destra, fu in Napoli professore di filosofia in quell'università e collaboratore del «Mattino» (3). Da poco meno di una quindicina di giorni quello che si stimava essere l'ispiratore dell'«Unità nazionale» era a capo del ministero della pubblica istruzione e forse in tale veste il Calabrese gli si era rivolto. Vi sarebbe rimasto fino al 1876 (4). D'altro canto, di lì a poco il De Zerbi entrerà a far parte del parlamento quale deputato eletto a Napoli nella sezione Avvocata. Questo il testo della lettera:

«Il Bonghi m'ha mandato a dire che non farà nulla per la Biblioteca senza aver prima parlato con me. Egli sarà in Napoli il giorno 27. Laboremus! E riamate

Il vostro
zerbi

Nel 1876 il Marvasi è già deceduto e dalle file dei conoscenti del De Zerbi emerge una nuova figura di amico e consigliere. È

(3) V. GLEIJESES, *Questa è Napoli*, Napoli 1967, pp. 544, 545, 548, 549.
(4) F. BARTOLOTTA, *Governi d'Italia 1848-1961*, Roma 1962, p. 49 e nota 2.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Per debito di lealtà vi dico che la n/ra Commissione sarebbe San Donato, Zerbi, Orlandi» (2).

Appena tre giorni dopo, l'11, il De Zerbi reiterava una missiva con sopra prestampato «Il Piccolo giornale della Sera Vico Freddo alla Pignasecca 1 e 2». Era un minimo avviso all'«Onorevole commendatore» dopo aver ricevuto la terna dei nomi per quanto riguardava la sua parte politica:

In seguito alla sua gentile comunicazione, ho l'onore di dirle che comunicherò a' miei amici i nomi della Commissione dell'Unitaria delegati a trattare per la possibilità d'un accordo con l'Unione liberale.

La riverita di Lei comunicazione non esige altre risposte.

Ho l'onore di ripetermi

di Lei dev.mo Serv.e
R. de Zerbi

Detta è seguìta da altra al «Caro commendatore» del 14 dello stesso mese, nella quale si menziona un prof. Buonomo, forse compreso nella terna, cui si è accennato e si fa riferimento ad un attacco del «Roma», altro giornale napoletano, nei confronti del Marvasi, che, come sappiamo, rivestiva allora la carica di commissario straordinario al comune:

«Il prof. Buonomo, se nominato, accetterà. Non ho risposto al Roma che v'attacca oggi a fondo, perché fa caldo e son seccato. Spero domani esser meno *moscio* e poter rispondere.

Se continua questo caldo me ne vado in campagna e chi ha avuto ha avuto

Riamate il Vostro
Zerbi

Ancora una lettera al «Caro commendatore» datata al 29 luglio. Da quanto si può intuire, si tratta di bel nuovo di maneggi pre-elettorali:

«Al Vomero è un certo d'Errico che lavora febbrilmente per Fusco. È appaltatore di dazi comunali del Vomero. Non gli si potrebbe dire di farsi i fatti suoi?

Riamate il vostro zerbi

(2) Del Marvasi, che si battè in favore della lista di concentrazione liberale, è nota una lettera indirizzata al d'Afflitto con data 10 settembre 1872. Cfr. G. PROCACCI, *Le elezioni del 1874 e l'opposizione meridionale*, Milano 1956, p. 111. San Donato era sicuramente Gennaro Sambiase duca di San Donato, sindaco di Napoli dal 1876 al 1878. Cfr. S. TRAMONTIN, *Società religiosità e movimento cattolico in Italia meridionale*, Roma 1977, pp. 19-20.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'affare di Cafaro spero non abbia dispiacevoli conseguenze. Il de Falco non saprà disconvenirne da me che il prefetto non possa ritirare l'approvazione. Bisognerebbe in ogni caso ottenere ciò che avevate stabilito prima: tramutarlo alla sezione di S. Carlo all'Arena».

L'ultima lettera dell'anno indirizzata all'«Onorevole amico» è del 23 agosto, e come si può notare, attiene sempre a questioni di politica. Di particolare si rileva che il De Zerbi, nonostante fosse nettamente contrario alla parte clericale, si comportava secondo un codice d'onore ben marcato:

«*Non possumus*. Io ho stampato, e in buona fede, che il Consiglio comunale debba essere la rappresentanza di tutte le opinioni del paese. Non posso quindi, per essere coerente a me stesso, consentire all'ostracismo di quei pochissimi candidati clericali che sono nelle liste del *Piccolo*. Per conto mio non muterò alcun nome.

Credetemi

Vostro aff.mo amico
R. de zerbi

L'ultimissima comunicazione al Marvasi, almeno così crediamo d'interpretare, è del 16 ottobre 1874 e, con intestazione «Il Piccolo», De Zerbi dà notizia al «Caro commendatore» di un possibile intervento del Bonghi, sicuramente Ruggero (1826-1895), in favore di una certa biblioteca. Bonghi, famoso liberale di destra, fu in Napoli professore di filosofia in quell'università e collaboratore del «Mattino» (3). Da poco meno di una quindicina di giorni quello che si stimava essere l'ispiratore dell'«Unità nazionale» era a capo del ministero della pubblica istruzione e forse in tale veste il Calabrese gli si era rivolto. Vi sarebbe rimasto fino al 1876 (4). D'altro canto, di lì a poco il De Zerbi entrerà a far parte del parlamento quale deputato eletto a Napoli nella sezione Avvocata. Questo il testo della lettera:

«Il Bonghi m'ha mandato a dire che non farà nulla per la Biblioteca senza aver prima parlato con me. Egli sarà in Napoli il giorno 27.

Laboremus! E riamate

Il vostro
zerbi

Nel 1876 il Marvasi è già deceduto e dalle file dei conoscenti del De Zerbi emerge una nuova figura di amico e consigliere. È

(3) V. GLEIJESES, *Questa è Napoli*, Napoli 1967, pp. 544, 545, 548, 549.
(4) F. BARTOLOTTA, *Governi d'Italia 1848-1961*, Roma 1962, p. 49 e nota 2.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

il commendatore Carlo Padiglione, che nel 1883 risulterà abitare in via Salvator Rosa al n° 296. Un primo approccio con lui è datato al 15 del 1876, certamente gennaio, su carta intestata del «Piccolo», sempre dalla sede della Pignasecca. Si tratta appena di un paio di righe di ringraziamento, non sappiamo a qual titolo:

«benché giunga tardi, accettate un cordiale ringraziamento del vostro sincero amico

zerbi

Debbono trascorrere ben cinque anni prima che il De Zerbi si rifaccia vivo col nuovo interlocutore, almeno dalle carte che abbiamo avuto in visione ed intanto il Piccolo è nella sede di vico Pellegrini n. 20, 21. In quell'8 novembre 1881 il giornalista e deputato calabrese veniva a ragguagliare il «Caro comm. Padiglione» circa un intervento esperito in suo favore presso il Segretario generale della guerra:

«innanzi tutto i miei più cordiali augurii pel vostro onomastico, passato prossimo: dura ancora la settimana.

Torno da Roma. Col vivo della voce ho raccomandato i giusti vostri diritti al Segretario generale della guerra che m'ha promesso di raccomandar la cosa come affare suo. Ditemi voi se debbo fare altro e presso chi.

Credete intanto e sempre all'affetto sincero del vostro amico

R. de zerbi

Il De Zerbi, dopo l'annullamento della nomina a deputato per una seconda legislatura avvenuto nel 1877, si era preso la rivincita nel 1880 andando a vincere nel primo collegio, sempre di Napoli.

Passano due anni prima di un altro contatto epistolare. Il 27 luglio 1883, dal Comitato per le Elezioni Amministrative della Sezione Avvocata, quegli si faceva un dovere d'invitare il Padiglione nella sede dell'Associazione Unione Monarchica al fine di metterlo al corrente di alcuni particolari non precisati:

«Il sottoscritto prega la SS.VV. Ill. onorarlo domani 28 corrente nella sala dell'Associazione Unione Monarchica dalle 11 alle 12 m/ palazzo Barbaja a Toledo per alcune comunicazioni. Grazie. Con stima

Devotissimo
Rocco dezerbi

Una lettera, scritta su carta della Camera dei Deputati, è datata Roma 26 giugno senza alcun'altra indicazione. Probabilmente, è di poco posteriore alla precedente. Comunque, appar-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

Busto bronzeo di Rocco De Zerbi sulla piazza Umberto I° di Oppido Mamertina (opera di Concesso Barca).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato
DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tiene al periodo in cui il De Zerbi si rivolgeva al Padiglione chiamandolo ancora «Caro commendatore». Affiora in essa la paura di non riuscire ad ottenere la conferma quale presidente della Croce Rossa, per cui il ricorso all'appoggio dell'amico è piuttosto evidente:

«Domenica (dalle 10 alle 12 sala Tarsia) si farà guerra contro il mio nome per la rielezione alla presidenza della Croce Rossa. So per vecchia esperienza che, dove è guerra contro di me, ivi è fra' miei difensori in prima linea il comm. Padiglione.

Cordialmente vostro R. de zerbi

Il De Zerbi, già presidente della Croce Bianca, passò alla Croce Rossa dopo un impegno soddisfatto con azione veramente indefessa. Durante il colera di Napoli del 1882 aveva messo alla frusta «il comitato di soccorso, eccitando col suo esempio, una gara di coraggio, di sacrificio e di abnegazione, che raggiunse limiti di eroismo mai toccati». Egli, malgrado ogni pavimentato timore, conserverà la prestigiosa carica fino al termine di sua vita (5).

In una lettera del 15 maggio 1886, rivolgendosi al «Caro Padiglione», ormai un vero e proprio amico, il Calabrese veniva ad esprimergli la più viva cordialità e ad esternargli il bisogno di avere accanto persone di fiducia. Specificando che avrebbe dato indicazioni a votare per la lista monarchica, evidenziava la sua nota opposizione di fondo al clericalismo e soprattutto al conte Giusso. Il conte Girolamo Giusso, sindaco di Napoli dal 1878, fu rieletto nel 1882 con l'appoggio dei parroci della città (6).

«Io ho bisogno di avere intorno a me quei pochi o molti che hanno per me una amicizia *illimitata*. Conto voi fra questi. Stasera, alle nove, a n. 36 San Domenico Suriano. Raccomanderò la lista della Monarchia; ma non la imporrò; non ne avrei il diritto. Sarà mio amico chi voterà quattro *liberali* — della vecchia guardia — non sorretti dal clericalismo, — quali che siano i loro nomi. Non sarà mio amico chi è pel conte Giusso.

Salute! vostro zerbi

Al 2 agosto 1886 rimonta appena un semplice biglietto di presentazione a pro di uno studioso di storia:

(5) L. ALIQUÒ LENZI, *Onoranze ad un nostro concittadino Rocco De Zerbi*, «La rinascita di terra nostra» Organo Ufficiale della Federazione dei Fasci di Combattimento di Reggio Calabria, 22 aprile 1934.

(6) TRAMONTIN, *Società religiosità e movimento cattolico* ..., pp. 22-24.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

«Caro Padiglione,

Vi presento l'egregio professore Mezzabotto, chiarissimo pubblicista di Roma, che desidera fare alcuni studi storici e ch'io non saprei a chi meglio dirigere che a voi.

Una stretta di mano

Vostro amico sincero R. de zerbi

Piuttosto sibillino riesce altro del 9 marzo 1889, che non sappiamo proprio a chi riferire. Il leone d'argento, di cui si dice, è la medaglia d'argento concessagli in seguito all'opera esperita in occasione del colera quale benemerito della salute pubblica (7)? Potrà darsi!

«Egregio amico,

Sta bene: leone d'argento. Anche a me, rovistati meglio gli scartafacci, risulta lo stesso.

Una stretta di mano vostro

R. de zerbi

Anche la missiva del 9 aprile 1890 si configura altrettanto poco comprensibile. Di certo vi è solo che il De Zerbi avrebbe dovuto raccomandare un certo «scritto» all'on. Crispi:

«Carissimo amico,

Credo più conveniente a raggiungere lo scopo il presentare, anziché il mandare, all'on. Crispi il vostro vivace scritto. Presentarlo io potrei nel corso dell'entrante settimana. Ma, se la cosa è urgente, scrivetemelo e immediatamente scriverò.

Una stretta di mano

Vostro immutabile amico

Rocco de zerbi

L'ultima lettera è anche l'ultima espressione in diretta del De Zerbi. Nemmeno due anni dopo, il 20 febbraio 1893, irretito nel gorgo causato dallo scandalo della Banca Romana, verrà inopinatamente a morte non senza sospetto di essersi avvelenato. La sua tragica fine chiuderà un torbido periodo di vita politica nazionale, come sempre condotta con mezzi poco leciti e senza esclusione di colpi. Ma, pur nel travaglio delle passioni e delle vicende giudiziarie, Rocco De Zerbi tramanderà l'immagine di giornalista battagliero e fecondo, forbito oratore, vivace polemista e scrittore, che alla sua terra ha dato non poco lustro.

ROCCO LIBERTI

(7) ALIQUÒ LENZI, *Onoranze* ..., ivi.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

VARIETÀ

UNA MOSTRA DEL LEAR A SANREMO NEL 1998

Da molti anni, moltissimi, si parlava di una mostra di Edward Lear (morto a Sanremo nel 1888) a ricordo del singolare personaggio ch'egli fu, pittore, paesaggista, descrittore di zone e personaggi dell'Italia (e non solo di questa), inventore dei *limmeriks*, poesia ironica e giocosa, autore di opere per bambini e per grandi, animate da quel tratto ironico, malinconico e burlesco ch'è solo inglese e che solo un traduttore eccezionale può rendere in un italiano creato apposta, tutto al di fuori dal carattere terso e netto della nostra lingua. Edward Lear visse a Sanremo gli ultimi diciotto anni della sua lunga vita, salvo le pause impostegli ancora dai viaggi, lunghi alcuni come quello nell'India del 1873-74, brevi altri degli ultimi anni e molto più vicini, obbligati da motivi di salute. Era tutt'altro che spento quando vi venne, anche se le opere che gli hanno dato fama sono quasi tutte del periodo anteriore, i viaggi in Italia dal 1841 al 1852, quelli in Grecia e nelle Isole Ionie dal 1851 al 1863, quello in Corsica nel 1870, i *Nonsense* dal 1855 al 1877 (di questi l'ultimo libro è scritto nel periodo italiano). Dipingeva ancora alacremente, e molti dei suoi quadri dell'Italia settentrionale sono di questi anni.

La mostra è infine avvenuta e ne ho fra le mani il ben strutturato e ben formato catalogo, *Edward Lear. Holloway 1812 - Sanremo 1888* (1). È stata breve, come lo sono spesso mostre di autori importanti e poco noti, di cui molti dànno malvolentieri l'opera

(1) *Edward Lear. Holloway 1812 - Sanremo 1888*, a cura di RODOLFO FALCHI e VALERIE WADSWORTH, Poggibonsi (Siena), ed. Lalli, 1997. I testi sono uniformemente tradotti in inglese (o in italiano) a mo' di offrire una edizione completa italo-inglese. Si è data una ricca offerta di disegni soprattutto del vecchio Lear degli anni '70 (vedi le due pagine 56-57) e dei *Nonsense* (pp. 74, 81, 85 ecc.); fra le immagini compare una sua rara fotografia a Villa Tennyson, del 1887 (p. 75).

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

conservata presso di sé e molti la dànno per un breve periodo; ma c'è stata, e importante. Vi hanno partecipato, a parte i saluti delle autorità e le parti dedicate a illustri sedi locali (il palazzo Borea d'Olmo, nel quale è stata allestita), studiosi italiani e anglo-americani, dato il carattere che essa ha finito con l'avere, e che non poteva in realtà essere diverso: *Introduzione*, di Vivien Noakes; *I due studioli in noce di E. Lear*, di Anne Anninger; *Profilo pittorico*, di Rodolfo Falchi; *Edward Lear; e il nonsense letterario*, di Walter Scavello; *Edward Lear, lo sforzo creativo fra malattia e salute*, di Douglas Puccini; e ancora molti altri brevi ricordi, come *Edward Lear musicista*, ancora di Rodolfo Falchi (si è risuscitato un tenue ma significativo ed emotivo contributo del tutto dimenticato al patrimonio musicale europeo, come le filastrocche musicali compiute dal Lear per alcune fra le sue stesse strofe dei *Nonsense*, o la partitura scritta per Alfred Tennyson, *Home they brought her Warrior dead*), o scritti brevi su aspetti della vita di E. Lear a Sanremo o sulla sua tomba nel cimitero, di Paola Forneris ed Elisa Serafini, o infine *Mio bisnonno Giovenale Gastaldi*, di Giovanna Gastaldi, sul quale dovremo tornare per forza di cose (2).

La mostra è stata illustrata da pittura selettiva, appartenente a pochi ma qualificati collezionisti inglesi: di essi spiccano in particolare *Philae sul Nilo* (1856) e *Mahée in India* (1874), come saggi quasi esclusivi di paesaggi fuori del Mediterraneo; ma non mancano altri momenti significativi, come gli acquarelli di Ain Howara o la litografia di Kasr es Sand, o alcuni disegni dall'Irlanda e dall'Inghilterra. L'Italia è però largamente preponderante, e ciò distingue questa mostra dall'altra, tenutasi a Londra, alla British Academy, nel 1985, l'unica di cui esista un regolare catalogo (3), in cui, per ragioni diverse, predominavano altri aspetti; qui esiste, largamente rappresentata, la Liguria, non sempre posseduta da italiani (ma si fa un'eccezione per il bellissimo *Veduta di Eze*, il grande dipinto posseduto dal Comune di Sanremo, dipinto quando già il territorio era passato alla Francia, ma tanto simile, nei colori e nel tono, ai paesaggi italiani), e il Lazio, con Soratte, e la Sicilia, con *Girgenti* (ma perché mettere in catalogo

(2) *Mio bisnonno Giovenale Gastaldi*, pp. 99-104. Sono presenti parecchie fotografie dei luoghi (Villa Emily, la località ove — forse — sorgeva villa Tennyson, il villino dell'ing. Gastaldi, poi distrutto nella grande devastazione edilizia degli anni '60).

(3) *Edward Lear 1812-1888*, by V. NOAKES, London, Royal Academy of Arts, ed. Weidenfeld and Nicolson, 1985.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Agrigento?), e numerosi altri esemplari, come Venezia o Ravenna. E, infine, il bellissimo e rarissimo saggio di rappresentazione umana che dice quanto il Lear avrebbe saputo e potuto fare se la ritrattistica avesse attratto di più il suo *humour* di artista non particolarmente dotato verso i suoi simili, il ritratto della sorella Ann, fortunatamente nostro.

Le due collezioni di litografie (commentate da Valerie Wadsworth) rappresentano con la loro continuità quanto di meglio possa fare una mostra che intenda prospettare la produzione di un pittore estroso e vario come il Lear, tenuto a riprodurre per altri numerose cose — tanto che tenne per sé rabbiosamente gli esemplari, chiamati «tyranns», da cui doveva trarre le immagini precise e puntuali — ma estroso e generoso nel donare a chi più gli piacesse; la collezione di «Veduta delle sette isole egee» accresciute dell'ottava, Corfù, la più bella di tutte, fu donata all'amico sanremese ingegner Gastaldi e rimase alla sua famiglia; la serie di litografie dedicata alla Corsica nel 1968 fu acquistata dalla Houghton Library dell'Università di Boston nel 1942, dopo varie vicissitudini di acquisti, ma proveniente dalla collezione dell'amico ed esecutore testamentario Franklin Lushington. Esse illustrano largamente questo catalogo, sia pure menomate in parte dal loro tono un po' sbiadito, che non regge alla bellezza degli originali segnati da ampi contrasti fra le zone bianche e nere; ma chi voglia sognare di paesaggio e di grandezze paesaggistiche si può soffermare sulle foreste di Barella, o di Aitone, o di Valdoniello, o sullo scenario di Sartené, con la stessa soddisfazione con cui può posare sulle visione di Villa d'Este a Tivoli, o sulla grande Campagna romana, o sul fantasioso «Palazzo con Vulcano» che chiude la serie e che fu realizzato, autonomamente da immediate ispirazioni paesistiche, per un testo di Alfred Tennyson.

* * *

Un catalogo bello, insomma, e ampio, e ben illustrato. Che tuttavia lascia una delusione, e questa delusione, che ai più è destinata a sfuggire, va registrata doverosamente qui, ove Edward Lear non può figurare che come un grande conoscitore dell'Italia in genere e non particolarmente dell'Italia settentrionale, o di Sanremo, o di Roma stessa. Non è ignorato totalmente il resto della sua attività, ma messo in sordina, perché risalti quanto dalla mostra è illustrato ed esaltato; della sua conoscenza dell'Italia meridionale, ad esempio, vi è un accenno, rapido, solo nell'arti-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

colo della Noakes (pp. 35-36) e tendente a dire che, con essa, Lear avrebbe abbandonato il carattere propriamente documentario ed epistolare della sua produzione. Troppo poco veramente per chi scrisse un bello e piacevole libro di esperienze calabresi e meridionali quale il *Journal of a Landscape Painter in Southern Calabria and the Kingdom of Neaples*, nel 1852 come data di stampa, in realtà scritto negli anni precedenti e tumultuosi che lo costrinsero a rompere quell'esperienza (Lear non era interessato alla vita politica, non amava le rivoluzione che venivano a intromettersi nelle sue vicende private e pittoriche) (4). Né rende certo la ricchezza e la varietà delle sue conoscenze paesistiche e umane quel poco che è detto delle sue esperienze calabre, albanesi, greche, di paesi e di ambienti mediterranei.

Ho fra le mani la corrispondenza 1951-52, venuta da quello che è stato uno dei principali ispiratori e suggeritori del nome del Lear ad autori e studiosi italiani, Giuseppe Isnardi; e mi chiedo come e perché il nome di questo autore — nato nel 1886 a Sanremo, vissuto bambino sovente sulle ginocchia del vecchio pittore; che di lui, pur non ricordando fisicamente i tratti, visse nella memoria ispirata di casa Gastaldi, e ne fu a suo modo ispirato; che più tardi si adoperò in ogni modo a render nota con ricchezza di testi questa sua ispirazione — debba mancare in maniera così completa e categorica da questo catalogo, un catalogo che rimarrà, non vi è dubbio, fondamentale a introduzione del pittore per il pubblico italiano. Il suo nome non compare nel catalogo bibliografico della Noakes, ove altri nomi italiani più recenti sono compresi (5); eppure egli fino dagli anni '40 era attivo nella formazione della conoscenza italiana di quel maestro, di cui già nel '38 Mario Praz aveva dato un breve scritto giornalistico (6). Nel 1951 usciva su «Le Vie d'Italia» il suo primo

(4) *The Journal of a Landscape-Painter in Southern Calabria and in the Kingdom of Neaples*, London, Richard Bentley, 1852. Il Lear, disceso in Calabria nel 1847, si sentì costretto dalle vicende politiche a interrompere quel suo viaggio; ma si ripagò percorrendo largamente all'indietro il regno di Napoli, con visite in Basilicata e in Campania. Si decise a pubblicare quel suo scritto, pieno peraltro di notevoli incisioni, solo dopo aver pubblicato nel 1851, presso lo stesso editore, il *Journal of a Landscape-Painter in Greece and Albania*.

(5) I nomi, per esempio, di CARLO IZZO, *Il libro dei Nonsense*, Torino (Einaudi) 1970, ch'è il traduttore di quest'opera in italiano; ma anche alcuni di autori di articoli su riviste, come G. BRUNI ROCCIA o A.V. GRASSI.

(6) Anche M. PRAZ, *Edward Lear*, «Il Messaggero» 1938, manca totalmente in questa rassegna.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

articolo su Edward Lear pittore e conoscitore dell'Italia; il nome del Lear non mancò mai nelle sue descrizioni dei viaggiatori in Calabria nel XIX secolo (7). La stessa pagina della Gastaldi, di cui prima si è fatta menzione, è condotta in massima parte sull'articolo rievocativo uscito postumo su questa rivista nel 1897, *La biondina del Lear*, ma già noto, in parte, in base a quanto ne scrisse Carlo Izzo nel suo volume di traduzione dei *Nonsense* (8).

Era un'altra mostra quella progettata da Isnardi nel 1951 rispetto a quella che si è oggi attuata. Essa, progettata in collaborazione con quel cugino Giovenale Gastaldi *junior*, nipote del *senior*, che fu il suo costante punto di riferimento a Sanremo, aveva un carattere molto più ampio e generale. Quando, nel 1950, Isnardi parlava con il cugino e con il sindaco di Sanremo (allora un Borea d'Olmo) di una mostra sanremese che mettesse in evidenza «tutto l'illustratore del paesaggio italiano, non soltanto in regioni meridionali (Lazio, Abruzzi, Campania, Basilicata, Calabria) ma anche in altre quali il Piemonte, la Lombardia, la Liguria, rivelando così anche aspetti meno conosciuti della sua attività

(7) Usciva su «Le vie d'Italie» 1951 il primo articolo *Edward Lear, pittore e descrittore dell'Italia*, poi uscito di nuovo in G. ISNARDI, *La Scuola, la Calabria, il Mezzogiorno. Scritti 1920-1965*, Roma-Bari (Laterza), 1985, a cura di M. ISNARDI PARENTE. Del Lear si riparla in *Stranieri e italiani in Calabria nell'800 e nel primo 900*, «Calabria Nobilissima» VI, 1952 e VII, 1953, poi uscito in G. ISNARDI, *Frontiera Calabrese*, Napoli (E.S.I.), 1965, pp. 367-382, in particolare p. 370 sgg.; e poi di nuovo in *La scuola, la Calabria, il Mezzogiorno*, pp. 333-349, in part. 337 sgg. Ma il Lear viene citato sempre anche altrove, là dove il pittoresco della tradizione o il dramma della storia lo richiami; basta considerare, per rendersene conto, le pagine dell'*Indice* dei nomi del secondo dei due volumi citati. Da ultimo è uscita la traduzione, postuma, di ED. LEAR, *Diari di viaggio in Calabria e nel Regno di Napoli*, Roma (Editori Riuniti), 1994, a cura di GRAZIELLA CAPPELLO per la revisione del testo inglese, con introduzione e sua traduzione, e mia postfazione; questa opera, almeno, non doveva esser dimenticata nel volume generale del catalogo, se questo, come sembra, intende dare una bibliografia completa.

(8) *La biondina di E. Lear*, «ASCL, LIV, 1887 (di fatto 1889), pp. 191-195, a cura di M. ISNARDI PARENTE; grazioso inedito già presentato al Congresso *Edward Lear a cent'anni dalla morte*, L'Aquila 26-28 maggio 1987, che si occupò in maniera particolare del soggiorno del Lear 'negli Abruzzi e nell'Italia centro-meridionale'. Per il brano citato di Isnardi si veda C. IZZO, *Storia della letteratura inglese dalla restaurazione ai nostri giorni*, Milano 1963, p. 600; *Introduzione* a E. LEAR. *Il libro dei Nonsense*, p. XXI. Fra la bibliografia italiana trascurata dai curatori del volume è da citarsi in particolare M. D'ANGELO, *Viaggiatori e mercanti inglesi nel Sud: Edward Lear tra Sicilia e Calabria nel 1847*, ASCL, LVII, 1990, pp. 139-184.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

svariatissima», mostrava di non avere un'idea della mostra di un autore come la si intende oggi, dominati come siamo ormai da una concezione che potrebbe definirsi insieme più larga e più ristretta e intensa, sia della mostra sia dell'autore — volte l'una a mostrare i rapporti diacronici della sua personalità e l'altra a fare della esposizione una selezione che, pur non essendo esaustiva, non si valga di criteri temporali precisi e largamente storici. Ancora la mostra era per lui una «mostra per intiero», potrebbe dirsi, tale da rivelare l'opera dell'autore in tutti quei sensi ai quali le vicende della sua vita e i caratteri di ordine storico avessero potuto condurla; tale da offrire dell'autore un carattere nella complessità di tutti i suoi rapporti e nell'ordine storico più completo. Nei quaranta anni, e più, intercorsi fra il suo sogno di promuovere una degna conoscenza italiana di Edward Lear, molte cose sono mutate; è nato un tipo di mostra d'arte volta a offrire esaurientemente lo sviluppo di un aspetto e di lasciarne deliberatamente al di fuori altri altrettanto caratteristici e importanti. È, questo, un dato di fatto che non possiamo ignorare, e che serve a spiegare il carattere di un'esposizione come l'odierna e a valutarne la positività in relazione ad una situazione di fatto divenuta tanto «quasi costante» da meritare ormai il nome di «tradizionale». Ma non è per questo che il nome di Isnardi avrebbe dovuto esser taciuto nel catalogo di essa, e resta il desiderio di veder citato ed espresso quello che fu il maggior propugnatore di questa conoscenza per tanti anni di vita italiana, il primo a concepire una mostra in quel luogo, uno dei primi a scrivere sul Lear conoscitore dell'Italia e scrittore di essa.

C'è inoltre da registrare un altro fatto. Una diversa sensibilità odierna regola, per quanto riguarda la disponibilità delle opere, l'andamento di queste mostre, sensibilità della quale sarebbe errato, come ultima analisi, non tener conto adeguatamente. Mentre la mente di molti collezionisti (che sapevano sì e no di esserlo) si è andata aprendo progressivamente a idee di più larga e pronta cessione di opere d'arte, in base a una pluralità e ricchezza di esposizioni — a volte, diciamolo, anche difficilmente pensabili e concepibili senza stupore — che la infinitamente accresciuta disponibilità di fatto ha reso oggi possibili, è nato in altri un nuovo ritegno e fastidio, una nuova diffidenza verso troppo facili concessioni, dovuta a fattori di ordine pratico nuovo e troppo spesso incombenti, che ha frenato la tendenza a collaborare e ha impedito talvolta la conoscenza di inediti preziosi. Questa mostra del Lear ha subito in parte vicende del genere, e

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

non è da negarsi che ad essa siano mancati aspetti preziosi e rilevanti di sua conoscenza di luoghi dell'Italia settentrionale che forse non gli si pensavano noti. Sono tardi e bellissimi aspetti di visione delle prealpi e del Monviso, di Varese con Sacromonte o di Varallo, nonché ancora di Isole Ionie, forse Corfù stessa; e bisognerebbe chiedersi, almeno per alcune, a quali dei suoi ultimi anni (dopo il 1870) siano attribuibili, e a quali desideri e sogni e aspirazioni corrispondano. Se ne riparlerà, senza dubbio, anche ora che il periodo ufficiale delle celebrazioni è passato; giacché non verrà meno con questo il desiderio di ricercare in questa difficile ed estrosa vita, che ha saputo esternarsi in forme di arte letteraria singolare e in valide ragioni stilistiche. Per intanto resta — nella sua incompletezza, ma nella sua sostanziale positività — questo omaggio italiano, destinato a rompere una lunga e ingrata ignoranza, non rara del resto nei riguardi della cultura inglese del secolo scorso, tanto attenta a noi quanto sostanzialmente da noi ignorata; e non è poco.

Un appunto inedito di G. Isnardi serve a meglio conoscere la vasta trama dei viaggi di E. Lear. Sembra opportuno qui tradurlo in stampa e darlo a conoscere; servirà in ogni caso a fissare meglio la cronologia dei suoi quadri.

1832-36: Knowley (lord Derby).
1835: Irlanda.
1837: Milano - Firenze - Roma. Residenza a Roma fino al 1848, con ritorni periodici in Inghilterra.
1838: Napoli - Amalfi.
1842: Sicilia.
1843: Abruzzi.
1847: Sicilia, Calabria, Campania, Basilicata.
1848: Corfù, Isole Ionie, Grecia, Costantinopoli, Salonicco, Albania, Malta, Egitto.
1849: Egitto, Malta, Albania meridionale.
1849-55: Inghilterra.
1853: Gibilterra, Malta, Egitto.
1855-58: residenza a Corfù.
1856: Monte Athos, Dardanelli, Troia, Smirne.
1857: Albania meridionale, Venezia, Irlanda, Parigi, Germania, Corfù.
1858-1960: residenza a Roma.
1859: Egitto, Palestina, Mar Morto, Siria, Corfù.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

1859-60: residenza in Inghilterra.
1861: Torino, Firenze, Lucca, Pisa, Valle d'Aosta, Savoia, Corfù.
1861-1864: ancora residenza a Corfù.
1862: Albania, Malta, Isole Jonie.
1864: Grecia, Creta, Nizza, Genova.
1865: Nizza, Venezia, Malta.
1866: Malta, Egitto.
1867: Egitto, Palestina.
Ritorni temporanei in Inghilterra: 1861, '62, '64, '65, '66, '67.
1867: Cannes, e ivi residenza dal 1867 al '70.
1868: Corsica.
1869: Parigi. Ancora due ritorni in Inghilterra.
1871: Sanremo (villa Emily). Residenza in Sanremo (villa Tennyson, dal 1881) fino alla morte.
1871: Roma, Napoli, Bologna, Padova.
1872: Inghilterra, Suez.
1873-75: India e Ceylon.
1877: Londra, Corfù.
1878 e 1879: Monte Generoso.
1880: ancora Inghilterra, ultimo ritorno. Venezia, Monte Generoso.
1881, 1882: Monte Generoso.
1883: Monte Generoso. Perugia, Abetone.
1884: Firenze, Recoaro, Salsomaggiore.
1885: Barzano (Lugano).
1886: Milano, Barzano, Lucerna.
1887: Biella (Graglia).
1888: morte in Sanremo, il 29 gennaio.

MARGHERITA ISNARDI PARENTE

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

RECENSIONI

Città cattedrali e castelli in età normanno-sveva: storia, territorio e tecnica di rilevamento, miscellanea di studi in onore di Cosimo Damiano Fonseca, a cura di Antonella Pellettieri e Nicola Masini, Tarsia, a cura del Centro UNLA Melfi, nuova serie n. 19 numero speciale, 1996, pp. 138.

L'elegante e assai bene illustrato fascicolo della nota ed autorevole rivista melfitana consta, come si avverte nel titolo, di un'ampia parte prettamente tecnica, alla quale non possiamo che rimandare *sic et simpliciter*, che nella circostanza si concentra sul castello di Monteserico, la località gradualmente spopolata dal processo di desertificazione che interessa la zona tra il Vulture e le Murgie soprattutto nel corso del Trecento, e ridotta a rango d'importante masseria ed azienda all'interno del sistema doganale, come tale già studiata da tempo.

Altri contributi hanno carattere meramente descrittivo ed informativo come quello stringatissimo sul castello di Balvano, particolarmente danneggiato dal terremoto del 1980, e come quello stesso, ben più suggestivo ed impegnativo, che Francesco Panarelli dedica alla traduzione, da lui realizzata, dell'opera più famosa che nota di Eduard Sthamer sull'organizzazione amministrativa dei castelli curiali tra il 1220 ed il 1283, contributo che ovviamente si allarga ad una valutazione complessiva dell'opera scientifica dello Sthamer e soprattutto della sterminata documentazione di prima mano, spesso diventata insostituibile, da lui raccolta, ed alla cui valorizzazione si sta da tempo dedicando opportunamente Hubert Houben.

Circoscrivendosi in ambito tecnico, ancorché allargato a mezza Europa, ma poi concretamente convergente sul sempre fascinoso asse duetrecentesco Venezia-Puglia, l'intervento attinente alla stauroteca di Acerenza, che s'inquadra nel fervore di studi recentemente rinnovatosi intorno alla città ed alla sua così emblematica cattedrale, fermeremo brevemente la nostra attenzione sul censimento di chiese e monasteri di Melfi medievale che Isabella Aurora traccia nella prospettiva di delineare di conseguenza una mappa dei centri di aggregazione rurale individuabili in sostanza tra la città, l'Ofanto e Rapolla, e soprattutto sullo studio della Pellettieri intorno all'ubicazione delle cattedrali lucane dalle origini al XII secolo.

Un'indagine accuratissima della toponomastica «laddove il manufatto è irrimediabilmente scomparso» e condotta allo scopo di «ridefi-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

nire la tessitura dei centri demici della Basilicata» consente infatti all'Aurora di presentarne in anteprima i relativi risultati per quanto attiene a Melfi, una dozzina di edifici sacri da S. Giovanni d'Iliceto all'illustre ed enigmatica S. Margherita, che permettono specialmente di seguire la vicenda secolare del borgo medievale del Bagno, con le sue trasformazioni strutturali prima ancora che puramente insediative, gli ospizi, le tintorie, le concerie, l'uso multiforme, insomma, di una risorsa primaria come l'acqua nelle pertinenze immediate della città e, più latamente, l'uso e l'interpretazione del territorio suburbano, dal vallone di Ognissanti alla collina dei Cappuccini, con sullo sfondo l'Ofanto ed i suoi ponti, e perciò un susseguirsi ed un variare d'itinerari, che riflette e determina ad un tempo i mutamenti dell'ambiente circostante.

La Pellettieri applica alla Basilicata l'ormai trentennale direttiva di Fonseca e Violante sulla centralità della cattedrale nei confronti del disegno urbano e della vita cittadina, entrata ormai nella coscienza comune degli studiosi di storia della città e che, più o meno frammentariamente, può riscontrarsi in modo vistoso un po' in tutta la larghissima letteratura raccoltasi sull'argomento nel corso degli ultimi decenni, soprattutto, direi, nel Mezzogiorno, dove esclusivamente il castello baronale è in grado di fare da interlocutore all'emergenza episcopale, nella pratica assenza degli altri due protagonisti della vita comunale e comunitaria del resto d'Italia e di buona parte d'Europa, la piazza ed il palazzo della *potestas* laica.

Nell'aderire dunque senz'altro ad una prospettiva di lavoro che direi incontestabile, mi permetterei soltanto, proprio alla luce di quel che s'è appena detto e della sontuosa documentazione che Gérard Labrot ha proposto di recente attraverso la lettura di oltre trecento apprezzi cinquesettecenteschi, di segnalare la cattedrale, anche in ambito medievale, come uno dei possibili poli del disegno urbano, e non come l'esclusivo, il gioco e l'articolazione che rimangono aperti in diverse direzioni.

Se a Potenza, ad esempio, la cattedrale richiama intorno a sé successivamente il castello, la porta principale verso Melfi ed il palazzo feudale, il ruolo di raccordo della Trinità e quello di S. Michele di apertura verso il Basento e l'*ager* non possono assolutamente essere sottovalutati, così come gli spostamenti della cattedrale di Venosa e di quella di Tursi sono funzionali rispettivamente alla parabola della Trinità ed alla «novità» dirompente e prepotente del castello di Pirro Del Balzo, e, per Tursi, al degrado della Rabutana ed al richiamo fortissimo della valle dell'Agri, a cui peraltro si oppone vittoriosamente la zona di mezza collina, con i suoi naturali interlocutori francescani dell'Osservanza e dei Cappuccini, sicché, in buona sostanza, è la cattedrale a risultare emarginata rispetto ad un'articolazione vivace e residenziale di un nuovo centro cittadino.

RAFFAELE COLAPIETRA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

LUIGI TANSILLO, *Il canzoniere edito ed inedito secondo una copia dell'autografo ed altri manoscritti e stampe*, con introduzione e note di Erasmo Percopo, volume I, Poesie amorose, pastorali e pescatorie, personali, famigliari e religiose volume II, Poesie eroiche ed encomiastiche edizione dalle carte autografe di E. Percopo, a cura di Tobia R. Toscano, «Fridericiana Historia», Liguori Editore, Napoli 1996, pp. CLXXIX-326 e XXXIII-375, L. 145.000.

Si tratta, a settant'anni esatti dalla pubblicazione del primo volume, del completamento dell'edizione del canzoniere del Tansillo, rimasta interrotta per la morte del Percopo, nel 1928.

Come si può giustificare la breve segnalazione di un'opera di alta filologia erudita in una rivista come la nostra ed a firma dello scrivente?

Anzitutto a causa della nascita del poeta nella lucana Venosa, ancorché occasionale, legata forse al costume meridionale, presente ancora in Benedetto Croce, di far trascorrere l'ultima parte della gravidanza nella casa materna, nella circostanza fra le più illustri della città, ed identificabile ancor oggi con un certo prestigio nella piazza che è intitolata al Tansillo, la cui madre Laura Cappellana era senza dubbio stretta in parentela con Andrea, il colto ecclesiastico che nel 1584 avrebbe steso la pregevolissima descrizione di Venosa di recente largamente valorizzata, ed in seconde nozze avrebbe avuto come figlio Orazio Solimene, anch'egli letterato e segretario della marchesa del Vasto tanto celebrata dal Nostro.

Il quale, per tornare a lui, proprio in questa disinvoltura materna nell'abbandonare lo stato vedovile nei confronti di un marito che peraltro a sua volta l'aveva abbandonata gravida, trovò probabilmente motivo per mantenersi freddissimo nei riguardi di Venosa, allontanarsene fanciullo, tornarvi ben di rado solo qua e là utilizzando l'inevitabile suggestione oraziana, più che altro il torbido e turbinoso Aufido, concentrare la propria *pietas* sulla paterna Nola, dove lo richiamavano legami autorevoli, un alto magistrato come l'Albertini, un probo cittadino quale Francescantonio Cesarini, artisti e letterati insigni come il Mariliano e il Leone, soprattutto, s'intende, l'idolatrata e più che mai petrarchesca Laura del canzoniere amoroso, se davvero ella è da identificarsi con la Laura Monforte persuasivamente proposta ed illustrata dal Percopo.

In realtà, peraltro, fra Venosa e Nola l'autentica patria del Tansillo è Napoli, con le sue adiacenze variamente fascinose, da Pozzuoli a Leucopetra e ad Ischia, che tutte insieme contribuiscono a legittimare in qualche misura l'intrusione di uno studioso di storia in un siffatto corteggio delle Muse, rilevatissima essendo la politicità obiettiva del Nostro specialmente nel ventennio segnato dal viceregno del Toledo, nel cui clima egli si inserisce con una fedeltà incrollabile, una ortodossia indefettibile, in ciò distinguendosi e distaccandosi nettamente un po' da tutto il *milieu*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

aristocratico ed intellettuale napoletano dell'epoca, la cui fronda nei confronti dell'autoritario don Pietro, ed i conseguenti risvolti fin ben oltre la morte di lui (1553) e quella stessa del Tansillo (1568) si dipana come un filo rosso interessantissimo lungo l'intero Cinquecento meridionale.

Nato dunque nel 1510 a Venosa, il Nostro ci viene presentato da Erasmo Percopo, nella corposissima introduzione, anzitutto attraverso la sua varia fortuna nelle stampe e nella tradizione culturale napoletana tardocinquecentesca, il novello Orfeo cantato da Bernardo Tasso nell'*Amadigi*, l'interlocutore bruniano nel dialogo *Degli eroici furori* la cui edizione londinese è dello stesso anno 1584 della descrizione di Venosa, e che è all'origine del lungo appassionamento al Tansillo da parte di un enciclopedico di genio come Francesco Fiorentino, dalla monografia giovanile sul Bruno del 1861 all'edizione precisamente delle poesie liriche del Nostro nel 1882, alla vigilia della morte immatura, una fatica filologica monumentale, ancor oggi indispensabile nonostante le integrazioni e correzioni cospicue apportate dal Percopo e, ai giorni nostri, dall'amico Toscano, a cui debbo la cortesia dell'omaggio.

Pochissimo avendo curato e stampato egli stesso, dal giovanile e licenzioso *Vendemmiatore* degli anni trenta ai frammenti 1560 delle *Lagrime di san Pietro* che ne costituiscono in certo senso la ritrattazione, il Tansillo non può che affidare la propria fortuna editoriale ad interventi altrui e postumi, che il Percopo ricostruisce con somma accuratezza, senza che qui sia il caso di seguirlo, se non per gli accenni ai riflessi di tale fortuna oltralpe, da Cervantes a Malherbe, anche perché avremo modo di ripercorrerne l'*iter* seguendo la ricostruzione complessiva che il Percopo procura tanto delle 392 composizioni del Tansillo edite fra il 1527 ed il 1922 quanto delle successive ed inedite proposte soprattutto da un codice appartenuto a Francescantonio Casella, il distinto magistrato borbonico ed erudito napoletano ricordato da Croce in una lettura alla Pontaniana dell'aprile 1899, memorabile per tanti riguardi, anche politici, codice che rappresenta l'autentica pietra angolare di tutta l'opera che oggi ci viene presentata grazie alla liberalità degli eredi Percopo che sono venuti intelligentemente incontro allo zelo ed alla dottrina di Toscano.

Si tratta di una copia, posteriore di una ventina d'anni, dell'autografo messo insieme dal Tansillo, ed arricchito di sue personali correzioni, con ogni probabilità nell'ultimo periodo di sua vita, tra il 1562 ed il 1567, nell'esercizio del delicato ufficio di governatore di Gaeta, mentre il Manuzio ed il Seripando gli procuravano da Pio IV la cassazione dall'*Index* a cui il *Vendemmiatore* lo aveva fatto condannare dall'inflessibilità intrattabile di papa Carafa.

Altre 136 poesie si vanno dunque ad aggiungere, grazie al codice Casella, all'edizione Fiorentino, insieme con altre raccolte che recano cospicui nomi dell'erudizione meridionale sette-ottocentesca, dal Meola al Cassitto e dal Gervasio al Minieri Riccio, che vanno a confluire tutte insieme nell'edizione Percopo-Toscano che abbiamo sottomano, il cui

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

primo curatore fa precedere al testo, in attesa di una vera e propria monografia, che la sorte gli impedì di condurre a termine, una biografia ampissima del Tansillo, che ora ripercorreremo brevemente con qualche osservazione di più specifica competenza dello studioso di storia, che riprenderemo sparsamente sfogliando il canzoniere.

Orfano di padre e distaccato dalla madre passata a seconde nozze, Luigi è intorno ai vent'anni paggio dei conti di Nola, da un buon paio di secoli ininterrottamente appartenenti a casa Orsini, ma che proprio in questo periodo perdono definitivamente il feudo (rimarranno prestigiosamente nella zona quali signori di Solofra) in seguito ad una delle tante fellonie determinate dalla discesa irresistibile, almeno in apparenza, del Lautrec, donde la partenza del Nostro da Nola, dove aveva composto le stanze ariostesche e priapesche del *Vendemmiatore*, e l'approdo, nel 1532, a Napoli, non inutile essendo risultata probabilmente, a garantire il suo personale lealismo politico, la protezione del fratello della contessa, Pietrantonio Sanseverino principe di Bisignano, fedele a tutta prova ed imminente compagno d'armi ed ospite dell'imperatore.

Del lealismo il Tansillo si avvalse non tanto e non solo per propugnare la libertà demaniale della sua Nola presso il vicerè Toledo «da Dio Mandato, ch'era mosso a sdegno» (contro chi? contro il cardinal Colonna suo predecessore? tutto il periodo compreso tra il 1528 ed il 1532 è tutt'altro che chiaro per il giovanissimo poeta) quanto per inserirsi a fondo nel clima cortigiano appunto del nuovo vicerè castigliano, così programmaticamente lontano dai catalani e fiamminghi e italiani che lo avevano preceduto, con un oltranzismo politico che direi abbastanza distante dagli atteggiamenti più disinvolti e spregiudicati del suo mediatore culturale, Garcilaso de la Vega, il quale, fino alla morte immatura nell'ottobre 1536, fu in amichevole contatto un po' con tutti i protagonisti aristocratici ed intellettuali delle crisi dei successivi decenni, da Placido Di Sangro a Giulio Cesare Caracciolo, e da Mario Galeota a Scipione Capece, contatto che il Tansillo, a quanto risulta anche dal canzoniere, si guardò bene dal condividere, tenendosi strettissimo personalmente a don Pietro, lodandone con pronto felice intuito le «fabbriche eterne» cioè i radicali interventi ambientali ed urbanistici che avrebbero colpito in modo particolare l'immaginazione dei contemporanei e dei posteri, e ricevendone, poco prima della scomparsa di Garcilaso, l'onorifico ufficio di guardia del corpo o «continuo» che ne ratificava a vita gli specifici risvolti politici, non a caso all'indomani immediato del soggiorno napoletano di Carlo V, a cui peraltro Luigi non aveva dedicato particolare attenzione.

Questi risvolti si concretizzarono nella partecipazione assidua alle imprese guerresche dei Toledo, terrestri di don Pietro in Terra d'Otranto contro i corsari barbareschi nel maggio 1537, marittime col figlio Garzia dall'estate 1538, con lo scontro di Prevesa, per lunghi anni, comprendenti tra l'altro la disgraziata spedizione d'Algeri dell'ottobre-novembre 1541, fino all'autunno 1549, che segna la fine delle interminabili peregrinazioni,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

aristocratico ed intellettuale napoletano dell'epoca, la cui fronda nei confronti dell'autoritario don Pietro, ed i conseguenti risvolti fin ben oltre la morte di lui (1553) e quella stessa del Tansillo (1568) si dipana come un filo rosso interessantissimo lungo l'intero Cinquecento meridionale.

Nato dunque nel 1510 a Venosa, il Nostro ci viene presentato da Erasmo Percopo, nella corposissima introduzione, anzitutto attraverso la sua varia fortuna nelle stampe e nella tradizione culturale napoletana tardocinquecentesca, il novello Orfeo cantato da Bernardo Tasso nell'*Amadigi*, l'interlocutore bruniano nel dialogo *Degli eroici furori* la cui edizione londinese è dello stesso anno 1584 della descrizione di Venosa, e che è all'origine del lungo appassionamento al Tansillo da parte di un enciclopedico di genio come Francesco Fiorentino, dalla monografia giovanile sul Bruno del 1861 all'edizione precisamente delle poesie liriche del Nostro nel 1882, alla vigilia della morte immatura, una fatica filologica monumentale, ancor oggi indispensabile nonostante le integrazioni e correzioni cospicue apportate dal Percopo e, ai giorni nostri, dall'amico Toscano, a cui debbo la cortesia dell'omaggio.

Pochissimo avendo curato e stampato egli stesso, dal giovanile e licenzioso *Vendemmiatore* degli anni trenta ai frammenti 1560 delle *Lagrime di san Pietro* che ne costituiscono in certo senso la ritrattazione, il Tansillo non può che affidare la propria fortuna editoriale ad interventi altrui e postumi, che il Percopo ricostruisce con somma accuratezza, senza che qui sia il caso di seguirlo, se non per gli accenni ai riflessi di tale fortuna oltralpe, da Cervantes a Malherbe, anche perché avremo modo di ripercorrerne l'*iter* seguendo la ricostruzione complessiva che il Percopo procura tanto delle 392 composizioni del Tansillo edite fra il 1527 ed il 1922 quanto delle successive ed inedite proposte soprattutto da un codice appartenuto a Francescantonio Casella, il distinto magistrato borbonico ed erudito napoletano ricordato da Croce in una lettura alla Pontaniana dell'aprile 1899, memorabile per tanti riguardi, anche politici, codice che rappresenta l'autentica pietra angolare di tutta l'opera che oggi ci viene presentata grazie alla liberalità degli eredi Percopo che sono venuti intelligentemente incontro allo zelo ed alla dottrina di Toscano.

Si tratta di una copia, posteriore di una ventina d'anni, dell'autografo messo insieme dal Tansillo, ed arricchito di sue personali correzioni, con ogni probabilità nell'ultimo periodo di sua vita, tra il 1562 ed il 1567, nell'esercizio del delicato ufficio di governatore di Gaeta, mentre il Manuzio ed il Seripando gli procuravano da Pio IV la cassazione dall'*Index* a cui il *Vendemmiatore* lo aveva fatto condannare dall'inflessibilità intrattabile di papa Carafa.

Altre 136 poesie si vanno dunque ad aggiungere, grazie al codice Casella, all'edizione Fiorentino, insieme con altre raccolte che recano cospicui nomi dell'erudizione meridionale sette-ottocentesca, dal Meola al Cassitto e dal Gervasio al Minieri Riccio, che vanno a confluire tutte insieme nell'edizione Percopo-Toscano che abbiamo sottomano, il cui

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

primo curatore fa precedere al testo, in attesa di una vera e propria monografia, che la sorte gli impedì di condurre a termine, una biografia ampissima del Tansillo, che ora ripercorreremo brevemente con qualche osservazione di più specifica competenza dello studioso di storia, che riprenderemo sparsamente sfogliando il canzoniere.

Orfano di padre e distaccato dalla madre passata a seconde nozze, Luigi è intorno ai vent'anni paggio dei conti di Nola, da un buon paio di secoli ininterrottamente appartenenti a casa Orsini, ma che proprio in questo periodo perdono definitivamente il feudo (rimarranno prestigiosamente nella zona quali signori di Solofra) in seguito ad una delle tante fellonie determinate dalla discesa irresistibile, almeno in apparenza, del Lautrec, donde la partenza del Nostro da Nola, dove aveva composto le stanze ariostesche e priapesche del *Vendemmiatore*, e l'approdo, nel 1532, a Napoli, non inutile essendo risultata probabilmente, a garantire il suo personale lealismo politico, la protezione del fratello della contessa, Pietrantonio Sanseverino principe di Bisignano, fedele a tutta prova ed imminente compagno d'armi ed ospite dell'imperatore.

Del lealismo il Tansillo si avvalse non tanto e non solo per propugnare la libertà demaniale della sua Nola presso il vicerè Toledo «da Dio Mandato, ch'era mosso a sdegno» (contro chi? contro il cardinal Colonna suo predecessore? tutto il periodo compreso tra il 1528 ed il 1532 è tutt'altro che chiaro per il giovanissimo poeta) quanto per inserirsi a fondo nel clima cortigiano appunto del nuovo vicerè castigliano, così programmaticamente lontano dai catalani e fiamminghi e italiani che lo avevano preceduto, con un oltranzismo politico che direi abbastanza distante dagli atteggiamenti più disinvolti e spregiudicati del suo mediatore culturale, Garcilaso de la Vega, il quale, fino alla morte immatura nell'ottobre 1536, fu in amichevole contatto un po' con tutti i protagonisti aristocratici ed intellettuali delle crisi dei successivi decenni, da Placido Di Sangro a Giulio Cesare Caracciolo, e da Mario Galeota a Scipione Capece, contatto che il Tansillo, a quanto risulta anche dal canzoniere, si guardò bene dal condividere, tenendosi strettissimo personalmente a don Pietro, lodandone con pronto felice intuito le «fabbriche eterne» cioè i radicali interventi ambientali ed urbanistici che avrebbero colpito in modo particolare l'immaginazione dei contemporanei e dei posteri, e ricevendone, poco prima della scomparsa di Garcilaso, l'onorifico ufficio di guardia del corpo o «continuo» che ne ratificava a vita gli specifici risvolti politici, non a caso all'indomani immediato del soggiorno napoletano di Carlo V, a cui peraltro Luigi non aveva dedicato particolare attenzione.

Questi risvolti si concretizzarono nella partecipazione assidua alle imprese guerresche dei Toledo, terrestri di don Pietro in Terra d'Otranto contro i corsari barbareschi nel maggio 1537, marittime col figlio Garzia dall'estate 1538, con lo scontro di Prevesa, per lunghi anni, comprendenti tra l'altro la disgraziata spedizione d'Algeri dell'ottobre-novembre 1541, fino all'autunno 1549, che segna la fine delle interminabili peregrinazioni,

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

causa o pretesto non ultimo, forse, dell'evidente defilarsi del Nostro nelle drammatiche e decisive congiunture del tumulto per l'inquisizione nel 1547, che contribuì a farlo astenere con impressionante costanza da qualsiasi parola di elogio più o meno retorico a colui che per vent'anni era e sarebbe stato al centro indiscusso della vita politica e culturale napoletana dell'epoca, Ferrante Sanseverino principe di Salerno.

Le peregrinazioni, al contrario, non distolsero il Tansillo dall'amore anch'esso ventennale per colei che il Percopo identifica con la Monforte nata D'Afflitto, senza che qui sia possibile e giovi seguire le sue argomentazioni, stringentissime comunque nell'escludere l'identificazione con Maria d'Aragona marchesa del Vasto, come aveva con qualche capricciosa stravaganza supposto il Fiorentino.

A quarant'anni, comunque, pagato il debito tributo d'ossequio per le vicende del 1547 «mentre il giusto furor fulmina e tuona Verso la turba ... Genti che ira e furor fean cieche e sorde», il Nostro si risolveva ad ammogliarsi sempre significativamente nell'ambito cortigiano del Toledo e su esigenze di «familismo amorale» tutto schiettamente meridionale che danno da pensare («Vorrei ch'ella credesse ciò ch'io dico, Se le dicessi ben che il bianco è nero, E che a mia posta mi lasciasse andare, Né di me si mettesse mai pensiero»).

Accasatosi dunque con la brava donna di prammatica, acquistando *per aliam vitam*, cioè per sé e per il figlio, l'ufficio senza dubbio abbastanza lucroso di guardiano della dogana di Napoli, Luigi si distacca dai Toledo dopo la morte di don Pietro ai primi del 1553, prende parte inopinatamente alle imprese lombarde ed alla guerra del Tronto del duca d'Alba (ma qui le notizie sono frammentarie e scarsissime), si libera, l'abbiamo detto, dalla condanna all'Indice, scrive, intorno al 1560, *Il podere*, che tanta importanza avrà nella trattatistica e nella «filosofia» residenziale fino almeno ai primi del Settecento, esercita, anche questo lo sappiamo, l'ufficio di governatore di Gaeta, muore nel novembre 1568 a Teano, patria della moglie, a pochi giorni di distanza dalla marchesa del Vasto, ma anche nell'anno in cui si era consumata la fosca tragedia di don Carlos ed era oscuramente scomparso in terra straniera il principe di Salerno, la chiusura di un'epoca, che Erasmo Percopo ripercorre puntigliosamente per quanto attiene alle amicizie letterarie del Nostro quali risultano dal canzoniere, a cui è ormai tempo di volgere la nostra ancorché occasionale e «tendenziosa» attenzione.

Tutto il primo volume, ovviamente, è ad essa marginale, quantunque sia impossibile sottrarsi in esordio al fascino bruniano di sonetti quali «Amor m'impenna l'ale» o «Poi che spiegate ho l'ale al bel desio» non a caso citati dal filosofo ed equivocati in suo favore dal Fiorentino e dal De Sanctis, con quello stravolgimento metafisico dell'intellettualismo petrarchesco, con quel titanismo («Ma qual vita s'agguaglia al viver mio?») che non mancano di colpire.

Ma si tratta di breve fiammata, «l'alta cagion ch'a farvi onor m'incende» prende il sopravvento incontrastato nelle composizioni per

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Latira, e con essa la gelosia contro il marito lontano o il marchese del Vasto grondante di reminiscenze classiche fino al Sannazaro, il paesaggio spettrale dei Campi Flegrei dopo la memorabile eruzione del 1538 («Valli nemiche al sol, superbe rupi Che minacciate il ciel»), il gigante Tifeo e «l'altero scoglio» di Ischia caro già alla retorica ariostesca ed al mito di Costanza d'Avalos (del 1532 è l'*Inarime* di Scipione Capece) ed ora provvidenzialmente destinato ad ospitare la bella Monforte, l'abbandono con conseguente «gridar d'ira e folgorar di sdegno», le *pointes*, la *vanitas*, la teoria platonica della preesistenza delle anime nelle stelle, l'inconciliabilità dell'amore con le armi (ma anche quella, più rara, con l'onore militare *tout court*), tutta l'architettura, insomma, e diciamo pure la sceneggiatura che può attendersi in un canzoniere amoroso, e che mettiamo rispettosamente da parte, ad eccezione magari di qualche immagine potente o di certe eccentricità già tutte barocche, come il madrigale ad una farfalla arsa dagli occhi della sua donna e morta fra i suoi biondi capelli (qualche riflesso politico è solo nelle composizioni per le due Cardona, nipoti attraverso la moglie di Ferrante Sanseverino, che nell'ottobre 1540 curò importanti rappresentazioni teatrali per le nozze di Maria e giusto quattro anni più tardi solenni cerimonie funebri per la vedovanza di Antonia, tutte cose viste con sospetto dai Toledo, nonostante la correttezza dei rapporti formali).

Le poesie pescatorie e pastorali non sono ovviamente che travestimenti più o meno agghindati di quelle amorose (concettosa, comunque, la descrizione della villa di Bernardino Martirano, il ritorno a Venosa, nel 1547 o 1551, non suggerendo che immagini di circostanza), molto più interessanti, invece, le stanze per la duchessa d'Alba, sia quelle che ne celebrano l'avvento, nel febbraio 1555, giusto un anno prima del marito, con un apparecchio lugubre di *vanitas* sacerdotale che fa pensare non esclusivamente ad un appello galante contro la spietatezza delle belle donne (Giulio III è già mortalmente malato, si teme l'intransigenza tridentina, che trionferà in effetti con Marcello II e Paolo IV, al quale ultimo il Toledo ha impedito di prender possesso della diocesi di Napoli), sia quelle che ne accompagnano la partenza, nel marzo 1558, in forma d'intermezzi all'*Alessandro* del Piccolomini in cui confluivano quali interpreti non soltanto don Garzia e gli Avalos ed i coltissimi Pignatelli di Lauro, ma i musici dei tempi sanseverineschi, Scipione delle Palle e Gian Leonardo dell'Arpa, ed addirittura il figlio di Antonio Grisone fatto decapitare per tradimento, quasi a voler manifestare tangibilmente, nel 1558, sempre dinanzi a Paolo IV, l'unanimità lealista di Napoli intorno al nuovo sovrano Filippo II ed all'intransigenza anticurialista, senza velleità francofile né tanto meno indipendentistiche.

Le poesie religiose rientrando nell'atteggiamento assunto dal Tansillo nei suoi ultimi anni di vita per esortazione dell'amico vescovo di Sessa, Galeazzo Florimonte, e facendo centro, s'intende, intorno alle *Lagrime di san Pietro*, concluderemo con le poesie eroiche ed encomiastiche del secondo volume, che ci offrono il destro, se non altro, per qualche suggerimento e puntualizzazione.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Certo, prospettare a Carlo V, a stento scampato al disastro algerino, di farsi «imperator de l'Oriente» e «torre al fiero Ottoman la Santa Terra» non è indizio di soda concretezza politica, così come gli omaggi a Ruy Gomez de Silva prescindono dai suoi successivi rovesci finanziari (il poeta avrebbe fatto in tempo a vederlo privato della contea di Mileto nel 1561 e del principato di Eboli nel 1567) e le croci rosse in campo nero rimproverate neppur tanto blandamente al grande almirante Ferrante di Cardona, il fratello di Maria, possono far pensare ai ben noti sbandamenti ereticheggianti della zia Isabella Villamarina, la consorte dei principe di Salerno forse già fuggiasco.

Il Tansillo, insomma, politicamente parlando, ha tutti i limiti del conformista e dell'apologeta troppo di frequente fine a sé stesso, come quando rievoca al Toledo «l'armate schiere al valor vostro infeste» nel tumulto del 1547, lasciato prudentemente dal poeta passare sotto silenzio («Al tempo rio ... io tacqui») ma riesumato poi con ostilità inflessibile ai «petti empi ed avversi» che lo induce a condividere anche la repressione anticlericale che tante resistenze avrebbe suscitato a Napoli («Le mie vere accademie e le mie scole Son queste mura, ov'io m'illustro e imparo»).

Il Nostro esorta i suoi concittadini alla sottomissione ed il vicerè all'indulgenza, fa tornare dantescamente l'aquila imperiale «contra 'l corso del ciel» per celebrare le reali o auspicate imprese di don Garzia in Asia Minore, inneggia all'*hispanidad* ecumenica e cattolica («Uno è il regno di Cristo, una è la Chiesa, Tutti sem noi d'un Re»), respinge le possibili critiche e malignità invidiose ancora una volta ai danni dell'idolatrato don Garzia («Perché non se gli dà pregio e mercede E del vinto oste e de la presa terra?»), celebra la recuperata quiete del Tavoliere e della dogana di Puglia in conseguenza della reintegra Revertera di metà secolo («Già non temon de' ladri né di belve Gli armenti e i greggi»), ossequia debitamente Francesco Ferrante *junior*, il nuovo marchese del Vasto e di Pescara, quando a fine 1554, subito prima dell'accennata «sceneggiata» per la duchessa d'Alba, viene a prendere possesso del regno quale procuratore di Filippo II, compie insomma sino in fondo il suo ufficio di buon cortigiano, spingendolo magari fino all'oltranzismo di acclamare proprio Scipione Di Somma che, tra i consiglieri vicereali nelle distrette del 1547, si era mostrato il più duro ed esecrato.

Quest'esecrazione, invece, il Tansillo rovescia senza mezze misure sul vicerè cardinal Pacheco, intromesso dall'ultimo Carlo V tra il Toledo e l'Alba, e contro il quale non soltanto viene avventato un rarissimo sonetto caricaturale ma altresì implicitamente indirizzato un sonetto altrettanto raro per un nobile decapitato a Napoli e presentato quale «martire» spento da «ferro crudel», espressioni inaudite per un governativo ed ispanofilo di ferro come il Nostro se non si tenesse presente, come io suppongo, che il nobile sia il colto ed intraprendente poc'anni citato Antonio Grisone, già fatto arrestare dal Toledo per intelligenza col Sanseverino ma l'odiosità del cui supplizio fu poi fatta ricadere proprio

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

sul Pacheco, in concomitanza col suo riluttare a riconoscere l'*auctoritas* di Francesco Ferrante, un groviglio all'interno del quale Luigi seppe subito fare la sua scelta, e ben avvertita, se è vero che già quattro anni più tardi, come s'è visto, con l'Alba, il giovane Grisone era pienamente riabilitato.

Un altro procedimento del Toledo portava a termine il Pacheco in quest'autunno 1554 reso decisivo per il lealismo napoletano dalla successione filippina, l'arresto del gran connestabile Ascanio Colonna sempre per rapporti più o meno torbidi con l'esule principe di Salerno: e non è un caso che esso fosse pressoché contemporaneo alla pubblicazione del *Tempio alla divina signora donna Giovanna d'Aragona*, la consorte separatasi da lui da vent'anni tra l'altro anche per motivi politici, una splendida raccolta veneziana a cui il Tansillo prendeva parte con officiosità cortigiana tanto politica quanto galante, Giovanna «avendo con gli affanni e coi diletti Vinte battaglie d'immortal memoria», al pari, s'intende, della sorella Maria, la marchesa del Vasto la cui vedovanza proprio in contemporaneità del fatale 1547 era parsa poter essere foriera di chissà quali sconquassi, fortunatamente superati «quanto più fur procellosi e neri I dì che voi spendeste al gran contrasto».

Nel maggio 1544, all'indomani della disfatta di Ceresole, l'unica battaglia campale data da Alfonso d'Avalos come capitano generale, il Tansillo era stato ammesso, precedendo di qualche mese lo stesso vicerè Toledo, tra gli Umidi fiorentini, quasi a ribadire pur nella sventura militare i legami di Cosimo col suocero e con l'ortodossia spagnola, e pur non trascurando il Nostro i legami suoi propri con i Farnese, che di quell'ortodossia erano tutt'altro che indiscussi garanti (vedrei infatti nel cardinal nipote Alessandro il «giovene» che recupera sul Tevere lo splendore del secolo «e i nostri danni, sua mercè, ristaura» sicché si augura a lui che «invecchi e d'altro adorni il crin che d'ostro», prima, si capisce, della strage del padre Pierluigi ad opera del Ferrante Gonzaga successore dell'Avalos, sempre in quello schiudersi del 1547 che, con la congiura dei Fieschi a Genova, è un po' la cartina di tornasole, la prova della verità, per tutta l'Italia del tempo).

Profondamente immerso in quest'ultimo, dunque, con sullo sfondo le inevitabili poetesse, Vittoria Colonna e specialmente Laura Terracina, il Tansillo il cui canzoniere ha fornito lo spunto anche alle nostre prosaiche osservazioni: le quali non dimenticheranno il poeta, lo psicologo, l'uomo di mondo, quello soprattutto così caro a Giordano Bruno, che gli pone letteralmente in bocca, tra l'altro, il sonetto contro la gelosia, con la sua chiusa bellissima e sconsolata «Se si potesse a te chiuder l'entrata Tanto il regno d'Amor seria più bello Quanto il mondo senz'odio e senza morte».

RAFFAELE COLAPIETRA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

I regesti dei documenti della Certosa di Padula (1070-1400), a cura di CARMINE CARLONE, Salerno (Carlone editore) 1996, pp. LXIV + 500, L. 100.000 [ISBN 88-86854-04-8].

Carmine Carlone ha compiuto un vasto e accurato lavoro di ricerca individuando i resti dell'archivio della Certosa di San Lorenzo di Padula, di cui ci propone in questo volume l'edizione dei regesti dei documenti più antichi (ben 1043 pezzi, la maggior parte risalenti al XIV secolo), corredandoli di tre indici (dei giudici, dei notai rogatari, dei nomi e delle cose notevoli).

Ai regesti è premessa un'introduzione che fornisce brevi ragguagli sulla storia del monastero e una più ampia ricostruzione della sorte subita dal suo archivio nel secolo scorso. In seguito alla soppressione della Certosa in età napoleonica, infatti, l'archivio di Padula venne diviso in due parti, la più importante delle quali trasferita tra il 1814 e il 1820 presso la badia di Cava dei Tirreni (dove fortunatamente si trova tuttora, «ben conservata e a disposizione degli studiosi»), l'altra riconsegnata negli stessi anni all'archivio della diocesi di Capaccio. Di quest'ultima si sono purtroppo perse le tracce; merito dell'A. è di aver rinvenuto, nell'Archivio di Stato di Salerno, un inventario del 1830 con i transunti dei 1433 pezzi all'epoca conservati a Capaccio, che consente quindi di integrare le nostre conoscenze sulla composizione originale del patrimonio documentario di Padula. Da notare ancora come l'ultima parte dell'introduzione, dedicata ai criteri usati nell'edizione dei regesti, sia aperta da alcune pagine assai interessanti nelle quali l'A. spiega come abbia potuto individuare con certezza, nell'ambito dell'archivio cavense, i documenti provenienti dalla Certosa di San Lorenzo.

L'imponente serie dei regesti pubblicati è aperta da un centinaio di documenti anteriori all'insediamento dei certosini a Padula, avvenuto nel 1306; il grosso del materiale appartiene invece agli anni successivi, che videro la rapida fioritura del monastero, e giunge fino alla fine del XIV secolo, dove il lavoro dell'A. si è per il momento interrotto.

La presentazione dei singoli documenti prevede, per originali e copie conservate, numero d'ordine, datazione cronica e topica e regesto dell'atto; seguono quindi le informazioni essenziali relative ai personaggi citati, suddivisi a seconda della loro funzione nel documento e distinti da sigle (F per i fideiussori, R per il rogatario, G per il giudice, il cui nome è sempre accompagato dalla qualifica, e T per i testimoni; da notare che, molto opportunamente, l'A. indica l'autografia o meno delle sottoscrizioni apposte dal giudice e dai testimoni). Subito dopo i fideiussori e prima del rogatario, viene poi ricordata l'eventuale penalità prevista dalla *sanctio* del documento (sigla P). Alle indicazioni ora descritte segue quella relativa alla collocazione archivistica del documento originale e delle sue copie, o della copia semplice o autentica per documenti deperditi, accompagnata in quest'ultimo caso dalla data dell'autenticazione e

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

dal nome del notaio. Infine, dove necessario e in corpo più piccolo, si può trovare una nota su eventuali problemi riguardo all'originalità dell'atto, alla sua datazione o a errori riscontrati nel testo, oltre alla trascrizione di annotazioni dorsali ritenute di particolare interesse, come quelle utili per assegnare il documento all'archivio della Certosa di Padula.

Grazie al lavoro del Carlone, è possibile quindi riprendere su basi assai più solide lo studio del monachesimo certosino nel Mezzogiorno, che ebbe proprio nel XIV secolo il suo periodo di massimo splendore. Ma l'utilità del volume va ben oltre, perché i regesti di San Lorenzo ci offrono squarci vividi sulle vicende di un periodo tormentato, catturando l'eco delle guerre continue, dell'insicurezza e delle violenze che subirono le popolazioni del Vallo di Diano, ma restituendoci anche il quadro della loro quotidianità e della loro capacità di resistenza, fondamentale per ricostruire con maggior precisione la storia religiosa, economica e sociale della vasta area che gravitava attorno alla Certosa di Padula. Come già accennato, l'edizione si interrompe purtroppo al 1400, e dunque nel pieno dei mutamenti che coinvolgono, a tutti i livelli, il mondo meridionale nella tarda età angioina: attendiamo quindi con curiosità e interesse il prossimo volume dell'opera.

GASTONE BRECCIA

DOMENICO PANNELLI, *Le memorie bantine. Le memorie del monastero bantino o sia della badia di Santa Maria in Banzia, ora Banzi: pubblicate d'ordine del cardinale di Sant'Eusebio abate commendatario di essa badia da Domenico Pannelli suo segretario*, a cura di PIETRO DI LEO, Montescaglioso (Comune di Banzi - Edizioni CooperAttiva) 1995, pp. XV + 243, s.i.p.

Nei primi mesi del 1754 il cardinale Enrico Enriquez, legato apostolico a Ravenna e abate commendatario di Santa Maria di Banzi, incaricava il proprio segretario, il maceratese Domenico Pannelli, di redigere una «memoria storica» del monastero lucano. L'opera era compiuta entro la fine dell'anno successivo, ma prima che il manoscritto potesse giungere in tipografia la pubblicazione veniva abbandonata a causa della morte improvvisa dell'Enriquez. Il paziente lavoro bibliografico e archivistico del Pannelli restava così confinato in un codice probabilmente autografo oggi conservato presso la Biblioteca Nazionale di Napoli (*Brancacciano* X. C. 1) — di cui ha curato la presente edizione il professor Pietro De Leo con la collaborazione di due sue allieve, le dottoresse Lucia Longo e Mariarosaria Salerno — e nel coevo apografo *Brancacciano* XIV. B. 16.

Il testo del Pannelli ci viene proposto senza interventi aggiuntivi, eccezion fatta per i tre utili indici (dei luoghi, dei nomi e degli abati di S. Maria di Banzi), che vanno ad aggiungersi all'*Indice de' diplomi regi-*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

strati secondo l'ordine de' tempi, presente anche nel manoscritto. Proprio l'*Indice de' diplomi* ci fa subito intuire quale sia il principale interesse del Pannelli: raccogliere, ordinare e analizzare criticamente le fonti d'archivio relative al monastero, che costituiscono il filo conduttore dell'accurata ricostruzione delle sue vicende. Si tratta di una serie documentaria davvero imponente, la cui conoscenza è essenziale per la storia di un'istituzione monastica tra le più importanti dell'intero Mezzogiorno: S. Maria di Banzi è infatti il «protomonastero della Basilicata», cioé il primo sicuramente attestato nella regione, sottoposto a Montecassino dal duca Grimoaldo III di Benevento nel 797/98 (o dal suo successore Grimoaldo IV nell'815/16), e la sua storia si intreccia alle complesse vicende poltiche che vedono susseguirsi le dominazioni bizantina, normanna, sveva e angioina. Il cenobio bantino venne particolarmente favorito dai Normanni — come risulta evidente scorrendo i privilegi contenuti nelle *Memorie* — che ne fecero uno dei punti di forza, accanto alle abbazie della SS. Trinità di Venosa e di S. Michele di Montescaglioso, della *Rekatholisierung* di un'area in buona parte legata alla tradizione bizantina. La decadenza fu già sensibile in età sveva, come dimostrano le difficoltà incontrate da papa Onorio III nel suo tentativo di riformare la vita monastica e allontanare dal cenobio bantino gli elementi più corrotti (1225-26); ma questa rilassatezza della vita spirituale non pare aver avuto conseguenze troppo negative sulla prosperità del monastero, che risulta il più ricco di tutta la Basilicata nelle *Rationes decimarum* della prima metà del XIV secolo (45 *unciae* versate nel 1310, contro le 40 della SS. Trinità di Venosa, le 20 di S. Michele di Monticchio, ecc.). La prosperità perdura anche all'inizio del XV secolo (200 *floreni auri* come *commune servitium*: di nuovo è la quota più alta versata da un monastero lucano); ma nel 1420, con la concessione in commenda, si apre una lunga epoca di declino, che si protrae fino ai tentativi settecenteschi di porre rimedio al degrado con la ricostruzione della chiesa abbaziale — voluta dal cardinal Petra e ultimata nel 1737 — e con gli altri interventi di restauro decisi dall'Enriquez a partire dal 1748.

Ma la possibilità di ripercorrere la storia del monastero di S. Maria di Banzi non è il solo motivo d'interesse del volume. Scorrere le *Memorie* significa infatti riscoprire con immediatezza tutti i molti pregi e gli inevitabili limiti del lavoro erudito del secolo dei lumi (per citare un solo caso, si può osservare la cura posta dal Pannelli nel trascrivere il diploma di Ruggero II dell'ottobre 1151, da lui considerato autentico, che soltanto il recente riesame condotto da CARLRICHARD BRÜHL, *Urkunden und Kanzlei König Rogers II. von Sizilien*, Köln-Wien 1978, pp. 96-101, ha dimostrato falso, anche se formato su un originale ruggeriano); più di questo, scorrere le *Memorie* significa soprattutto compiere un viaggio affascinante nella storia locale, avvicinandosi di due secoli e mezzo a luoghi, fatti e personaggi spesso oggi difficili da individuare. Anche qui, un caso per tutti: «l'*Andriace* fu castello, o casale abitato: ora è un *feudo rustico*, come chiamasi, cioé senza abitanti. La sua esten-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

sione è di circa sessanta carri di terra tra boscosa e seminata, ciascun de' quali carri contiene sessanta *tumolate*: nomi di misure di terreni in Baslicata. I suoi presenti confini sono per la parte di settentrione, oriente e mezzogiorno, la difesa di S. Basilio de' monaci Certosini della Padula, e la Scanzana difesa del principe di Castellaneta, le quali difese terminano nel mare Ionio, e per la parte di occidente i territori di Pisticci e di Monte Albano» (p. 70, n. 70). Descrizione di paesaggi, di misure di superficie, di confini e luoghi, attribuzioni di proprietà: le *Memorie* sono una miniera di informazioni spesso preziosissime per arricchire la nostra conoscenza del Mezzogiorno medievale e moderno.

GASTONE BRECCIA

A. PERTUSI, *Scritti sulla Calabria greca medievale*. Introduzione di E. Follieri, Rubbettino 1994, pp. I-XIX-264.

Gli undici studi selezionati, con criterio di organicità, nel presente volume spaziano sulla storia della Calabria bizantina, dall'epoca tardo-romana a quella esarcale ed all'alto Medioevo sino ai secoli recenziori. Diversi per tagli e per cronotopi, essi sono disposti non nell'ordine di composizione ma secondo gli argomenti. Si va da un testo di inquadramento generale come *Bisanzio e l'irradiazione della sua civiltà in Occidente nell'alto Medioevo* del 1964 (riprodotto qui con l'esclusione delle parti concernenti la Sicilia e la Terra d'Otranto) ai più specifici *Contributi alla storia dei temi bizantini dell'Italia meridionale* del 1959 e *Il «thema» di Calabria: sua formazione, lotte per la sopravvivenza. Società e clero di fronte a Bisanzio e a Roma* del 1974; da *La Chiesa greca in Italia* del 1973 a *La spiritualité gréco-byzantine en Italie méridionale* del 1971 e ancora a *Monaci e monasteri della Calabria bizantina* del 1974, *Aspetti organizzativi e culturali dell'ambiente monacale greco dell'Italia meridionale* del 1965, *Sopravvivenze pagane e pietà religiosa nella società bizantina dell'Italia meridionale* del 1983 (postumo). Chiudono questa sorta di *corpus* monografico tre lavori dedicati all'apporto italiota, per quanto modesto, all'Umanesimo, e precisamente *Italo-greci e Bizantini nello sviluppo della cultura italiana nell'Umanesimo* del 1966, *Leonzio Pilato* del 1969 e, infine, *Leonzio Pilato (?-1365). I rapporti dell'umanesimo con la cultura bizantina nel '300 e nel primo '400* del 1973.

Come osserva la curatrice nell'*Introduzione*, la simpatia scientifica per le vie di raccordo tra la civiltà greca e quella latina attirava naturalmente P. nel settore calabrese (p. I), di cui egli indagò ogni sfaccettatura: politico-istituzionale, culturale, religiosa, «umana» (v. da ultimo l'originale saggio, più sopra ricordato, del 1983). Per la ricchezza dei dati, per la lezione di metodo e, s'intende, per la storia della storiografia gli studi dello scomparso Maestro, che restituì, con sguardo sgombro da

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

pregiudizi, la peculiare dimensione di questa estrema provincia dell'Impero, segnarono incisivamente il percorso della bizantinistica italiana e ne animarono il dibattito.

Nel contributo spoletino uscito nel '59 (il secondo della silloge), P. richiamava e sottolineava l'importanza della sintesi di J. Gay (1904) e l'esigenza, fino allora disattesa, di riprenderla in un'ottica bizantina. Egli intendeva sviluppare nella falsariga del Gay il filone degli studi sull'amministrazione provinciale, da lui stesso filologicamente rifondato con l'edizione del *De thematibus* nel 1952. Più precisamente, occupandosi dei temi peninsulari, così motivata allora la sua scelta: «... l'argomento specifico della storia amministrativa del tema di Longobardia e del catepanato d'Italia non ha attratto molto l'attenzione degli studiosi di questi ultimi quarant'anni: eppure, come vedremo», (essa) «è una delle più istruttive, perché ci aiuta a comprendere il complesso meccanismo statale bizantino» (p. 33).

Entrando nel merito del sorgere di tale tema è possibile cogliere successive fasi del pensiero di P. Nel saggio del '74 (qui alle pp. 49-65), egli ebbe a recedere dall'opinione precedentemente espressa nel '59 (qui alle pp. 33-48) che il tema di Longobardia venisse costituito «almeno» verso l'887/888 (se non prima), quando era attivo il patrizio Costantino ἐπὶ τῆς τραπέζης, che riconquistò Bari occupata dal principe Aione di Benevento. Lo studioso aveva identificato infatti l'alto ufficiale bizantino con un omonimo ἐπὶ τοῦ χρυσοτρικλίνου che compare con il titolo di «stratego di Longobardia» in epoca precedente al 975, ma senza ulteriore determinazione cronologica (pp. 37 e s.). In un secondo momento egli scriveva invece che «verso l'892, compiuta la riconquista della regione pugliese, questa venne eretta a "thema" indipendente con il nome di "Lagoubardia" o "Langobardia" o "Longhibardia", mentre il "ducato" di "Kalabria" rimarrà in posizione di subordine rispetto al "thema" di Sicilia ...» (p. 52). L'intera questione è stata poi ridiscussa in *La dominazione bizantina in Italia* di V. von Falkenhausen (uscita in edizione tedesca nel 1967 e nel 1978 in edizione italiana aggiornata ed ampliata), un classico dei giorni nostri, che, complementare all'opera del Gay, è venuto, per suo conto, a tradurre in realtà i voti espressi da P.

Passando quindi alla nascita del tema di Calabria, se la sua spiegazione storica è di immediata evidenza perché si connette con la perdita progressiva e definitiva dell'isola di Sicilia a causa dei successi arabi, rimane invece difficile circoscriverne la datazione ad un giro contenuto di anni.

La prima notizia documentaria è in un privilegio del 956 in redazione latina per l'abate Aligerno di Montecassino, emesso dal patrizio Mariano Argiro che vi si intitolava «stratego di Calabria e di Longobardia». Si tratta di un *t. a. q.* sicuro ma piuttosto tardivo. Nel trattare il problema è importante intendere adeguatamente la terminologia, che era conservativa: la dizione di «tema di *Sicilia*» indicò a lungo quanto di tale tema era rimasto all'impero, cioè, in sostanza, la Calabria. Storie del

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI MERIDIONALI BIBLIOTECA Giustino Fortunato GIORNO D'ITALIA

genere sono normali nel contesto amministrativo bizantino. Già nel primo decennio o ventennio dell'VIII secolo era accaduto che la denominazione di «ducato di Calabria», che allora includeva la Terra d'Otranto, fosse mantenuta anche dopo la perdita (provvisoria) di tale territorio. Essa designava quanto era rimasto dell'antico distretto, cioè non più la Calabria, che era all'epoca l'appellativo geografico del Salento, ma unicamente il Bruzio. Fu così che il nome «Calabria», finì per migrare, com'è risaputo, nell'estremo Sud, in quanto la nomenclatura amministrativa si sovrappose a quella geografica e la sostituì. Non è anomalo dunque, per tornare al X secolo, che la provincia calabrese fosse allora indicata come «tema di Sicilia», ma ciò rende ancor più nebuloso delimitare il periodo in cui a Bisanzio si considerò perduta per sempre l'isola e ci si decise ad istituire il tema di Calabria. Se si considerano le fonti letterarie, nella *Vita di S. Elia il Giovane* si parla di un tassiarca di Calabria, Michele (identificato dall'editore Rossi Taibbi come Charaktos), che, dopo la caduta di Reggio in mano agli Arabi nel 901, riuscì a riprendersi la città. Egli deteneva, oltre che il supremo comando, anche la più alta competenza giudiziaria. Su questa base, P. pensava che il tema di Calabria fosse creato per tempo, e cioè «poco dopo la perdita della Sicilia e che fosse già una realtà, oltre che politica, amministrativa nel primo ventennio del X secolo» (p. 54), confermando una convinzione antecedente, supportata da Scilitze-Cedreno, che il primo stratego fosse Eustazio, attestato «poco dopo il» 917 (pp. 40 e s.). Nel complesso egli non condivide il giudizio di von Falkenhausen, la quale non retrocede altrettanto e preferisce arrestarsi alla testimonianza di Costantino VII Porfirogenito: quest'autore nel *De thematibus* (databile negli anni trenta del secolo X) menziona uno stratego di Calabria in subordine a quello di Sicilia e solo nel *De administrando Imperio* (databile tra 948 e 952) dice a chiare lettere: «Si deve sapere che la strategia di *Calabria* era un tempo ducato della strategia di Sicilia» (50, 88 ss. ed. Moravcsik).

Nel corso della sua trattazione il P. evidenzia marginalmente l'anomalia del modo con cui la Sicilia viene designata da Ibn Khordâdbeh, un geografo arabo, che, scrivendo tra l'845 e l'863, la chiama «vasto regno», governato da un «patrizio», «di fronte all'Ifrîqija»: l'A. spiega la «strana espressione» con la rilevanza del territorio che apparteneva a quel tema (p. 52). Merita, d'altra parte, osservare come essa corrisponda allo scarso rigore del frasario istituzionale tipico delle fonti non documentarie. Potremmo richiamare in parallelo un'analoga «licenza» — questa volta per la Calabria — di una fonte coeva, che è bizantina e di natura agiografica. Tramanda il *Vat. gr. 1591*, in un passo trascritto da A. Acconcia Longo (*Canones Iulii*, 1978, p. 162) della *Vita di s. Pancrazio di Taormina* (*ante* 814-X sec.) che il santo siciliano, protovescovo di epoca petrina, avvrebbe oltrepassato lo Stretto per fare opera di conversione. La cronologia di tale iniziativa missionaria viene fatta coincidere con la conclusione di una guerra che Taormina avrebbe combat-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

tutto contro Aquilino, «re» calabro: l'appellativo, di intonazione fabulosa, sembrerebbe nel caso specifico ribadire il carattere leggendario del contesto.

Sulla vicenda religiosa della Calabria bizantina si devono al P. sintesi di ampio respiro, sostenute dall'appassionata convinzione dell'importanza storica che ebbe la grecità del Sud d'Italia e della Sicilia. La penuria delle fonti in generale, la scarsità di quanto degli antichi codici è giunto sino a noi, almeno in proporzione a ciò che dovette esistere, la dispersione delle reliquie materiali indussero P. a promuovere quella esplorazione del suolo che già P. Orsi voleva affiancare alle testimonianze letterarie (1929) e che effettivamente si è concretata, dietro la sua sollecitazione, grazie soprattutto al sistematico impegno di D. Minuto.

L'opera di P. presenta nel campo religioso utt'un ventaglio di questioni che vanno dalle varie forme di vita monastica e dalla loro eventuale evoluzione allo studio dei *typikà* locali e delle relazioni che intercorrono tra essi e con i *typikà* orientali, dall'esame accurato del patrimonio librario presente in biblioteche conventuali alla complessa origine del monachesimo greco-calabro, in larga parte di estrazione siciliana, alla controversa questione della «*Rekatholisierung*» (W. Holtzmann), cui procedettero i Normanni, latinizzando i vescovati in Sicilia e, dove possibile, anche in Calabria e diffondendo in Calabria il monachesimo latino. A quest'ultimo proposito, la problematica relativa alla politica normanna — che fu strumentale alle esigenze del potere in termini così sfumati e articolati da dare persino l'illusione di una «rinascita» dell'elemento greco — è stata riconsiderata di recente su questa stessa rivista da S. Lucà (a. LX, 1993, pp. 1-91) in un saggio suggestivo per l'aggiornamento critico e per la ricchezza di documentazione. In sostanza la grecità non si esaurì *sic et simpliciter* su se stessa, fisiologicamente, come deporrebbero certe apparenze, ma dovette misurarsi in un confronto, scontato ma impari, con un potere di segno opposto. In termini incisivi ha scritto von Falkenhausen: «nonostante l'apparente tolleranza del governo normanno-svevo, alla fine del Medioevo, a parte alcune eccezioni, poche tracce erano rimaste degli antichi popoli e delle loro religioni».

Per dare un'idea della complessità dei problemi, consideriamo, ad esempio, il caso di s. Bartolomeo di Simeri (Catanzaro), fondatore intorno al 1101/2 del monastero rossanese di S. Maria di Odigitria, denominato in seguito — nel ricordo di lui — del Patìr, ossia del Padre. L'igumeno calabro, stando al suo agiografo, godette dell'appoggio di papa Pasquale II, ma anche di Alessio I Comneno, imperatore di Costantinopoli, e della moglie Irene, che egli visitò — essendone accolto con venerazione e colmato di doni. Rientrato in patria, dopo una sosta all'Athos, Bartolomeo fu accusato di eresia e di lussuria dai monaci benedettini di S. Angelo di Mileto presso il re Ruggero II. Condannato al rogo, venne tratto in salvo da un miracolo, che ne manifestò l'innocenza. A quel punto ricevette l'invito del sovrano a fondare a Messina, sul modello rossanese, un cenobio (che sarebbe poi stato il S. Salvatore). Come intendere il senso della leggenda? Si legge in filigrana che il potere regio, nell'assecondare

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

sul piano della religiosità l'etnia ellenofona — all'epoca significativa — intendeva «omologarla» (Lucà), inserendola nei propri quadri. Il viaggio in Oriente di Bartolomeo, il suo *feeling* di uomo greco con l'imperatore di Costantinopoli non poteva passare inosservato negli ambienti governativi, interessati a Bisanzio come terra di conquista e preoccupati di possibili intese straniere. Non è da escludere che la diffidenza fosse a monte delle accuse su riferite, in concomitanza con circostanze di vario genere, come la rivalità dei monaci di Mileto, o altre. Il miracolo, intervenuto a salvare il santo, valeva allora a sgombrare sospetti di slealtà dell'illustre suddito, a purificarne l'immagine di fronte al suo re, a ricollocarlo, per così dire, nei ranghi. La linea interpretativa esposta ha potuto essere sostenuta da Lucà in un contesto in cui egli opportunamente ricorre anche al confronto con la *Vita* di Luca, vescovo di Isola di Capo Rizzuto, al quale fu impedito in modo misterioso di compiere un viaggio a Costantinopoli, da lui progettato intorno al 1105 o poco dopo.

Nel complesso, la politica normanna favorevole al monachesimo calabro-siculo — su cui si è radicato il mito storiografico di una rinascita greca nel XII secolo — non è univoca né inizia prima di Ruggero I e della reggenza di Adelaide — il che già vide lucidamente P. La fondazione del S. Salvatore da parte di Ruggero II si configurò — per usare le sue stesse parole — come un'operazione eminentemente politica, con cui il re «riservando a se stesso la ratifica dell'elezione dell'archimandrita, nonché il giudizio sull'operato di lui e dei suoi successori, poneva praticamente tutti i cenobi siciliani e parte di quelli calabresi sotto il suo controllo» (p. 161).

Per concludere, questa *summa* calabra di P., da cui si sono estrapolati alcuni punti salienti, ha l'ulteriore merito di accogliere la bibliografia del Maestro, già curata dalla Follieri per la *Rivista di studi bizantini e slavi* nel 1983 e qui riprodotta con alcune rettifiche e integrazioni. Si avverte invece la mancanza di un indice analitico, che avrebbe agevolato la consultazione. Pregevole per la qualità, il volume presenta infine sparsi refusi, tuttavia riconoscibili a prima vista, tali da non compromettere la lettura.

FRANCESCA LUZZATI LAGANÀ

E. MORINI, *Monachesimo greco in Calabria. Aspetti organizzativi e linee di spiritualità*, Bologna 1996 (Quaderni della Rivista di Studi Bizantini e Slavi diretta da A. CARILE, 15), pp. 99.

Il volume di Enrico Morini, dedicato al monachesimo calabro-bizantino, tratta delle idealità e degli stili di vita che animarono il grandioso movimento ascetico di questa provincia dell'Impero bizantino, elaborando un discorso puntuale ed analitico, nell'ottica delle fonti; il taglio prescelto esclude la dialettica con il potere e con la società.

Dopo un'introduzione (c. I, «*Fra tradizionalismo e creatività*», pp. 7-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

14) lo studio, dal secondo all'ottavo capitolo (pp. 15-88), è incentrato sugli sviluppi del periodo propriamente bizantino, a partire dal IX-X secolo, mentre l'ultimo capitolo, il 9° (pp. 89-97), si occupa della svolta riformatrice sotto i Normanni; globalmente, è preso in esame un arco cronologico che si estende dall'epoca in cui la Calabria divenne terra di frontiera tra l'Islam e la cristianità ed ospitò una vivace diaspora dalla Sicilia orientale, sino al XII secolo ed agli ultimi fastigi della grecità dopo la conquista normanna e l'avvento dei Latini.

Attraverso le fonti monastiche — agiografiche e normative — emerge una dimensione ascetica dell'area calabra, che, passando per la classica partizione di anacoresi, esicasmo e cenobitismo (p. 21), si articolò in molteplici forme, con esiti storici specifici, maturati senza soluzione di continuità — sin nella parabola finale — nell'*humus* dell'Oriente ortodosso (p. 97).

L'Autore osserva come la vicenda del monachesimo calabro sia congruente con il processo naturale di evoluzione verso l'istituzione cenobitica, il che risulta riflesso nelle scelte di ordine organizzativo (p. 25). Ma tale virata cenobitica ebbe un sostrato di spiritualità diverso da quello basiliano o studita. Secondo il padre cappadoce, infatti, il cui pensiero rappresenta un cardine del monachesimo, il cenobitismo era l'unica forma in grado di conciliare la rinuncia al mondo con il comandamento dell'amore (p. 82 s.); nel finale studita poi il cenobitismo si accampava quale sorta di corpo mistico, istituito direttamente dal Cristo, con una intrinseca portata carismatica (p. 83). Diversa fu l'attitudine dei padri di Calabria che giunsero, per così dire, ad adeguarsi alla linea cenobitica, ad accettarla mossi dal senso del servizio e della responsabilità per la salvezza delle anime (p. 83). Il M. cita, tra vari testi, un luogo della *Vita Nili* in cui il santo protagonista (909-1004) «si sente confermato nella scelta fatta a favore del cenobio dall'esortazione paolina (*I Cor.* 10, 24) a «non cercare l'utile proprio ma quello di molti, sì che si salvino» (p. 85).

Si intende come la transizione dall'ascesi solitaria al cenobitismo non registri l'abbandono di uno stile per l'altro; si instaura piuttosto «l'atmosfera di coesistenza tra le due δίαιται, che si respira, sempre tramite il filtro dell'agiografia, nell'Olimpo di Bitinia e, con qualche riserva in più nei confronti dell'eremitismo, sull'Athos, al momento dell'impiantarvisi dell'esperienza atanasiana» (p. 30). Il cenobitismo calabro si lasciò dunque pervadere dallo stile esicastico (che prevedeva il ritiro in solitudine praticato con una ristretta comitiva) e talvolta dallo stile eremitico. In proposito è forte e vibrante il messaggio a rinunciare completamente al mondo di s. Fantino (902-974), le cui gesta possono essere oggi adeguatamente approfondite grazie all'edizione della *Vita* a cura di E. Follieri (1993).

Fantino fu fondatore di monasteri al Mercurion (media e bassa valle del Mercure-Lao), ma subì profondamente il fascino dell'anacoresi che praticò nelle solitudini calabro-lucane. Nella seconda parte della vita, trascorsa a Tessalonica, pur operando a favore della collettività, scelse di risiedere in un romitorio nella zona suburbana. La sua iniziazione mona-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

stica, all'età di otto anni, per volere dei genitori, era avvenuta in un cenobio, il cui igumeno, Elia, praticava l'ἡσυχία cinque giorni della settimana, rientrando in comunità solo il sabato e la domenica (Follieri, *Vita*, c. 4 e cf. p. 96). Analogamente si comportava, nel X secolo, s. Saba da Collesano, nel monastero di S. Lorenzo al Latiniano, nel solco di un modello, la cui «istituzionalizzazione si deve all'autorevolezza del prototipo rappresentato dal monachesimo palestinese del V secolo (il precedente di Eutimio viene esplicitamente richiamato nella *Vita* di s. Saba il Giovane)» (pp. 46 e s.).

A monte di questo clima di spiritualità merita ricordare il precedente di s. Elia il Giovane, fondatore, nel IX secolo, di un monastero alle Saline (odierna Piana di Gioia Tauro), nella Calabria meridionale, di cui egli fu eponimo: l'agiografo lo denomina «esicasterio», collocando al centro del quadro il rapporto del protagonista con il monaco Daniele, compagno di ἡσυχία, così che solo alla fine si fa evidente il carattere cenobitico della fondazione (p. 28). D'altra parte, il testo sottolinea il valore di quella che è la virtù portante del cenobio, l'obbedienza, qui anteposta per evidenti ragioni alla taumaturgia. Il contesto suggerisce al Morini il richiamo di una citazione di B. Flusin riguardo ad una tipologia di miracolo funzionale alla santità cenobitica, che corregge le trasgressioni, una sorta di «antimiracolo», come nel caso di certi «pesci che riprendono vita allorché s. Atanasio l'Athonita li fa ributtare in mare perché pescati con un atto di disobbedienza» (pp. 29 e s.).

Qualunque fosse la via che portò in Calabria all'affermarsi del cenobitismo, resta un dato di fatto che lo troviamo qui rigoglioso nel X secolo, improntato a caratteristiche che lo accomunano ad altre aree geostoriche del monachesimo ellenofono. Ad es., nella regione ascetica del Mercurion, segnata in particolare dall'azione restauratrice di s. Fantino e di s. Saba, vigeva una soggezione gerarchica alle personalità eminenti con «un certo collegamento istituzionale tra i cenobi». L'affinità è, in tal caso, suggerisce il Morini, con il precedente della Decapoli di Isauria, tra la fine dell'VIII e l'inizio del IX secolo o anche con Stoudios, ai primi del IX, e, soprattutto, con i monasteri dell'Olimpo in Bitinia, legati, nel terzo decennio del medesimo secolo, a s. Pietro di Atroa (pp. 21 e s.).

È giudizio dell'Autore che, «in base agli accenni indiretti sparsi nelle fonti agiografiche, si delinei già nella Calabria greca del X secolo, prima ancora dell'azione di rinnovamento e di raccordo svolta dal Patirion rossanese, una prima riforma cenobitica» (p. 56). Nel cap. VII (pp. 59-73) vengono raccolti tali indizi e si evidenzia che le fonti enfatizzano le virtù del cenobio — e soprattutto l'obbedienza — sia per la via narrativa che per quella teorica, come anche attraverso le catechesi attribuite ai protagonisti. Colpisce l'importanza riconosciuta alla *stabilitas loci* al punto da far maturare un senso di diffidenza per lo stesso pellegrinaggio religioso. In proposito il Morini ricorda il ben noto, grave turbamento subìto da s. Nilo nell'atrio della basilica di S. Pietro alla vista di un'avvenente Alemanna, considerandolo emblematico «dei pericoli che per il monaco, a parere dell'agiografo, anche questa pia pratica poteva rappre-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

sentare» (pp. 71 e s.). L'Autore rileva nel contesto della riforma cenobitica «l'insistenza nel ribadire i divieti tradizionali, come l'interdizione dell'uso della carne nel vitto monastico e dell'ammissione di donne entro il recinto del monastero» (p. 72).

Tuttavia, se si evita di identificarsi con l'ottica della fonte, fa problema la norma sulla separatezza femminile che non è così scontato omologare con altre, emerge cioè una specificità della tentazione. A nostro avviso, nell'alveo della 'riforma' cenobitica della Calabria del X secolo è lecito riconoscere lo spirito misogino che animò l'antica teologia, fu presente nel costume sociale a Bisanzio e percorse come un *leitmotiv* l'ideologia monastica, segnata sin dall'inizio dall'idea che la donna — come si espresse Basilio di Cesarea — rappresentava «il maggior pericolo per l'uomo».[1]

Passando al periodo recenziore, sotto la dominazione normanna, l'ormai avanzato cenobitismo diede agio all'attuazione di diversi accorpamenti dei monasteri ellenofoni di Calabria in funzione del controllo regio (p. 90). Come si era evoluto il fenomeno monastico? L'Autore prende in considerazione il τυπικόν tràdito nel codice della Biblioteca Universitaria di Jena, G. B q 6a, attribuito, allo stato attuale degli studi, a Bartolomeo di Simeri (Catanzaro) e comunque verisimilmente destinato al cenobio rossanese di S. Maria Odigitria (o Patirion) da lui istituito nel 1101/2. Al di là di quella che può essere un'impressione immediata e al di là dell'adesione formale ai principii del monachesimo di Stoudios, per l'Autore «la "riforma" cenobitica calabro-greca del XII secolo appare più debitrice a Basilio e a Giustiniano che non a Teodoro e ad Atanasio» (p. 95) ed inoltre influenzata dal contemporaneo fondamentalismo cenobitico bizantino, che rifiutava l'ἡσυχία (p. 97).

Nel complesso, l'opera di Morini, nel coronare lunghe indagini da lui svolte sulle tematiche in questione, sin da un saggio uscito nel 1977 sulla «Rivista di storia della Chiesa in Italia», presenta un anticipo della introduzione storica alla *Vita* greca di Elia Speleota, di cui si attende l'edizione a cura del medesimo Autore (p. 5).

Per quanto riguarda la resa tipografica, si fa presente, per comodità del lettore, un tipo particolare di refuso, e cioè che il capitolo IV è erroneamente indicato come V nelle intestazioni in formato minore di ciascuna pagina; analogamente, nella medesima sede, il capitolo VII è indicato come VIII e con intitolazione («La vita materiale del cenobio») che corrisponde invece al capitolo VIII; infine il capitolo VIII è indicato come IX e con l'intitolazione del medesimo («Il nuovo cenobitismo greco nella Calabria normanna»).

FRANCESCA LUZZATI LAGANÀ

[1] Cf. F. LUZZATI LAGANÀ, *Catechesi e spiritualità nella Vita di s. Nilo di Rossano: donne, ebrei e «santa follia»*. «Quaderni Storici», n.s., 93 (a. XXXI, fasc. 3), 1996, pp. 709-737; 711-716.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Santa Maria di Anglona, Convegno internazionale di studio (Potenza-Anglona, 13-15 giugno 1991), a cura di COSIMO DAMIANO FONSECA e VALENTINO PACE, Galatina (LE), Congedo Editore, 1996, pp. 148 (Università degli Studi della Basilicata - Potenza, Monumenta, I).

Esce solo nel 1996 il bel volume, corredato da un'appendice di foto ed illustrazioni, che raccoglie contributi e comunicazioni presentati al Convegno di studi sulla chiesa cattedrale di Santa Maria di Anglona presso Tursi (PZ), organizzato cinque anni or sono dall'Università degli Studi della Basilicata, in occasione del decennale della sua istituzione.

Situata su un colle alla confluenza delle valli del Sinni e dell'Agri, la chiesa di Santa Maria di Anglona mostra già ad un primo impatto visivo il suo carattere «particolare» rispetto ai coevi edifici italomeridionali. La costruzione, dopo i recenti restauri architettonici che l'hanno liberata dalle sovrastrutture, presenta oggi un prospetto a coronamento orizzontale con un solo campanile a base quadrata (ma in origine ne erano presenti due). Nella chiesa si accede da un pronao con profondo valico a tutto tondo, decorato da un toro a zig-zag ed una serie di testine radiali, e da cinque pannelli nella parte terminale. Questo pronao immette in un successivo ambiente con copertura a crociera, immediatamente precedente il portale d'ingresso. L'interno è una basilica a tre navi, suddivisa da una doppia fila di pilastri a base rettangolare, che sostengono arcate a tutto sesto a meridione ed a sesto acuto a settentrione. Al termine delle navate sono tracce evidenti di un abside maggiore e due absidiole, distrutte in età imprecisata per far posto all'attuale transetto a filo delle navate, ed al coro, desinente in un'abside semicircolare. Questa zona è decorata esternamente da archetti pensili e lesene, da un'elegante monofora fiancheggiata da colonnine ed ornata da motivi decorativi, ed infine da delicate mattonelle stampigliate, presenti però anche altrove, inserite presso le murature perimetrali. Ma l'attenzione del visitatore nell'entrare nel tempio è attratta soprattutto dallo splendido ciclo di affreschi, che si svolge su due registri lungo le pareti della navata centrale, presso gli intradossi degli archi, nei setti di muro tra gli stessi e presso i pilastri di divisione delle navate. A questo monumento — in passato ingiustamente negletto nel panorama degli studi storico-artistici di ambito meridionale — ed ai numerosi quesiti posti dalle sue vicende costruttive e decorative, si è dunque rivolta l'attenzione dei numerosi e qualificati studiosi intervenuti al Convegno.

A Cosimo Damiano Fonseca, curatore dell'intero volume degli atti con Valentino Pace, spetta il discorso d'apertura, che inserisce il «caso» di Santa Maria di Anglona nell'ambito più generale dell'erezione di nuove cattedrali di età normanna, in ottemperanza alla ricostituzione degli assetti ecclesiastici in seguito al Concilio di Melfi. Le cattedrali simboleggiavano la presenza dei nuovi dominatori, ed al tempo stesso

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

fungevano da elemento di difesa e postazione strategica. In concomitanza all'opera di riorganizzazione ecclesiastica si svolse il processo di latinizzazione dei vescovadi. Dall'analisi dei documenti esistenti, si desume che al principio del XII secolo la sede episcopale di Tursi fu trasferita ad Anglona. Attraverso la traslazione della sede vescovile è ben probabile, secondo il Fonseca, che si fosse inteso favorire il processo di latinizzazione della diocesi, come si può desumere tra l'altro dal graduale diffondersi del monachesimo benedettino in questa zona sul finire dell'XI secolo.

La serie delle relazioni si apre con lo studio di Valentino Pace. Dopo una breve descrizione del monumento, l'autore indaga con precisione e completezza sulle vicende storiografiche legate ad esso (*Santa Maria di Anglona: itinerario della sua vicenda storiografica*, pp. 17-25).

Vera Von Falkenhausen fornisce altre precisazioni sul ruolo svolto dalla diocesi di Anglona-Tursi in età normanna (*La diocesi di Tursi-Anglona in epoca normanno-sveva: terra d'incontro tra greci e latini*, pp. 27-35). La conquista normanna comportò infatti la riorganizzazione dei territori dell'Italia meridionale anche a livello ecclesiastico. Nel 1068, papa Alessandro II sottrasse la diocesi di Tursi (con le altre di Acerenza, Matera, Tricarico e Gravina), al metropolita di Otranto, cui appartenevano dal 968, assegnandole alla sede metropolitana di Acerenza di nuova creazione. Fu proprio in questo periodo che la sede vescovile di Tursi venne trasferita ad Anglona e latinizzata. Tuttavia, le fonti archivistiche del tempo riportano entrambe le titolature; per questa ragione, come ricordato anche dal Fonseca, in passato si è avanzata l'ipotesi che durante il XII secolo vi fossero due vescovi nella stessa diocesi, uno latino, residente a Tursi e l'altro greco, residente ad Anglona. La Von Falkenhausen ritiene quest'ipotesi del tutto deviante e superflua: nessuno dei vescovi attestati in questo periodo nella diocesi di Tursi-Anglona è greco, ed inoltre non si è mai verificata la presenza di due vescovi contemporaneamente titolari di una stessa diocesi. D'altra parte, risulta invece piuttosto frequente che la curia romana, conservatrice per eccellenza, non riconosca immediatamente le modifiche politiche e geografiche avvenute nel territorio. L'autrice considera peraltro come le ragioni di questo trasferimento possano essere molteplici: il terribile terremoto che ebbe luogo in Puglia nel 1087, che avrebbe potuto colpire fortemente la cattedrale di Tursi da renderla inagibile, o eventuali contrasti tra il vescovo ed il signore normanno del tempo, o ancora la presenza ad Anglona di un santuario particolarmente venerato. I Normanni diedero nuovi impulsi alla vita monastica della diocesi, sia con la fondazione di nuovi monasteri benedettini che attraverso la concessione di favori e privilegi ai monasteri italogreci, numerosi soprattutto nell'area più meridionale. I monasteri italogreci non sono però il solo segno della persistenza dell'elemento greco nella diocesi anglonese, testimoniato anche delle fonti archivistiche. La diffusione della lingua e della cultura greca in epoca così avanzata è particolarmente importante ove si consideri la

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

committenza degli affreschi di Santa Maria di Anglona, che, a detta della maggioranza degli studiosi, sono opera di maestranze greche, redatti però secondo uno schema compositivo che non può prescindere dai grandi cicli musivi siciliani di Cefalù e specie di Monreale. Tuttavia, a Monreale le didascalie che illustrano i mosaici sono in latino, mentre ad Anglona, curiosamente, sono in greco. La Falkenhausen ritiene che ciò potrebbe dipendere esclusivamente dalle competenze epigrafiche dei pittori: mentre nel più prestigioso cantiere siciliano operavano maestranze capaci di elaborare iscrizioni in latino, ad Anglona tali competenze mancavano. In considerazione di una possibile opera di mediazione del committente tra la Sicilia e la Lucania, l'autrice offre infine molteplici spunti di riflessione, a partire dal ruolo svolto dai monaci di Cava, che nel 1176 furono chiamati a Monreale, ai rapporti diretti esistenti tra Anglona e Monreale, che si contendevano i diritti vescovili sul monastero di Sant'Elia di Carbone, o all'esistenza di alcuni personaggi della corte normanna a contatto sia con Sicilia che Basilicata. Tuttavia, come giustamente conclude la Falkenhausen, queste riflessioni più che ad una risposta concreta, portano a considerare alcuni aspetti in grado di spiegare sufficientemente la cultura espressa dal ciclo lucano: la posizione geografica di Anglona, sulla strada di collegamento da Otranto, — principale porto tra regno normanno-svevo ed impero bizantino —, e la Sicilia, ed inoltre in comunicazione con Calabria e Salento, regioni ancora profondamente «greche»; i contatti già citati tra Anglona e Monreale; infine, la stessa società del regno normanno-svevo tra XI e XII secolo, in parte ancora bilingue e profondamente intrisa di cultura greca.

I risultati degli scavi archeologici compiuti negli anni '60 sono al centro della relazione di David Whitehouse (*Santa Maria di Anglona: the archaelogical evidence*, pp. 37-41). L'estrema povertà dei materiali ritrovati in corso di scavo fanno pensare ad un sito piuttosto povero, del tutto incompatibile con la magnificenza e la bellezza della cattedrale, che deve quindi necessariamente riferirsi ad un intervento esterno. Particolarmente interessante la casuale scoperta del Whitehouse, avvenuta nel corso di un sopralluogo nei giorni del Convegno, di forni con all'interno numerosi frammenti, evidente testimonianza di una produzione locale di terrecotte e simili che potrebbe spiegare l'uso delle mattonelle stampigliate a decorazione esterna del transetto e del coro della cattedrale. I motivi iconografici che sono rappresentati in esse sarebbero chiaramente tratti, per lo studioso, dai mosaici pavimentali italomeridionali (presenti a Trani, Bari, Brindisi, Taranto, Lecce, Otranto, Rossano). Il confronto potrebbe essere particolarmente d'aiuto ai fini di una possibile datazione; tra questi pavimenti, gli unici ad essere datati sono quello di Brindisi, non più esistente, del 1178, e quello di Otranto, del 1166. La datazione più indicata per le mattonelle di Anglona sarebbe da porsi quindi tra la fine del XII secolo ed il principio del secolo successivo. La loro collocazione casuale farebbe pensare che fossero destinate ad altro uso, e solo successivamente reimpiegate nella cattedrale. Inoltre, il fatto che si tro-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

vino solo nel transetto e nel coro, e non, ad esempio, nella più antica cappella del Sacramento, potrebbe significare che la loro messa in opera sia avvenuta solo in seguito ai lavori di ampliamento della cattedrale.

Mario D'Onofrio ha tentato invece di dare un'interpretazione della difficile questione relativa alle vicende costruttive dell'edificio, che manifesta caratteri stilistici e strutturali che riflettono una fondamentale mancanza di organicità (*Struttura e architettura della cattedrale. Vicende costruttive e caratteri stilistici*, pp. 43-51). Il D'Onofrio, sulla base dell'esame delle tecniche murarie adoperate e dei caratteri stilistici ed architettonici, distingue nella versione strettamente medievale della cattedrale tre fasi principali. La prima fase è circoscrivibile ai primi decenni dell'XI secolo, quando sarebbe stata edificata una chiesa con pianta a basilica tripartita, preceduta da un protiro e conclusa ad oriente da tre absidi semicircolari, di cui restano tracce superstiti al termine delle attuali navatelle. Questa prima costruzione apparterebbe così alla tipologia cosiddetta «cassinese», con pianta basilicale desinente in tre absidi allineate, piuttosto frequente in Italia meridionale tra XII e XIII secolo. A contraddistinguere l'edificio dagli esempi pressappoco coevi è però la presenza delle due torri di facciata; la «*Doppelturmfassade*» di origine carolingia, è presente anche in numerose costruzioni dell'Italia meridionale di età normanna (San Nicola di Bari, cattedrale di Acerenza, cattedrali di Mazara del Vallo, Cefalù, Monreale), sebbene, a detta del D'Onofrio, l'esempio di Anglona mostrerebbe maggiori caratteri di arcaicità a causa della perfetta aderenza delle pareti inferiori delle torri con la facciata. La prima fase costruttiva ebbe poi uno strascico verso la metà dell'XI secolo, dopo il quarto-quinto decennio, in cui si deve porre la probabile costruzione del protiro, che mostra maggiore elaborazione ed articolazione rispetto alla comune tipologia di area lombarda, pugliese e campana. La seconda fase costruttiva sarebbe da collocare invece tra XII e XIII secolo, quando la cattedrale venne ampliata del coro e del transetto attuali, sacrificando l'abside centrale, ma, ritiene il D'Onofrio, non necessariamente le laterali: l'approssimazione con cui è avvenuto il taglio delle absidi mal si addice infatti ai criteri di ordine e simmetria cari al periodo medievale, e meglio si adatterebbe invece, per i caratteri scenografici che comporta, all'età barocca. Questo è un elemento importante, poiché permette all'autore, anche se in via del tutto ipotetica, di spostare la decorazione ad affresco della cattedrale lucana al momento dell'ampliamento della chiesa, e dunque tra XII e XIII secolo. L'aggiunta del coro gradonato rimanda ai noti esempi meridionali di Mileto, Gerace e Squillace; la maggiore originalità di Anglona si intuisce invece dalla decorazione esterna, ove si nota la contaminazione tra elementi di matrice lombardo-pugliese con altri di evidente derivazione orientale. La terza fase della costruzione, infine, apparterebbe al XIV secolo, allorquando, in seguito ad eventi non precisati, andò distrutta e successivamente ristrutturata parte dell'edificio, e si ricostruirono le arcate della navatella sinistra, di forma ogivale, secondo il gusto gotico che andava allora diffondendosi

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

nella regione. Secondo quanto si evince da evidenze visive e rilevamenti grafici, precedente alla costruzione dell'intera basilica dovette essere il piccolo oratorio, oggi cappella del Sacramento, a destra dell'attuale transetto, databile tra X ed XI per confronti con chiesette ed oratori bizantini delle aree limitrofe (Muro Lucano, Melfi, Scalea e altrove).

Il successivo intervento di Peter Cornelius Claussen si sofferma sul protiro di Santa Maria di Anglona, la cui decorazione può essere considerata una prova importante della presenza in Italia meridionale di maestranze informate sulla maniera di far scultura nelle regioni del nord Europa (*Il portico di Santa Maria di Anglona. Scultura normanna nell'Italia meridionale del XII secolo: Santa Maria di Anglona e la SS. Trinità di Venosa*, pp. 53-59). La stessa tipologia architettonica dell'avancorpo ricorda esempi piuttosto diffusi in Francia, Spagna ed Inghilterra. L'ornamentazione è di chiara matrice nordica: il toro a zig-zag è molto frequente in Normandia e nell'Inghilterra normanna dell'XI secolo, ma sono soprattutto le testine disposte in ordine radiale, pressoché assenti nella scultura italiana, ad esser diffuse in maniera massiccia in area anglo-normanna, specie in costruzioni del XII secolo (a Iffley e Great Rollright in Inghilterra, a Saint-Contest e Fontaine-Henry nella regione del Calvados, in Francia). La combinazione di entrambi i motivi (toro a zig-zag e testine radiali) rafforza notevolmente l'esistenza di un legame diretto delle maestranze di Anglona con le regioni «nordiche»; tuttavia, il Claussen ritiene che questi influssi non siano privi di elementi di mediazione. Infatti, il forte risalto plastico delle testine e l'assenza della stilizzazione astratta degli esempi sopracitati indicherebbero che non gli scalpellini fossero normanni, ma piuttosto i loro modelli. Confronti con il milieu normanno, infine, possono essere indicati anche per quanto riguarda i cinque pannelli a rilievo a conclusione del portale, che ritroviamo molto simili in costruzioni della Francia occidentale (Saint-Nicolas-de-Brem in Vandea, o Sait-Georges a Montagne in Gironda). La datazione proposta per il portico ed il protiro di Santa Maria di Anglona, sulla base di considerazioni stilistiche e di confronti con altri portali in aree limitrofe (Santa Maria la Nuova a Melfi, la cappella del castello di Lagopesole, e soprattutto Santa Maria di Pierno, già indicata dal Bertaux), è da collocarsi tra il 1150 ed il 1180. La decorazione plastica del protiro anglonense, così come quella della originaria facciata occidentale della S.S. Trinità di Venosa, rappresentano per il Claussen gli unici veri esempi della ricezione di forme normanne di matrice nordica in Italia meridionale, tanto che «*se agenzie turistiche in futuro dovessero offrire dei viaggi nell'arte normanna allora potranno puntare soprattutto verso la Basilicata con soggiorni ad Anglona e Venosa. Ciò che figura sotto questo nome in Puglia e Sicilia ha molto più a vedere con Puglia e Sicilia, che con l'arte normanna*».

I successivi interventi riguardano invece il ciclo di affreschi analizzato e studiato nei suoi diversi aspetti iconografici, agiografici e stilistici. Herbert L. Kessler affronta alcune delle problematiche connesse all'ico-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

nografia dei cicli narrativi (*I cicli biblici a Santa Maria di Anglona*, pp. 61-71). La Genesi ed il Vangelo si svolgono su due registri presso le pareti interne della navata centrale, dall'abside verso l'entrata: questa loro disposizione li colloca nella tradizione decorativa della maggior parte delle chiese italiane di età medievale, che può essere fatta risalire al IV secolo. Tuttavia ad Anglona interviene più di qualche elemento a distinguere la scansione narrativa delle scene dalle formule canoniche, come la collocazione delle storie della Creazione e del Diluvio Universale in un paesaggio continuo, o i numerosi dettagli naturalistici che forniscono un nuovo contesto a scene già «collaudate». Inoltre, gli affreschi mostrano una disposizione ed un andamento irregolare; ciò potrebbe trovare però facile giustificazione ove si pensi ad un adattamento nel tentativo di illustrare un programma preesistente in uno spazio inadatto o insufficiente. In tal senso, piuttosto utile potrebbe essere un confronto con i cicli musivi delle cattedrali siciliane; la vicinanza ed i forti legami tra i cicli veterotestamentari di Palermo e Monreale e quello di Anglona, confermati tra l'altro anche dall'iconografia delle singole scene, sono evidenti solo per le scene iniziali in seguito, ove si assiste all'abbandono dei modelli compositivi siciliani, anche i rapporti iconografici s'indeboliscono. La cesura diviene evidente con il netto mutamento della scala delle figure e con l'uso di separare le scene attraverso cornici, con la conseguente abolizione dei caratteristici paesaggi continui. Evidentemente, i pittori di Anglona per questa seconda parte del ciclo fanno riferimento ad altre fonti; il Kessler indica gli esempi di Sant'Angelo in Formis e di San Pietro in Vineis di Anagni, e più in generale la tradizione decorativa delle chiese dell'Italia centrale tra XII e XIII secolo, che emanava direttamente dal vecchio San Pietro in Vaticano. Sin dalla fase progettuale, quindi, si attinse nella composizione del ciclo a due differenti modelli figurativi, la cui trasmissione avvenne forse attraverso libri di modelli, piuttosto diffusi in età medievale. L'uso di libri giustifica inoltre la presenza di modifiche e variazioni rispetto ai modelli reali, e spiega anche perché gli affreschi di Anglona siano più «fedeli» ai modelli siciliani per taluni versi e meno per altri.

Lo studio di Svetlana Tomeković (*Le programme hagiographique de Santa Maria di Anglona et la place des saints dans les décors de l'Italie méridionale «byzantine»*, pp. 73-88) è dedicato al programma agiografico degli affreschi lucani, di cui sono analizzati rapporti e derivazioni. La concezione generale del programma si ispira chiaramente alla tradizione bizantina; ciò è dimostrato dai numerosi confronti che possono essere evocati con i cicli pittorici di quel *milieu* artistico. Una certa libertà di adattamento del programma «canonico» bizantino, presente già nei cicli siciliani, diventa ancora più evidente ad Anglona e negli altri monumenti di «moderna» cultura figurativa dell'Italia meridionale: Santa Maria delle Cerrate presso Lecce, Sant'Adriano a S. Demetrio Corone, entrambi databili al primo quarto del XIII secolo, e San Mauro di Gallipoli, della fine del XIII secolo. Il ciclo lucano condivide con gli affreschi citati la

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

scelta di gran parte dei santi rappresentati, tra i più venerati dell'Oriente bizantino, la loro disposizione e la stessa tipologia iconografica adottata. La Tomeković affronta anche le problematiche relative ai frammentari affreschi della navata meridionale, in prossimità dell'ingresso. Gli affreschi del registro superiore rappresentano un episodio della vita degli apostoli Giuda Taddeo e Simone il Cananeo, — come indicato dalla scritta sul capo di uno dei personaggi: *Σμον* — tratto dagli Atti degli Apostoli apocrifi dello pseudo-Abdia. La presenza di questa scena induce la studiosa ad ipotizzare l'esistenza di un ciclo dedicato ai Dodici Apostoli, che doveva snodarsi lungo le pareti perimetrali della chiesa, a partire dall'inizio della navata settentrionale, nel cui frammentario catino absidale è rappresentato appunto l'apostolo Pietro. La scena del registro inferiore, in cui è rappresentato il martirio di un santo alla presenza di un personaggio indicato come *INIOς*, per la sua scarsa leggibilità non consente alcuna identificazione certa, anche se la Tomeković indica con cautela che potrebbe trattarsi del martirio dell'apostolo Tommaso. Anche il ciclo dedicato ai Dodici Apostoli, seppure poco visibile, sembra attingere i propri modelli dalla *Koinè* bizantina, come si desume dalla concezione delle scene e dalla presenza di personaggi «notabili» (regnanti, comandanti militari). Tuttavia, in ambito bizantino le scene del «giudizio» di fronte alle autorità e del martirio vero e proprio sono distinte e separate; la contrazione di queste due scene si trova ad esempio a Sant'Angelo in Formis, nel supplizio di s. Pantaleimone. Inoltre, la presenza di un ciclo di vaste proporzioni che abbia come oggetto questo tema è assai raro nel mondo bizantino. È molto più probabile così che i pittori di Anglona abbiano attinto da libri o repertori di modelli. Infine, l'autrice stabilisce un diretto rapporto tra la rappresentazione di santi vescovi ed il ciclo dedicato ai Dodici Apostoli: entrambi, infatti, hanno una missione da compiere relativamente all'insegnamento della dottrina cristiana, che avrà come estrema testimonianza, in alcuni casi, il martirio. Il programma iconografico di Anglona sottolinea evidentemente la funzione della chiesa come cattedrale, in un momento in cui, forse, l'autorità vescovile aveva bisogno di essere rafforzata. In tal senso può essere letta la presenza massiccia di santi vescovi ed il posto «d'onore» di s. Pietro, ma anche la presenza del ciclo veterotestamentario con le Storie di Giuseppe nella navata centrale, relativamente raro, assente ad esempio sia nella Palatina che a Monreale. Da numerosi studi è risultato infatti che si può interpretare il ruolo di Giuseppe come prefigurazione del Cristo e modello episcopale per eccellenza. Gli aspetti «particolari» del programma iconografico lucano, già evidenziati dal Kessler, sarebbero così legati alla funzione di chiesa-cattedrale svolta da Santa Maria di Anglona. Infine, la Tomeković, basandosi anche su ragioni di stile, data gli affreschi a non prima del 1200-1204, verosimilmente nel primo trentennio del XIII secolo.

Anche l'intervento di Marina Falla Castelfranchi è dedicato agli affreschi, ed in particolare alle scene della parete meridionale (*Santa*

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Maria di Anglona fra Roma e Palermo. Sulla decorazione delle navate laterali, pp. 89-97). La Falla Castelfranchi offre ulteriori precisazioni riguardo all'identificazione della scena del martirio di s. Simone, che, come già avanzato da Svetlana Tomeković, sarebbe da identificare con s. Simone apostolo e non con s. Simone vescovo di Gerusalemme, come si era erroneamente creduto in passato a causa dell'iscrizione in greco sul capo del personaggio «notabile» della scena: Ἄττικος: il legato Tiberio Claudio Attico, alla cui presenza venne crocifisso invece s. Simone, vescovo di Gerusalemme. Per la Falla Castelfranchi, non si sarebbe trattato però di un semplice malinteso, essendo la confusione tra questi due personaggi piuttosto comune in ambito bizantino, poiché sconosciuto in Oriente il testo dello pseudo-Abdia. Il committente del ciclo di Anglona doveva dunque essere a conoscenza di entrambe le tradizioni, sia quella occidentale che quella orientale, utilizzate entrambe. Anche questa studiosa ritiene di essere in presenza delle scene superstiti poste a conclusione di un ciclo dedicato ai Dodici Apostoli, in maniera analoga a quanto avviene, ad esempio, nella basilica di San Marco a Venezia. Nell'affresco sottostante il martirio di s. Simone, la Falla Castelfranchi identifica ancora la convergenza tra due differenti tradizioni agiografiche. Accogliendo un suggerimento di Vera Von Falkenhausen, ritiene infatti che l'affresco rappresenti il martirio di s. Teodoro di Perge, avvenuto alla presenza dell'imperatore Licinio (da cui *INIOς*) che fu invece responsabile del martirio di s. Teodoro di Stratos. La scelta di rappresentare l'episodio della vita di un santo il cui culto non è particolarmente diffuso nell'Italia meridionale, troverebbe valida ragione in un particolare interesse del committente. La presenza di questa scena potrebbe far pensare inoltre che il registro sottostante delle pareti delle navate ospitasse episodi con il martirio di dodici santi, secondo quanto accade spesso nei cicli della Vita dei dodici Apostoli, cui in genere si affiancano storie di santi particolarmente celebri o particolarmente venerati in ambito locale (così avviene ad esempio, a Monreale). Riguardo lo stile espresso da questi affreschi, la Falla Castelfranchi ritiene che siano di mano diversa di quelli del resto della decorazione, perché più vigorosi ed espressivi, e ben inseribili perciò nella cultura figurativa di ambito tardo-comneno. L'affresco del Martirio dei s.s. Simone e Giuda, in particolare, rivelerebbe una qualità talmente alta da potersi ritenere opera di un maestro greco particolarmente vicino alle maestranze attive attorno al 1180 a Patmos, nel monastero di San Giovanni Evangelista (affinità tra gli affreschi di Patmos e quelli di Anglona erano già stati indicati da Valentino Pace nella sua relazione). A tal proposito, la studiosa cita la notizia per cui attorno al 1186 la marineria normanna sbarcò nell'isola, ove tentò invano di trafugare il corpo del fondatore del monastero, il beato Cristodulo. Si potrebbe così avanzare l'ipotesi che uno dei pittori attivo a Patmos si imbarcasse al seguito della flotta normanna per l'Italia meridionale; riguardo infine alla data di esecuzione ed alla committenza del ciclo, viene indicata l'età di Guglielmo II, supposto sfondo «naturale» dell'impresa pittorica di Anglona.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI GEORGIANI D'ITALIA BIBLIOTECA Fortunato

Alle iscrizioni greche che illustrano le scene è dedicato invece l'intervento di Gianfranco Fiaccadori, che fornisce una nuova edizione a seguito del recente restauro (*Le iscrizioni del ciclo pittorico di Santa Maria di Anglona*, pp. 99-101). Per una eventuale definizione cronologica delle pitture, per cui l'indagine paleografica si rivela spesso uno strumento risolutivo, il Fiaccadori indica una data probabile tra il XII ed il XIII secolo. Molto importante al proposito è l'esistenza di un *terminus ante*: il nesso *NCT* in scrittura beneventana tardiva, nel pennacchio del secondo pilastro della navatella meridionale, che non può essere successiva al 1225.

Gli aspetti più strettamente stilistici del ciclo di Anglona sono invece esaminati da Valentino Pace (*Il ciclo di affreschi di Santa Maria di Anglona: una testimonianza italomeridionale della pittura bizantina attorno al 1200*, pp. 103-110). L'autore sottolinea come lo sviluppo narrativo «continuo» sia pressoché sconosciuto nei cicli monumentali medievali, sia dell'Italia meridionale che dell'ecumene bizantina. Il modello non può essere dunque stato ripreso dalla tradizione monumentale, ma da libri (il Pace indica, tra gli altri, l'Ottateuco *Plut. 5.38* della Laurenziana, per la continuità narrativa e l'impaginazione «a strisce», o il *Vat. gr. 1162*, che presenta delle affinità nella resa della vegetazione). Tuttavia, nel trasportare le immagini dal libro alla parete, i pittori di Anglona rivelano una sapiente maestria, che permise loro di risolvere perfettamente i problemi causati dallo scarso spazio a disposizione tra la sommità delle arcate e la base delle monofore. Nella soluzione adottata per far fronte a questa difficoltà, attraverso l'adozione di alcuni semplici ma efficaci accorgimenti compositivi, si avverte per il Pace la perfetta conoscenza della decorazione musiva monrealese. Solo attraverso l'esempio di Monreale, si possono giustificare inoltre alcuni aspetti degli affreschi lucani, come l'utilizzo delle cosiddette «sagome multiple, o abbinate», o ancora la presenza di figure dinamicamente articolate nello spazio, o la scelta di alcuni tipi fisiognomici. Basterebbero questi confronti a situare cronologicamente il ciclo lucano ad una data quantomeno *post* 1180. Tuttavia, le imprese siciliane non sono sufficienti da sole a spiegare il «bizantinismo» di Anglona. Occorre infatti evidenziare con il Pace tutta una serie di differenze tra gli affreschi siciliani e questi di Anglona: lo svolgimento «continuo» cui si è precedentemente accennato, o alcune soluzioni, molto lontane dall'accademismo monrealese, nell'illustrare sulla parete scene poste non su un unico piano, o ancora le numerose varianti compositive, o la diversa tipizzazione di alcuni volti, dall'espressività talmente accentuata da apparire quasi deformi. Si deve pertanto supporre che accanto ai modelli siciliani dovettero esservene altri. Il Pace indica gli affreschi di un monumento pressappoco coevo a Monreale: il monastero di San Giovanni Evangelista a Patmos, con cui le pitture di Anglona condividono strettamente sia caratteri di tecnica pittorica che assonanze nell'impianto fisiognomico. Ma vi è ancora un'altro ambito figurativo di cui i pittori di Anglona dovettero essere a conoscenza: la Macedonia

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA BIBLIOTECA Giustino Fortunato

greca, ed in particolare gli affreschi delle chiese di San Nicola di *Kasnitzi* e dei S.S. *Anarghiroi* di Kastoria e quelli della chiesa di San Giorgio a Kurbinovo, databili tutti tra il 1180 ed il 1191 circa; gli affreschi lucani condividono con questi gli analoghi effetti di icasticità espressiva, che raggiungono a volte una vera e propria esagerazione farsesca. A questo proposito particolarmente utile è il confronto con alcuni particolari degli affreschi della *Mavriotissa* di Kastoria e della chiesa dei *Taxiarchi* nella stessa città, entrambi databili attorno al 1200 circa. Sostanzialmente, gli affreschi di Anglona sono dunque contestualizzabili all'ecumene figurativa tardo-comnena, pur discostandosi da essa per tutta una serie di fattori, come l'assenza dei tipici grafismi lineari che contraddistinguono sia Patmos che Monreale e l'intera ecumene bizantina fin dalla seconda metà del XII secolo, mentre ritroviamo al contempo la persistenza di più di qualche forte arcaismo d'immagine. Questo può indurre ad escludere sia la possibile provenienza dei pittori di Anglona dalle aree precedentemente menzionate che la datazione del ciclo «in tempo reale» a quella degli affreschi con cui si sono stabiliti confronti. Come afferma giustamente il Pace, la coesistenza di modelli diversi implica la loro plausibile trasmissione attraverso libri e repertori di motivi, per cui l'ipotesi di una datazione di qualche tempo successiva a quella di esecuzione degli affreschi-guida è quanto mai probabile. In definitiva, gli affreschi di Anglona sarebbero opera di pittori italo-greci attivi attorno al 1200, con buona possibilità entro il primo ventennio del secolo.

Valentino Pace chiude così la serie delle relazioni, che come si è visto, hanno dato un quadro piuttosto chiaro del contesto storico e sociale in cui avvenne l'edificazione e la successiva decorazione della cattedrale, ed importanti spunti di riflessione sulle modalità e le diverse fasi esecutive di esse. Seguono infine brevi interventi di noti studiosi che forniscono qualche importante precisazione ai temi precedentemente trattati dai convegnisti. Jean-Marie Martin (*Sur l'histoire de Santa Maria di Anglona*, pag. 113) interviene ancora sulla storia della diocesi di Anglona, ed offre utili spunti sulla datazione degli affreschi, considerando come *ante quem non* gli anni '30 del XIII secolo. Nel 1239, infatti, Federico II, per finanziare la guerra contro il papato ed i comuni del nord, impose gravose tasse alle chiese, e nel 1241 confiscò i tesori di queste. Vojislav Korać (*Sur l'architecture de Santa Maria di Anglona*, pp. 115-117) sottolinea come il sistema basilicale sia largamente presente, in epoca medio-bizantina, anche in ambito orientale; per quanto riguarda le mattonelle di terracotta, l'autore indica forti raffronti con le mattonelle in ceramica, databili al V-VI secolo, scoperte di recente in Macedonia (Vinica), presso una fortezza militare. Queste mattonelle di forma rettangolare, quasi quadrata, sono vicine per dimensioni a quelle di Anglona, con le quali condividono anche l'uso di alcune immagini del repertorio decorativo (santi militari, animali simbolici). Altri rapporti sono indicati con le eccezionali icone in rilievo provenienti dalla capitale bulgara di Preslav, databili tra la fine del IX secolo ed i principi del X.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Le mattonelle di Anglona sarebbero così il frutto di un attività artigianale ed artistica che trova le sue radici nel mondo tardo-antico. Ancora sulle piastrelle in terracotta, Xenia Muratova (*Sulle piastrelle in terracotta di Santa Maria di Anglona*, pp. 119-120) distinse, a causa del loro differente grado di stilizzazione, l'uso di modelli di diversa origine: paleocristiana, bizantina ed anche islamica. A questo proposito, particolarmente calzante è il confronto tra alcune delle mattonelle di Anglona ed i frammenti di un fregio in terracotta provenienti dalla Turchia ed oggi a Berlino, la cui somiglianza è davvero notevole. Massimo Bernabò (*Sulla composizione e l'iconografia del ciclo del Vecchio Testamento a Santa Maria di Anglona*, pp. 121-123), indica numerose fonti librarie per l'iconografia degli affreschi lucani, e sottolinea come un ruolo decisivo sia stato svolto dalla cosiddetta Recensione Cotton (il cod. *Cotton Otho B.VI*, conservato a Londra, presso la British Library). Anche Xenia Muratova (*Su alcune particolarità iconografiche del ciclo veterotestamentario della chiesa di Santa Maria di Anglona*, pp. 125-134) riflette sulla straordinaria complessità del tessuto iconografico presente in questi affreschi, ove si avvertirebbe la presenza di elementi greci particolarmente forti, di altri chiaramente legati all'iconografia paleocristiana ed altri ancora, tratti dalla tradizione locale, dalla circolazione di modelli e dal particolare ambiente italomeridionale, ed, al tempo stesso, la rielaborazione di modelli tratti essenzialmente da fonti conosciute attraverso opere gotiche occidentali. Infine, Engelina Smirnova (*Sur les fresques russes contemporaines des peintures de Santa Maria di Anglona*, pag. 135) e Gioia Bertelli (*Sugli affreschi della chiesa monastica italogreca di S. Angelo al Raparo presso S. Chirico*, pag. 137) offrono esempi di confronto piuttosto suggestivi: nel primo caso con un gruppo di affreschi russi pressappoco contemporanei (particolarmente interessante il confronto con gli affreschi di Souzdal, datati al 1233), e, nel secondo caso, con quelli scoperti di recente nella vicina chiesa di Sant'Angelo al Raparo presso San Chirico, con scene del Vecchio Testamento, che hanno molti punti in comune con Anglona, sia per lo stile che per le scelte iconografiche e paleografiche. Chiude infine la serie di queste comunicazioni la presentazione di Corrado Bozzoni sui restauri architettonici alle strutture della chiesa, compiuti a partire dal 1967 (*Sui restauri della cattedrale di Anglona*, pp. 139-142).

CATERINA MARTINO

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ITALO ELMO - EVIS KRUTA, *Ori e costumi degli Albanesi*, volumi tre, Castrovillari, Edizioni «Il Coscile», 1996.

È opera vasta, articolata in tre volumi. Un affresco, forse un po' composito per l'apporto, vegliato dai due competenti curatori, di tanti studiosi, eppure è affresco improntato ad unità di intenti. Attraverso le smaglianti stoffe e gli ori originali degli Albanesi, tramandati di casa in casa da tempo immemorabile sino ai nostri giorni, si dispiega la presenza industre delle stirpi d'Albania, dimoranti in tanti paesi del Mezzogiorno, da Villa Badessa all'estremo limite settentrionale, in provincia di Pescara, a Piana degli Albanesi nel Palermitano, con folte colonie nei comuni dell'acrocòro e delle pendici silane e del Catanzarese.

Storia sommessa, povera di nomi e di clamori, questa dell'immigrazione delle genti albanesi nel Mezzogiorno, trasferimento di masse umili e laboriose, dalla prima ondata condotta da Demetrio Reres nel 1444 per sostenere il novissimo trono d'Aragona conquistato da Alfonso il Magnanimo a Napoli, all'ondata successiva guidata nel 1461 da Giorgio Castriota, detto, come ognun ricorda, Scanderbeg dai Turchi, allorché si trattò di appoggiare il secondo Aragonese, Ferrante, chiuso nel castello di Barletta e di imporlo sul trono della capitale contro le residue rivendicazioni angioine. Parve un vincolo destinato a durare questo delle stirpi albanesi alla dinastia regnante, se Giovanni Castriota, figlio dello Scanderbeg, chiese, poco dopo, a re Ferrante un intervento risolutivo nella madrepatria, che, se fosse avvenuto, sarebbe servito ad affrancare, fra l'altro, dalla soggezione turca quel porto di Valona, che rappresentava la più comoda base per le funeste incursioni puntate contro le coste italiane.

Se in quei primi decenni la condizione guerriera di fatto improntò il carattere della venuta dei nuclei albanesi, le colonie che seguirono, cominciando dagli Arvaniti, come vengono ancora chiamati gli Albanesi viventi su suolo greco, e segnatamente dagli abitanti di Corone in Morea, trapiantati nel nostro Mezzogiorno nel 1534, per passare alle susseguenti immigrazioni, anche se non sempre definite e legate ad avvenimenti particolari, vennero tutte inquadrandosi nel regime feudale che dominava l'ormai pacificato Vicereame di Napoli con crescente fortuna di feudi e signori. Regolari capitoli furono stesi contrattanti la convivenza delle colonie d'Albania, impinguanti i primi nuclei quattrocenteschi, benché ne mantenessero la miseria di fondo, che i feudatari si dimostrarono di solito molto lontani dal lenire, mirando piuttosto ad aggravarla, col mortificare la libera vitalità di quel popolo e con lo sfruttarne pel proprio tornaconto le laboriose energie.

Queste le linee lungo le quali si svolse da noi il trapianto degli Albanesi, evocate da un apposito scritto del primo volume. Ma non è questa la materia centrale dell'opera, la quale, come il titolo dichiara, è prevalentemente rivolta al ricupero e alla descrizione degli sgargianti e

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

ricchi costumi, il cui uso venne assottigliandosi negli anni che precedettero il secondo conflitto mondiale. Costumi che non mancarono di attrarre l'occhio e di muovere il tratto degli artisti del Sette ed Ottocento o la penna dei viaggiatori, che discesero il Mezzogiorno.

È un fatto che una siffatta attenzione non obbedì a schemi astratti o preordinati, ma sollecitò la vista quando la ricchezza e la singolarità delle vesti lo suggerissero. Al di fuori del gran tema albanese, si potrebbe citare l'esempio del costume femminile di Polla. Unico paese nella corona del Vallo di Diano e contorni, è appunto questo il luogo ove l'opulenza delle vesti muliebri induce nel primo Ottocento un viaggiatore come Richard Kettel Craven a fissare qualche apposita annotazione: «A great portion of the inhabitants of La Polla, all clad in scarlet and blue, were sitting in front of a church as I returned, and gave brilliancy as well as gaiety to the landscape» (1). Fa eco il tedesco dottor Schnars, che qualche generazione più tardi osserva: «Die Gesichtszüge und Trachten der Frauen haben viel Griechisches; sie tragen lange bunte, meist scharlachrote Gewänder und das griechische Käppchen; Wohnungen und Kleidung sind reichlich gehalten» (2). E non che le altre terre non avessero anch'esse il proprio costume, ma fosse maggiore rinomanza o un acuito spirito d'osservazione; è soltanto su Polla che cade, in questo genere, qualche nota di colore.

Né potrebbe essere altrimenti quando sia in argomento un fenomeno immobile e povero di scaturigini note e precise come il costume, dove la perpetuità è solamente affidata all'osservanza delle generazioni che tramandano eguale la consuetudine dimenticando o, per allontanamento nel tempo, ignorando l'origine dell'uso con le sue circostanze inerenti. Ricca di significato è l'enumerazione dei capi di corredo che ricorre nei capitoli matrimoniali dei secoli scorsi, di cui l'archivio notarile di Castrovillari fornisce esempi innumerevoli. È descrizione nondimeno, non altro che elenco di articoli di vestiario, al di qua d'ogni attribuzione storica e d'un qualsiasi lume di causa o ragione.

Nell'area degli Albanesi, dove l'indagine è tutta una ricerca d'applicazione con libero corso di ipotesi, è certo che la varietà delle combinazione nei capi e nei colori — molto bello e pittoresco è il secondo volume dell'opera, con la rassegna particolare delle vesti dei singoli paesi, illustrate da superbe fotografie e descritte con piana diligenza — rimanda il pensiero a impulsi bizantini, integrati poi da apporti turcheschi e così via, in relazione alle dominazioni politiche che sulle genti si avvicendarono.

(1) Cfr. R. KEPPEL CRAVEN, *A tour through the Southern Provinces of the Kingdom of Naples*, London, Rodwell and Martin, 1821, p. 361.

(2) Cfr. C.W. SCHNARS, *Eine Reise durch die Neapolitanische Provinz Basilicata und die angrenzenden Gegenden*, St. Hallen, Scheitlin und Bollikofer, 1859, p. 101 s.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

Ma è notevole anche il terzo volume, dove gli Albanesi son contemplati nel loro Paese d'origine nel tempo attuale e negli addentellati che li legano alle stagioni trascorse. Basti considerare l'indugio con cui vengono descritti la fustanella, com'è chiamato il gonnellino maschile che scende al ginocchio sulle braghe, o la xhubleta, ossia la sontuosa lunga gonna, retta, non bastando la cintura a trattenerla, da due bretelle. E poi i simboli si rincorrono nell'opera, studiati e disvelati al lettore curioso, ma non versato in special modo; così il diadema che cinge il capo della donna dal momento delle nozze a significare la regalità da cui ella è investita nel proprio avvenire di sposa e di madre; come pure il nastro bianco sempre al capo, una sorta di cavezza, con cui l'allusione traspare alla sottomissione totale all'autorità maritale, destinata a dominar la donna per tutta la vita.

Il pregio dell'opera è nello stesso impegno a trattare con dedizione e limpida cura un argomento giammai prima affrontato con tale ambizione da renderla trattato e nel contempo atlante di così folto e conveniente concorso. Della larghezza con cui l'edizione ha raggiunto il suo scopo son segno eloquente la proprietà e la ricercatezza della veste con le iniziali dei capitoli disegnate e riquadrate come in un codice antico, la profusione delle immagini e la malía finanche di un disco compact appositamente elaborato, con musiche popolari albanesi nella polifonia dei Toski, occupanti la parte meridionale del Paese, o nell'omofonia prevalente fra le montagne dei Gheghi nelle sue regioni settentrionali.

VITTORIO BRACCO

EMILIA ZINZI, *Analisi storico-territoriale e pianificazione. Un'esperienza metodologica nel Sud d'Italia*. Presentazione di Bruno Toscano, Direttore del Dipartimento di Studi storico-artistici, archeologici e della conservazione presso l'Università di Roma III. Rubbettino editore, Soveria Mannelli (Cz), 1997, 594, 305 immagini a colori e bn., 6 mappe topografiche con visualizzazione dei beni culturali divisi per cronologia e tipologia, mappa dei vincoli esistenti.

Il volume si pone come esperienza di metodo finalizzata a conoscenza-tutela-attivazione sociale. Realizzata in un misconosciuto estremo Sud d'Italia, si offre come proposta per nuove forme di attenzione, di controllo e di fruizione del patrimonio storico-territoriale. In essa teoria, ricerca, analisi pluridisciplinare, concorrono ad aprire nuovi momenti di riflessione e di possibile operatività, non senza l'auspicio di nuove forme di gestione dell'identità culturale di un'area, in un auspicabile incontro fra potere decisionale ed operatori specifici della cultura, con una proiezione dal passato al futuro, alla quale vengano chiamati anche i giovani.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

L'opera, nata da una profonda esperienza dei problemi inerenti al patrimonio storico figurativo nell'inquieto *iter* di ricerca apertosi da alcuni decenni sul piano internazionale, costruita su di un lucido cammino d'indagine e di organizzazione, è vista da Bruno Toscano, figura eminente nelle nuove ricerche sul territorio storico, come una esperienza del tutto nuova in Italia.

Intuibili i suoi agganci alla *Kulturlandschaft* germanica, alle esperienze francesi ed a quelle inglesi d'una *new geography* della storia dell'arte.

L'insieme costituisce un contributo conoscitivo notevole per quanto riguarda un'area di eccezionale valore paesistico della fascia costiero-collinare ionica, di cui viene globalmente ed analiticamente messa in luce la dimensione storico-territoriale, nota a livelli d'alta ricerca scientifica sul Mediterraneo, ma pressocché ignorata sul piano divulgativo, con lunghe sequenze di pericoli e danni per quanto riguarda la sua tutela.

I valori che la connotano in un singolare rapporto tra natura e vicende umane, documentano un lungo iter di comunità e gruppi umani dall'età antica al Tardoantico-Altomedioevo e Medioevo feudale, con fasce storiche di singolare valore segnate dal trapianto della costiera città romana di *Scolacium* (VI d. C.), alle colline della contigua area di Stalettì, ove sorge il presidio urbano imperiale fortificato di *Scillacium*, alto come *castrum* a controllo del Mediterraneo (VII-XI/XII secolo). Ed è un ciclo di eccezionale significato nella storia del Mediterraneo, cui si affiancano dal VI secolo gli insediamenti monastici cenobitico ed eremitico creati da Cassiodoro nell'area già della villa romana degli Aureli. E tanto, nella stupenda conca ionica, verso ulteriori cammini, frammentazioni e spostamenti dell'*habitat*, sino al suo lungo *trend* feudale controllato dalla Squillace normanna ed alle successive fasi vissute quale centro agrario del regno di Napoli e modesto contesto urbano sette-ottocentesco, continuatore di vita di una comunità di antiche origini.

Un *parvus locus* (si estende per circa 12 kmq), la cui «grande vicenda» si compie «tra ascese abbaglianti e tenebrose cadute», come scrive Bruno Toscano. Un mondo seguito e messo in luce nel suo cammino politico, sociale, religioso, dal tempo pagano al fulgore cristiano di Cassiodoro, all'approdo degli eremiti d'Oriente ed al sempre più difficile *iter* nelle angustie dell'età moderna nel Sud. Emilia Zinzi, storico d'arte e docente universitario, passa dalla ricerca storiografica, archivistica, iconografica, ad una puntuale ricognizione e catalogazione delle fonti materiche, organizzando e coordinando il lavoro d'una *équipe* di giovani specialisti (archeologi, storici d'architettura e d'arte, ricercatori d'archivio, grafici).

La catalogazione si apre ad una compiuta visualizzazione del patrimonio storico-culturale dell'area e ad una possibile pianificazione cui sono dedicati alcuni contributi di urbanisti di grande impegno (Rossi Doria, Alcaro, Mignolli, Candido). Essi chiudono il volume con un'ultima pagina dedicata dalla Zinzi alla realizzazione d'un parco archeolo-

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

gico, come museo del territorio e spazio di ricerca e studi, cui si spera possa aprirsi la Calabria.

Va ricordato che nella lettura del territorio in esame, s'inseriscono presentazioni di inediti di particolare interesse, quali elementi archeo-industriali e d'edilizia storica, un tracciato viario di probabile realizzazione medievale tra altura e costa ed il gruppo delle grotte eremitiche, *secreta suavia* del *Castellense* cassiodoreo, identificate ed edite dalla Zinzi nel 1994 (*Studi sui luoghi cassiodorei in Calabria*, ed. Rubbettino, Soveria Mannelli-Messina 1994). A fronte di tale affascinante ricostruzione, che prende le mosse dagli studi di Pierre Courcelle del 1938 e che assembla studi italiani e stranieri successivi, con particolare attenzione a quanto operato dall'*École française de Rome*, si coglie la preoccupazione per la difficoltà di applicazione della tutela-attivazione auspicata. E non è problema ignorabile nel difficile Sud.

SABINA AVERSA

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

NOTIZIARIO

UN CONVEGNO SU GIUSEPPE ISNARDI A CATANZARO

Il 30-31 ottobre 1996 (a undici anni di distanza dall'altro, promosso nell'85 dall'Associazione Insegnanti di Geografia, Sez. Calabria, i cui atti uscirono poi in un bel volumetto nell'87) è stato tenuto dal Comune di Catanzaro, Assessorato P.I. e Cultura, in collaborazione con la Università della Calabria, un interessante convegno dal titolo *La Calabria e la Scuola nel pensiero e nell'opera di Giuseppe Isnardi*. Promotore l'allora assessore alla P.I. dott. Costantino Mustari, organizzazione Angela Gisella Rossi, Graziella Bianchi, Francesca Caligiuri; relatori (nell'ordine) prof. Franco Graceffa, preside Ist. Magistrale «De Nobili», Catanzaro; prof. Giuseppe Trebisacce, ord. storia della pedagogia nell'Università della Calabria; prof. Franco Cambi, ord. pedagogia nell'Università di Firenze; prof.ssa Franca Pinto Minerva, ord. pedagogia nell'Università di Bari. Comunicazioni di Maria Giovanna Riitano, prof.ssa di Geografia nell'Università di Salerno, del dott. Giuseppe Guzzo, ispettore tecnico Ministero P.I., della dott.ssa Maria Teresa Stranieri, direttrice Biblioteca Comunale «Filippo De Nobili»; e infine intervento di M. Isnardi Parente.

Molti problemi interessanti sono stati trattati studiando l'opera di chi della Calabria fece il punto di interesse centrale della propria funzione di meridionalista attivo; sia nella relazione di ampio respiro affidata al prof. Graceffa (*Cultura e società nella prima metà del 900*), sia in quelle più puntualmente dedicate a Isnardi, del prof. Trebisacce (*Meridionalismo e scuola in G.I.*), del prof. Cambi (*La pedagogia di G.I.*), della prof.ssa Pinto (*Isnardi e l'A.N.I.M.I.*). E molte cose interessanti sono venute dai contributi particolari, circa le opzioni geografiche di Isnardi (prof. Maria Giovanna Riitano) o circa i libri di Isnardi da lui lasciati con espressa volontà alla biblioteca di Catanzaro (dott.ssa M.T. Stranieri). Si spera adesso nella pubblicazione degli Atti di un convegno che, nel presente stato della scuola, può portare un contributo illuminante, per il passato come per il futuro.

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

IN MEMORIAM: MICHELE CIFARELLI

Il 5 giugno 1998 l'ANIMI ha perduto quello ch'era stato il suo penultimo Presidente, già ritiratosi da circa un anno per motivi di salute, Michele Cifarelli. Nato a Bari nel 1913, all'inizio del '43 subì il carcere fascista per la sua adesione al movimento «Giustizia e Libertà». Dopo la guerra la sua attività, sia personale (di magistrato e poi di avvocato), sia pubblica e politica non ha conosciuto soste. Fra i varii incarichi da lui rivestiti ci limitiamo a citare i più significativi, come quello di vice-presidente del Movimento Federalista Europeo, della Cassa del Mezzogiorno, di «Italia Nostra», e di Presidente dell'Associazione Mazziniana Italiana e dell'Associazione per gli Interessi del Mezzogiorno d'Italia, con la ripresa dell'attività della sezione archeologica di questa, «Magna Grecia».

Senatore per più legislature, Cifarelli è passato nella vita politica italiana come una figura insigne della prima Repubblica. Questa Associazione, che deve a lui anni di fecondo dibattito culturale, lo ricorda grata e commossa.

L'ASCL

L'ARCHIVIO ZANOTTI-BIANCO A REGGIO CALABRIA

(ASCL LXIII, 1996)

Errata	*corrige*
p. 14 r. 2: Barletta	Molfetta
p. 35 r. ultima: 1812	1912
p. 45 r. 18: 1948	1848
p. 53 r. ultima: 1989	1898
p. 153 r. penultima: 31	28
p. 223 r. 36: 1851	1951
p. 238 r. 9 e r. 34: Kopikar	Kopitar
p. 240 r. 30: 1850	1950

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

INDICE

pag.

ANDRÉ JACOB, Une édition de l'Euchologe Barberini 5

GASTONE BRECCIA, Scritture greche di età bizantina e normanna nelle pergamene del monastero di S. Elia di Carbone 33

PIETRO DE LEO, L'inedito inventario sommario dell'archivio del monastero italo-greco di S. Adriano in archidiocesi di Rossano (a. 1584) 91

MARIAROSARIA SALERNO, Terre ed uomini della Certosa di S. Stefano del Bosco attraverso la Platea cinquecentesca 111

EMILIA ZINZI, Catanzaro. L'impianto medievale della città agli inizi del cinquecento. Tre immagini 161

FRANCO MOSINO, Tra Calabria e Lucania: Donato Porfido Bruno e il volgare del secolo XVII 169

ROSARIO BATTAGLIA, L'industria della seta a Villa San Giovanni tra Otto e Novecento 175

ROCCO LIBERTI, Rocco De Zerbi in diretta 195

VARIETÀ

MARGHERITA ISNARDI PARENTE, Una mostra del Lear a Sanremo nel 1998 203

RECENSIONI

Città cattedrali e castelli in età normanno-sveva: storia, territorio e tecnica di rilevamento (R. Colapietra) 211

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

TANSILLO L., Il canzoniere edito e inedito secondo una copia dell'autografo ed altri manoscritti e stampe (R. Colapietra) 213

I regesti dei documenti della Certosa di Padula (1070-1400) (G. Breccia) 220

PANNELLI D., Le memorie bantine. Le memorie del monastero bantino o sia della badia di Santa Maria in Banzia, ora Banzi: pubblicate d'ordine del cardinale di Sant'Eusebio abate commendatario di essa badia da Domenico Pannelli suo segretario (G. Breccia) 221

PERTUSI A., Scritti sulla Calabria greca medievale (F. Luzzati Laganà) 223

MORINI E., Monachesimo greco in Calabria. Aspetti organizzativi e linee di spiritualità (F. Luzzati Laganà) . . 227

Santa Maria di Anglona (C. Martino) 231

ELMO I. - KRUTA E., Ori e costumi degli Albanesi (V. Bracco) 242

ZINZI E., Analisi storico-territoriale e pianificazione. Un'esperienza metodologica nel Sud d'Italia (S. Aversa) . . 244

NOTIZIARIO

Un convegno su Giuseppe Isnardi a Catanzaro 247

In memoriam: Michele Cifarelli 248

ERRATA CORRIGE

L'Archivio Zanotti-Bianco a Reggio Calabria 248

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

(6) 43907/4

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

Finito di stampare nel dicembre 1998
dalla Tipografia della Pace
00186 Roma - Via degli Acquasparta, 25

36311 23 settembre 1999

ASSOC. NAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA
Giustino Fortunato

ASSOCIAZ. PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA
BIBLIOTECA Giustino Fortunato

COLLEZIONE DI STUDI MERIDIONALI

Fondata da Umberto Zanotti-Bianco

A CURA DELL'ASSOCIAZIONE NAZIONALE PER GLI INTERESSI DEL MEZZOGIORNO D'ITALIA (ANIMI)

EDITORI LATERZA

SALVEMINI G.: *Carteggio 1912-1914* (a cura di E. Tagliacozzo), 1984.
CINGARI G., GALASSO G., ROSSI-DORIA M., SACCO L., JANNAZZO A., ZANOTTI-BIANCO U.: *Giustino Fortunato*, 1984.
SALVEMINI G.: *Carteggio 1914-1920* (a cura di E. Tagliacozzo), 1984.
CARDINI A.: *Antonio De Viti De Marco. La democrazia incompiuta 1858-1943*, 1985.
FRANCHETTI L.: *Condizioni Economiche e amministrative delle provincie napoletane. Appunti di viaggio - Diario del viaggio* (a cura di A. Jannazzo), 1985.
ISNARDI G.: *La scuola, la Calabria, il Mezzogiorno* (a cura di M. Isnardi Parente), 1985.
SALVEMINI G.: *Carteggio 1921-1926* (a cura di E. Tagliacozzo), 1985.
BARBAGALLO F., BARONE G., COLOMBO A., D'AURIA E., FORTE F., LACAITA C.G., MONTELEONE R., MONTICONE A., ROSSI-DORIA M., SERRA E., SOMOGYI G., VENERUSO D.: *Francesco Saverio Nitti. Meridionalismo e europeismo* (Atti del Convegno, 1984), 1985.
AMENDOLA G.: *Carteggio 1897-1909* (a cura di E. D'Auria), 1986.
JANNAZZO A.: *Sonnino meridionalista*, 1986.
DORSO G.: *L'occasione storica* (a cura di C. Muscetta), 1986.
DORSO G.: *Dittatura, classe politica e classe dirigente* (a cura di C. Muscetta), 1986.
ZANOTTI-BIANCO U.: *Carteggio 1906-1918* (a cura di V. Carinci), 1987.
AMENDOLA G.: *Carteggio 1910-1912* (a cura di E D'Auria), 1987.
NITTI F.S.: *Il Mezzogiorno in una democrazia industriale. Antologia degli scritti meridionalistici* (a cura di F. Barbagallo), 1987.
SALVEMINI G.: *Carteggio 1894-1902* (a cura di S. Bucchi), 1988.
COMPAGNA F.: *Il meridionalismo liberale. Antologia degli scritti* (a cura di G. Ciranna e E. Mazzetti), 1988.
CHECCO A., D'ANTONE L., MERCURIO F., PIZZINI V.: *Il Tavoliere di Puglia. Bonifica e trasformazione tra XIX e XX sec.* (a cura di P. Bevilacqua), 1988.
ZANOTTI-BIANCO U.: *Carteggio 1919-1928* (a cura di V. Carinci e A. Jannazzo), 1989.
SALVEMINI G.: *Socialismo, riformismo, democrazia* (a cura di E. Tagliacozzo e S. Bucchi), 1990.
La Questione Meridionale ne «Il Mondo» di M. Pannunzio (a cura di F. Erbani), 1990.
ROSSI-DORIA M.: *Gli uomini e la storia - Ricordi di contemporanei* (a cura di P. Bevilacqua), 1990.
RUINI M.: *Le opere pubbliche in Calabria, 1906-1913* (a cura di G. Cingari), 1991.
LA MALFA U.: *Il Mezzogiorno nell'Occidente. Antologia degli scritti e dei discorsi* (a cura di G. Ciranna), 1991.
SALVEMINI G.: *Antologia di scritti storici* (a cura di E. Tagliacozzo e S. Bucchi), 1992.

BIBLIOPOLIS

COLAJANNI N.: *La condizione meridionale. Scritti e discorsi* (a cura di A.M. Cittadini Ciprì), 1994.
FRANCHETTI L.: *Politica e mafia in Sicilia. Gli inediti del 1876* (a cura di A. Jannazzo), 1995.
SALVO C.: *Giurati, feudatari, mercanti. L'élite urbana a Messina tra Medioevo ed età moderna*, 1995.
Pietro Gobetti e gli intellettuali del Sud (Atti del Seminario, 1993), 1995.

LACAITA

GIORDANO R.: *La formazione dell'Europa comunitaria. Lettere a Jean Monnet 1955-1959* (a cura di F. Attal), 1997.
SALVEMINI G.: *Carteggio 1903-1906* (a cura di S. Bucchi), 1997.
CAIZZI B.: *Meridionalismo critico. Scritti sulla questione meridionale 1945-1973* (a cura di Carlo G. Lacaita), 1998.
CUOCO V.: *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli* (a cura di Antonino De Francesco), 1998.

N. 4390/24